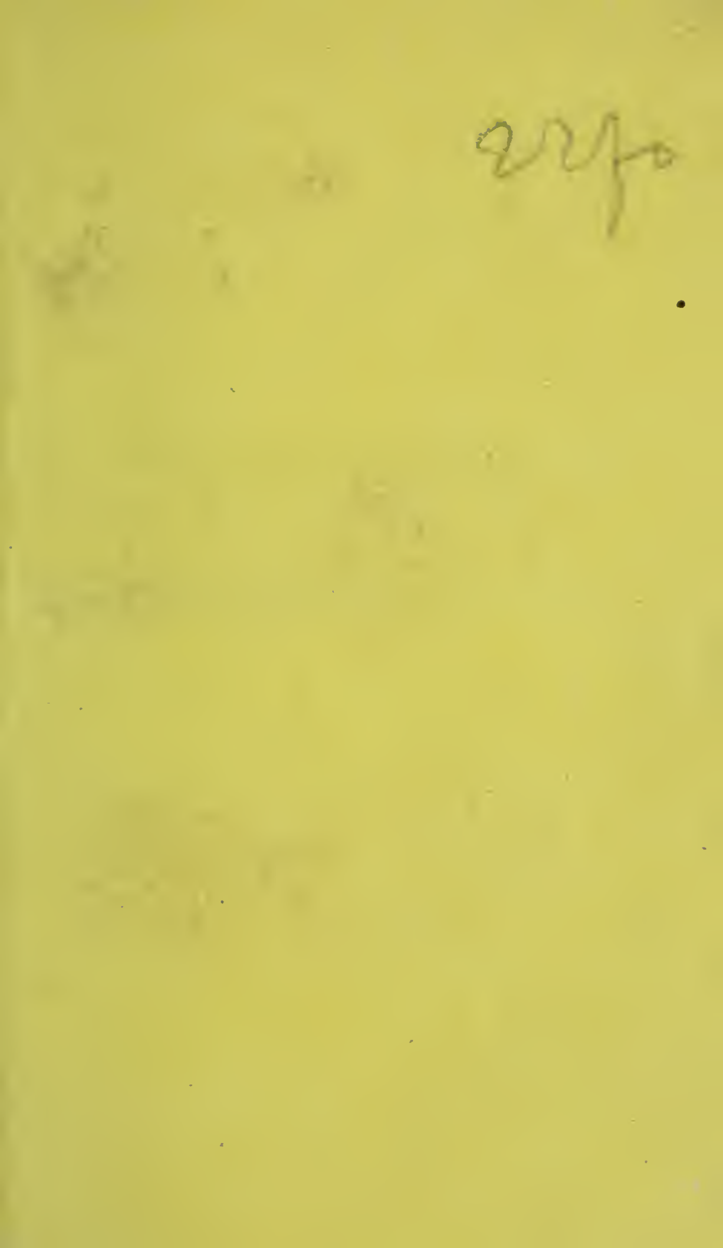

3 1761 07955081 0



NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES

CLASSIQUES FRANÇAIS.

DE L'IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
RUE DU COLOMBIER, N° 30, A PARIS.

ŒUVRES CHOISIES

DE

DE BELLOI.

TOME PREMIER.

PARIS,
LIBRAIRIE DE LECOINTE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.
1830.


LIBRARY
FEB 12 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

DE BELLOI.

Pierre-Laurent Buirette naquit à Saint-Flour le 17 novembre 1727. Amené à Paris à l'âge de cinq ans, il en avoit six environ lorsque son pere mourut. Son oncle, avocat distingué au parlement de Paris, prit soin de son éducation, et voulut lui faire embrasser la même profession que lui. Le jeune Buirette, à qui l'amour des lettres avoit inspiré de l'aversion pour la jurisprudence, cultivoit les unes en secret, tandis qu'il sembloit consacrer à l'autre tous ses instants. Le matin suivant le barreau, le soir il fréquentoit le théâtre, et montroit dès lors le goût, l'instinct, et même la connoissance réfléchie de l'art dramatique. Son oncle n'auroit jamais consenti à ce qu'il devînt auteur : cette inflexibilité fut cause qu'il se fit comédien. Il disparut un jour, et, sous le nom de Dormont de Belloi, alla jouer la comédie dans les cours du Nord. Un caractere plus noble, et un esprit plus

cultivé qu'un tel état ne sembloit le comporter, lui valurent par-tout des témoignages de bienveillance et d'estime. Il passa plusieurs années à Pétersbourg, sous le regne d'Elisabeth, et reçut de cette princesse des marques de bonté, dont il aima toujours à s'entretenir. Mais rien ne pouvoit le dédommager de la France; la France étoit l'objet continuel de ses regrets et de ses vœux. « C'est, dit son his-
« torien et son ami, c'est un sentiment profond de
« son ame, qu'il a exprimé dans ces deux vers du
« Siége de Calais:

« Ah! de ses fils absents la France est plus chérie;
« Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie. »

Il crut que la gloire d'un succès dramatique pouvoit seule couvrir sa faute, désarmer sa famille, et lui rendre son rang dans la société. Dans cet espoir, il revint à Paris, en 1758, pour y faire jouer sa tragédie de Titus. Son oncle, dont la tendresse s'étoit convertie en une haine implacable et agissante, surprit un ordre du roi pour le faire arrêter. Cet ordre fut promptement révoqué, ou plutôt il ne fut que suspendu : par une espece de compromis, il resta entre les mains de M. Buirette l'oncle, pour être exécuté dans le cas où le neveu joueroit la comédie en France. De Belloi fit représenter sa piece, à laquelle l'éclat de son aventure personnelle et le zele indiscret de quelques amis

avoient donné d'avance une célébrité nuisible. Elle ne put supporter l'espece d'intérêt et d'importance qui s'y étoient attachés, et elle tomba dès la premiere représentation; ce qui fit dire aux mauvais plaisants :

Titus perdit un jour, un jour perdit Titus.

L'auteur eut la triste consolation de penser et de faire entendre que son oncle avoit été l'artisan de sa chûte. Cette chûte l'accabla; c'étoit plus qu'une disgrace littéraire: c'étoit le renversement de ses plus cheres espérances. Il retourna en Russie; mais ce second exil ne fut pas de longue durée. Son oncle, son persécuteur, mourut; il revint en France pour n'en plus sortir, et il y revint, comme la premiere fois, avec une tragédie. Zelmire, composée en partie sur le vaisseau qui l'avoit ramené, fut promptement achevée, et elle obtint un grand succès. Elle fut suivie du Siége de Calais, dont la représentation, comme on l'a dit, fit époque et presque révolution. Cette tragédie, accueillie d'abord assez froidement à Paris, excita quelques jours après la plus vive sensation à Versailles. Après neuf ans d'une guerre désastreuse, on venoit d'y signer une paix humiliante. Une piece où les François vaincus forçoient l'admiration et le respect de leurs vainqueurs par une constance inébranlable dans les revers, et sur-tout par un amour, un dévoue-

ment sans bornes pour la personne de leur roi, faisoit à la cour une douce et consolante diversion aux plaintes ameres que la nation formoit de toute part contre le monarque et ses ministres. En applaudissant à ce prodige du vieil honneur françois, on oublioit la honte du moment, et l'on se croyoit encore capable des belles actions dont on étoit si fortement ému. Louer ou critiquer le Siége de Calais, a-t-on dit encore, ne fut plus une affaire de goût, mais une affaire d'état. Un des seigneurs les plus spirituels de la cour, le duc d'Ayen, passoit pour n'être pas partisan de l'ouvrage; le roi lui dit: « Vous n'êtes donc pas bon François? Sire, répon-« dit-il, je voudrois que les vers de la piece fussent « aussi bons françois que moi »; et alors cette réponse parut encore plus hardie qu'ingénieuse. De la cour, l'enthousiasme s'étoit étendu à la capitale et aux provinces. Le Siége de Calais fut donné *gratis* au peuple, joué dans les garnisons par les soldats mêmes, enfin imprimé et représenté jusque dans nos colonies. Compté à l'auteur pour un double succès, il lui valut, avec Zelmire, la médaille que le roi avoit fondée pour les auteurs qui réussiroient trois fois au théâtre; et cette médaille, il est le seul qui l'ait reçue. La ville de Calais ne crut pas pouvoir moins faire en faveur de l'écrivain qui venoit de ressusciter son antique gloire, que de lui décerner des lettres de citoyen, et de les lui envoyer

dans une boîte d'or portant cette inscription : *Lauream tulit, civicam recipit.* Le succes du Siége de Calais portoit trop le caractere de l'engouement pour n'être pas suivi d'un retour fâcheux : bientôt l'ouvrage fut déchiré par ceux-là précisément qui l'avoient prôné avec le plus de fanatisme et d'intolérance. L'admiration avoit été de mode, le dénigrement le devint à son tour : et l'on passa de l'excès de la louange à celui du blâme. Champfort avoit dit à des courtisans enthousiastes : « Cette piece que « vous exaltez, quelque jour nous la défendrons « contre vous ». La prédiction s'accomplit : il fallut que les gens de lettres élevassent la voix pour empêcher en quelque sorte qu'on ne mît au-dessous de rien un ouvrage qu'on avoit d'abord mis au-dessus de tout.

Désormais, voué par goût et par reconnoissance aux sujets nationaux, De Belloi composa successivement Gaston et Bayard, Gabrielle de Vergy, et enfin Pierre-le-Cruel, où Du Guesclin soutient dignement la gloire du nom françois à côté du Prince Noir, l'éternel honneur de l'Angleterre. De ces trois tragédies, les deux premieres attendoient depuis long-temps leur tour de représentation, lorsque l'auteur, pressé par le besoin, prit le parti de les faire imprimer. Gaston et Bayard, depuis deux ans sous les yeux du public, obtint enfin d'être joué : le succès en fut presque égal à celui de Zelmire,

et même du Siége de Calais. De Belloi se vit alors ouvrir les portes de l'académie françoise. Persuadé que mademoiselle Clairon étoit la seule qui pût rendre le rôle de Gabrielle de Vergy, la retraite de cette fameuse actrice l'empêcha de donner la piece, et il préféra de faire jouer d'abord Pierre-le-Cruel. Cette tragédie essuya une disgrace complette; elle fut à peine écoutée, et les expressions les moins répréhensibles furent l'objet des plaisanteries les plus indécentes, des interprétations les plus absurdes. On croit généralement que ce revers hâta la mort de l'auteur. Sa santé, dès long-temps affoiblie, déclina de jour en jour avec une rapidité effrayante; et, après deux années de langueur, durant lesquelles il lui fut impossible de se livrer à un travail suivi, il mourut le 5 mars 1775, âgé de moins de quarante-huit ans. Dans ses derniers jours, Louis XVI, informé de son état de gêne et de souffrance, lui avoit envoyé sur-le-champ un secours de cinquante louis. Après sa mort, Gabrielle de Vergy fut représentée avec beaucoup de succès, et Pierre-le-Cruel se releva honorablement de sa chûte.

De Belloi avoit la réputation d'un homme doux et modeste; cependant il montra de l'humeur et de l'orgueil dans quelques écrits. On en trouve la cause et peut-être l'excuse dans l'injustice ou la légèreté révoltante avec laquelle il fut quelquefois

attaqué. Neutre au milieu des partis qui divisoient la littérature, il conserva la liberté de ses opinions, et n'eut point le tort de les soutenir avec opiniâtreté; ainsi il fut exempt de l'esprit de secte et de l'esprit de domination, ces deux fléaux de la raison et de la société. On doit lui savoir d'autant plus de gré de sa réserve, qu'il avoit, dans la discussion, l'avantage d'une logique vigoureuse et éloquente, à laquelle une mémoire prodigieuse fournissoit sans cesse des armes. Il lui avoit suffi de voir jouer deux fois l'Oreste de Voltaire pour retenir la piece tout entiere à deux vers près. A l'aide de cette faculté, il s'étoit procuré une grande instruction en histoire de France et en littérature dramatique : ses dissertations en font foi.

Il peut être considéré comme un des auteurs les plus heureux au théâtre. Son premier et son dernier pas dans cette carriere furent des chûtes, à la vérité ; mais celle de Titus fut marquée par des circonstances qui permettent de ne pas l'imputer seulement aux défauts de l'ouvrage : le cinquieme acte méritoit peut-être à cette piece un sort moins fâcheux. Quant à Pierre-le-Cruel, repoussé d'abord avec une sorte de fureur, il fut accueilli favorablement, lorsque l'auteur n'étoit plus. Sur six tragédies, De Belloi en compte donc cinq qui se sont établies et maintenues sur la scene. On n'accorde pas le même degré d'estime à tous les moyens em-

ployés pour produire des émotions au théâtre; mais ce sera toujours une preuve de talent et une source de gloire, que d'avoir obtenu en ce genre des succès nombreux et durables. De Belloi s'est écarté de la simplicité du système tragique créé par Corneille et perfectionné par Racine. Il n'avoit point dans l'ame cette sensibilité mêlée d'imagination qui développe et approfondit des situations touchantes, ni dans le style cette élégance enchanteresse qui releve des idées communes, et ennoblit des détails vulgaires. Son esprit y a suppléé par la complication des incidents, le prestige des coups de théâtre, l'appareil de la scene, le faste des sentiments héroïques, et la pompe des grands mots. Il recherchoit les effets, il avoit l'art de les produire; mais il ne possédoit pas au même degré l'art de les préparer et de les fonder. Ses intrigues ressembloient quelquefois à ces édifices où, faute de savoir calculer les forces et les résistances, l'artiste a multiplié les moyens aux dépens même de la solidité. Dans cet ensemble incohérent de masses, qui ne supportent rien ou que rien ne supporte, véritable chaos de causes sans effets et d'effets sans causes, le vulgaire croit admirer la fécondité et l'heureuse audace du génie : le connoisseur n'y voit que des vices de construction, des infractions aux lois de la mécanique, et des causes de ruine. Le style de De Belloi a quelque rapport avec la maniere

des peintres de décoration : il produit de l'effet dans l'optique du théâtre ; mais, vu de près, il est incorrect et heurté ; le trait n'en est pas arrêté nettement, les couleurs en sont crues et sans nuances. L'enflure et la recherche en sont les vices les plus graves ; il a pourtant quelquefois de la force et de l'élévation ; quelquefois des sentiments, des pensées nobles ou énergiques sont exprimés en vers bien écrits. Peu d'auteurs ont fait retentir avec plus d'éclat et de succès les mots d'*honneur* et de *patrie*. Malheureusement De Belloi s'est montré plus fidele à la vérité des faits historiques qu'à celle des mœurs locales : en mettant sur la scene nos anciens preux, modeles de simplicité naïve, il a mêlé trop souvent à leur langage des traits d'une jactance emphatique qui n'étoit pas dans leur caractere, et d'une philosophie éclairée qui n'étoit pas dans l'esprit de leur siecle.

Nota. Quelques personnes pourront être surprises de ce que nous donnons toutes les tragédies de De Belloi, sans même en excepter Titus, qui n'a point eu de succès. Outre que cette piece, au milieu de ses trop nombreux défauts, a des beautés réelles, nous avons cru avantageux au public de lui donner en deux petits volumes le théâtre entier de De Belloi, tel qu'il est contenu dans l'édition en six volumes in-8°, donnée par Gaillard, édition grossie d'une

foule de dissertations historiques et littéraires. La tragédie de Titus est sans doute préférable au choix que nous aurions pu faire parmi un assez grand nombre de poésies diverses du même auteur, qui toutes manquent d'à-propos ou de ce charme de style qui en tient lieu.

L. S. A.

TITUS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

1759.

ACTEURS.

TITUS, empereur, fils de Vespasien.

VITELLIE, fille de l'empereur Vitellius, détrôné par Vespasien.

SEXTUS, ANNIUS, } consuls et favoris de Titus.

LENTULUS, parent de Vitellie.

TULLIE, confidente de Vitellie.

ADRIEN, ami de Lentulus.

SENATEURS.

GARDES.

La scene est à Rome, dans le palais impérial.

TITUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VITELLIE, TULLIE.

TULLIE.

A nos regards enfin Titus va reparoître;
Rome, loin de ses murs, a volé vers son maître;
Les chemins sont couverts de lauriers et de fleurs,
L'amour à sa rencontre emporte tous les cœurs;
L'univers renaissant bénit le jour prospere
Qui du bord de la tombe a ramené son pere :
Ce vainqueur fortuné de l'Asie et du sort,
Ainsi que des Persans, triomphe de la mort.

VITELLIE.

Dis plutôt qu'en ces murs son malheur le renvoie,
Que la mort qui l'attend va ressaisir sa proie :
Ce beau jour finira par une nuit de deuil;
Sous son char de triomphe on creuse son cercueil.
Le ciel, prêt à servir ma fureur légitime,
Pour l'offrir à mon pere a paré ma victime.
Triste Vitellius, nos tyrans immolés
Vont rejoindre aux enfers tes mânes consolés.

J'épuiserai ce sang, fléau de ta famille,
Si fatal à ta gloire... et bien plus à ta fille;
Ce sang par qui le tien fut toujours combattu,
Qui t'a ravi l'empire et m'ôte ma vertu.

TULLIE.

Quel étrange discours! L'ame de Vitellie
De ces desseins cruels peut-elle être remplie?
Que parlez-vous de sang, de vengeance, de mort?
Quels intérêts nouveaux excitent ce transport?
Depuis que l'empereur, renvoyant Bérénice,
A vengé Rome et vous par ce grand sacrifice,
Vos longs ressentiments, nés d'un amour jaloux,
Sembloient avoir fait place à des projets plus doux;
Cependant aujourd'hui qu'un tendre espoir vous flatte,
Votre sourde fureur plus que jamais éclate.

VITELLIE.

D'un téméraire espoir je pourrois me flatter,
Tullie! Ah! quel amour!... j'oserois l'écouter!
Honneur, vertu, devoir, j'oserois tout enfreindre!
Dans le sang de Titus ma flamme doit s'éteindre.
Songe à ce jour d'horreur où son pere en ces lieux
Souleva contre nous un peuple audacieux;
Lorsque Vespasien, vainqueur de l'Idumée,
Conduisit vers ces murs son infidele armée.
Placé par le soldat au trône des Césars,
A cet usurpateur Rome ouvrit ses remparts:
Et pour gage fatal d'une paix sanguinaire,
Le barbare accepta la tête de mon pere.
Peut-être que mon sexe et les pleurs d'un enfant
Attendrirent sur moi l'assassin triomphant,
Ou que Vespasien, dans ces moments funestes,
Méprisa du vaincu les inutiles restes.
Enfin seule échappée en ce triste palais
A tant de meurtriers fatigués de forfaits,
Dans un paisible exil, heureuse en ma misere,

Loin de l'usurpateur j'allai pleurer mon pere.
L'âge accrut mes malheurs qu'il me fit mieux sentir;
Au seul nom de Titus on m'apprit à frémir.
Je respirai la haine au sortir de l'enfance :
Mon cœur se nourrissoit de projets de vengeance.
Ces nobles sentiments devoient-ils donc un jour
Etre ici balancés par un honteux amour !
Ah ! Titus, fléchissant ton pere impitoyable,
Tu m'appelas dans Rome, et me rendis coupable.
Ta vertu fit mon crime, et ses charmes vainqueurs
M'ont forcée, en t'aimant, d'imiter tous les cœurs.
Mais pourquoi m'occuper de cette indigne flamme,
De ces lâches erreurs, l'opprobre de mon ame ?
Que dis-je? Ma vertu doit se les retracer
Pour en rougir sans cesse et les mieux effacer.

TULLIE.

Mais quel crime Titus, ce prince magnanime...!

VITELLIE.

Tu le vois sur mon trône, et tu cherches son crime!
Il est sorti d'un sang qui fit verser le mien,
Et tu peux t'étonner quand je proscris le sien !
D'un affront non vengé la tache est éternelle;
D'un coupable impuni la race est criminelle :
Ainsi tous les grands cœurs ont pensé dans ces lieux,
Ainsi le peuple même y fait penser ses dieux.
Le sort qui m'a ravi l'heureux auteur du crime,
En me laissant son fils, a nommé ma victime.
Hélas ! pour triompher d'un si juste devoir,
Ce dangereux Titus n'avoit qu'à le vouloir.
Son cœur sembloit répondre à mon ardeur extrême:
Qu'on se croit aisément aimé de ce qu'on aime !
Sa prodigue bonté, pour adoucir mes maux,
Inventoit tous les jours quelques bienfaits nouveaux;
Il essuyoit mes pleurs, il me juroit sans cesse
La plus vive amitié, la plus pure tendresse;

Sa cour étoit la mienne, et j'y donnois des lois;
Souvent à ma priere il fit grâce à des rois :
J'aurois eu moins d'honneur dans ma propre famille:
Il excita son pere à m'appeler sa fille.
O nom que j'ai chéri !... que je dus abhorrer,
De quel espoir trompeur venois-tu m'enivrer?
De mon ambition l'orgueil héréditaire
Déja me transportoit au trône de mon pere :
Titus, disois-je alors, n'a point versé son sang,
Et mon pere est vengé si je monte à son rang.
D'un si bel avenir la douce perspective
Eloigna de mes yeux la nature plaintive :
Mes esprits enchantés, tous mes sens confondus
Ne cherchoient, ne voyoient que le sceptre et Titus.
Peut-on se refuser à ce bonheur suprême
De partager un trône avec l'objet qu'on aime ?
Mais l'ingrat, qui l'eût dit? le cœur plein d'autres feux,
Aveugle pour les miens, se déguisoit mes vœux :
Et quel affront encore aux yeux d'une Romaine !
L'ingrat me préféroit, qui? grands dieux ! une reine !
Et n'épanchoit sur moi que ces soins généreux
Qu'il prodiguoit sans cesse aux moindres malheureux.

TULLIE.

Hélas ! par cet amour si Titus fut coupable,
Il en expie assez l'erreur trop pardonnable :
De ses plus chers desirs déplorable vainqueur,
A nos bizarres lois il immole son cœur.
Mais de son amitié, pour vous toujours si tendre,
Voyez ce que ces lois vous donnent droit d'attendre !
Même avant son départ l'Etat avec ardeur
Paroissoit desirer l'hymen de l'empereur;
On redoute de loin d'obéir à son frere ;
On veut assurer mieux l'exil de l'étrangere ;
Et peut-être Titus, pour son heureux retour,

Réserve à ses sujets cette marque d'amour.
S'il se résout, madame, à nommer un Auguste,
Qui peut vous disputer un espoir aussi juste ?
Tous les vœux des Romains lui désignent ce choix ;
Il ne vous donnera que la derniere voix.
Enfin s'il vous nommoit....

VITELLIE.

S'il me nommoit, Tullie,
S'il apportoit son cœur aux pieds de Vitellie....
Mais non : je vais le voir dans son nouvel éclat
Plus aimable toujours, et toujours plus ingrat.
Ses mépris vont encore avertir ma colere
Qu'il est fils du tyran qui m'a ravi mon pere.
Ah ! punissons Titus d'avoir pu m'enflammer,
Et punissons mon cœur d'avoir osé l'aimer.
Son exemple m'excite à cet effort suprême ;
Titus m'a trop appris à me vaincre moi-même.
Tant qu'il respirera, mon devoir combattu
Ne répondra jamais de ma foible vertu :
Que sur sa tombe enfin mon triomphe s'assure,
Que son sang répandu guérisse ma blessure.
En vain Rome aujourd'hui l'éleve jusqu'aux cieux,
Ce dieu de l'univers est un monstre à mes yeux :
Celui qui m'inspira cet amour détestable
Est criminel pour moi... puisqu'il me rend coupable.
Enfin, loin de prétendre à recevoir sa main,
La mienne est à Sextus s'il lui perce le sein.

TULLIE.

Sextus ! madame, ô ciel ! l'ami de Titus même !
Comblé de ses bienfaits...

VITELLIE.

Il les oublie, il m'aime.
Oui, connois malgré lui ce terrible secret
Qu'à ta fidélité je taisois à regret.
Hélas ! en ce grand jour tu m'es trop necessaire :
Et puis-je redouter qui m'a servi de mere ?

Dès l'instant que Sextus m'avoua son ardeur,
Je crus qu'en lui le ciel m'adressoit un vengeur :
Je voulus qu'enfermé dans le fond de son ame,
Mes yeux connussent seuls le secret de sa flamme ;
Qu'il le cachât sur-tout au stoïque Annius,
Son ami jusqu'alors et celui de Titus.
Tu sais que l'empereur avoit en son absence
A ces deux favoris confié sa puissance ;
Sextus commande à Rome, et peut seul aujourd'hui
Cacher tous nos apprêts, trop dangereux sans lui.
Qu'il m'a fallu de soins pour le pouvoir conduire
A ce fatal serment, dont encore il soupire !
Par combien de remords son cœur fut combattu !
Les regards de Titus rappeloient sa vertu.
Après six mois entiers d'une rage incertaine,
D'un passage éternel de l'amour à la haine,
Je l'ai vu de ses feux tout prêt à triompher ;
L'amitié dans ses bras les alloit étouffer.
César les ralluma par son heureuse absence ;
Et Lentulus encor fait plus par sa présence ;
Ce fougueux Lentulus à qui le sang m'unit,
Que de Rome autrefois Vespasien bannit,
Rappelé par Titus, mais brûlant de vengeance,
Ame dure aux bienfaits et sensible à l'offense,
Il me dut son retour, et vint s'offrir à moi
Pour sonder nos amis, pour réveiller leur foi :
Et bientôt en effet j'eus, par son ministere,
Rassemblé les débris du parti de mon pere.
A son zele bouillant, non moins qu'intéressé,
Sextus croit reconnoître un rival empressé :
Il tremble qu'une main jalouse de la sienne,
En prévenant ses coups, ne mérite la mienne.
Jadis en moi l'amour eût tout fait pour Titus ;
Il fera tout pour moi dans l'ame de Sextus.
Il vient.
(elle fait signe à Tullie de se retirer au fond de la scene.)

SCENE II.

SEXTUS, VITELLIE, TULLIE.

SEXTUS.

Près d'accomplir ce serment redoutable
Arraché par l'amour à ma bouche coupable,
Pardonnez si Sextus revient vous consulter
Sur un coup que sa main tremble d'exécuter.
Vous avez à mon bras commis votre vengeance,
Moi-même j'en briguai l'horrible préférence;
Vous promettez un bien... qui ne peut trop coûter,
Et qui par des vertus se devroit acheter.
Ah! faut-il qu'aujourd'hui vendue au plus perfide,
Une si belle main se livre au parricide!
N'importe. En murmurant d'un joug qu'il faut subir,
Par plus d'horreurs encor j'irois vous conquérir.
Mais si je vous trahis en cherchant à vous plaire:
De Titus autrefois l'amitié vous fut chere...
Quoi! son cœur, s'arrêtant sur un penchant si doux,
Put à ce sentiment se borner avec vous?
Je le crois. Mais enfin votre âme est généreuse;
La haine à son ministre est souvent dangereuse:
Vos remords condamnant un courroux assouvi
Viendront me reprocher de l'avoir trop servi.

VITELLIE.

Ah! lorsqu'à le venger un pere nous anime,
La fureur est vertu, le remords est un crime.
Pourquoi m'accusez-vous d'un si lâche retour?
Donnez-vous ces soupçons pour des marques d'amour?
Ne me supposez point une indigne foiblesse
Qui sied à votre cœur et que le mien vous laisse,
Prétexte des frayeurs qui viennent vous troubler.

L'approche de Titus vous fait déja trembler :
L'effroi vous peint pour lui ma haine désarmée;
Qui me connoît si mal peut-il m'avoir aimée ?

SEXTUS.

Si je vous aime ! Hélas ! que n'en puis-je douter !
Par quels forfaits encor faut-il donc l'attester ?
Cet amour effréné, ce tyran de ma vie,
Tient malgré moi mon ame à vos lois asservie.
Ami brûlant de zele, amant impétueux,
Toujours avec fureur coupable ou vertueux,
Au sein du repentir dont l'horreur me dévore,
Ma bouche vous accuse, et mon cœur vous adore.
Quel triomphe plus grand pouvez-vous souhaiter?
Je maudis mon amour et ne puis le domter.
Tel est sur ma raison votre fatal empire;
Sans pouvoir m'aveugler vous m'avez su séduire.
Sans tromper mon esprit vous entraînez mon cœur.
De tous mes attentats je connois la noirceur;
Et, chérissant encor la vertu qui m'éclaire,
Je déteste le crime, et j'y cours pour vous plaire.

VITELLIE.

Non, je n'exige pas un effort si honteux:
Qui peut les condamner serviroit mal mes vœux.
J'avois cru qu'en effet l'honneur le plus sévere
Obligeoit mon amant d'oser venger mon pere,
Et que Vitellius demandoit aujourd'hui
Pour époux de sa fille un fils digne de lui.
Si tu nommes forfaits ces sentiments sublimes,
Porte ailleurs tes vertus, et laisse-moi mes crimes.

SEXTUS, fièrement.

Je le devrois, cruelle, et souvent je le veux ;
J'en ai formé cent fois le dessein généreux.
(se radoucissant.)
Mais contre tant d'appas révolte toujours vaine !
Mes efforts n'ont servi qu'à resserrer ma chaîne.

Je vous dirai bien plus, je venois en ces lieux
Pour essayer encor de la rompre à vos yeux...
Je vous vois, et soudain mes fers s'appesantissent,
Au joug qu'ils repoussoient mes vœux s'assujettissent.
Je cours aux conjurés qui n'attendent que moi;
Je vais... avec horreur renouveler ma foi.
Votre hymen ne rend pas ma main plus excusable :
Mais quel autre à ce prix ne deviendroit coupable ?

SCENE III.

VITELLIE, TULLIE.

VITELLIE.

Par son aveugle amour tu conçois mon projet :
En régnant sur le monde il sera mon sujet.
J'aurai sur mon époux le pouvoir d'Agrippine :
La terre obéit mieux quand mon sexe domine.

TULLIE.

Madame, et de quel œil le jaloux Lentulus
Verra-t-il que l'hymen vous attache à Sextus ?
Je crois, dès son jeune âge instruite à le connoître,
Qu'il a d'autres desseins que de changer de maître.
L'empire qu'à Sextus va donner votre main...

VITELLIE.

Ils le partageront, j'ai réglé leur destin.
Je vois trop qu'en secret Lentulus en soupire :
Mon hymen l'eût rendu seul maître de l'empire.
Mais cet esprit hautain voudroit régner sur moi;
Je ne prends point d'époux pour en subir la loi.
Toi, dont après Titus je faisois mes délices,
Trône, si digne objet de tous mes sacrifices,
Dédommage mon cœur en ce funeste jour :

Et que l'ambition console au moins l'amour.

TULLIE.

J'aperçois Lentulus.

SCENE IV.

VITELLIE, LENTULUS, ADRIEN TULLIE.

Les deux confidents se tiennent au fond du théâtre.

LENTULUS.

A vos vœux tout conspire,
Madame, et cette nuit l'usurpateur expire.
Nos conjurés sont prêts, et du moment fatal
Le Capitole en feu donnera le signal :
Votre nom les conduit, mon zele les enflamme ;
Dans leurs cœurs embrasés j'ai fait passer mon ame.
Mais sur-tout épargnons à leurs brûlants transports
Ces délais périlleux où naissent les remords.
Saisir ou négliger un instant si propice,
C'est voler au triomphe ou marcher au supplice :
Leur fureur est peut-être un sentiment forcé
Que l'aspect de Titus aura bientôt chassé :
(en regardant Vitellie avec une malignité qui lui fait baisser les yeux.)
Vous savez à quel point il excelle à séduire !
Cet art aigrit encor la haine qu'il m'inspire.
(la regardant encore plus attentivement pendant les vers suivants.)
Qu'il me tarde de voir mon rival massacré
Au trône des Césars nous servir de degré ;
Et d'offrir à vos yeux d'une main triomphante
Leurs lauriers arrachés de sa tête sanglante.
Vous tremblez !

VITELLIE, tâchant de se rassurer.

Ma terreur n'est point un repentir :
Quelle femme ordonna le meurtre sans frémir ?

LENTULUS.

Ce meurtre n'est pour nous qu'une juste victoire;
Le fortuné Sextus s'en réserve la gloire,
Vous l'avez préféré. Son bras va me ravir
L'honneur où j'aspirois en courant vous servir.
Il en recueille un prix bien plus touchant encore,
Le seul qu'eût envié ce cœur qui vous adore...
Pardonnez. Il est vrai que ce cœur généreux
Fuit l'oisive langueur des soupirs amoureux :
Ces soins efféminés d'une vulgaire flamme
Sont un titre de moins auprès d'une grande ame.
J'ai cru qu'un art si vain n'étoit pas fait pour vous,
Qu'il falloit vous venger pour être votre époux.
Tout est prêt, et par qui?... Jugez-nous donc vous-même ;
Qu'a fait jusqu'à présent ce Sextus qui vous aime ?
C'est par de froids soupirs qu'il explique ses vœux ;
C'est par mon zele ardent que j'ai prouvé mes feux.

VITELLIE.

Ce discours, je l'avoue, a droit de me surprendre.
(avec un peu d'ironie.)
J'ignorois qu'à ma main l'amour vous fît prétendre.
Cette main n'est plus libre ; et vous savez la loi
Qui m'engage à Sextus en l'engageant à moi.
Puis-je la révoquer ?

LENTULUS.

J'y souscrirois, madame,
Si Sextus observoit cette loi qu'il réclame.
Je verrois mon rival sans en être irrité
Possesseur d'un trésor qu'il auroit mérité :
Mais quoi ! lorsqu'il hésite à remplir sa promesse,
Vous laissez nos destins commis à sa foiblesse !

Je crains que pour Titus un perfide retour...
Qui trahit l'amitié peut bien trahir l'amour.

VITELLIE.

Eh bien ! sur vos soupçons faciles à détruire,
Par moi-même, seigneur, je veux encor m'instruire.
S'il est constant, je l'aime, et vous y consentez.
S'il tremble, je le hais ; vos vœux sont acceptés.
Soyez sûr que ce cœur, qu'on veut pour récompense,
Ne doit rien à l'amour, mais tout à la vengeance.
Elle seule aujourd'hui décide mon destin,
Et la mort de Titus dispose de ma main.

SCENE V.

LENTULUS, ADRIEN.

LENTULUS.

Et la mort de Sextus m'en rendra bientôt maître.
C'est mon dernier projet qui t'étonne peut-être,
Adrien ; mais écoute, et tu vas l'applaudir.
Du fruit de mes travaux Sextus doit-il jouir ?
Quoi ! J'ai formé moi seul ce parti si terrible,
Qui rend de nos desseins le succès infaillible :
Pour mouvoir, diriger, maintenir ce grand corps,
J'ai de la politique épuisé les ressorts ;
Ce trône qui m'attend est mon pénible ouvrage :
Et je pourrai souffrir que Sextus le partage ?
Lui dont toute la gloire en ce vaste dessein
Est de briguer l'emploi du plus vil assassin !
Non. Ce frivole espoir flatte en vain Vitellie.
Cette femme superbe, à mon rival unie,
Dans Rome sous son nom veut régner avec moi.
Elle connoît trop bien qu'en me donnant sa foi,
Femme de l'empereur plutôt qu'impératrice,
En premiere sujette il faut qu'elle obéisse.

Voilà quel intérêt l'engage à préférer
Ce rival, dont bientôt je vais me délivrer.
C'en seroit déja fait si ma prudente rage
N'eût cherché dans sa perte un plus grand avantage;
Du trépas de Titus jetons sur lui l'horreur,
Et feignons par le sien de venger l'empereur.
Ce seul crime de plus, cette mort d'un seul homme,
Réunira pour moi toutes les voix de Rome.

ADRIEN.

Il vous falloit ce bras contre un prince chéri
De qui le meurtrier ne peut être impuni.
Que Titus, loin de nous, n'est-il mort en Asie!
Sans péril à son frere on arrachoit la vie:
Ce monstre détesté n'eût pas eu de vengeur.
De leur pere tous deux ils partagent le cœur;
Titus a les vertus, Domitien les vices;
L'un est l'horreur de Rome, et l'autre ses délices.
Mais, seigneur, croyez-vous que Vitellie enfin
De Sextus qu'elle adore épouse l'assassin?

LENTULUS.

Qu'elle adore! dis-tu? Sors d'une erreur si vaine,
Dont mes regards jaloux m'ont détrompé sans peine.
Je n'ai pu qu'en l'aimant la revoir en ces lieux.
(Autant que peut aimer un cœur ambitieux.)
Dans cet aveu flatteur que je viens de lui faire
Je me suis étonné de me trouver sincere.
Mais, par un trait subtil avec art préparé,
Sur mes soupçons confus je me suis éclairé.
Malgré tous ses détours sondant cette ame sombre,
De ses profonds replis je viens de percer l'ombre.
Je peins Sextus perfide, et ne puis la troubler;
Je peins Titus mourant, et je la fais trembler;
Il ne m'en faut pas plus pour éclaircir mes doutes.
Juge encor si je crains l'amant que tu redoutes.
C'est Titus qu'elle adore, et qu'elle croit haïr;
Il dédaigne ses feux, elle veut l'en punir:

Mais sa haine, bientôt en repentir changée,
Tournera sur Sextus dès qu'il l'aura vengée :
Bourreau de ce qu'elle aime, il va lui faire horreur,
Et l'amour peut se plaire à m'en voir le vengeur.
Je ne crains dans Sextus qu'un conjuré timide,
Qui toujours chancelant peut devenir perfide.
Cette vertu du peuple inconnue à la cour,
L'amitié, dans son cœur combat encor l'amour.
Mais, pour en étouffer le dangereux murmure,
Rendons l'amour jaloux, et sa victoire est sûre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SEXTUS.

Sextus, ce jour affreux est donc enfin venu
Que l'amour a marqué pour terme à ta vertu :
Il revient ce héros que tu chéris, qui t'aime,
A qui tu dois peut-être encor plus qu'au ciel même ;
Lâche ! il vient dans ton sein déposer son bonheur,
Et tu lui tends les bras pour lui percer le cœur !
Ah ! Titus, lorsqu'en proie à l'amour qui l'enivre,
L'univers expirant semble avec toi revivre :
Sextus, ton cher Sextus, le peux-tu croire, hélas !
Pleure seul de te voir échappé du trépas !
Oui, lorsqu'aux dieux pour toi tout s'offroit en victime,
Je desirois ta mort... qui m'épargnoit un crime.
Sourds à mes vœux cruels, les dieux t'ont ramené....
Me voilà sans espoir aux forfaits enchaîné.
Si je romps le serment par qui l'amour me lie,
Je perds cette beauté, seule ame de ma vie ;
Je la vois en fureur passer en d'autres bras ;
Je la perds pour Titus que je ne sauve pas.
Cette femme implacable et mon rival barbare...
Mais il vient épier le trouble qui m'égare.
Le perfide ! il m'obsede encor plus que jamais :
Ses yeux au fond des cœurs dérobent les secrets.

Ne nous contraignons plus, et parlons-lui sans feindre,
J'en dévoilerai mieux les coups qu'il en faut craindre.

SCENE II.

SEXTUS, LENTULUS.

LENTULUS.

Tout est prêt pour l'instant qui doit mettre en nos mains
Les destins de la terre avec ceux des Romains:
Mais, consul, si j'en crois ma juste défiance,
Ce moment est encor bien plus loin qu'on ne pense.
Vos yeux n'annoncent pas la mort de l'empereur;
Cet effroi que les miens lisent dans votre cœur
Promet peu ce succès dont l'audace est l'augure;
De qui marche en tremblant la chûte est presque sûre.
Dans un sentier si beau qui peut vous ralentir?
J'avois cru que, domtant un lâche repentir,
Votre courage encor vous feroit reconnoître.

SEXTUS.

Est-ce un courage, hélas! que la fureur d'un traître?
Ah! si d'un repentir je me sens combattu,
C'est bien moins lâcheté qu'un reste de vertu.

LENTULUS.

D'un chef de conjurés est-ce là le langage?
Il confirme un soupçon qu'à regret je partage,
Et que déja l'effroi seme en tous les esprits.

SEXTUS.

De leurs fausses terreurs je ne suis point surpris.
Un perfide toujours soupçonne son complice,
Et quiconque trahit, craint qu'on ne le trahisse.
Mais mon fatal amour vous garantit mon cœur;
Et si le repentir peut faire un délateur,

Ce n'est pas d'un amant dont la bouche imprudente,
D'un seul mot, aux bourreaux livreroit son amante.
Un intérêt si cher vous répond de ma foi...
Mais non du meurtre affreux où je cours malgré moi.
Comment répondre, hélas! des transports de ma rage?
Je veux frapper Titus dans ces moments d'orage:
Mais, peut-être arrêté par un calme soudain,
Le fer déja levé tombera de ma main.
Oui; même en cet instant je sens que je frissonne,
Et l'horreur de mon crime à vos yeux m'environne:
A combien de devoirs mes feux m'ont arraché!
Dès ma premiere enfance à Titus attaché,
Dépositaire heureux de cette ame si belle,
Tous mes jours sont marqués d'une faveur nouvelle;
Depuis plus de quinze ans je n'ai pas le loisir
D'espérer un bienfait, de former un desir.
Votre haine du moins n'accable en lui qu'un maître;
Mais moi, je suis cent fois plus ingrat et plus traître:
J'arme contre un ami ma parricide main,
Même à mon bienfaiteur je déchire le sein!
O noirceur exécrable...! O céleste vengeance!
Déja par mes remords tu me punis d'avance!

LENTULUS.

Un mortel qui du monde ose changer le sort,
Doit laisser au vulgaire un timide remord.
Ses yeux toujours fixés au bout de la carriere
Ne vont point, près du but, regarder en arriere:
Libre d'un joug honteux pour le foible inventé,
Son cœur né pour la gloire est vers elle emporté:
Il suit aveuglément cette voix qui l'appelle;
S'il est ferme, il triomphe; il tombe, s'il chancelle.
Moi-même au premier pas je fus épouvanté;
J'ai poursuivi, seigneur; le remords est domté.
Titus a des vertus que peut-être j'admire;
Mais les écouta-t-il en montant à l'empire?
Sur un trône formé du débris de nos lois,

De dix usurpateurs il usurpa les droits.
J'ai son ambition avec plus de courage:
Que de nos propres mains nos grandeurs soient l'ouvrage!
Ah! quel que soit le sang qu'il doive nous coûter,
Un trône... un trône, ami, peut-il trop s'acheter?
Quiconque ose y monter s'y place à juste titre;
Des sceptres et des lois la force est seule arbitre.
Quoi! des vertus d'un maître aveugle adorateur,
Vous vous laissez surprendre à ce charme imposteur?
Les vertus des tyrans ne sont qu'un art coupable
Qui rend leur joug plus doux pour qu'il soit plus durable;
Et qui, couvrant de fleurs la honte de leurs fers,
Pour le mieux enchaîner éblouit l'univers.

SEXTUS.

Ah! c'est par ses bontés que Titus nous enchaîne!
Que vous êtes heureux, vous qu'aveugle la haine,
Dont la gloire a séduit l'esprit ambitieux!
Mais leur flatteuse erreur ne ferme point mes yeux;
Mon cœur me crie encor sur le bord de l'abîme,
Qu'un trône est trop payé quand il nous coûte un crime.
Deux mortels ont-ils droit de ravir à Titus
Un sceptre que la terre accorde à ses vertus?
Eh! ne vient-elle pas de le choisir pour maître
En demandant aux dieux qu'il ait long-temps à l'être?
Fût-il usurpateur, cet unanime choix,
Ce vœu de l'univers légitime ses droits.
Que dis-je? Il n'est pas maître; il affranchit le Tibre,
Jadis sous ses consuls Rome se vit moins libre;
Titus ne regne pas, il fait régner les lois;
Et sous leur joug heureux nous sommes tous nos rois.
Lui seul est en ces lieux esclave de son trône,
Lui seul ne jouit pas du bonheur qu'il nous donne:
Il assure de tous les biens et le repos,

Et réserve pour lui les soins et les travaux.

LENTULUS.

Qu'on s'illustre aisément à la premiere place!
Par un prestige heureux tout y change de face;
Et tel aux derniers rangs nous voyons oublié,
Que sur un trône assis Rome eût déifié.
Mais enfin pour Titus votre cœur se déclare,
Vous cédez aux vertus dont votre erreur le pare;
Plus chéri qu'une amante, il vous la fait trahir.

SEXTUS.

Ah! j'aime Vitellie... et ne puis le haïr.

LENTULUS.

Sextus, d'autres Romains armés pour la défendre,
A sa main comme vous...

SEXTUS, vivement.

Qu'ils cessent d'y prétendre,
Seigneur. Pour que Sextus coure la mériter,
Il lui suffit de voir qu'on la veut disputer.
(avec un peu d'ironie.
Ce n'est pas vous, je crois, que cet espoir attire,
Vos desirs plus brillants s'adressent à l'empire;
J'aurois pu craindre en vous un rival dangereux;
Le sort, pour mon bonheur, a partagé nos vœux.

LENTULUS.

Ah! loin d'être jaloux... L'empereur va paroître;
Tous ces cris d'un vain peuple à l'aspect de leur maître,
Témoignage suspect d'un imbécille amour,
Du nouveau dieu de Rome annoncent le retour:
Déja l'autre consul auprès de vous s'avance
Pour recevoir ici l'idole qu'on encense.
Et moi sur son autel prêt à la foudroyer,
J'attends que votre bras se leve le premier.
(il sort du côté opposé à celui par où entre Annius, dont il ne doit pas être vu.)

SEXTUS.

A quel monstre, grands dieux! le crime m'associe!
Je vois le sage ami dont l'aspect m'humilie :
Que je crains sa vertu! qu'elle me pese...! Hélas!
Lorsque je l'imitois, je ne la craignois pas.

SCENE III.

ANNIUS, SEXTUS.

ANNIUS, vivement.

Partage mes frayeurs, Sextus: j'ai des indices
Que Lentulus conspire, et qu'il a des complices.
Ami, contre Titus de pareils attentats!
Plus on est bienfaisant, et plus on fait d'ingrats.
Qu'ils trompent aisément ce héros magnanime!
Il est trop vertueux pour soupçonner le crime:
Par son cœur simple et vrai jugeant toujours d'autrui,
Il croit ne voir ailleurs que ce qu'il trouve en lui.
Mais la trahison perce; et par sa trace heureuse
Cherchons, en remontant, sa source ténébreuse.
Rome à notre amitié le confie aujourd'hui.
Ceux qui dans son absence ici veilloient pour lui
Vont sur lui désormais veiller pour la patrie :
Il a pour derniers soins ceux qu'il doit à sa vie,
C'est à nous de les prendre. Au danger de Titus,
Que l'amitié revive en tes sens abattus,
Qu'elle ranime enfin ton ame appesantie,
Que les sombres chagrins ont comme anéantie.

SEXTUS, les larmes aux yeux.

Va, je n'ai que trop vu ces infâmes complots...
Voilà, cher Annius, la source de mes maux.
Puisses-tu, démêlant cette trame perfide,
Au plus grand des ingrats sauver un parricide!

Titus vient.... Ciel! amour, qui me le fais trahir,
Regarde, est-il un cœur qui le puisse haïr?

SCENE IV.

TITUS, SEXTUS, ANNIUS,
SENATEURS, GARDES.

(L'empereur monte sur son trône; les deux consuls sont à ses côtés. Le sénat est rangé sur les ailes du théâtre; les gardes restent derriere.)

ANNIUS.

Quel spectacle enchanteur en ces lieux se déploie!
Tout respire l'amour, le bonheur, et la joie.
O jour le plus heureux de nos jours triomphants!
Rome revoit son pere, et Titus ses enfants.
De ce moment si cher pour mieux goûter les charmes,
Seigneur, retracez-vous nos mortelles alarmes,
Le deuil universel de la patrie en pleurs,
Tous ces yeux qu'égaroit le délire des cœurs:
On eût dit à son trouble, à sa douleur profonde,
Que votre derniere heure étoit celle du monde.
Une épouse plaintive entendit son époux
Lui crier, en mourant, de ne pleurer que vous.
Les vieillards reprochoient à la rigueur céleste
D'avoir conduit leurs ans jusqu'à ce jour funeste:
Et leurs fils, dès l'enfance instruits à vous chérir,
Regrettoient d'être nés pour ne vous point servir.
Ce lamentable effroi n'a jamais eu d'exemples;
Rome, déserte ailleurs, étoit toute en ses temples,
Leurs voûtes, répétant nos sanglots douloureux,
Sembloient ne renfermer, en ces moments affreux,
Qu'une famille en pleurs et qui se désespere,

Prête à suivre au tombeau les cendres de son pere.
Romains, à votre amour les Dieux daignent céder
Ce héros qu'ils sembloient jaloux de posséder :
Prêts à le rappeler au séjour du tonnerre,
Ils le prêtent encore aux besoins de la terre.
Ah ! qu'ils peuvent, seigneur, avec sécurité,
Se reposer sur vous de sa félicité !
Qu'à vos lois pour toujours leur clémence nous livre :
Qui vit aimé de tous à jamais devroit vivre.

TITUS.

Eh ! qu'ai-je fait encor pour être tant aimé !
J'ai donné quelque espoir, mais l'ai-je confirmé ?
Hélas ! depuis deux mois, ma tendresse captive
Dans un lit de douleurs a gémi d'être oisive ;
J'ai craint de voir pour vous tous ses projets détruits
Avant qu'un temps propice en vînt mûrir les fruits :
Ce coup perçoit mon ame insensible à tant d'autres ;
Vous ne perdiez qu'un cœur, je perdois tous les vôtres ;
De leur amour si vrai j'ai reconnu le cri ;
Un monarque expirant peut voir s'il est chéri.
Grands dieux ! par mes périls vous daignâtes m'apprendre
Les droits que sur son maître a ce peuple si tendre ;
Vous vouliez, déployant ses transports généreux,
Me le rendre plus cher, pour qu'il fût plus heureux.
Jusqu'ici des Césars enviant la mémoire,
Je m'égarai comme eux au sentier de la gloire :
Jeune, j'aimai la guerre et ses brillants travaux,
Malheur des souverains et plaisirs des héros.
Le Jourdain, le Danube ont vu mes mains sanglantes
Surcharger de lauriers vos aigles triomphantes.
Trop funestes exploits qu'il me faut expier !
Je veux que mes bienfaits les fassent oublier.
Par mille heureux de plus puissent mes soins rapides
Des jours que j'ai perdus combler les tristes vides !
Vous, sénat, pour mon peuple accordez-moi vos soins,

Apportez-moi ses vœux, montrez-moi ses besoins;
Daignez tous me prêter vos yeux pour m'en instruire:
Puis-je tout voir, hélas! dans un si vaste empire?
O tendre humanité! viens m'aider à prévoir
Les faciles abus du souverain pouvoir:
Fais que la terre en moi puisse trouver un maître
Tel que j'en voudrois un, s'il m'en falloit connoître:
Par toi seule un héros se rend digne des cieux,
C'est de ses bienfaiteurs que l'homme a fait ses dieux.

ANNIUS.

Souffrez donc qu'à ce titre on vous éleve un temple,
Qu'on les adore en vous, puisqu'on les y contemple.
Déja leurs grands desseins par vos vertus remplis
De vingt peuples rivaux font un peuple d'amis:
Déja l'humanité, sous vos mains paternelles,
Etend sur trente rois ses chaînes fraternelles:
Et, dans ces nœuds de paix facile à retenir,
L'univers attendri viendra s'y réunir.
O demi-dieu, vainqueur du monde et de vous-même,
Agréez ces tributs d'un peuple qui vous aime,
Trésors qu'à vos autels...

TITUS.

C'en est trop, Annius.
Non, qu'on n'adore pas, mais qu'on aime Titus.
Cesse un éloge vain que j'ose te défendre;
Je veux le mériter, et ne veux point l'entendre:
Retrace avec courage à mon zele imparfait
Ce qui me reste à faire, et non ce que j'ai fait.
(au sénat.)
J'accepte les trésors que mon peuple me donne;
Mais à mon gré, Romains, souffrez que j'en ordonne.
Par le plus digne emploi je les veux honorer;
Vos cœurs dans mon projet vont tous se rencontrer.
Vous pleurez, comme moi, les maux de ma patrie;
Le Vésuve embrasé désole l'Italie:
Les noirs torrents de feu qu'il vomit de son sein,

Fléaux du ciel vengeur que suit déja la faim,
Ont couvert nos moissons de leurs cendres brûlantes:
Que d'indigents vers moi levent leurs mains tremblantes!
Versons-y ces trésors que le ciel fit pour eux;
Présents de l'abondance, ils sont aux malheureux.
De la divinité si j'envie une marque,
C'est l'amour des humains, pur encens d'un monarque
Qu'il reporte avec gloire aux pieds des immortels;
Que Rome soit mon temple, et vos cœurs mes autels.
Allez, qu'avec Sextus un moment on me laisse.

SCENE V.

TITUS, SEXTUS.

TITUS.

Approche, qu'en ton sein j'épanche mon ivresse.
Dieux! quel plaisir touchant! quel délice enchanteur.
De voir tout l'univers heureux de mon bonheur!
Dans ce pur sentiment mon ame se repose:
Le monde est dans la joie, et moi seul j'en suis cause!
Je n'attache sur moi que des yeux satisfaits,
Et mes amis en nombre égalent mes sujets.
J'ai pu, sans me flatter, dire avec complaisance:
Il n'est pas un mortel dans cet empire immense,
Qui, s'il pouvoit cent fois et renaître et mourir,
Ne me fit offre encor de son dernier soupir.
Qu'entends-je? Tu gémis...! à mes vœux tout conspire
Sans que j'aie encor vu ta bouche me sourire!
Quoi! du même chagrin toujours enveloppé,
Mon retour un moment ne l'a point dissipé!
En vain à mon départ pressant ta confiance,
Ma tendresse attaqua ton barbare silence:

Tu me laissas, cruel, emporter la douleur
De n'avoir plus ma part des peines de ton cœur;
Et Titus au tombeau s'est vu prêt à descendre
Sachant que tous tes pleurs n'étoient pas pour sa
cendre.
Mais, quand je m'applaudis de revivre pour toi,
Mais, dans ce jour de grâce où tout s'émeut pour moi,
Ai-je indiscrètement hasardé l'espérance
De voir entre mes bras fléchir ta résistance?
D'où vient que tes secrets se cachent à ma foi?
Me crois-tu donc, Sextus, moins fidele que toi?
Je peux encor trouver dans ma grandeur suprême
Quelque soulagement aux pleurs de ceux que j'aime.
Mon ami seroit-il le seul infortuné
Qu'à ne consoler pas le ciel m'eût condamné?
(Sextus paroît agité et attendri.)
Parle, à ton cœur ému ne fais point violence;
Si, malgré les efforts de ma toute-puissance,
Tes maux sont sans remede; apprends que l'amitié
Peut, en les partageant, t'en ôter la moitié.
Mais pourquoi ces sanglots, ces regards pleins
d'alarmes?
Pourquoi prendre mes mains et les tremper de larmes?

SEXTUS.

Ah! quand j'en verserois des torrents à vos pieds,
Mes crimes envers vous seroient-ils expiés?
Cet excès de bonté, qui les accroît encore,
Comble le désespoir d'un ingrat qui s'abhorre.
Je sens mon cœur percé s'ouvrir de toute part,
Chaque mot, à longs coups, y plonge le poignard.

TITUS.

Que dis-tu? Ta douleur, Sextus, est trop amere:
Si l'amitié reproche une offense légere,
Sensible pour un cœur qui s'est cru moins chéri,
On a tout réparé quand on s'est attendri.
Permets-moi d'achever cet aveu si pénible.

L'amour soumet ton cœur à son pouvoir errible.

SEXTUS.

Hélas!

TITUS.

Oui, de l'amour je te vois les douleurs;
Mes yeux ont trop appris à connoître ses pleurs.
Ami, je trouve en toi ma triste ressemblance;
Tu m'as vu ta langueur, ta morne indifférence;
J'étois même insensible au bonheur de régner,
Et d'avoir chaque jour tant de cœurs à gagner.
Sextus me doit pourtant rendre cette justice;
Quelquefois près de lui j'oubliois Bérénice;
Ou mes larmes au moins, s'épanchant dans ton sein,
Perdoient leur amertume et séchoient sous ta main.
Pour fléchir la beauté rebelle à ta constance,
L'ambition peut-être aura quelque puissance:
De la terre, après moi, sois encor le premier.
Avec toi des Césars je ceindrois le laurier,
Si mon frere, avili par cette préférence,
Ne pouvoit avec droit m'en reprocher l'offense:
Mais sans ces titres vains partage ma grandeur:
Sous le nom de consul je te fais empereur.
On m'attend. Mais bientôt près de toi je revole;
Je veux que de mes maux ton bonheur me console:
Si l'amour m'a tissu d'éternelles douleurs,
Par ta félicité réparons mes malheurs.

SCENE VI.

SEXTUS.

Et je n'expire pas de douleur et de honte!
Quoi! le remords m'entraîne, et l'amour le surmon e!
Titus, par ce seul mot, a repoussé soudain
Mon secret échappé qui voloit dans son sein.

Ah! qu'il m'anéantit par sa bonté sublime!
Quelle simplicité touchante et magnanime!
Et toi, Sextus, ingrat, parricide, imposteur...
Allons, arrachons-nous de ce gouffre d'horreur,
(avec joie.)
Avouons à César... Quel heureux stratagème
S'offre pour révéler... sans trahir ce que j'aime!
Juste ciel! c'est toi seul qui me l'as inspiré;
Tu prends soin d'un héros par toi-même admiré.
Que d'intérêts divers ce projet concilie!
Je vais sauver Titus sans perdre Vitellie.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TITUS, ANNIUS.

ANNIUS.

Oui, seigneur, le sénat, partageant mon effroi,
A du soin de vos jours chargé Sextus et moi.
Ces nocturnes conseils, ces brigues souterraines,
Et ces sourdes rumeurs chaque jour plus hautaines.
Tout annonce un complot dont le prochain effort...

TITUS.

Eh! qu'ai-je fait, ami, pour qu'on veuille ma mort?
Non, je ne le crois pas; trop de zele t'abuse.

ANNIUS.

Toujours votre grande ame aux soupçons se refuse.
Mais si vous aviez cru quelquefois mes discours,
Je n'aurois pas, Titus, à trembler pour vos jours.
Il est de ces cœurs vils, de ces ames de fange,
De bassesse et d'orgueil effroyable mélange,
Qui, du bonheur public en secret désolés,
Détestent les bienfaits dont ils sont accablés,
Et dans les jours sereins font des vœux pour l'orage,
Espérant s'enrichir des débris du naufrage;
Des monstres qu'enhardit votre excès de bonté,
Nés de l'ingratitude et de l'impunité.

TITUS.

Faut-il donc, Annius, punir tous les coupables?

Les supplices fréquents en sont moins redoutables.
Crois qu'il est dangereux de montrer aux mortels
Combien dans l'univers il est de criminels :
Le nombre sert d'exemple et d'excuse peut-être ;
Moins on voit de méchants, et moins on ose l'être.

ANNIUS, *vivement.*

Laissez le méchant libre, il séduit les vertus.
Eh ! pourquoi de l'exil rappeler Lentulus,
Qui jeune, aux noirs complots prêtant sa sombre rage?...

TITUS.

Eh bien ! s'il étoit jeune, il faut excuser l'âge.

ANNIUS.

Mais, depuis son retour, cent bruits injurieux
Qu'ont répandus sur vous ses projets factieux,
Contre vos sages lois vomissant l'imposture...

TITUS.

Qu'importe un vain discours, un imprudent murmure ?
Si Rome le croit juste, il en faut profiter ;
Si Rome le dément, il ne peut m'insulter.
Va, cet ingrat m'apprête une gloire nouvelle ;
A force de bienfaits je le rendrai fidele.

ANNIUS.

Vous trouvez cent raisons, Titus, pour pardonner,
Et vous n'en voyez pas quand il faut condamner.
Je voudrois pour le vice une ame moins humaine :
La rigueur le contient.

TITUS.

La douceur le ramene.
Ta fermeté stoïque endurcit ta vertu ;
C'est l'unique defaut que Titus t'ait connu.
Parlons d'un autre soin qui me presse et m'agite.
Il faut qu'envers mon peuple aujourd'hui je m'acquitte.
Je vois, en m'enchaînant par un nouveau lien,

Tout ce qu'à mon amour vient d'imposer le sien.
Ce prix de mes bienfaits, que je reçois d'avance,
Les change en un devoir de ma reconnoissance.
Sur ce devoir si saint je me suis consulté;
Et voici mon arrêt que mon cœur m'a dicté.
Qu'a produit à l'état l'exil de Bérénice?
Je n'ai fait qu'à demi ce juste sacrifice :
On croit que mes regrets lui réservent ma main,
Tant que je n'en veux pas disposer en Romain.
Bien plus... Aveu fatal...! Tu sais qui j'ai pour frere :
Des peines de ma vie, ah! c'est la plus amere.
O Rome! ce cruel seroit-il donc un jour
Le maître qu'à tes fils laisseroit mon amour?
Eh quoi! tous mes travaux n'auroient pu te produire
Que la douleur de plus de les lui voir détruire!
Hélas! j'ai vu de près ce sinistre avenir;
Aux portes de la mort tes maux m'ont fait frémir.
Je voyois de l'état la perte inévitable
Devenir de mes feux la suite déplorable.
Triste erreur, que trop tard mon cœur croyoit pleurer!
Le ciel me rend le jour, c'est pour la réparer.

ANNIUS.

Ah! je n'en doute point, c'est lui qui vous inspire
Un projet dès long-temps l'espoir de votre empire.
J'allois vous en parler. Mais, Titus, vos pareils
Jamais sur leurs devoirs n'ont besoin de conseils :
Sans attendre la voix de l'amitié sincere,
Leur cœur est leur oracle et leur juge sévere.
Votre hymen est, seigneur, le dernier de nos vœux :
Les autres sont comblés; et l'univers heureux
N'a plus à conjurer votre bonté suprême
Que de vouloir pour lui vous survivre à vous-même.

TITUS.

Mais dis-moi, pour fixer mon esprit incertain,
A qui la voix publique a destiné ma main :

Puisqu'il faut, sans mon cœur, disposer de l'empire,
Si Rome a prononcé, je suis prêt d'y souscrire.

ANNIUS.

Son respect en silence attendra votre choix;
Seigneur, qui peut vous plaire aura toutes nos voix:
Souffrez, dans mon transport, qu'à ce peuple fidele
Du succès de ses vœux je porte la nouvelle.

SCENE II.

TITUS.

Esclave décoré du titre d'empereur,
Ta main ne sera pas le présent de ton cœur;
Tu n'en es pas le maître, elle appartient au trône...
Le sceptre asservit même un prince qui le donne.
Du moins par mon hymen tâchons de réunir
Ces partis opposés toujours prêts à s'aigrir.
(à quelques gardes qui sont à la porte.)
Qu'on mande Lentulus... Coupons dans leurs racines
Les rejetons sanglants des guerres intestines.
J'estime Vitellie, il faut la couronner;
Je lui devrai ces cœurs si lents à se donner.
Qu'il m'en coûte...! O soupir indigne de ma gloire!
Qu'il ternit à mes yeux l'éclat de ma victoire!
Malheureux! ces moments que tu perds en regrets
Sont des moments encor volés à tes sujets.

SCENE III.

TITUS, LENTULUS.

LENTULUS, à part.

Que veut-il? Ma vengeance est peut-être trahie;

Mais ce poignard me reste, et je vendrai ma vie.

(il fait entrevoir par son geste qu'il a un poignard caché.

TITUS.

Dès long-temps, Lentulus, entre nos deux maisons
La cruelle discorde a semé ses poisons.
Quoique Vespasien, montant au rang d'Auguste,
Dans le choix de son peuple eût le droit le plus juste;
Que, de Vitellius déplorant les malheurs,
Avec moi de sa fille il ait séché les pleurs,
J'espere en vain calmer la haine héréditaire
Dont fermente à mes yeux le levain sanguinaire,
Si dans un doux hymen, qui peut seul la bannir,
Tous nos droits partagés ne vont se réunir.
Il faut que notre sang, dont le cours se confonde,
Du sang de la patrie à jamais me réponde,
Et garantisse ainsi, par le plus saint des nœuds,
Les jours de mes sujets, dont je dois compte aux dieux;
Accord d'autant plus cher, qu'expiant ta disgrace,
Il te met, près du trône, à ta premiere place.
En parent de Titus compte sur ma faveur;
J'épouse Vitellie, et te nomme préteur.

LENTULUS, à part.

Qu'entends-je?

TITUS.

Tu le sais; mon amitié fidelle,
Quand je perdis ma sœur, crut la revoir en elle;
Et je pense à toi seul devoir le doux emploi
De l'aller disposer à l'offre de ma foi.
Va, mon cœur s'est domté, que ma main en réponde,
Puisqu'enfin cet hymen fera le bien du monde.

LENTULUS, à part.

Si, pour parer ce coup qui rompt tous mes projets...

TITUS.

Tu détournes de moi tes regards inquiets;
Mes yeux sur ton visage attendoient l'alégresse,

Et j'y vois l'embarras, le trouble, la tristesse!

LENTULUS.

Puis-je à mon empereur, par ma témérité...

TITUS.

Parle, à ton empereur tu dois la vérité.

LENTULUS.

Ah! j'en vais obtenir pour tout prix...

TITUS.

Ta fortune.

LENTULUS.

La crainte, le respect...

TITUS.

Leur nom seul m'importune.
Malheur au souverain qui n'est que respecté!
Plus malheureux celui qui n'est que redouté!

LENTULUS.

Eh bien! à cet aveu vous seul pouvez prétendre;
Quel autre souverain fut digne de l'entendre?
Vos vertus, malgré moi, doivent me l'imposer:
Il vous fait trop d'honneur pour vous le refuser.

TITUS.

Acheve.

LENTULUS.

Quand le sceptre étoit dans ma famille,
L'heureux Vitellius me destina sa fille;
Lui-même de nos cœurs forma les premiers vœux;
L'âge avec l'infortune en resserra les nœuds:
Mon exil quelque temps fut près de la princesse,
Et l'on m'en sépara sans m'ôter sa tendresse:
Dans l'espoir d'un hymen qu'attendoit notre amour,
Ses soins de vos bontés obtinrent mon retour;
Mais je sais mon devoir, et quoique j'en soupire,
Hélas! votre aspect seul doit assez m'en instruire.
L'amour, cet ennemi si terrible et si doux,
N'est jamais invincible, et je l'appris de vous.
J'en triomphe à mon tour, mon cœur se rend justice:

Je dois à mon amante un si grand sacrifice ;
Sa gloire fait ma loi... Si nos nœuds lui sont chers,
Que son ame s'immole au bien de l'univers.
Malheureux! étouffons une ardeur criminelle ;
Est-ce à moi de troubler cette union si belle ?
Ah ! devois-je avouer...? J'ai dû vous obéir.
Pour derniere faveur, permettez-moi de fuir,
Et me daignez, cher prince, épargner la disgrace
De rougir plus long-temps de ma coupable audace.

TITUS.

Demeure... Vitellie est sensible à tes feux...!
Ah ! quand je l'aimerois, contraindrois-je ses vœux ?
Non. Dans le choix des maux, sois sûr que je préfere
La douleur d'en souffrir à la honte d'en faire.
Moi-même à son amour je veux offrir ta main ;
Mais cachons-lui l'erreur de mon premier dessein.
Puisqu'il me faut choisir une épouse nouvelle,
Qu'on ignore qu'une autre eut mon choix avant elle.
Pour toi, par cet hymen ne crois pas couronner
Des complots factieux que tu fais soupçonner.

LENTULUS.

Moi, seigneur, des complots? Qu'un si noir artifice...

TITUS.

S'ils sont vrais, tu vois bien que j'en ai quelqu'indice ;
Peut-être qu'à mes yeux ils auroient échappé :
Homme et monarque, hélas ! je dois être trompé.
Mais je veille sur toi par des amis fidelès :
Ne deviens point perfide à mes bontés nouvelles :
De mes justes rigueurs je veux te prévenir.
Je t'ai trop pardonné pour ne te point punir.
Si j'imite les dieux dans leur lente vengeance,
Comme eux je frappe enfin qui trahit ma clémence :
Je ne suis indulgent ni sévere à demi.
C'est à toi de choisir ou le juge ou l'ami.

LENTULUS.

Qu'apres tant de bienfaits, ô délices du monde...!

TITUS.

Va, c'est par des vertus qu'il faut qu'on y réponde.
Laisse-moi.

LENTULUS, à part, en se retirant.

Servons-nous de son projet fatal,
Que Sextus croie en lui s'immoler un rival.
Il vient. Allons l'attendre.

(Il sort d'un autre côté que celui par où il voit entrer Sextus.)

SCENE IV.

TITUS, SEXTUS.

SEXTUS, à part, en entrant.

Au bord du précipice,
Ciel, eclaire Titus; soutiens mon artifice.

TITUS.

Viens... Mais quoi! tu pâlis, tu trembles devant moi!
Annius t'a sans doute inspiré son effroi.
Faut-il que l'amitié, ce charme de mes peines,
Par trop de sentiment soit la source des tiennes?
On redoute un complot qu'on cherche à découvrir;
Mais mon cœur aux soupçons ne peut encor s'ouvrir;
C'est le poison du trône, et leur cruelle ivresse
Fait souvent d'un bon prince un tyran par foiblesse.
Du soin de ton bonheur mon esprit prévenu
Veut que ta sœur Fulvie...

SCENE V.

TITUS, SEXTUS, UN GARDE.

LE GARDE, à Titus.

Un esclave inconnu
A mes pieds, en fuyant, a jeté cette lettre,
Et j'ai dû sans tarder, seigneur, vous la remettre.

TITUS, ayant fait signe au garde de se retirer, donne le billet à Sextus.

Ouvre, et lis.

SEXTUS, à part.

Je frissonne, et prêt à me trahir...
Hélas! mon front, ma voix, tout va me découvrir.

(il lit.)

« On conspire, Titus, et ta perte est jurée;
« Moi-même j'en ai fait l'exécrable serment.
« Du Capitole en feu la voûte dévorée
« De ta mort, cette nuit, marquera le moment :
« C'est ton peuple chéri qu'avec toi tu hasardes.
« De remords déchiré, pour tous deux je frémis.
« Sois par-tout, à toute heure, entouré de tes gardes,
« Même dans ton palais crains tes plus chers amis. »

(Il présente le billet à Titus. Leurs yeux se rencontrent, et Sextus baisse les yeux aussitôt.)

TITUS, après avoir regardé le billet.

Qu'entends-je? Il est donc vrai, contre moi l'on conspire!
On me veut arracher et le jour et l'empire!
On a soif de mon sang... Hélas! tous mes desseins
Sont d'épargner celui du dernier des humains.
Eh! quels seroient, grands dieux, ces perfides que j'aime?
De qui me défier?

SEXTUS.

De tous... et de moi-même.

TITUS.

Que dis-tu? Tout mortel me deviendroit suspect?
(tendrement.)
Il me faudroit, Sextus, trembler à ton aspect?
Penses-tu qu'à ce prix le jour me satisfasse?
Si je n'ai plus d'amis, la mort m'est une grâce :
Mais, s'il m'en reste encore, et j'ose m'en flatter,
Environné par eux, qu'aurois-je à redouter?

SEXTUS.

Sont-ils toujours, seigneur, ce qu'ils veulent paroître?
Souvent le nom d'ami cache le cœur d'un traitre.

TITUS.

Sans doute ils n'ont pas tous ton zele et ta candeur;
J'aurai pu m'égarer dans un choix si trompeur...
(lui rendant le billet.)
Observe Lentulus. Prends ces tristes indices,
Fais chercher l'inconnu, qu'il nomme ses complices.
J'instruirai le sénat de ces avis cruels :
Qu'il t'aide à dévoiler ces obscurs criminels;
Quels qu'ils soient, je suivrai mes devoirs redoutables;
Je punirai le crime en pleurant les coupables.
Pour toi, qui de ma garde as voulu te charger,
Veille avec Annius sur ce commun danger :
Va, si par des méchants ma tête est poursuivie,
La même trahison enveloppe ta vie.
Mon cœur craint pour toi seul le péril que je cours.
Est-ce pour moi que j'aime et le trône et mes jours?
Si quelqu'un plus que moi chérissoit ma patrie,
Ma main lui remettroit ce sceptre qu'on m'envie.
Dieux! laissez-moi pour elle accomplir mes projets!
Que je la rende heureuse, et qu'on m'immole après.

SCENE VI.

SEXTUS.

Loin de veiller lui-même au coup qu'on lui destine
Il se livre à l'ingrat armé pour sa ruine.
Ah! peut-il soupçonner de ce comble d'horreur
Un ami vertueux qu'avoit formé son cœur?
Et comment m'étonner de son erreur extrême?
Quand j'ai vu mes forfaits, j'en ai douté moi-même.
Achevons d'en sortir... Si ce n'est par l'honneur,
Fléchissons Vitellie au moins par la terreur.

SCENE VII.

VITELLIE, SEXTUS.

VITELLIE.

Quel est ce sombre accueil dont la froideur me glace?
Vous me quittez toujours plein de zele et d'audace;
Et quand je vous revois, indécis et tremblant,
Vous ne m'apportez plus qu'un courroux chancelant.
Quoi! même en ce grand jour marqué pour ma vengeance,
Après tant de serments, je vois que l'on balance.

SEXTUS.

Oui, madame, il est vrai, mon front trahit mon cœur;
Le retour de Titus désarme ma fureur:
J'ai trouvé dans vos yeux la source de mon crime;
Celle de mes remords, dans son cœur magnanime.
Je vois toujours en vous mille nouveaux attraits
Dont le pouvoir cruel me ramene aux forfaits;
Je vois toujours en lui quelque vertu nouvelle

Qui du bord de l'abîme aussitôt me rappelle.
Vous avez mes serments... il les eut avant vous.
Confus de ses bienfaits... de vos charmes jaloux,
Si je vous perds, hélas! il faudra que j'expire :
Si pour vous mériter j'usurpe son empire,
Si son sang doit sceller cet hymen où je cours,
Mon bonheur deviendra le poison de mes jours.
Mais déja dans vos yeux le feu de la colere...

VITELLIE.

Non: le plus froid mépris est ton digne salaire.

SEXTUS.

Ah! je le méritois quand ma lâche fureur
Envisageoit ma honte avec moins de terreur.
Loin du moment fatal, et loin de ma victime,
Je ne concevois pas ce que coûtoit un crime.
Mais voyant dans les bras de son peuple enchanté
Ce modeste héros en triomphe porté,
Ces éclats de la joie, et cette douce ivresse,
Ces yeux tout pleins de lui qui le cherchoient sans cesse,
Et qui se disputoient la faveur d'un regard
Que son œil complaisant leur jetoit au hasard,
Des premiers cris du cœur la naïve éloquence,
Et de l'amour content l'excusable licence;
Alors pour mon ami mon zele rallumé...
Vous-même en ce moment... oui, vous l'auriez aimé.

VITELLIE.

Ami de mon tyran, quelle est ton insolence
De venir le vanter jusques en ma présence?
Va, contre mon devoir sa vertu ne peut rien,
Il est toujours pour moi fils de Vespasien :
Coupable par le sort, sa naissance est son crime;
Issu d'un autre pere, il auroit mon estime.
Mais il s'est élevé sur mes parents détruits.
On hérite du crime en recueillant ses fruits.
Penses-tu qu'au mépris du sang dont je suis née,

A l'ami de Titus ma main soit destinée?
Je pleure un pere, hélas! que je vis égorger;
Tu veux être son fils, et n'oses le venger;
Tu te crois un tyran, si tu ceins sa couronne;
Le nom d'usurpateur t'effarouche et t'étonne.
Ah! les fameux tyrans sont mis au rang des dieux;
D'usurpateurs sans nombre on a peuplé les cieux;
Et celui qu'on fait roi des immortels eux même,
Sur le front de son pere a pris le diadême.
Mais toi, lorsque ma main t'éleve au plus haut rang,
Tu respectes un sceptre encor teint de mon sang;
Tu m'opposes les droits de la reconnoissance,
Quand j'arme ton amour des droits de ma naissance.
Eh bien! si ton devoir est différent du mien,
Mon sort ne sauroit plus s'unir avec le tien:
Je te rends tes serments; je vais trouver sans peine
Des cœurs dont la vertu s'accorde avec la mienne.

(elle fait un mouvement pour sortir.)

SEXTUS, l'arrêtant.

Madame, il n'est plus temps; par des avis secrets
L'empereur est instruit de nos sanglants projets:
Méritons sa clémence. Il vient de me remettre,
En mandant le sénat, cette funeste lettre.
Lisez.

(la voyant prête à sortir après qu'elle a lu.)

Qu'allez-vous faire en ce mortel effroi?

VITELLIE, se retournant avec une fureur froide.

La rendre à Lentulus, et lui donner ma foi.

SEXTUS, lui reprenant la lettre avec violence.

Arrêtez...! ciel vengeur...! Cruelle jalousie,
De mon cœur forcené tu deviens la furie.
Ah! barbare, plutôt que mon rival heureux...
Je sacrifîrois tout dans mes transports affreux.
Mais vous m'avez appris quel sang je dois répandre:
Au lieu de ce héros, de cet ami si tendre,
Tremblez, c'est Lentulus que je vais immoler;

Sur son corps expirant j'irai tout révéler :
De Titus, par ce coup, fléchissant la vengeance,
J'obtiendrai votre grâce... et vous pour récompense;
Votre main, don funeste à mes crimes vendu,
Deviendra . malgré vous , le prix de ma vertu.
(il sort.)

VITELLIE.

Où suis-je...?

SCENE VIII.

VITELLIE, TULLIE.

TULLIE, arrivant avec précipitation.

Quel bonheur où vous n'osiez prétendre !
Titus vous fait chercher : on se plait à répandre
Que son auguste hymen se déclare demain,
Et qu'il veut vous parler pour vous offrir sa main.

VITELLIE.

A moi? grands dieux...! Sextus... cours l'arrèter, Tullie;
Qu'il ne révele pas... heureuse Vitellie !
Cher Titus, ton épouse alloit te massacrer !
Ah! l'amour fit son crime; il va le réparer.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SEXTUS.

Où trouver Lentulus? que devient ce perfide?
Livrez-le, justes dieux, à ma vengeance avide.
Trop barbare princesse, aurois-tu vainement
Menacé d'un rival ton malheureux amant?
Ton orgueil aura mieux dirigé ma furie.

SCENE II.

SEXTUS, LENTULUS, ADRIEN.

LENTULUS, dans le fond, à Adrien.

Viens, par ce feint hymen armons sa jalousie.

SEXTUS, l'apercevant.

Le traître! il va périr.

(il met la main sur son épée.)

LENTULUS, courant à lui avec empressement, et lui arrêtant la main sans soupçon.

Tu m'as cru ton rival,
Sextus; il en est un pour toi bien plus fatal:
Demain l'empereur même épouse Vitellie.

SEXTUS, avec éclat.

Lui?

LENTULUS, vivement.

Tu sais qu'Annius par son ordre publie
Que, pour plaire aux Romains, l'hymen va l'engager :
Il choisit la princesse ; il vient de me charger,
Comme issu de son sang, et son ami fidele,
De lui porter soudain cette étrange nouvelle.

SEXTUS, tout effrayé.

L'as-tu fait?

LENTULUS.

Je suis loin de remplir cet emploi :
Le cœur de Vitellie est trop connu de moi :
Le trône, et non l'amour, est le dieu qui l'inspire
Sois sûr qu'avec transport elle eût reçu l'empire,
Plutôt que de courir le hasard incertain
De ce meurtre commis à ta tremblante main.

SEXTUS.

Non, je ne tremble plus ; il va mourir, il l'aime :
Te croyant mon rival, je t'immolois toi-même.

LENTULUS.

Moi? Titus l'étoit seul, et je n'en doutois pas :
Jadis de Vitellie il vantoit les appas...

SEXTUS.

Il m'a dit mille fois que son ame attendrie,
S'il n'eût point vu la reine, eût aimé Vitellie.

LENTULUS.

Apprends tout. J'ai risqué d'avouer ton amour
J'ai feint qu'on le payoit du plus juste retour :
Croyant que cet ami, que tu peins si fidele,
Ne t'immoleroit pas à son ardeur nouvelle;
Mais en vain : « Tout, dit-il, est fait pour m'imiter.
« Si je me suis vaincu, Sextus peut se domter :
« Le repos de l'état sur cet hymen se fonde,
« Et l'intérêt d'un seul cede à celui du monde ».

SEXTUS, avec amertume.

Le barbare! Mes yeux à la fin sont ouverts...
Le voilà ce héros qui tient l'amour aux fers!

J'admirois avec honte un triomphe impossible.
Ah! quand l'amour est vrai, sa chaîne est invincible.
Bérénice un moment surprit ce foible cœur
Qui revient plus ardent à son premier vainqueur.
Dois-je m'en étonner? Sur cette préférence
Quel œil assez trompé pourroit être en balance?
N'est-il pas auprès d'elle?

LENTULUS.

Il attend mon retour,
Près d'aller avec moi lui vanter son amour.
Ne perds point de temps, vole, et qu'à l'instant il meure.
Moi, de l'embrasement j'ai fait devancer l'heure;
Je cours au Capitole, et j'envoie Adrien
Attaquer le palais du fier Domitien.
Rends-toi près de Titus; et, par quelque artifice,
D'être seul avec lui trouve l'instant propice.
Alors enfonce, ami, le poignard dans son sein.
Qui croira seulement qu'il soit mort de ta main?

(il sort avec Adrien.)

SEXTUS, après un peu de silence.

Oui, tu mourras; je cours...

(il veut sortir, Annius vient à sa rencontre.)

SCENE III.

ANNIUS, SEXTUS.

ANNIUS, avec précipitation.

Ah! tout est en alarmes.
Au Capitole, ami, déja brillent les armes.
Nos soupçons étoient vrais : d'infâmes scélérats
De Titus, cette nuit, préparent le trépas.
Il faut un Lentulus, ou des monstres semblables,
Pour avoir pu former ces complots détestables,

Pour haïr un héros, notre commun soutien;
Pere, ami, bienfaiteur, monarque, et citoyen.
Cher Sextus! si pour lui le zele qui nous presse
Par de nobles combats disputa de tendresse,
Soyons plus que jamais rivaux en ce grand jour;
Le moment du péril est celui de l'amour.
Fais fermer le palais : je vais autour des portes
De nos prétoriens disposer les cohortes.
Reste auprès de Titus, ne l'abandonne pas;
Malgré lui, s'il le faut, arrête ici ses pas.
A cet unique soin daigne borner ton zele;
Moi, je vole au devant du danger qui m'appelle.
(il sort.)

SEXTUS, égaré.

Allons... où vais-je? Hélas...! je ne sais où je suis.
(comme involontairement.)
Marchons où Lentulus... Annius, je te suis.
L'amitié... la fureur... Ah! ma raison troublée
Succombe à tant de coups dont elle est ébranlée.
Mes yeux ne peuvent voir, mes sens sont confondus,
Et leur tumulte affreux tient mes pas suspendus.

SCENE IV.

VITELLIE, SEXTUS, TULLIE.

VITELLIE, à Tullie, au fond du théâtre.

Inhumaine! à quel point tu m'avois abusée!
Je croyois triompher, et je suis méprisée.
(à Sextus.)
Eh bien! ton lâche cœur a-t-il réglé son sort?
Frappe : choisis enfin ma vengeance ou ma mort.

SEXTUS.

Ah! j'ai trop de raison pour vous servir, madame;
De toutes vos fureurs je respire la flamme.

Titus veut... son nom seul me devient odieux.
Je cours vous l'immoler.
(il fait un pas et revient.)
S'il venoit en ces lieux,
Si pour vous découvrir... Jurez par votre pere,
Par sa mort, par sa cendre à nos deux cœurs si chere.
Que l'hymen avec vous n'unira que Sextus.
Eh quoi! vous balancez... Ah! je crains... Lentulus;
Un rival dangereux que j'aimois, que j'abhorre.

VITELLIE.

Je conçois tes frayeurs... Va, je le jure encore;
Ma main est à toi seul; mais tu sais à quel prix.

SEXTUS.

Songez a vos serments... les miens seront remplis.

SCENE V.

VITELLIE, TULLIE.

VITELLIE.

Enfin je puis compter sur ce foible courage;
Et son transport jaloux me répond de sa rage.
Sans doute il croit encor, sur les bruits de la cour.
Que Titus veut m'offrir son sceptre et son amour:
Cette imposture au moins aura servi ma haine,
En fixant la fureur dans son ame incertaine.
Pour être traversés ses coups seront trop prompts.
Tu vas périr, ingrat qui m'accables d'affronts.

TULLIE.

Eh! que vous fait Titus? que parlez-vous d'outrages?
Quand mille dons nouveaux, mille tendres hommages...

VITELLIE.

Que m'importent ses dons...? il y manque son cœur
As-tu vu le cruel avec quelle froideur...

Il annonçoit, Tullie, à ma douleur jalouse
Qu'il alloit dès demain se choisir une épouse?
Lorsque sa bouche, hélas! commença ce discours,
J'attendois que mon nom en finiroit le cours.
Mais je suis la derniere où sa vue abaissée...
Je suis devant ses yeux, et loin de sa pensée;
Et le perfide encor veut disposer de moi!
A Lentulus, dit-il, j'ai promis votre foi...
Ma rage étoit muette à cet excès d'offense:
Il a pris pour aveu mon trouble et mon silence.
Va, ce vil Lentulus, cet infâme imposteur,
Par ta main présenté m'inspire plus d'horreur.

TULLIE.

Vous accusez Titus, mais en l'aimant encore.

VITELLIE.

Je veux le détester.... je sens que je l'adore.
N'ai-je pas, en l'aimant, l'univers pour rival?
Oui, Titus, oui, ta main pour présent nuptial,
Apporte avec ton cœur, dont l'offre est si charmante,
Tous les cœurs de la terre aux pieds de ton amante.
Ah! plus un tel bonheur me seroit précieux,
Plus il m'est dur qu'une autre en jouisse à mes yeux.
Que dis-je...? En ce moment peut-être l'on déchire
Ce cœur idolâtré de tout ce qui respire;
Sous les glaives tranchants je le vois palpiter,
Et ses lambeaux épars viennent m'ensanglanter.
J'entends autour de moi Rome, la terre entiere,
Demander en pleurant à ma main meurtriere
Ce pere des humains par ma rage opprimé,
Qui les rendroit heureux, si je ne l'eusse aimé...

TULLIE.

Vous pleurez? empêchons que Sextus ne poursuive;
On peut encor...

VITELLIE, reprenant sa fureur.

Comment veux-tu donc que je vive?
Dans l'opprobre éternel d'un amour dédaigné

Qui révolte ma gloire et mon sang indigné?
Faut-il être à toute heure en guerre avec mon ame?
Rougir près d'un ingrat du mépris de ma flamme?
Le voir donner mon sceptre, et pleurer le seul bien
Qui consolât mon cœur d'être privé du sien?
Non. Sa mort finira les tourments que j'endure,
Ou, quelques jours encor si l'amour en murmure,
Sur le trône une fois lorsqu'on se voit monté,
On oublie aisément quel sang l'a cimenté.
Gloire, qui sur mes sens as régné la premiere,
Sublime ambition, remplis mon ame entiere;
Idole des grands cœurs, que tes nobles plaisirs
Etouffent de l'amour les vulgaires soupirs!
Dieux! je vois l'empereur... Ah! revers qui me tue!
Peut-être ils vont venir l'égorger à ma vue;
Fuyons.

SCENE VI.

TITUS, VITELLIE, TULLIE.

TITUS.

Où courez-vous, et d'où vient votre effroi?
Ce tumulte, ce feu ne menace que moi.
L'auriez-vous cru, madame? on me hait, on m'abhorre
Dans Rome, et dans ce jour où tout dit qu'on m'adore.
Dieux! faut-il qu'aux humains Titus coûte du sang?
Je courois satisfaire aux devoirs de mon rang,
Défendre mes sujets au péril de ma tête,
Annius et ma garde en ce palais m'arrête.
O destin! sur moi seul épuise ton courroux;
Ciel! ne frappe que moi, je bénirai tes coups.
(il s'appuie sur un fauteuil.)

VITELLIE, à part.

Mes yeux avec pitié contemplent ma victime.
Retirons-nous... Restons pour empêcher le crime.

TITUS, se relevant, et jetant quelques regards sur Vitellie.

Ah! que je m'applaudis d'avoir jusqu'à présent
Différé de ma main le funeste présent;
De n'avoir point encore a trembler pour la vie
D'une fidelle épouse à mes malheurs unie!
Si du choix glorieux qu'aujourd'hui j'avois fait
Un heureux coup du sort n'eût suspendu l'effet,
Quelle terreur ici viendroit troubler mon ame!

VITELLIE, à part.

Que dit-il? est-ce moi...?

TITUS.

Vous frémissez, madame?
Mes soins près de Fulvie ont rangé des soldats;
C'est elle à qui mes vœux destinoient mes états:
Dans son asile sûr allez, daignez vous rendre.
Faites chercher Sextus, je vais ici l'attendre;
Aux portes du palais nous irons tous les deux
Vaincre avec Annius, ou périr sous vos yeux.
(il se jette dans le fauteuil.)

VITELLIE, à part, en se retirant.

Quel coup de foudre, ô ciel! quand mon ame attendrie...
J'allois sauver l'ingrat... le sauver pour Fulvie?
Non: qu'il meure! il le veut, il m'arrache le cœur.
Cruel, je t'abandonne au bras de mon vengeur.

SCENE VII.

TITUS, assis.

Je frissonne. Sextus, qui veilloit sur le crime,
Peut-être en est déja la premiere victime.
Faudra-t-il par son sang voir mon trône affermi ?
Quel trône peut payer la perte d'un ami ?

SCENE VIII.

TITUS, toujours assis; SEXTUS, dans le fond du théâtre, un poignard à la main.

SEXTUS.

Le voici ; le ciel même à ma fureur le livre.
(il avance.)

TITUS, sans le voir.

Sextus, si tu péris, je n'y pourrai survivre.

SEXTUS, s'arrêtant.

Dieux ! il pleure sur moi, quand je viens l'immoler...
Tombons à ses genoux, osons tout dévoiler.

TITUS, toujours sans le voir.

Mon hymen eût perdu Vitellie elle-même ;
Mon malheureux destin poursuit tout ce que j'aime.

SEXTUS.

Qu'entends-je? Ah ! c'en est fait ; Amour, conduis ma main.
(il essaye de frapper.)

TITUS, se levant avec vivacité.

Sextus ne paroît pas, on me retient en vain.

Sortons, et découvrons...

(il aperçoit Sextus, à qui ce mouvement a fait tomber le bras.)

Grands dieux, je vous rends grâce !
Cher et fidele ami, tu vis, et je t'embrasse.

SEXTUS, hors de lui.

Je ne m'y connois plus, et j'y succombe enfin !
Vous, seigneur, embrasser votre infâme assassin !

(il lui montre son poignard.)

TITUS, avec éclat.

Toi, Sextus?

SEXTUS, se jetant à ses pieds.

Oui, moi-même : oui, ma main forcenée
Dans ce vertueux sang brûloit d'être baignée.
J'ai senti, malgré moi, le mien se soulever ;
J'ai pu vouloir le crime, et ne puis l'achever.

TITUS, après un peu de silence.

Des traîtres t'ont conduit à ce crime effroyable.
Que ne m'immoloient-ils sans te rendre coupable?
En vain le glaive échappe à ton bras suspendu ;
Que m'importent mes jours quand tu perds ta vertu?
Mais je vois dans tes yeux un remords magnanime.

SEXTUS.

Non, je ne suis qu'un monstre ; il faut laver mon crime.

(il veut se tuer lui-même.)

TITUS, le désarmant.

Arrète : on ne t'a pas donné ce fer pour toi,
Sers des amis plus sûrs et plus tendres que moi ;
Enfonce ici leurs coups.

(il met tranquillement le poignard sur son propre cœur.

SEXTUS.

Je rentre dans la poudre ;
Ces regards si sereins sur moi lancent la foudre.
Ciel, anéantis-moi !

SCENE IX.

TITUS, SEXTUS; LENTULUS, ANNIUS, GARDES.

LENTULUS, en entrant.

Venez venger Titus;
Immolons l'assassin, l'exécrable Sextus.
(il approche, et apercevant Sextus, il dit à part :)
Le lâche est à ses pieds !
(Sextus épouvanté se leve; Lentulus et lui restent comme immobiles.)

ANNIUS, à Titus.

Vous vivez! Puis-je croire,
Même quand je le vois, une action si noire?
(montrant Lentulus.)
C'est lui qui m'a tout dit. Pardonnez mon erreur;
Armant le meurtrier, j'arrêtois le vengeur;
Du palais contre lui je défendois la porte,
Je ne l'ai fait entrer qu'en lui servant d'escorte.

SEXTUS, à Lentulus.

Quoi! vous...?

LENTULUS, l'interrompant.

Une autre crainte agite mon esprit.
Sans le plus prompt secours Domitien périt.
J'ai su qu'à l'instant même où ce monstre perfide
Levoit ici sur vous le glaive parricide,
Un gros de scélérats vendus à ses forfaits
Devoit de votre frere assaillir le palais.

TITUS, vivement à Sextus.

Quoi! ta rage en mon sang n'étoit pas assouvie...?
Courons tous à mon frère et défendons sa vie.

ANNIUS.

Dans quel péril nouveau tout prêt à vous plonger...

LENTULUS, très-vivement.

Titus entre nous deux court-il quelque danger?

ANNIUS, à Titus qui veut sortir.

Mais, seigneur...

TITUS.

Que ton zele, Annius, se modere!
A qui dois-je mes jours, si ce n'est à mon frère?

(il veut encore sortir.)

SEXTUS.

Arrêtez. Ah ! mon prince, à qui vous livrez-vous!
A des bras ennemis, les plus cruels de tous....

(il va pour montrer Lentulus.)

TITUS.

Traître, nous craignons peu tes indignes complices:
Du palais de mon frere attends-les aux supplices.

(à une partie des gardes.)

Vous, gardez ce coupable, et livrez-le au Sénat ;
Que la rigueur des lois juge son attentat.

(à Sextus.)

Va, de ces assassins si le nombre m'opprime,
Je n'ai qu'un seul regret : ma mort sera ton crime

(il sort avec Lentulus, Annius, et la plus grande partie des gardes.)

SEXTUS, à quelques uns de ses gardes.

Ah ! courez, chers amis, observez Lentulus....
Ciel ! je meurs satisfait si tu sauves Titus.

(on l'emmene.)

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente le cabinet de Titus avec un bureau et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCENE PREMIERE.

TITUS, ANNIUS.

ANNIUS.

Oui, de vos défenseurs pour désarmer le zele,
Par-tout de votre mort on semoit la nouvelle;
Rome a vu ses enfants encor se désoler :
Et Vitellie en pleurs a voulu s'immoler.

TITUS.

Annius, je te dois et la vie et l'empire;
J'en chéris plus ce jour que par toi je respire.
Mais comment tes regards, pénétrant tant d'horreur,
Ont-ils de Lentulus démêlé la noirceur?

ANNIUS.

Long-temps de ses complots j'avois suivi la trame;
Vos périls m'avoient fait étudier son ame.
En vain son zele faux masquoit ses trahisons,
Son abord en ces lieux confirma mes soupçons.
Il vous trouva sauvé, sans qu'un rayon de joie
Eclaircît la surprise où son cœur fut en proie :
J'ai, dans Sextus et lui, vu deux traîtres confus
Se reprocher des yeux tous leurs crimes perdus.
Sextus, dans ses remords l'avouant pour complice,

A mes doutes fixés fut le dernier indice :
J'ai suivi le perfide, et mes yeux plus ouverts
Ont percé par degrés tous ses desseins couverts ;
Dans le fort du combat, quand, au gré de sa rage,
Il vous vit emporté par votre ardent courage ;
Et qu'il s'applaudissoit du coup lâche et certain
Qu'en ce flanc découvert portoit déja sa main,
J'ai dans le sien moi-même enfoncé mon épée ;
Et des traîtres soudain la foule dissipée,
Par sa fuite annonçant que son chef n'étoit plus.
Laisse encor des captifs qui nomment Lentulus.

TITUS.

Occupons-nous, ami, d'un intérêt plus tendre ;
Que fait Sextus?

ANNIUS.

Seigneur, nous venons de l'entendre.
A peine dans ces murs son crime est révélé,
Tous les peres de Rome au sénat ont volé ;
L'effroi, l'horreur, la honte, accablent leur courage ;
Ils flétrissent ce jour l'opprobre de notre âge ;
Leurs cœurs saignent du coup qui vous fut destiné.
Sur ses propres aveux le traître est condamné :
J'apporte son arrêt si terrible et si juste :

(il remet le décret du sénat à Titus, qui le parcourt des yeux.)

Nous n'attendons, Seigneur, que votre seing auguste,
Pour livrer, dans le cirque, aux lions furieux,
Ce monstre plus farouche et plus barbare qu'eux.

TITUS, les larmes aux yeux.

Et tu vois d'un œil sec ce fatal sacrifice !
Songe quel fut le cœur qu'immole ma justice.

ANNIUS.

Ce cœur s'est dégradé, je ne le connois plus.

TITUS.

Moi, je ne connois point tes cruelles vertus.
Toujours l'humanité plaint ceux qu'il faut détruire,

Et plus leur crime est grand, plus la vertu soupire.
Quel juge peut jamais condamner sans gémir!
Le supplice d'un prince est d'avoir à punir....
Que dit le malheureux, et quelle est son excuse?

ANNIUS.

Il n'en allegue point : c'est lui seul qu'il accuse.
Il sent du désespoir les dernieres horreurs :
Et, déchirant son sein tout trempé de ses pleurs,
Par grâce il demandoit les plus cruels supplices.
Mais nous allons, seigneur, entendre ses complices,
Et nous saurons alors...

TITUS.

Ami, qu'il vienne ici.
Sur ce fatal secret je veux être éclairci.
Son cœur avec le mien ne pourra point se taire;
Son excuse est peut-être au fond de ce mystere.
Vois depuis plus d'un an tous ses combats secrets,
Ses chagrins dévorants et ses profonds regrets :
Vingt fois pour me sauver sa bouche s'est ouverte;
Il m'a, dans ce jour même, averti de ma perte;
Et dans l'instant encor qu'il vint la consommer,
Un seul embrassement a pu le désarmer.
Quelqu'un l'aura séduit, c'est ce qu'il faut connoître.
Qu'il l'avoue; il pourra fléchir encor son maître;
Fais-le venir : pour prix de quinze ans de bienfaits,
Je ne veux que savoir l'auteur de ses forfaits.

(Il met le décret sur le bureau, et s'assied à côté.)

SCENE II.

TITUS, assis.

Et voilà les amis que le sceptre nous donne!
Dieux! que vous rabaissez l'orgueil de la couronne!
Nos sujets insensés nous égalent à vous;

Et les derniers d'entre eux sont plus heureux que
nous.
Le plus vil des humains, dans sa bassesse extrême,
Voit du premier coup-d'œil qui le hait ou qui l'aime;
Mais pour nous, se fardant de trompeuses couleurs,
Les visages jamais ne ressemblent aux cœurs.

SCENE III.

TITUS, SEXTUS, GARDES.

SEXTUS, au milieu du théâtre, apercevant Titus.
Où suis-je? Quel supplice, et quel excès de honte!
Des vertus qu'il m'apprit comment lui rendre
compte?
Je parois à ses yeux entouré de forfaits,
Qu'il faut voir confronter avec tous ses bienfaits.

TITUS, encore assis.
Approche.

SEXTUS, avançant un peu.
Je ne puis : à peine je respire;
Sa voix brise mon cœur, son regard le déchire.

TITUS.
(aux gardes.) (à part.)
Qu'on nous laisse... L'ingrat m'attendrit sur son sort.
(après un peu de silence.)
Sextus, il est donc vrai, tu conspirois ma mort :
Tu levois le poignard, dans ta fureur extrême,
Sur qui? sur ton ami, sur un autre toi-même.
Si tu n'as point en moi respecté l'empereur,
Insensé, pouvois-tu haïr ton bienfaiteur?
A ta confusion j'épargne ici l'histoire
De ces bienfaits si grands sortis de ta mémoire;
De la mienne à jamais j'avois su les bannir :
Sextus les oubliant m'en a fait souvenir.

Quoi ! de tant d'amitié ta haine est le salaire !
Dès tes plus jeunes ans je t'ai servi de pere ;
Et tu veux mon trépas, et ton cœur l'a permis !
Si Sextus est perfide, où trouver des amis?

SEXTUS, en larmes, se jetant aux pieds de Titus.

Ah ! Titus... Ah ! seigneur ! si votre ame sensible
De la mienne un moment voyoit l'état horrible,
Quelque justes qu'ils soient. vous plaindriez mes maux,
Hélas ! tous vos bienfaits sont mes premiers bourreaux.
Je veux fermer les yeux sur leur foule innombrable,
Leur cri persécuteur m'épouvante et m'accable :
Ils viennent tour-à-tour, dans mon perfide cœur,
Du remords dévorant porter le ver rongeur :
Daignez, en m'immolant, abréger mon supplice :
Par clémence, seigneur, hâtez votre justice.
Ne me prolongez pas cet opprobre odieux,
Ce tourment si cruel d'être infâme à mes yeux :
Du poids de mes forfaits que la mort me délivre.
Frappez, épargnez-moi la honte d'y survivre.

TITUS, se levant.

Leve-toi... Je ne puis résister à ses pleurs.
Eh bien ! regarde, ingrat, du fond de tes malheurs,
Ce rang si desiré que l'abîme environne.
Dans ton aveuglement qu'espérois-tu du trône?
Qu'il te rendroit heureux? Tu vois si je le suis:
Souhaite donc le sceptre, et contemple ses fruits.

SEXTUS.

Non. Son éclat trompeur n'a point séduit ma vue.

TITUS.

Et quel autre intérêt? Quelle erreur inconnue..?

SEXTUS.

Une foiblesse...

TITUS.

Acheve.

SEXTUS.

Une fatalité...

TITUS.

Explique-toi sans honte et sans timidité.
(lui prenant la main.)
Titus est seul ici, César n'y veut point être,
Ne vois qu'un ami tendre, ose oublier ton maître;
Dans le fond de mon cœur viens déposer le tien,
Sois sûr qu'à l'Empereur Titus n'en dira rien.
Daigne me confier la cause de ton crime;
Je voudrois plus que toi qu'elle fût légitime.
A te voir innocent que j'aurois de plaisir!
Te trouver moins coupable est mon second desir.
Appliquons-nous ensemble à chercher ton excuse.

SEXTUS.

Il n'en est point pour moi, mon silence m'accuse.

TITUS.

Ce barbare silence ajoute à tes forfaits;
Songe donc que ton cœur est plein de mes secrets,
Je n'en veux qu'un des tiens.

SEXTUS, à part.

O douleur inouie!
J'offense encor Titus, ou je perds Vitellie.

TITUS.

Ingrat, ta défiance outrage l'amitié;
Quand je suis suppliant. Sextus est sans pitié..!
Du plus sensible coup ta cruauté me frappe.

SEXTUS, à part.

Amour, retiens encor mon secret qui m'echappe.

TITUS.

Quel endurcissement..! Le monarque indigne
Peut succéder bientôt à l'ami dédaigné.
Résous-toi, parle enfin... Tu te tais encor? traitre,
Va, c'est trop abuser des bontés de ton maître.

SEXTUS.

Seigneur, apprenez donc... Dieux que fais-je?

TITUS.

Poursuis.

SEXTUS, à part.

Il le faut... Non, jamais.

TITUS.

Que dis-tu?

SEXTUS, en désespéré.

Que je suis,
Un parjure, un barbare endurci dans le crime,
De ses propres fureurs détestable victime;
Qui mérite à la fois cent supplices divers;
Exécrable à moi-même ainsi qu'à l'univers,
Je demande la mort pour faveur souveraine.

TITUS.

Je te l'accorde, ingrat... Gardes, qu'on le remene.

SEXTUS, après un peu de silence.

Titus! Ah! quels adieux..! étoient-ils faits pour nous?
Pensiez-vous que Sextus mourroit haï de vous..?
Mais quand de mes forfaits j'aurai subi la peine,
A ma mémoire au moins épargnez votre haine;
Et, de mes premiers ans rappelant l'heureux cours,
Détournez vos regards des derniers de mes jours.

SCENE IV.

TITUS.

Quoi? dans sa trahison l'inhumain persévere!
Un pere pour son fils seroit-il moins sévere?
Traître, je t'ai rendu maître de ton destin:
Tu braves ma clémence, elle se tait enfin:

Vengeons-nous...

(il approche de la table pour signer le décret, et il s'arrête.)

Ah! s'il faut qu'un monarque punisse,
La vengeance doit-elle entrer dans sa justice?
Que dis-je? ôter la vie est un pouvoir cruel
Que s'arroge, à son gré, le plus obscur mortel;
Mais l'accorder, grands dieux! c'est un noble avantage,
Un droit qu'avec vous seuls un souverain partage.
Que Sextus vive... Eh! quoi? Je laisse impunément
Des plus saintes des lois saper le fondement!
Le ciel m'a couronné pour venger leur injure;
Brutus pour la patrie a domté la nature:
Surmontons l'amitié : faisons ce juste effort;
C'est au coupable enfin à s'imputer sa mort.

(il s'assied, et prend la plume pour signer le décret.)

Ainsi donc dans le sang ma justice se baigne!
C'est celui d'un ami qui va souiller mon regne.
On dira que Titus fut las de sa bonté,
Comme Auguste et Sylla de leur férocité.

(il jette la plume sur la table et se releve.)

Non, ne te démens point par cet arrêt sévere;
Juge de tes sujets, tu n'es pas moins leur pere;
Et quand les criminels n'ont offensé que toi,
Tu deviens, dans ta cause, arbitre de la loi.
Les Dieux ont fait ton ame en un jour de clémence:
Vois combien la rigueur coûte à ta bienfaisance
Pourquoi te refuser ton suprême plaisir?
Va, Titus, il vaut mieux que le juste avenir
Reproche à ta mémoire un pardon qu'un supplice,
Un excès de bonté qu'un excès de justice.

(à quelques gardes qui sont toujours au fond du théâtre.)

Qu'on ramene Sextus... Jouissons du plaisir
Dont ses sens éperdus vont soudain tressaillir.

S'il ne mérite pas cette faveur insigne,
Je l'accorde à mon cœur, qui sans doute en est digne.

SCENE V.

TITUS, VITELLIE, TULLIE, GARDES.

VITELLIE.

Ah ! seigneur, épargnez votre ami malheureux,
On a surpris sa foi par des piéges affreux ;
Il n'est que l'instrument d'un monstre détestable,
Criminel envers vous, envers lui plus coupable :
Je viens vous le livrer, ce fatal séducteur :
Mais en le connoissant, vous frémirez d'horreur...

TITUS.

Arrêtez. Mes projets vous plairont mieux peut-être :
Je veux lui pardonner, que sert de le connoître ?
Devant moi, chaque jour, il auroit à rougir ;
Et je l'exposerois encore à me haïr.
Mais qu'il m'est doux de voir l'intérêt maguanime
Qui contre votre sang pour Titus vous anime !
Lentulus n'a donc pu me ravir votre foi..?
Je vois que le cruel vous trompa plus que moi.
Madame, il m'arracha le dessein salutaire
De vous remettre au rang où régna votre pere ;
Sans doute il prétendoit, se parant de vos droits,
Dans Rome en sa faveur soulever quelque voix :
Votre amitié fidele ici le désavoue,
Et mon projet revit lorsque le sien échoue.

(il voit entrer Sextus, et fait un pas vers lui.)

SCENE VI.

TITUS, SEXTUS, VITELLIE, TULLIE, GARDES.

TITUS, à Sextus qui paroît fort agité en voyant Vitellie.
Viens, je voulois savoir qui t'arma contre moi.
J'avois à ma clémence attaché cette loi :
Mais je défends, Sextus, par une loi contraire,
Que ta bouche jamais s'ouvre sur ce mystere.
Mon cœur, à ce seul prix, te rend son amitié ;
Viens embrasser Titus, et tout est oublié.

SEXTUS, tout éperdu de joie.
Est-ce un songe? Qui, moi...? Grands Dieux ! j'en doute encore.
(avec transport.)
Et vous ne voulez pas, seigneur, qu'on vous adore..!
Vous augmentez mon crime en daignant l'oublier.

TITUS.
N'en parlons plus. Combien faut-il donc t'en prier?
(à Vitellie.)
Qu'il trouve grâce aussi devant sa souveraine,
Que vos bontés pour lui commencent notre chaine,
Epouse de Titus, chérissez son ami.
Sur le trône, sans vous, je régnois à demi ;
Qu'en acceptant ma main la vôtre me seconde,
Nous pourrons à nous deux remplir l'espoir du monde.

VITELLIE, tombant dans les bras de Tullie.
Je me meurs.

SEXTUS, à part.
O pardon plus cruel que la mort !
Hélas ! sans murmurer, je dois subir mon sort.

TITUS, à Vitellie.
Vous ne répondez point. Quelle pâleur affreuse..!

VITELLIE.

C'est celle du trépas. Qu'ai-je fait? malheureuse!
O rage! ô désespoir! je m'arrache en ce jour
Tout ce que prétendoient ma gloire et mon amour.
Infâme Lentulus, c'est ta noirceur extrême...
Juste ciel, mes forfaits retombent sur moi-même.

SEXTUS.

Qu'entends-je!

TITUS.

Eh quoi!

VITELLIE.

J'ai cru que Lentulus vainqueur...
Vous perdre, et le servir, c'étoit trop pour mon cœur:
Le poison...

TITUS.

Dieux!

VITELLIE.

Hélas! daignez m'entendre,
Titus... Je vous aimai de l'amour le plus tendre;
(Sextus paroît étonné et furieux.)
Et tel est le triomphe à Titus préparé,
Que par ses assassins il est même adoré.
Un autre dans votre ame obtient la préférence:
De là tous ces complots tramés par ma vengeance.
Je me flattois sur-tout de l'espoir insensé
Que le sceptre en mon cœur vous auroit remplacé.
Je séduisis Sextus à qui j'avois su plaire,
Qui de mes feux jaloux ignoroit le mystere.
(Titus surpris regarde Sextus, qui demeure confondu.)
Pour prix de votre mort lui promettant ma main,
Du plus fidele ami j'ai fait un assassin.
Ah! pardonne, Sextus, à tant de perfidie;
Au de-là de tes vœux tu vois que je l'expie:
Le trône et ce héros que j'obtenois tous deux...

Mes forfaits m'ôtent plus que je n'attendois d'eux,
Du moins dans mon trépas je trouve quelques charmes,
A mes derniers soupirs Titus mèle ses larmes :
Il me donnoit sa main, son empire et son cœur ;
Dieux ! au bord du tombeau j'ai connu le bonheur.
(on l'emporte.)

SEXTUS.

Dieux ! après tant d'horreurs, je pleure la cruelle !
Et le coup qui la perd me punit autant qu'elle :
Titus pardonne tout ; mais plus sévere, hélas !
Le ciel venge les rois qui ne se vengent pas.

TITUS.

Viens, oublions l'amour, ses malheurs et ses crimes ;
Rendons à l'amitié deux ames magnanimes.
Elle retint tes coups, et je te dois mes jours :
Ton cœur contre ton bras me défendit toujours.
O vous, si la rigueur est un devoir du trône,
Changez mon cœur, grands Dieux, ou m'ôtez ma couronne.

FIN DE TITUS.

ZELMIRE,

TRAGEDIE EN CINQ ACTES.

1762.

ACTEURS.

POLIDORE, roi de Lesbos.
ZELMIRE, sa fille.
ILUS, prince de Troie, mari de Zelmire.
ANTENOR, prince du sang des rois de Lesbos.
RHAMNES, général des armées de Lesbos.
EMA, confidente de Zelmire.
EURIALE, officier troyen.
UN SOLDAT THRACE.
PRÊTRES, PEUPLES, ET SOLDATS DE LESBOS.
SOLDATS TROYENS ET THRACES.

La scene est à Lesbos.

ZELMIRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une assez grande étendue de terrein sur le rivage de la mer, près de la ville de Mitylene. On voit d'un côté des arbres et des rochers, entre lesquels est le chemin de la ville ; de l'autre, un temple et un tombeau entouré de cyprès et de rochers. Au fond est la Mort.

SCENE PREMIERE.

ZELMIRE, EMA.

ZELMIRE, suivant Ema qui traverse le théâtre et fuit vers le temple.

Tu me fuis, chere Ema ; je te suivrai sans cesse.
Donne au moins un regard aux pleurs de ta princesse ;
Daigne écouter...

ÉMA.

Vous puis-je entendre sans horreur,
Fille dénaturée...?

ZELMIRE.

Ah ! suspends ta fureur...

ÉMA.

Grands dieux ! livrer un pere aux complots d'un perfide !
Servir l'ambition d'un frere parricide !
J'arrive, et l'on m'apprend ses forfaits et sa mort :
Son juste châtiment vous prédit votre sort.
Tremblez, cruelle.

(elle fait encore un pas vers le temple.)

ZELMIRE, la retenant.

Arrête, et connois mieux Zelmire.
O toi ! qui la chéris depuis qu'elle respire,
Crois-tu qu'un si grand crime ait pu déshonorer
Ce cœur où ta vertu se plut à s'admirer ?

(à demi-voix, et regardant de tous côtés.)

Hélas ! loin de livrer mon déplorable pere,
C'est moi qui l'ai sauvé des fureurs de mon frere.

ÉMA.

Quoi ! Polidore...

ZELMIRE.

Il vit.

ÉMA, avec éclat.

O mon maître ! ô mon roi !

ZELMIRE.

Modere tes transports, tu me glaces d'effroi :
Un seul mot peut le perdre. Ah ! de ma confidence
Déja mon cœur tremblant condamne l'imprudence.

ÉMA.

Vous me craignez, Zelmire !

ZELMIRE.

Oui; pour des jours si chers,
Pardonne, je te crains ; je crains tout l'univers.
Va, si je n'implorois ton secours nécessaire,
Mon cœur, sûr de ta foi, te cacheroit mon pere.
Mais je commençai seule en vain à le sauver,
Je vois trop que sans toi je ne puis achever.
Regarde près du temple, où me fuyoit ta haine,

Ce vaste monument voisin de Mitylene,
Entouré des rochers qui défendent nos bords,
Et de ces vieux cyprès, triste pompe des morts;
Là, des rois de Lesbos on révere la cendre;
Là, mon pere vivant fut forcé de descendre.
Ombres de nos héros, qu'il a surpassés tous,
Vous voyez votre fils respirant parmi vous;
Vous gardez sa vieillesse aux meurtriers ravie:
L'asile de la mort est celui de sa vie.

ÉMA.

Par quel miracle, ô ciel! trompant ses assassins,
Avez-vous fait penser que, livré par vos mains?...

ZELMIRE.

Je puis te confier, dans ces lieux solitaires,
Ce dépôt, ce tissu d'intéressants mysteres
Qu'a tramé par mes soins l'amour ingénieux,
Prodiges qu'à mon pere ont cru devoir les dieux.
Ta tendresse va croître au récit de la mienne;
Je veux faire passer mon ame dans la tienne.
Le sort, qui pour un temps te fixoit à Samos,
Préparoit loin de toi les malheurs de Lesbos,
Lorsqu'Ilus, mon époux, l'espoir de la Phrygie,
Fut rappelé par Tros pour venger sa patrie.
Son absence cruelle, époque de nos maux,
Du parricide Azor enhardit les complots.
Ce monstre, que le ciel m'avoit donné pour frere,
Porta sa main coupable au sceptre de son pere,
Dans le crime affermi par ces vils séducteurs
A qui les changements promettent des grandeurs.
Polidore irrité voulut sur un parjure
Venger les droits du trône et ceux de la nature:
Mais son bras paternel, à regret étendu,
Auroit puni son fils et ne l'eût point perdu.
Ce jeune ambitieux, idole d'une armée,
Sous lui depuis trois ans à vaincre accoutumée,

Dieu d'un peuple inconstant qui sous mon pere, hélas!
Se lassoit d'un bonheur qu'il ne méritoit pas;
Sur-tout ayant gagné la troupe sanguinaire
Qui vient vendre en ces lieux sa valeur mercenaire,
Ces Thraces qui, fuyant de leurs rochers déserts,
Vont se nourrir ailleurs des maux de l'univers;
Azor mit tous les cœurs du parti de son crime:
D'un pere trop jaloux on le crut la victime;
Il feignit que le roi, dans ses cruels soupçons,
Armoit contre ses jours le fer et les poisons.
Ses soldats à ce bruit remplissent Mitylene,
Mon fils, mon pere et moi, nous tombons dans leur chaîne;
Et menacée encor de plus affreux malheurs,
On força ma tendresse à dévorer ses pleurs.

ÉMA.

Monarque infortuné, la main de ton fils même
Déchire sur ton front ce sanglant diadême.
Voilà le prix honteux qu'ont payé tes sujets
A trente ans de vertus, de gloire et de bienfaits!
(à Zelmire.)
Ne pûtes-vous au moins de ce vainqueur impie
Pour un pere captif désarmer la furie?

ZELMIRE.

Non; contre tous les pleurs soigneux de s'endurcir,
Il fallut le tromper, ne pouvant l'adoucir.
Tromper un traître, Ema, c'est lui faire justice.
Tel fut de mon amour l'innocent artifice.
D'Azor avec éclat j'approuvai les forfaits;
En flattant ses fureurs j'en prévins les effets;
Tu sais que les mortels, vertueux ou coupables,
Dans les autres toujours pensent voir leurs semblables:
Azor me crut sans peine un cœur dénaturé.
Je lui surpris l'aveu d'un projet ignoré:

Le barbare en secret, par la faim meurtriere,
Au fond de sa prison laissoit périr mon pere.

ÉMA.

Dieux !

ZELMIRE.

J'arrêtai ce crime au moment du succès.
Un soldat dans la tour me permit quelque accès :
Mais lâchement fidele et cruel par foiblesse,
Il m'ôta les secours qu'apportoit ma tendresse.
J'entre, je vois mon pere à mes pieds étendu ;
Je sens le froid mortel sur son corps répandu ;
Je le presse en mes bras, et sa bouche expirante
Pousse en foibles sanglots une voix défaillante.
J'écoutai la nature : elle vint m'inspirer
D'oser changer ses lois, pour la mieux honorer :
Son trouble impérieux ne connoît point d'obstacles ;
La nature alarmée enfante des miracles.
Du lait que pour mon fils elle avoit destiné
Mon sein même a nourri mon pere infortuné :
Mes pleurs, mon désespoir, ma mort inévitable,
L'ont contraint d'accepter ce secours respectable.

ÉMA.

Zelmire ! je succombe à mon ravissement :
Pardonnez au transport de cet embrassement.
Ah ! l'admiration, le trouble, la tendresse
Arrachent de mes yeux des larmes d'alégresse.

ZELMIRE.

Hélas ! à ce spectacle un Thrace en répandit.
Dans mes soins maternels ce tigre me surprit :
Mais l'inflexible airain de l'ame la plus dure
S'ébranle et s'amollit au cri de la nature.
Il fut comme accablé du dieu qui m'inspiroit ;
Il osa seconder des soins qu'il admiroit,
Et mon pere, échappant à sa prison funeste,
Trouva dans ce tombeau l'asile qui lui reste.
Ce n'étoit point assez ; loin d'un si cher trésor

Il falloit détourner les poursuites d'Azor ;
Je sus conduire ailleurs sa cruauté séduite ;
Je lui vins la premiere annoncer cette fuite.
Je feignis qu'enlevé par des amis secrets
Mon pere s'enfermoit au temple de Cérès,
Où Cloanthe en effet fidele à Polidore
Avec quelques soldats se défendoit encore.
Dieux ! qui pouvoit prévoir ces attentats nouveaux !
Azor de toutes parts fait lancer les flambeaux,
Et du temple embrasé les murailles fumantes
Croulent dans des torrents de flammes dévorantes :
Un cœur dénaturé respecte-t-il les dieux ?
Mais la cendre sacrée où ce monstre odieux
Croyoit voir de son roi l'affreuse sépulture
Servit à mieux couvrir ma pieuse imposture.

ÉMA.

Ainsi quand vos vertus l'arrachent à la mort,
Nous vous accusons tous de son horrible sort.
Que j'expie à vos pieds une injuste colere...

ZELMIRE, la relevant.

Son injustice, Ema, me la rendoit bien chere.
J'estimois ce courroux dont mon cœur soupiroit ;
De ta fidélité ta haine m'assuroit.
A quel étrange sort mes malheurs m'asservissent !
Je ne puis plus chérir que ceux qui me haïssent ;
Et j'abhorre ce peuple assez vil pour m'aimer,
Qui me croit parricide et m'en ose estimer.
Entretiens son erreur, que ma voix autorise :
Unis-toi pour ton maître à ma noble entreprise.
Le soleil a trois fois doré l'azur des cieux
Depuis qu'au sein des morts la nuit couvre ses yeux,
Et que mes soins cachés ont nourri sa vieillesse
(Montrant le temple.)
Des dons qu'on croit ici que j'offre à la déesse.
Veille autour de ces lieux, où je vais l'informer
De ce trépas d'Azor qui doit tant m'alarmer.

Hors du tombeau fatal j'entretiendrai mon pere;
Du moins pour un moment il verra la lumiere.
Approchons.

(elle fait quelques pas, tenant Ema par la main.)

ÉMA.

Vous tremblez!

ZELMIRE, s'arrêtant.

Hélas! depuis le jour
De cet effort sacré, prodige de l'amour,
Tu vois à quel excès ma tendresse est accrue.
A la voix de mon pere, à son nom, à sa vue,
Je sens d'un doux transport mes entrailles frémir,
Tout mon sang se troubler et mon cœur tressaillir.
Un sentiment nouveau qui vient s'y faire entendre
Ajoute à la nature et rend son cri plus tendre.

(elle entre dans le tombeau.)

EMA, se retirant.

Dieux, dont la vertu même éprouve le courroux,
Est-ce en vous imitant qu'on mérite vos coups?

SCENE II.

POLIDORE, ZELMIRE.

POLIDORE, sortant du tombeau et s'appuyant sur Zelmire.

O ma fille! soutiens ma tremblante vieillesse;
Prête un bras secourable à ma lente foiblesse.

(il avance peu-à-peu.)

Mes regards éblouis cherchent en vain les cieux;
Hélas! leur doux aspect n'est plus fait pour mes yeux.

(il s'assied sur l'escalier du temple.)

Enfin je les revois, et je t'embrasse encore.
Ma vie est désormais un fardeau que j'abhorre.

Non; je la dois aimer, c'est un de tes bienfaits.
Pourrois-je sans transport me retracer jamais
L'auguste et doux moment où ton malheureux pere
A trouvé dans sa fille une seconde mere?
Je bénis en toi seule unis et consacrés
Les droits que la nature a toujours séparés :
Ce sang qui me doit l'être, et dont je tiens la vie,
A doublé les devoirs de mon ame attendrie.
Quel charme intéressant, quels soins consolateurs
Ta noble piété répand sur mes malheurs!

ZELMIRE.

Eh! pouvez-vous compter de si foibles services?
Mon cœur a fait par choix ses plus cheres délices
De ce tendre devoir, de cet amour sacré,
Du nom de piété justement honoré :
J'offre mes premiers vœux aux maîtres du tonnerre,
Mais l'auteur de mes jours est mon dieu sur la terre.
Pour des temps plus heureux réservons nos transports,
Le ciel permet l'espoir à nos justes efforts;
Déja ses coups vengeurs préviennent notre attente :
Azor n'est plus.

POLIDORE, se levant.

Azor!

ZELMIRE.

Cette nuit, dans sa tente,
De trois coups de poignard on a percé son sein :
Et nos soins vainement recherchent l'assassin.

POLIDORE.

Dieux! faut-il que mon fils, ma plus chere espérance,
Ne me laisse en mourant pleurer que sa naissance!
Je me vois délivré de mon persécuteur;
Mais il étoit mon fils... ô retour plein d'horreur!
Quand tu me l'as donné, ciel, devois-je m'attendre
Que j'aurois pour sa mort des grâces à te rendre?

ZELMIRE.

Sa mort en ce moment accroît votre danger;
L'armée avec fureur jure de le venger;
Vous avez vu tourner, au déclin de votre âge,
Vers l'aurore d'un fils tout un peuple volage;
Hélas! des meilleurs rois c'est le commun malheur;
On dédaigne le sage, et l'on court au vainqueur.
Même après son trépas ils adorent mon frere.

POLIDORE.

Eh! qui fut mieux formé pour tromper le vulgaire?
Unissant sous les traits d'un visage enchanteur
Le froid de la prudence au feu de la valeur;
Rassemblant des héros tous les talents sublimes,
Dangereuses vertus, souvent meres des crimes,
Il sut empoisonner les dons les plus flatteurs.
Comment un même sang forma-t-il vos deux cœurs?
Mais, Zelmire, je puis quitter ce triste asile;
Allons ouvrir les yeux de ce peuple indocile.

ZELMIRE.

Vous l'espérez en vain. Ah! croyez ma terreur:
Gardez-vous de braver ces tigres en fureur.
Si leurs yeux étonnés vous voyoient reparoître,
Tous vous accuseroient du meurtre de leur maître:
Leur haine par vous seul va croire exécuté
Le projet odieux qui vous fut imputé.
Cet assassin secret, dont la main factieuse
Nous cache d'un complot la trame ambitieuse,
Abusant le premier de leur crédule erreur,
Sur vous de son forfait va rejeter l'horreur;
Et si le seul soupçon que leur donna mon frere
Arma contre vos jours leur rage sanguinaire,
Que n'oseront-ils point quand ils pourront penser
Que jusque dans leurs bras vous l'avez su percer!
Dérobons-nous, mon pere, à ce péril extrême.
Anténor est chargé des soins du diadême;

C'est à son front vainqueur qu'il paroît destiné :
Je le crois digne en tout du sang dont il est né.
Pour mon fils et pour moi, je renonce à ce trône
Que mon frere a souillé, que la foudre environne ;
Anténor permettra qu'aux bords du Simoïs,
Auprès de mon époux j'aille porter mon fils ;
Je pourrai vous sauver dans la foule proscrite
De quelques citoyens qui fuiront à ma suite.

POLIDORE.

Mais toi, dont l'héroïsme a porté les vertus
A des degrés nouveaux, au ciel même inconnus,
Tu souffres que des cœurs amis de la justice
D'un parricide affreux te nomment la complice.

ZELMIRE.

Que fait la renommée au cœur qui la dément ?
En paix avec soi-même on la brave aisément ;
Mais on souffre en tremblant sa faveur infidelle,
Lorsqu'un témoin secret vient déposer contre elle.
Quel bruit ai-je entendu ? Qui porte ici ses pas ?

SCENE III.

POLIDORE, ZELMIRE, EMA.

ÉMA.

Madame, je crois voir à travers des soldats
Approcher Anténor, et les chefs de l'armée.

ZELMIRE, épouvantée.

Fuyez, rentrez, seigneur !
(elle renferme Polidore.)

ÉMA.

Soyez moins alarmée ;
Ils marchent vers le temple, et dans ces tristes lieux
On se souvient enfin qu'il est encor des dieux.

Des vertus d'Anténor c'est un heureux présage.

ZELMIRE, toujours très agitée.

Je te laisse. Mon cœur se peint sur mon visage ;
Mes yeux me trahiroient. Ema, demeure encor :
Vois, observe, entends tout. Aussitôt qu'Anténor
Aura rempli ce soin qui te calme et m'agite,
J'irai l'entretenir et hâter notre fuite.
Dieu, dérobe mon pere à cent périls divers ;
Laisse encor ton image à ce triste univers :
Accorde à nos besoins cette faveur insigne,
Et ne regarde pas si le monde en est digne.

(Elle sort entre le temple et le tombeau.)

SCENE IV.

ANTENOR, RHAMNES, EMA, près du temple, LES CHEFS DES L'ARMÉE, SOLDATS LESBIENS ET THRACES.

RHAMNÈS, à Anténor.

Seigneur, tout vous appelle au plus auguste rang :
Anténor a pour lui ses vertus et son sang.

ANTÉNOR.

Citoyens de Lesbos et guerriers de la Thrace,
Je descends à regret du trône où l'on me place.
Que par le choix d'un peuple il est doux de régner.
Mais ce trône, en un mot, le pouvez-vous donner ?
Le ciel vous laisse un roi dans le fils de Zelmire ;
L'élever pour son peuple est la gloire où j'aspire ;
Je serai plus chéri, plus grand, plus respecté
D'avoir fait un bon roi que de l'avoir été.
Entrez ; au nouveau prince allez rendre propice
Minerve, de notre isle auguste protectrice.
Je vous suis ; mais je veux confier à Rhamnès

Sur le meurtre d'Azor quelques soupçons secrets.
Nous ne tarderons pas, si mon zele en décide,
De mêler à vos pleurs le sang du parricide.
(Tous entrent dans le temple. Anténor fait signe à Ema de se retirer. Quelques soldats restent dans le fond.)

SCENE V.

ANTENOR, RHAMNÈS.

RHAMNÈS.
Seigneur, de mes avis souffrez la liberté :
Mon zele sert d'excuse à ma témérité.
Je ne puis vous cacher que ce refus m'étonne.
Les peuples et vos droits vous portent sur le trône,
Et vous y renoncez pour le fils d'un Troyen !
Un enfant étranger vous ravit votre bien !
Jadis dans votre cœur je me flattois de lire ;
Je ne le crois pas fait pour dédaigner l'empire.
De vos vastes desseins j'entrevois la grandeur ;
Daignez m'en éclaircir la sombre profondeur.

ANTÉNOR, à part, après avoir fait signe à Rhamnès d'éloigner le reste des gardes, qui se retirent entre les arbres.
Il peut me pénétrer. J'ai besoin d'un complice ;
Mais malheur au mortel qu'il faut que je choisisse !
(à Rhamnès.)
Je vais à tes regards me livrer sans terreur ;
Né d'un sang peu connu, tu cherches la faveur :
Sur le choix des moyens ta gloire indifférente
Prête aux desirs du maître une ame obéissante :
Et tu sais qu'à la cour, de vains noms revêtu,
Le soin de sa fortune est la seule vertu.
Des favoris d'Azor essuyant les caprices,
L'exil, sans mon crédit, eût payé tes services ;

Dès tes plus jeunes ans tu n'eus d'appui que moi ;
Tu n'es rien si je sers, et tout si je suis roi.
Voilà sur quels garants je vais t'ouvrir mon ame.
Rhamnès, dès le berceau l'ambition m'enflamme.
Sorti du sang des rois, mais du trône éloigné,
J'en dévorois l'espace en mon cœur indigné ;
La force ne pouvoit m'en briser les barrieres,
La souple politique écarta les premieres.
C'est moi qui par degrés, les rendant ennemis,
Fis périr en ces lieux le pere par le fils.
Et ce farouche Azor, que j'ai chargé de crimes,
C'est moi qui l'ai rejoint à ses tristes victimes.

RHAMNÈS.

Vous !

ANTENOR.

Tu sais qu'assuré des cœurs de ses soldats,
Sa garde, au milieu d'eux, ne suivoit point ses pas ;
Il veilloit sur son camp, et jamais sur sa tente.
C'est là que cette nuit ma haine impatiente
Dans son coupable sang se baignoit à loisir,
Quand j'entendis vers nous des guerriers accourir.
A peine je saisis l'instant de disparoître.
Azor, en expirant, m'aura nommé peut-être.
Cet importun effroi trouble seul mes projets.
Mais pour les raffermir les moyens sont tout prêts.
Déja, par le refus de la toute-puissance,
Ceux qui m'accuseroient sont démentis d'avance ;
Et ce roi, fils d'Ilus, entre mes mains livré,
Devient, dans un revers, mon ôtage assuré.
Tu me crois trop prudent pour lui laisser atteindre
L'âge de se connoître et le temps d'être à craindre.
Ressource passagere aux périls que je cours,
Leur terme fixera le terme de ses jours.

RHAMNÈS.

Sans doute a son époux vous renvoyez Zelmire,
Sur un trône étranger...

ANTÉNOR.

Pergame est son empire :
Son pere, par ses soins, s'est vu sacrifier.
D'un cœur qui me ressemble il faut me défier.
Je saurai quel dessein peut l'avoir animée.
Rhamnès, des ce moment sois le chef de l'armée;
Ma faveur te préfere aux plus nobles rivaux.
Prévois par cet essai le prix de tes travaux.
Du peuple et des soldats l'impatience avide,
D'Azor, avec fureur, recherche l'homicide.
Feignons le même zele à venger son trépas.
Phorbas aimoit le pere : ose accuser Phorbas,
J'oserai le juger ; et sa foible innocence
Sous nos puissantes mains tombera sans défense.
Mais que ton art secret remonte par degrés
A ceux qui dans la tente apres moi sont entrés;
Moi-même. en les cherchant, je ne dois point paroître;
Des yeux qu'ils craindront moins pourront mieux les connoître :
Je m'en remets à toi. Tu peux tout en ce jour,
Si des peuples séduits je conserve l'amour.
J'ai fondé ma grandeur sur l'estime publique,
D'un sage usurpateur utile politique;
Je feins de fuir un trône où tendent tous mes pas;
J'encense des dieux vains que mon cœur ne croit pas;
Et tu vois que le peuple et la cour et l'armée
De cent titres divins chargent ma renommée;
Mon nom n'est prononcé qu'entouré de vertus.
Gardons de dessiller des yeux si prévenus :
J'ai su tromper mon siecle, et je veux davantage;
Je veux que son erreur s'étende d'âge en âge,
Et que tout l'avenir ne puisse voir en moi
Qu'un sujet vertueux que le sort a fait roi.
Tels sont les grands desseins où mon choix t'associe :

L'intérêt est le nœud, la chaîne qui nous lie.
Ce dieu des courtisans me répond de ta foi ;
Ce dieu des souverains te répondra de moi.
(il entre dans le temple.)

SCENE VI.

RHAMNES.

Et de l'aveu des cieux ce mortel se couronne !
Son exemple m'impose, et son succès m'étonne.
Irai-je opposer seul, dans ces temps corrompus,
Au crime tout-puissant de stériles vertus ?
Quel fruit en recueillit le sage Polidore ?
Des titres, des grandeurs si la soif me dévore,
Je voulois noblement en mériter l'honneur.
L'infamie est ici la route du bonheur.
Ah ! cédons au torrent qui malgré moi m'entraîne.
Plus qu'Anténor, hélas ! Zelmire est inhumaine :
Entre ces cœurs cruels comment fixer mon choix ?
Qu'il en coûte, ô vertu, pour étouffer ta voix !
Mais... il faut du monarque embrasser les maximes.
Dieux ! en les couronnant vous me forcez aux crimes.
(Il entre dans le temple avec le reste des gardes.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANTENOR, RHAMNÈS, SOLDATS THRACES ET LESBIENS, sortant tous du temple ; ZELMIRE, EMA, dans l'éloignement.

ANTÉNOR.

Ainsi vous briguez tous cet emploi glorieux
Et de venger Azor et d'appaiser les dieux :
Vous avez à l'autel fait un vœu légitime
D'immoler l'assassin pour premiere victime.
(montrant Rhamnès.)
Mais c'est le nouveau chef que vous donne mon choix
Qui doit verser le sang des meurtriers des rois :
Ici, venger son prince est un honneur insigne,
Dont le cœur le plus brave est jugé le plus digne.
Cherchons tous le coupable, il croit en vain nous fuir;
Les dieux savent forcer le crime à se trahir.
(il sort avec sa suite.)

ZELMIRE, avançant avec Ema, et regardant de tous côtés.

Le temple est refermé : tout marche vers la ville ;
Mes yeux toujours de loin observoient cet asile.
Nul mortel n'est resté. Grâce aux bontés des cieux,
Je crains moins pour mon pere un peuple furieux.
Si l'on nous découvroit malgré ta vigilance,

Les vertus d'Anténor seroient notre défense.
Il faut apprendre au roi ce grand événement.

(Elle fait signe à Ema d'aller observer derriere la scene, et elle ouvre le tombeau en disant :)

Seigneur, daignez encor m'écouter un moment.

SCENE II.

POLIDORE, ZELMIRE.

ZELMIRE.

Partagez un espoir qui luit à ma tendresse.
Anténor, dont toujours vous vantiez la sagesse,
Digne de tous vos vœux, qu'il n'a point démentis,
Refuse la couronne, et la rend à mon fils.
Jugez des sentiments de son ame fidelle,
Quand il saura vos jours conservés par mon zele.
Mon pere, approuvez-vous qu'entre ses justes mains
Je remette à l'instant mon sort et vos destins?

POLIDORE.

Tu le peux. C'est en lui que l'infortune espere.
Lui seul m'a prévenu des complots de ton frere;
Trop tard, pour mon malheur, il les avoit appris:
Et si, croyant ma mort, il a suivi mon fils,
En fidele sujet, qui gémissoit peut-être,
Il dut, sans le juger, servir son nouveau maître.
Va, dépose ma vie en son cœur généreux;
Mais ne faisons qu'à lui cet honneur dangereux.
S'il couronne ton fils, il sauvera ton pere.

SCENE III.

POLIDORE, ZELMIRE, ÉMA, qui revient.

ÉMA, à Polidore.
Ah! seigneur, ce soldat dont le bras salutaire
Aux fers de vos tyrans osa vous arracher,
Jusque dans ce tombeau s'empresse à vous chercher:
Il apporte, dit-il, l'avis le plus funeste.

POLIDORE.
Quels maux nous garde encor la colere céleste?

ZELMIRE, vivement.
Qu'il approche. L'effroi tient mes sens suspendus.
(Ema fait signe au soldat d'approcher, et elle se retire.)

SCENE IV.

POLIDORE, ZELMIRE, UN SOLDAT THRACE.

LE SOLDAT, à Zelmire.
Le ciel, qui me rendit témoin de vos vertus,
M'a fait voir un forfait encor plus incroyable.
Le complice d'Azor, son bourreau détestable,
C'est Anténor lui-même.

ZELMIRE.
Anténor?

POLIDORE.
Lui?

LE SOLDAT.
Seigneur,
Vous savez quelle adresse et quelle heureuse erreur,
A vos fiers ennemis déguisant votre fuite,
De ceux qui vous gardoient excusa la conduite.

Depuis, cessant pour vous des pas trop hasardés,
Guidant toujours d'Azor les soldats affidés,
Je tâchois d'épier cette cour si cruelle,
Et de vous servir mieux, en modérant mon zele.
Jusqu'au jour préparé par mes soins les plus doux,
Où vers les champs troyens je fuirois avec vous.
Cette nuit, près d'Azor, je revenois l'instruire
Du succès d'un devoir qu'il daignoit me prescrire;
Je l'ai trouvé sanglant, de son lit renversé,
De trois coups dans le sein mortellement percé.
« Je ne veux de secours, dans ce moment terrible,
« Ami, que pour tracer mon aventure horrible,
« Et laisser contre un monstre un monument sacré
« Où son cœur infernal au grand jour soit montré. »
A ces mots, d'une main par la rage affermie,
Il trace de son sang l'écrit qu'il me confie.
« Fuis, dit-il, et qu'Ilus venge sur Anténor
« Et la coupable vie et le trépas d'Azor. »
Il vous nomme; et je vois ses entrailles émues,
Ses larmes par torrents dans son sang confondues.
« Votre pere est vivant, lui dis-je ». Un doux transport
Mêle un rayon de joie à l'ombre de la mort.
Il m'embrasse, il expire. Et, dans mon trouble extrême,
J'ai fui, tremblant, hélas! d'être accusé moi-même.

POLIDORE.

O mon fils! voilà donc la main qui t'a perdu!
Anténor m'a coûté ta vie et ta vertu.
O pertes pour mon cœur également cruelles!
Mes yeux, laissez couler vos larmes paternelles.

ZELMIRE.

Anténor, l'artisan de tant d'affreux destins!
O mon pere! Et j'allois vous livrer en ses mains!

POLIDORE, au soldat.

Donne-moi cet écrit. Je veux devant l'armée,
De honte, à cet aspect, et de rage enflammée,

Le montrer d'une main à ce lâche imposteur,
De l'autre lui plonger ce glaive au fond du cœur.

ZELMIRE.

Ah! seigneur, arrêtez.

LE SOLDAT.

Qu'allez-vous entreprendre?
Vous serez immolé sans qu'on vous laisse entendre.
Moi-même, de brigands, de traîtres entouré,
J'ai craint d'avoir sur moi cet écrit révéré;
Il est dans un asile où seul je me retire;
J'aurai soin cette nuit de le rendre à Zelmire.
D'ailleurs ignorez-vous qu'Anténor et Rhamnès
Imputent ce grand crime à vos amis secrets?
Dans le camp, dans la ville on crie avec colere
Qu'Azor n'eut d'assassin qu'un vengeur de son pere;
Et tous, en vous voyant survivre à son trépas,
N'iront plus accuser ni chercher d'autres bras.

ZELMIRE.

Mon pere, eh! pensez-vous qu'ils manquent d'artifice,
D'audace pour vous perdre avant qu'on s'éclaircisse?
Ils raviront l'écrit à vos débiles mains:
Aux regards prévenus d'un peuple d'assassins,
Ils y feront trouver les traits de l'imposture.
Pour vous envers Azor je me rendis parjure;
On dira que mes soins, en trompant son courroux,
Servoient votre vengeance et préparoient vos coups;
Que nous formions de loin cette trame sanglante.
Daignez prendre une voie et plus sûre et plus lente.
A nos premiers desseins pourquoi renoncez-vous?
Armés de cet écrit, fuyons vers mon époux.
Vous savez que dans Troie Ilus couvert de gloire
A rétabli la paix des mains de la victoire.
Partons, et, ramenant ce héros indomté,
Venez, la foudre en main, montrer la vérité.

POLIDORE, à Zelmire.

Mais cette fuite, enfin, la crois-tu si facile?

LE SOLDAT.

Oui. Mon obscurité, malheur souvent utile,
M'aide à vous dérober au tyran soupçonneux.
Sur les vaisseaux qu'Azor accordoit à vos vœux,
Madame, à votre époux demain l'on vous renvoie;
Ma troupe est votre escorte, et je vous suis à Troie.
Il semble que le ciel, disposant ces apprêts,
Veut par nos ennemis servir tous nos projets.
Puisse-t-il, aux dépens de ma vie ignorée,
Qu'un plus digne trépas aura seul honorée,
Faire d'un vil mortel l'instrument glorieux
Du salut d'un grand prince et des faveurs des dieux!
(il sort.)

SCENE V.

POLIDORE, ZELMIRE.

POLIDORE.

Quels sentiments, ma fille, en cette humble fortune!
O leçon pour les grands trop vaine et trop commune!
A ces derniers humains quel roi vient s'abaisser?
Quand ils sont malheureux, daignons-nous y penser?
Nos yeux remarquent-ils leur obscure existence?
Leur zele la prodigue à notre indifférence;
Et, loin de se venger de nos mépris honteux,
Ils sont hommes pour nous, quand nous souffrons
comme eux.
Mais, Zelmire, ce fils, l'espoir de ta tendresse,
Ce charme de mes yeux, si cher à ma vieillesse,
Vas-tu l'abandonner, en fuyant avec moi,
Au tigre à qui ce peuple a confié son roi?
Ah! je frémirois moins si j'exposois sa vie
Dans les antres sanglants des monstres de Libye.
L'amour et le devoir pourroient-ils aujourd'hui

Te parler pour moi seul, et se taire pour lui ?

ZELMIRE.

Le croyez-vous, seigneur ? Mon amour pour mon pere
Ne me laisse-t-il pas des entrailles de mere ?
Nature, tu m'as fait le plus tendre des cœurs,
Pour rassembler sur lui tout l'excès des malheurs.
Entre mon fils et vous, choix terrible et barbare !
Le sentiment se tait, et la raison s'égare.
J'idolâtre mon fils, j'adore mon époux ;
Mais ne doivent-ils pas donner leur sang pour vous?
Ma vie est votre bien, je vous la sacrifie.
Ils vous sont, comme moi, comptables de leur vie.
L'un naquit votre fils, l'autre l'est par son choix.
Ah ! les mêmes devoirs nous enchaînent tous trois.

POLIDORE.

Ton fils mourroit pour moi !

ZELMIRE.

Lui ! devant qu'il expire...
Ciel ! choisis le forfait que tu veux me prescrire.

POLIDORE.

Du fil de ses beaux jours, à peine encor naissants,
Payer le reste usé de mes jours languissants !
Pour reculer d'un pas cette tombe où j'aspire,
Etouffer au berceau tout l'espoir d'un empire !
Toi, qui de la nature entends si bien la voix,
Songe que pour ton fils elle unit tous ses droits ;
Elle ouvre sa carriere aux bornes de mon être.
Est-ce à moi de survivre à ceux que j'ai fait naître ?

ZELMIRE.

Mon pere, la douleur nous aveugle tous deux :
Eh ! pouvons-nous sauver cet enfant malheureux ?
Si la sombre fureur du tyran qui m'opprime
Cherche, en le couronnant, à parer sa victime,
Quand vous voudrez périr, mon fils mourra-t-il moins ?
Je démêle Anténor dans ses perfides soins.

Il tremble que le temps ne dévoile sa rage;
De mon fils, contre Ilus, il se fait un ôtage.
O mon fils! tu vivras, même par son secours;
Son intérêt cruel veillera sur tes jours;
Et lorsqu'avec Ilus ramenant la vengeance,
Nous verrons détesté ce monstre qu'on encense,
Seigneur, nous saurons bien dérober à ses traits
Cet objet innocent de ses derniers forfaits.
Fer, flamme, trahison, tout sera légitime.
L'or à qui, chaque jour, on vend ici le crime,
Peut pour nous une fois obtenir des vertus;
Embrassons cet espoir, et courons vers Ilus.

SCENE VI.

POLIDORE, ZELMIRE, LE SOLDAT.

LE SOLDAT.

Pour la derniere fois hâtez-vous de descendre,
Seigneur, dans cet asile où je saurai me rendre.
(à Zelmire.)
Anténor vous cherchoit pour vous entretenir,
Madame; Ema lui parle, et l'a su retenir.
Mais je l'entends; souffrez que j'échappe à sa vue.
(il fait rentrer le roi, et fuit.)

ZELMIRE.

De quels transports nouveaux mon ame est combattue!
O mes yeux! démentez ma crainte et ma fureur,
N'allez pas l'avertir des troubles de mon cœur.

SCENE VII.

ZELMIRE, ANTÉNOR, ÉMA, RHAMNÈS, GARDES.

ANTÉNOR, à Rhamnès, qui sort sur-le-champ avec des gardes.

(à Zelmire.)

Vois quels sont ces vaisseaux. Vous, soyez informée
Et des desirs du peuple et des vœux de l'armée,
Madame; vers ce temple il falloit vous chercher;
Un repentir trop lent vous y semble attacher:
Vous y venez des dieux conjurer la vengeance;
Mais il est des forfaits qui passent leur clémence.
Votre pere par vous à ses bourreaux livré,
Sous un temple brûlant dans la flamme expiré,
Ne vous laisse à pleurer qu'un crime irréparable,
Qu'excuse vainement un peuple aussi coupable.
Tant qu'Azor a régné j'ai dû, forçant mes vœux,
Fermer sur sa conduite un œil respectueux;
Mais aujourd'hui qu'enfin sa fureur est punie
Je vengerai sa mort en condamnant sa vie.
Quant au jeune monarque entre mes mains remis,
Malheureux quelque jour de se voir votre fils,
Je ne souffrirai pas qu'ici votre présence
Offre un modele indigne aux yeux de son enfance:
Portez à votre époux votre barbare main;
Les vaisseaux sont tout prêts, vous partirez demain.

ZELMIRE, accablée d'étonnement.

Vos reproches, seigneur, ont droit de me confondre.
(reprenant sa fierté.)
Mais devant un sujet je n'ai point à répondre.
Je ne prends point pour juge un vain peuple, ni vous.

Mes juges sont les dieux, mon cœur, et mon époux.

ANTÉNOR.

Votre epoux! il est vrai que sa naissante flamme,
Sur vos fausses vertus, éclaira mal son ame;
Etranger, et séduit par vos trompeurs appas,
A peine un prompt hymen l'avoit mis dans vos bras
Que la gloire en nos camps emporta sa vaillance,
Et bientôt à Pergame appela sa vengeance;
Mais lorsque son amour, trop digne de pitié,
Saura quel est le cœur où le sien s'est lié,
Il punira sur vous, honteux de son outrage,
Le crime qu'il déteste et l'affront qu'il partage.

ZELMIRE.

Je frémis d'y penser! peut-être qu'en ce jour
Un récit trop cruel me ravit son amour.
Mais vous, à qui Lesbos vient d'offrir la couronne,
Recueillez tous nos droits, votre sang vous les donne;
Et souffrez que, d'Ilus appaisant les fureurs,
Je porte à ses genoux et mon fils et mes pleurs.

ANTÉNOR.

Ce fils est notre maître, il n'est plus à sa mere.

ZELMIRE.

Lesbos, sans vos conseils, le rendoit à son pere.
Quel intérêt secret vous fait donc rejeter
Un sceptre qu'en vos mains nous venons tous porter?
Mais au peuple, à mon tour, je veux me faire entendre;
Il est d'autres faveurs où j'ai droit de prétendre:
De fideles amis qui veulent, sur mes pas,
Cherchant d'autres destins...

ANTÉNOR.

Non, ne l'espérez pas.
Des meurtriers d'Azor la funeste prudence
Saisiroit ce moment pour fuir notre vengeance.
La suite, les vaisseaux qui vous sont destinés,

Par mes séveres yeux seront examinés.

ZELMIRE, à part.

O mon pere !

ANTÉNOR.

Quelle est cette terreur subite ?
Vouliez-vous du coupable autoriser la fuite ?

ZELMIRE.

Ah ! seigneur, qu'avec joie une si foible main
Du meurtrier d'Azor déchireroit le sein !
Mais c'est moi qui gémis, et lui seul est tranquille.

SCENE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, RHAMNÈS ; NOMBREUSE SUITE DE SOLDATS THRACES ET LESBIENS.

RHAMNÈS, arrivant entre le temple et le tombeau.

Six vaisseaux phrygiens font voile vers cette isle,
Seigneur : et d'un esquif plus prompt et plus léger
Ilus vient de descendre au pied de ce rocher.

ANTÉNOR.

Ilus !

ZELMIRE.

Ah ! je renais !

ANTENOR.

En quel temps il arrive !

RHAMNÈS.

A peine il fut deux mois absent de cette rive :
Mais il ne peut savoir quels troubles odieux
Changent depuis sept jours la face de ces lieux,
Il demande Zelmire, et le voici lui-même.

SCENE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ILUS, EURIALE.

ZELMIRE, courant vers Ilus.

Cher prince. cher époux...

ILUS, arrivant entre le temple et le tombeau.

Aux pieds de ce que j'aime
Je puis donc apporter mon cœur et mes lauriers.
Mes avides desirs devancent mes guerriers...

ZELMIRE, épouvantée, regardant autour d'Ilus, et ne voyant qu'Euriale.

Quoi!... presque seul?

ILUS.

Bientôt ma suite descendue,
Peu nombreuse en effet, mais encor superflue,
Doit vous offrir un roi dans mes fers arrêté,
Qui de votre clémence attend sa liberté:
J'embellirai mes dons par les mains que j'adore.
Mais venez, chere épouse, allons vers Polidore;
Qu'en ce pere si tendre, à mon amour rendu,
Je retrouve du mien et l'âge et la vertu.
Vous ne répondez point, et de larmes trempée...

ZELMIRE, accablée, regardant Anténor et les gardes qui l'entourent.

Ilus...

ILUS.

Parlez.

ANTÉNOR, voyant que Zelmire ne répond pas.

Seigneur, votre attente est trompée:
Polidore n'est plus. Il est mort détrôné;
Par son peuple proscrit, par son fils condamné:
Il chercha près des dieux un refuge inutile;
Le courroux des vainqueurs embrasa son asile.

ILUS.

Grands dieux! qu'entends-je? Où suis-je? Ah! jamais les enfers
N'ont vomi tant d'horreurs sur ce triste univers.
Chere épouse, fuyons cette rive exécrable.
Je vengerai ta mort, ô pere déplorable!
(prenant la main de Zelmire.)
J'en jure par Zelmire, et par ce nœud sacré...

ANTÉNOR.

Vains serments! vous tenez la main qui l'a livré.

ILUS.

Zelmire! Est-il vrai? Non: vous me trompez, barbare.

ANTÉNOR.

Qu'elle parle, seigneur.

ILUS.

La vertu la plus rare,
Zelmire parricide!

ZELMIRE.

Ah! prince, ignorez-vous...?
(à part.)
Dieux! je perds en parlant mon pere et mon époux,
Sans défense tous deux...

ILUS.

Répondez donc, cruelle.

ZELMIRE, à part.

Mon cœur, immole-toi; la cause en est trop belle.
(à Ilus.)
Oui, réduite a choisir de mon pere ou d'Azor...
(vivement et avec effroi.)
Ce que j'ai fait enfin, je le ferois encor.

ILUS, reculant d'horreur.

Monstre dénaturé, détestable furie,
Tu m'oses, sans trembler, vanter ta barbarie!
Quand ton pere eût sur toi levé le fer cruel,
Il falloit présenter ton cœur au coup mortel,
Le plaindre en expirant sous sa fureur impie:

Je pleurerois ta mort. Je déteste ta vie ;
J'abjure notre hymen ; et, loin de ce séjour,
J'oublîrai, s'il se peut, mon malheureux amour :
Adieu. Je crains qu'ici ma colere trop prompte
Ne lave dans ton sang tes forfaits et ma honte.

ZELMIRE, avec éclat.

Seigneur, daignez du moins...
(puis se retenant, et d'un air mystérieux.)
Voir encor votre fils.

ILUS, sans la regarder.

Va, je cours vers Azor, pour qu'il me soit remis.

ZELMIRE.

Azor n'a pas long-temps joui du diadême ;
Ilus, des inconnus l'ont immolé lui-même.

ILUS.

(à Zelmire.) (à Anténor.)
Le ciel est juste. Tremble ! Est-ce vous qui régnez?

ANTÉNOR.

Moi ! du trône, seigneur, mes droits sont éloignés ;
Il est à votre fils.

ILUS.

Non : sa mere cruelle
L'acquit par des forfaits, mon fils n'attend rien d'elle.
Ilion a pour lui des sujets vertueux ;
Par mes leçons un jour il sera digne d'eux :
D'un amour paternel montrerois-je des marques,
Lui donnant des sujets bourreaux de leurs monarques?

ANTÉNOR.

Seigneur...

ILUS.

C'en est assez. Vous m'avez entendu.
Que dans ce même jour mon fils me soit rendu ;
Ou j'atteste les dieux que ma juste vengeance
De Troie et de l'Asie armera la puissance ;
Que vous m'allez revoir sur ce coupable bord

Porter le fer, le feu, le carnage, et la mort;
Détruire, anéantir tout ce climat barbare,
Plus rempli de forfaits que le fond du Tartare;
Vos repaires sanglants qui vomirent au jour
(en montrant Zelmire.)
L'effroi de la nature et l'horreur de l'amour.
(il sort.)

ANTÉNOR, à Rhamnès.
Je marche sur ses pas; toi, rassemble l'armée;
Et que de tant d'affronts elle soit informée.
(il sort avec tous les gardes.)

SCENE X.

ZELMIRE, ÉMA.

ZELMIRE, vivement à Ema.
Vole, suis mon époux, que ton zele discret
L'aborde avec prudence, et l'instruise en secret:
Va, j'ai trop dévoré cette infamie affreuse.
(Ema sort.)
Que j'aime, cher Ilus, ta fureur vertueuse!
Dans quels tendres transports ton cœur va l'abjurer!
Plus tu me maudissois, plus tu vas m'adorer.
Grand Dieu! quel défenseur ta bonté nous envoie!
Mon pere, sans péril, va nous suivre dans Troie;
Mes mains vont l'arracher de ce fatal séjour:
Ce soin m'est bien plus cher que ceux de mon amour.
Parmi les cris du sang l'amour en vain murmure;
Que sont les passions auprès de la nature!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANTÉNOR.

Ainsi tous ces projets si sagement tracés,
Par le retour d'Ilus se trouvent renversés.
On lui remet son fils privé du diadème :
On pense le punir, et me plaire à moi-même.
Sceptre tant desiré, quand j'ai tout fait pour toi,
Croyois-je, quelque jour, t'obtenir malgré moi ?
Faut-il au même instant perdre le seul ôtage
Qui pût me garantir ce sanglant héritage?
Sur ce trône incertain, je vais toujours frémir ;
Avant que d'y monter, je voulois l'affermir.
Si, dévoilant un jour l'attentat qui m'y place,
Protecteur de son fils, et vengeur de sa race,
Ilus vient réclamer des droits trop assurés,
Dans un premier transport vainement abjurés,
Où sera ma ressource? Et que sais-je? peut-être,
Si le prince expirant m'a pu faire connoître,
Ces témoins que je crains, que j'alarme encor plus,
Voudront mettre à profit la présence d'Ilus.
(d'une voix tremblante et avec saisissement.)
Ce noir pressentiment, cette frayeur soudaine,
Du péril que je cours est la marque certaine.
Il faut pour le parer recueillir tous mes sens.

(après un peu de silence et de réflexion.)
Ilus est seul ici : dans ses chagrins pressants,
Voulant loin de nos bords précipiter sa fuite,
Son ordre en ses vaisseaux a retenu sa suite.
Par-tout le meurtre encore ensanglante ces lieux.
Aux peuples outragés Ilus est odieux ;
Tout Lesbos apprendroit son trépas avec joie.
Lui mort, son fils me reste, et je puis braver Troie.
Je ne crains, en un mot, qu'Ilus dans l'univers ;
Et, par un crime heureux, les autres sont couverts.
Quelle main me rendra ce dangereux service?
Ah! comme auprès d'Azor, si quelque instant propice,
Si ce poignard caché, pouvoit servir mon bras !
Ilus vient ! ô fortune ! Un ami suit ses pas ;
Il peut s'en séparer. Voici l'heure fatale ;
S'il l'éloigne, il est mort.
(il va se cacher entre les arbres qui environnent le temple.)

SCENE II.

ILUS, EURIALE.

ILUS, arrivant de l'autre côté du théâtre.
Enfin, cher Euriale,
Mon désespoir plus libre, implorant ta pitié,
Peut épancher ses pleurs au sein de l'amitié.
Enivré par l'excès du fiel qui me consume,
J'ai peu senti d'abord sa cuisante amertume :
De mon ardent courroux la premiere chaleur
Dans mes sens soulevés suspendoit la douleur :
Je commence à sentir ma blessure cruelle,
Qu'un trait empoisonné rend toujours plus nouvelle.
Dans ce cœur violent l'amour impétueux
De mon ambition absorboit tous les feux ;
Je préférois Zelmire à la gloire des armes,

Je croyois sa beauté le moindre de ses charmes:
Azor, instruit comme elle à feindre la candeur,
S'étoit fait un ami de l'amant de sa sœur.
O jeunesse trop prompte à donner son estime!
La vérité me luit dans le fond de l'abîme;
J'en détourne les yeux, je frémis de la voir,
Et, n'en pouvant douter, ne la puis concevoir.
Ah! qu'il est dur de perdre une erreur si flatteuse,
De changer tant d'amour en une horreur affreuse,
Et de ne trouver plus qu'un monstre détesté
Dans l'objet dont mon cœur fit sa divinité!

EURIALE.

Seigneur, le doute entroit dans mon ame agitée;
Mais de sa honte enfin Zelmire s'est vantée;
Et nous avons rougi de voir ce peuple entier
S'empresser devant vous à la justifier,
L'applaudir, dans l'accès de sa noire furie,
D'avoir sacrifié son pere à sa patrie.
Qui croira, justes Dieux! qu'à sa timidité
Ce sexe puisse unir tant de férocité?

ILUS.

Quand ce sexe timide, à ses devoirs fidele,
Suit de ses douces mœurs la pente naturelle,
Un sentiment plus tendre, en son cœur répandu,
Par sa délicatesse épure sa vertu.
Mais quand cette douceur, avec peine abjurée,
Laisse aux fureurs du crime une femme livrée,
S'irritant par l'effort que ce pas a coûté,
Son ame, avec plus d'art, a plus de cruauté.
Ah! ne songeons qu'à fuir, la plainte est inutile.

EURIALE.

Je ne sais; mais Ema, me suivant dans la ville,
Loin de vous par la foule écartée à regret,
Demandoit pour Zelmire un entretien secret.

ILUS.

Qui? moi! La voir encor, c'est partager son crime.

J'attends ici mon fils, que ce seul soin t'anime;
Cours hâter son départ.

(Euriale sort du côté opposé au temple.)

SCENE III.

ILUS, ANTÉNOR.

ILUS, s'appuyant sur une colonne du temple, ou s'asseyant sur la rampe de l'escalier qui y conduit.

Enfant infortuné,
Qui dois gémir un jour et rougir d'être né,
Que ne puis-je, à tes yeux dérobant ta misere,
Te forcer d'ignorer la honte de ta mere!
Il faut la réparer par la gloire d'Ilus;
Pour te rendre l'honneur, redoublons de vertus.

ANTÉNOR, qui est sorti de sa retraite pendant les vers précédents, et qui suit des yeux Euriale.

Euriale s'éloigne, et ne peut plus entendre.
J'ai trouvé le moment, pour avoir su l'attendre.
Ilus est absorbé dans ses chagrins affreux;
Rien ne peut le sauver. Frappons.

(il tire son poignard, et leve le bras.)

SCENE IV.

ZELMIRE, ILUS, ANTÉNOR.

ZELMIRE, arrivant entre le temple et le tombeau, saisissant de ses deux mains le bras d'Anténor, et lui arrachant le poignard.

Ah! malheureux!

Anténor surpris, et voulant reprendre son poignard, saisit

la main gauche de Zelmire, tandis qu'elle tient le poignard de la droite, en l'éloignant le plus qu'elle peut.)

ILUS, les apercevant dans cette attitude.

Que vois-je?

ANTÉNOR, après un peu de silence.

Vous voyez... une épouse perfide,
Qui, sans moi, consommoit un nouveau parricide.

ZELMIRE, épouvantée.

Ciel! ô ciel! je me meurs.

(elle tombe évanouie sur les marches du temple.)

ILUS.

O comble de l'horreur!
Quoi! le sang paternel n'éteint pas sa fureur!
Quoi! c'étoit là l'objet et la fin criminelle
Du secret entretien que cherchoit la cruelle!

ANTÉNOR, prenant Ilus par la main pour l'emmener.

Seigneur, peut-être encore elle armoit d'autres bras;
Tout m'est suspect ici : venez, suivez mes pas;
Ma garde n'est pas loin.

ILUS, retirant sa main.

Que m'importe de vivre?
L'ingrate peut percer ce cœur que je lui livre.

ANTÉNOR, à part.

Je suis seul, désarmé. S'ils alloient s'éclaircir!
(à Ilus.)
Je vole à mes soldats, et viens vous secourir.

SCENE V.

ILUS, ZELMIRE.

ILUS, s'approchant de Zelmire.

Je succombe. La mort sur son visage est peinte.

Ah! du crime, en ses traits, qui pourroit voir l'empreinte?
Cher et barbare objet et de haine et d'amour,
Rends-moi ton pere, hélas! et m'arrache le jour.

ZELMIRE, revenant à elle.

Quel nom frappe mes sens? Ce jour me luit encore!
Vous vivez!

ILUS.

Tu voulois m'unir à Polidore,
Quel est donc mon forfait? ce fut de te chérir,
Malheureuse! Est-ce à toi de m'en vouloir punir?

ZELMIRE, se relevant avec peine.

Ilus, écoutez-moi.

ILUS, s'éloignant.

Que pourrois-tu m'apprendre?

ZELMIRE, appuyée sur la rampe ou sur la colonne.

Un secret que mon cœur... mais ne peut-on m'entendre?
Anténor... Je frémis, et sur-tout pour vos jours.

ILUS.

Toi! qui le fer en main venois trancher leur cours.

ZELMIRE, approchant.

Ce n'est point moi.

ILUS, très vivement.

J'ai vu le poignard homicide.

ZELMIRE.

Ah! croyez...

ILUS.

Je crois tout de ta main parricide:
Oui, de ton pere en moi tu craignois un vengeur;
Va, digne sœur d'Azor, évite ma fureur.

ZELMIRE, avec véhémence.

Vengez mon pere, Ilus; c'est la grâce où j'aspire:
Sachez qu'en ce tombeau...

SCENE VI.

ANTÉNOR, ILUS, ZELMIRE. THRACES.

ANTÉNOR, arrivant avec précipitation, et se mettant entre Ilus et Zelmire.

Qu'on arrête Zelmire;
Qu'on l'entraîne à la tour: ayez soin de veiller
Qu'aucun n'ose en secret la voir ni lui parler.

ILUS.

Anténor, je suis loin d'excuser l'infidelle.
Songez que son époux doit seul disposer d'elle.
Allez, que dans la tour on retienne ses pas;
Mais sur son sort enfin qu'on ne prononce pas.

ANTÉNOR, avec un peu de dépit.

Je n'abuserai point d'un trop foible service;
J'ai prévenu le crime, ordonnez du supplice.

ZELMIRE, à Anténor.

(à Ilus.)

Exécrable imposteur! Voilà votre assassin,
Ilus; mes bras à peine ont retenu sa main.

ANTÉNOR.

Qui? moi! Quel intérêt! quelle aveugle furie...!
Grands dieux! au parricide unir la calomnie!
(à Ilus.)
Moi, qui pour votre fils ai réclamé la foi
De ce peuple imprudent qui me nommoit son roi,
Je porterois sur vous une main sanguinaire!
(à Zelmire.)
Ose aussi m'accuser du meurtre de ton pere!

ZELMIRE, prête à parler, et se retenant.

(à Ilus.)

Que répondre? Appelez votre garde en ces lieux.
Tremblez... d'abandonner un gage précieux,

Si cher à votre amour, plus cher à ma tendresse,
(en jetant quelques regards sur le tombeau.)
Qu'en des périls plus grands le ciel plonge sans cesse.
Ema peut en vos mains le remettre aujourd'hui.
(fondant en larmes.)
Ah! laissez-moi périr, et fuyez avec lui.

ILUS, à part.

Faut-il qu'en ce moment son fils seul l'attendrisse!
(à Anténor.)
Qu'on l'ôte de mes yeux, elle accroît mon supplice.

ANTÉNOR, sortant avec Zelmire et les gardes.

Allons creuser le piége; il est encor couvert.
(Zelmire regarde attentivement si Anténor ne reste pas avec Ilus.)

SCENE VII.

ILUS.

Quel abîme d'horreurs où ma raison se perd!
D'un ou d'autre côté l'imposture est si noire...
Se peut-il qu'Anténor...? Tout vante ici sa gloire;
Il couronnoit mon fils, et seroit mon bourreau!
Mais, qu'annonçoit Zelmire en nommant ce tombeau?
J'ai vu ses yeux souvent s'y tourner avec crainte.
Je veux, le fer en main, parcourir cette enceinte;
(il approche du tombeau, et s'arrête.)
Peut-être qu'un complice... Ah! dans ces tristes lieux
Que n'es-tu, Polidore, au sein de tes aïeux!
Quel plaisir d'immoler un traître sur ta cendre!
Dût couler dans son sang tout le sang de ton gendre!
Entrons. Ciel! me trompé-je? Un bruit sourd et confus...
On ouvre !
(il met la main sur son épée.)

SCENE VIII.

ILUS, POLIDORE.

POLIDORE, ouvrant le tombeau.

C'est sa voix; je l'entends, c'est Ilus;

(en sortant.)

C'est mon libérateur que le ciel me présente.
Ah! mon cher fils!

ILUS, tout éperdu.

Grands dieux! Zelmire est innocente.

(il embrasse Polidore.)

Ah! voilà de ses pleurs le mystere expliqué.
Voilà ce cher dépôt qu'ils m'avoient indiqué.
Courons la délivrer. Mais, ciel! que vais-je faire?
Est-ce donc la sauver que de perdre son pere?
Vos dangers sont encor plus pressants que les siens.

(à Euriale qui entre.)

Fais soudain sur ces bords descendre mes Troyens.

SCENE IX.

POLIDORE, ILUS, EURIALE.

EURIALE.

Quoi! seigneur, Polidore...

ILUS, avec la plus grande vivacité.

Oui, mon pere respire;
Et, si j'en crois mon cœur, par les soins de Zelmire:
Mais le crime et la mort les assiégent tous deux;
Cher ami, sauvons-les, et mon fils avec eux.

EURIALE.

On vient de me ravir cette tendre victime.

Anténor...

ILUS.

Je frémis. Ce nom m'annonce un crime.

EURIALE.

Lui-même de mes mains l'a soudain retiré.
« Le départ des Troyens, dit-il, est différé :
« Ilus tomboit sans moi sous les coups de Zelmire ;
« Je veux sur ce complot m'éclairer et l'instruire.

POLIDORE.

Quel est donc ce discours? quel attentat nouveau...

ILUS, toujours vivement.

Le lâche dans mon cœur enfonçoit le couteau :
Désarmé par Zelmire, il l'accuse elle-même ;
Je l'ai cru. Pardonnez. O courage suprême !
Se montrant criminelle à force de vertu,
Elle osoit se vanter de vous avoir perdu.
L'opprobre, les affronts, les tourments qu'elle endure...
Ah ! j'osai la nommer l'effroi de la nature.

POLIDORE.

Elle? elle en est, mon fils, le prodige et l'honneur.
Si vous saviez... mais, non: délivrons-la, seigneur.
(à Euriale, qui sort entre le temple et le tombeau.) (à Ilus.)
Cours armer les Troyens. Nous, disposons ensemble
Pour l'ordre du combat...

SCENE X.

POLIDORE, ILUS, ÉMA.

ÉMA, arrivant du côté de la ville.

Quel bonheur vous rassemble,
(à Ilus.)
Prince...! En m'envoyant dissiper votre erreur,

Et découvrir mon maître à son digne vengeur,
Zelmire m'a chargée encor de vous apprendre
Qu'à la porte de Mars un soldat veut vous rendre
L'écrit qu'Azor mourant remit entre ses mains,
Et qui de tout l'état renferme les destins.

POLIDORE, vivement.

Du triomphe, seigneur, c'est l'infaillible gage :
C'est la foudre et la mort pour ce monstre sauvage
Qui massacra mon fils, et feint de le venger.
(à Ema.)
Mais que devient Zelmire en ce pressant danger?

ÉMA.

Elle est, non loin du camp, dans la tour renfermée :
Anténor sous la tente a fait rentrer l'armée;
Lui-même à Mitylene il va porter ses pas.
Il feint de succomber sous de tels attentats ;
Et veut dans le palais, où son trône s'apprête,
Consulter tous les grands et le prince à leur tête.

ILUS.

Bientôt avec ce fer ma main lui répondra :
De la lettre d'Azor l'aspect le confondra.
Ah ! chere épouse, enfin je crains moins pour ta vie.
(à Polidore.)
Sur l'art de ce tyran que notre ame se fie,
Tandis que, pour me perdre, il cherche à m'arrêter !
Pensez-vous qu'à Zelmire il voulût attenter?
Il vous faut le premier dérober à sa rage.
(à Ema qui sort.)
Toi, cours vers ce soldat, qu'il se rende au rivage.
Seigneur, sur mes vaisseaux je vais guider vos pas.
Je revole à l'instant, suivi de mes soldats ;
Je surprends, je ravis dans sa prison funeste,
Cette épouse qu'on croit que ma fureur déteste ;
Et, dans l'écrit vengeur que je viens déployer,
Je montre au camp surpris Anténor tout entier.

POLIDORE.

Et dans de tels moments vous voulez que je fuie?
Ma fille m'a contraint à supporter la vie ;
Et, lorsque son grand cœur veut s'immoler pour moi,
Je craindrois d'exposer des jours que je lui doi?
Non, non, seigneur. Je sens, sous les glaces de l'âge,
Le feu de mon amour rallumer mon courage :
Malgré mes sens flétris, je retrouve mon cœur,
Et mes bras énervés reprennent leur vigueur.
Hélas! ce tendre soin de défendre sa race,
A l'être le plus foible inspire quelque audace.
Nature, je l'appris de ma fille et de toi,
Tu nous mets pour toi-même au-dessus de ta loi.
Amenez vos soldats ; je veux, guidant leur zele,
Vous rendre votre épouse, ou périr avec elle.

ILUS.

Vous me faites frémir. Ah! vous allez sur vous
De sa garde barbare appeler tous les coups;
Dès qu'ils vous connoîtront, votre perte trop sûre...

POLIDORE.

Couvrez-moi, s'il le faut, de la plus simple armure ;
Au rang de vos Troyens je marche sans éclat ;
Souverain détrôné, je ne suis qu'un soldat.
O ma fille, à quel sort tous mes revers t'exposent!
Mes jours ne valent pas les tourments qu'ils te causent.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

POLIDORE, armé; UN TROYEN : ils arrivent entre le temple et le tombeau.

POLIDORE, l'épée à la main, soutenu par le Troyen; il marche et parle avec peine.

O PÈRE infortuné ! pour ma fille captive
Je vois donc ma tendresse indignement oisive :
Tous ces légers combats, sans cesse renaissants,
Irritant ma valeur, ont épuisé mes sens.
Sous mon corps affoibli mes pas s'appesantissent;
Ami, mon bras succombe, et mes genoux fléchissent.
Un instant de repos pourra les raffermir.

(il s'assied sur la rampe de l'escalier du temple.)

SCENE II.

POLIDORE, EURIALE, UN TROYEN.

EURIALE, arrivant par le chemin de la ville.

Seigneur, à quels dangers vous venez vous offrir !
Quel conseil imprudent vous peut faire descendre
Du vaisseau qui déja voguoit vers le Scamandre?
Ilus vous éloignant, malgré tous vos efforts...

POLIDORE.

Ilus, en me trompant, m'a fait quitter nos bords.
Mais son escorte, à peine avec lui descendue,
Avoit franchi ces bois qui lui cachoient ma vue,
Que mes ordres, mes cris forçant vos matelots,
J'ai monté sur la poupe, et tourné vers Lesbos.
Des soldats ennemis m'ont disputé la rive;
Et, ralliant trois fois leur troupe fugitive,
Par trois combats divers ont lassé leur vainqueur.
Je ne puis joindre Ilus dans les champs de l'honneur.
O honte!

(il se releve, et retombe dans les bras du Troyen.)

O vains efforts! Zelmire! Ah! mon courage
N'a jamais mieux senti le malheur de mon âge.

EURIALE.

Seigneur, Ilus triomphe; il a forcé la Tour,
Et Zelmire est enfin rendue à son amour.

POLIDORE, avec éclat.

Elle est libre? O destin! tu peux prendre ma vie.

EURIALE.

Vous voyez ces hauteurs; Ilus me les confie
Pour couvrir sa retraite, et pour mieux dissiper
Tous ces flots d'ennemis prêts à l'envelopper.
J'ai tout quitté pour vous dans l'ardeur de mon zele:
A ce poste important mon devoir me rappelle;
Vous ne pouvez m'y suivre. Ah! craignez les regards,
Le fer des Lesbiens errants de toutes parts.
Daignez, dans cette tombe, attendre encor Zelmire;
Auprès de ce lieu saint Ilus va la conduire:
C'est ici qu'à l'instant, pour gagner nos vaisseaux,
Et sa troupe et la mienne uniront leurs drapeaux:
Le ciel semble en tout temps vous choisir cet asile.
Ne rendez point d'Ilus le triomphe stérile,
N'exposez plus vos jours hasardés tant de fois;
Vous savez trop sur eux si Zelmire a des droits.

POLIDORE.

Je ne puis la défendre, et tu veux que je vive?

EURIALE, vivement.

Pouvez-vous, en mourant, douter qu'elle vous suive?

POLIDORE.

Eh bien! sauvez mes jours! elle me les rend chers;
Elle en fait le seul prix des maux qu'elle a soufferts.

(il entre dans le tombeau, conduit par Euriale et le Troyen.)

EURIALE, au Troyen.

Toi, non loin de la tombe, observe avec prudence:
Sur ton premier signal je vole à ta défense.

(Euriale va pour sortir du côté de la ville.)

SCENE III.

RHAMNÈS, EURIALE, UN SOLDAT TROYEN, TROUPE DE SOLDATS LESBIENS.

RHAMNÈS, à Euriale.

Arrête. Et vous, soldats, désarmez-les tous deux.

EURIALE, bas, au Troyen.

Songeons à nos devoirs, et mourons généreux.

RHAMNÈS, à Euriale.

Réponds. Qu'avez-vous fait ici de Polidore?

EURIALE, avec embarras.

Meurtriers d'un héros, il vous sied bien encore
D'oser nous demander compte de son trépas;
Rejetez-vous sur moi vos honteux attentats?

RHAMNÈS.

Téméraire! tu feins de ne me pas entendre.
Polidore respire, on vient de me l'apprendre;
On l'a vu... suivre Ilus aux vaisseaux phrygiens,
Y monter, revenir, séparé des Troyens,

Du sang de nos guerriers arroser ce rivage.
(montrant deux soldats.)
Vois ces deux Lesbiens échappés à sa rage;
Recueillis dans nos rangs, ils ont tout révélé:
Va, tu nirois sans fruit ce secret dévoilé.
Parle enfin. Dans quels lieux l'oses-tu cacher?

EURIALE.

Traître,
Rougis qu'un étranger défende ici ton maître.
Mais je t'enseignerai le devoir d'un sujet;
Et je veux, malgré toi, t'épargner un forfait.
Je ne puis le nier, ces dieux, que je révere,
Par les mains de Zelmire ont conservé son pere;
Tu n'en sauras pas plus. Ton courroux sans effet
Peut m'arracher le cœur, mais non pas mon secret.

RHAMNÈS, bas, à un des Lesbiens qu'il a montrés.

Essayons l'artifice, et tâchons de m'instruire
S'il est aux mêmes lieux où le cachoit Zelmire;
Ensuite nous saurons par un autre détour...
(haut, à Euriale.)
Va, je sais tout sans toi: j'apprends qu'à son retour
Ce vieillard est rentré dans son premier asile.
(Euriale tremble.)
Tu frémis! c'est assez: le reste m'est facile.
(à quelques soldats.)
Amenez-moi Zelmire.

EURIALE.

Elle?

RHAMNÈS.

Oui: contre Anténor,
Pour nous ravir son fils, Ilus combat encor;
Moi, j'ai formé loin d'eux ma nombreuse cohorte
Et je viens d'enlever Zelmire et son escorte.
C'est de sa bouche ici que je veux tout savoir;
La moitié du secret met l'autre en mon pouvoir.
Zelmire (et je l'ai vu par sa paisible joie)

Pense que Polidore est libre, et fuit vers Troie ;
Elle va me nommer avec sécurité
Le séjour qu'elle croit que son pere a quitté ;
Et j'aurai le plaisir, par mon adresse extrême,
De la voir en mes mains le livrer elle-même.
(à ses soldats.)
Eloignez ces Troyens qui pourroient l'avertir.
(on les emmene.)
Confirmons son erreur pour la mieux éblouir.

SCENE IV.

RHAMNÈS, ZELMIRE, EMA ; SOLDATS LESBIENS.

RHAMNÈS.

Je ne m'étonne plus de voir ce front tranquille ;
Votre pere est vivant, il a quitté notre isle.

ZELMIRE, qui est arrivée du côté de la ville.

Ilus m'a tout appris ; ses soins l'ont fait partir.
Je puis donc maintenant vous braver à loisir.
J'ai trompé tes forfaits, ô peuple parricide !
Tu te vois le jouet d'une femme timide.
J'ai feint de t'imiter, j'ai subi cet affront ;
Ton opprobre te reste, il n'est plus sur mon front.
Lâches, craignez Ilus ; craignez l'Asie entiere :
Tous ses rois vont bientôt vous ramener mon pere.
(à Rhamnès.)
Toi, qui pour lui jadis as montré quelque amour,
Mérite d'obtenir ta grâce à son retour.

RHAMNÈS.

De moi, s'il reparoît, la sienne peut dépendre ;
Mais, non : sur ses amis ma fureur va s'étendre ;
(avec finesse.)
Tremblez. Quand nous brûlions le temple de Céres,

Dans celui de Minerve il s'ouvrit un accès.
(il montre le temple qui est sur la sceue, et il observe Zelmire avec la plus vive attention.)
Je sais qu'avec Phorbas nos prêtres infideles
Ont secondé pour lui vos trames criminelles.
(avec éclat.)
Soldats, allons punir ces dangereux mortels
Qui trahissoient l'état à l'ombre des autels.
(il fait un pas vers le temple.)
ZELMIRE, se jetant au-devant de lui.
Barbare! pour livrer l'innocence aux supplices
Ne va point me chercher, me donner des complices;
J'avois, en remplissant mes devoirs glorieux,
Pour guide la vertu, pour complices les dieux.
Sans consulter Phorbas, sans implorer des prêtres,
Je déposai mon pere au sein de ses ancêtres,
Ici, dans leur tombeau, dont ils l'ont fait sortir
Pour le conduire au trône, et vous au repentir.
RHAMNÈS, à des soldats.
Entrez dans ce tombeau; prenez votre victime.
(plusieurs soldats y entrent.)
ZELMIRE.
Comment! se pourroit-il? Ema! quel nouveau crime!
D'où naissent dans mon cœur des transports si pressants?
Quel tremblement soudain agite tous mes sens!

SCENE V.

POLIDORE, RHAMNÈS, ZELMIRE, EMA; SOLDATS LESBIENS.

POLIDORE, sortant du tombeau, et poursuivi par les soldats.
Lâches! je vendrai cher...
(Rhamnès le désarme, et fait tomber son casque.)

ZELMIRE.

Mon pere!

ÉMA.

Polidore!

POLIDORE, tranquillement à Rhamnès.

Il te manque un forfait, puisque je vis encore.

ZELMIRE, se jetant à ses pieds.

Ah! qu'ai-je fait?

POLIDORE, l'embrassant.

Le sort nous a perdus tous deux.

ZELMIRE.

Eh! c'est moi qui vous perds. Ce parricide affreux
Reproché tant de fois à mon ame innocente,
Le voilà consommé par ma crainte imprudente!

POLIDORE.

Que dis-tu? quoi! ton cœur peut t'imputer ma mort?
Le mien pour te sauver revoloit sur ce bord...

ZELMIRE.

Et moi, qui vous croyois éloigné de notre isle,
Moi-même à vos bourreaux j'ai montré votre asile.
En vain un dieu propice aveugloit leur courroux,
J'ai porté votre tête au-devant de leurs coups;
Je répands par leurs mains le sang qui m'a fait naître;
Je naquis pour le crime, et j'abhorre mon être.
(aux soldats, avec égarement.)
Cruels! tournez sur moi toute votre fureur;
Vengez le ciel, la terre, à qui je fais horreur.

RHAMNÈS.

(à part.)
Gardes...! vous vous troublez? et moi-même... ah! peut-être
Tout rebelle en effet tremble devant son maître.
(haut.)
Que fais-je? moi, trembler! Qu'on l'enchaîne.

ZELMIRE.

Arrêtez,

Inhumains! songez-vous sur qui vous attentez?
(avec véhémence, parlant tantôt aux soldats, tantôt à Rhamnès.)
Regardez ce héros dont l'amour vous fut chere,
Autrefois votre dieu, mais toujours votre pere:
Quand vous le proscriviez, il plaignoit vos erreurs.
Azor, en vous trompant, lui fit perdre vos cœurs;
Le ciel punit Azor. Ce ciel, qui fut mon guide,
Voulut vous épargner l'horreur d'un parricide:
C'est pour voir de Lesbos l'attentat réparé,
Qu'il permet qu'à vous seuls votre roi soit livré.
O Lesbiens! le sang qu'on puise en ma patrie,
Des Thraces, nos tyrans, n'a point la barbarie.
Ces farouches mortels ont endurci vos mœurs;
Mais l'humanité sainte est au fond de vos cœurs.
Sans doute elle y gémit, écoutez son murmure;
Que le remords s'éveille aux cris de la nature!
Mon pere, ses malheurs, son âge, dont l'aspect
Adoucit la colere, et la force au respect;
Votre foi, vos serments, mon désespoir, mes larmes;
Ah! tout doit à ses pieds faire tomber vos armes.

POLIDORE, qui, pendant le reste de la scene, s'est appuyé sur la colonne du temple, se releve avec fierté.

Est-ce à nous d'implorer ceux qui nous ont trahis?
Qu'ils écoutent leurs cœurs, s'ils sont encor mes fils:
S'ils sont mes assassins, tu t'avilis toi-même.
Vois, malgré ta douleur, vois mon bonheur extrême;
Pour toi je viens donner ce sang que je te doi.
(en l'embrassant.)
Que mon trépas m'est cher! il m'acquitte vers toi.

RHAMNÈS.

Soldats, près d'Anténor que tous deux on les mene.
(les soldats s'avancent lentement, et s'arrêtent.)

ZELMIRE.

Rhamnès... vois leur pitié t'obéir avec peine.

Ecoute.

(elle le prend à part, et lui parle à mi-voix.)

Un rang illustre a flatté tes souhaits;
Mais tu n'as point vieilli sous le joug des forfaits.
L'exemple d'Anténor, ses succès détestables,
Auront pu t'entraîner sur ses traces coupables.
Quelque prix qu'à tes vœux sa faveur puisse offrir,
Ferons-nous moins pour toi, si tu veux nous servir ?
Epure ta grandeur, et la rends légitime;
Obtiens par la vertu ce que tu dois au crime.

(à son pere, avec éclat.) (à Rhamnès.)

Seigneur, il s'attendrit. J'embrasse tes genoux!
Songe à tous tes serments, remplis-les, venge-nous;
Tu juras d'immoler l'assassin de mon frere,
C'est... dieux! ce monstre approche.

SCENE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS; ANTENOR; ILUS, enchaîné; TROUPES DE THRACES.

ANTÉNOR, à Rhamnès.

Eh bien! ce téméraire,
Qui paya tous mes soins par des complots pervers,
De ma main triomphante Ilus reçoit des fers.

ZELMIRE, apercevant Ilus.

Lui?

ILUS, à Anténor.

Triomphe honteux et digne d'un perfide!
Va, l'assassin féroce est un guerrier timide.
Sans le gage sacré qu'eût exposé ma mort,
Par le nombre accablé, j'aurois fini mon sort:
Mais, à porter tes fers si j'ai pu me résoudre,
Crois qu'Ilus enchaîné te garde encor la foudre.

RHAMNÈS, à part.

J'allois trop hasarder, ma pitié m'eût perdu.
(à Anténor.)
Seigneur, voici l'objet le plus inattendu,
Qui, même en vous l'offrant, m'interdit et m'étonne.
Regardez ce captif.
(il montre Polidore qui s'est assis.)

ANTÉNOR.

Se peut-il?

ILUS.

Je frissonne!

ANTÉNOR.

Polidore vivant?

ILUS.

O mon pere!

POLIDORE, se relevant.

Oui, c'est moi,
Traître. Baisse les yeux à l'aspect de ton roi;
Sens la confusion, la rage frémissante
D'un assassin surpris que son juge épouvante.
Je te parle en vainqueur, au sein de mes revers;
Le crime couronné craint l'innocence aux fers.
(Anténor veut le regarder d'un air assuré.)
Tu caches ta terreur sous les traits de l'audace;
Je vois ton front pâlir, lorsque ton œil menace.

ANTÉNOR, avec un grand calme affecté.

Et d'où viendroit, seigneur, ma crainte et mon courroux?
Le sceptre est un fardeau dont je suis peu jaloux:
J'ai refusé ce rang dont on vous fit descendre;
Si Lesbos le permet, vous le pouvez reprendre.
Mais je doute qu'au gré de ce peuple vengeur,
Azor, dans son bourreau, trouve son successeur.
(vivement à sa suite.)
Amis, nos yeux en vain cherchoient le bras impie
Qui du dieu de vos cœurs a privé la patrie:

Faut-il nous étonner de nos soins superflus ?
Polidore vivoit; que cherchons-nous de plus?

POLIDORE.

Quoi ! monstre...

ANTÉNOR, durement.

Tout décele ici votre imposture.
Votre ame pour ce fils étouffoit la nature;
Contre vos noirs complots nous défendions ses jours,
Et jusque dans nos bras vous en tranchez le cours!
Quelle douceur traîtresse et quel art sacrilége
Par les mains de sa sœur l'a conduit dans le piége!
Elle paroît servir, partager son courroux;
Par votre feint trépas nous en impose à tous;
Et ce jeune héros, qui court à sa ruine,
(montrant Polidore.)
Pense avoir abattu le bras qui l'assassine.
(aux soldats.)
Que dis-je? au même instant qu'on lui donne la mort,
Appelé par Zelmire, Ilus est sur ce bord:
Ils affectent tous deux une horreur mutuelle;
L'un accable d'affronts son épouse cruelle,
L'autre sur son époux leve un fer meurtrier;
A ma garde lui-même il vient la confier;
Et, de ce jeu barbare imprudente victime,
Je m'arme pour Ilus, quand le traître m'opprime.
O long enchaînement des plus lâches noirceurs,
Pour perdre avec Azor son peuple et ses vengeurs!
A ce peuple indigné venez vous faire entendre;
Venez subir l'arrêt que vous devez attendre:
Thémis garde son glaive à vos cœurs inhumains.

ZELMIRE.

Et la foudre, grand Dieu, reste oisive en tes mains!
Tu le fais triompher, tu te rends son complice;
Et tu veux que la terre adore ta justice!

ILUS.

Sa justice est pour nous: elle tient enfermés

Dans un nuage encor tous ses traits enflammés ;
Mais son bras menaçant, étendu sur le crime,
(avec un geste menaçant sur Anténor.)
Voile, pour mieux frapper, les yeux de la victime.
Ne crois pas qu'à ses coups tu te sois dérobé,
Serpent, en longs replis sans cesse recourbé :
J'admire avec horreur ta prudence perfide,
De tes ressorts tout prêts le jeu sûr et rapide.
Mais, dans la nuit profonde où tu sais toujours fuir,
Crains l'affreuse clarté dont je vais te couvrir.
(se retenant, et montrant les Thraces.)
Non : j'instruirois en vain ces étrangers infames
Qui trafiquent du crime, et te vendent leurs ames.
Devant le peuple entier tu viens de m'appeler,
(vivement.)
Je t'y cite à mon tour ; c'est à toi de trembler :
Complice et meurtrier du fils de Polidore,
(Anténor feint la plus grande surprise)
Toi, qui venges son sang, dont ta main fume encore,
Viens voir tomber sur toi les redoutables coups
Que ton lâche artifice a tournés contre nous.

ANTÉNOR.

Moi, teint du sang d'Azor ! imposteurs méprisables,
Cherchez-moi donc du moins des crimes plus croyables :
Si je fus son complice, et je m'en fais honneur,
Puis-je être encor le vôtre, en lui perçant le cœur ?
Mais où sont les témoins? quel soupçon, quel indice?

ILUS.

Marchons, traître : ce doute est ton premier supplice.

ANTÉNOR.

Rhamnès, vous l'entendez : ces éclats indiscrets
De quelque trahison décelent les apprêts.
Sondez et découvrez la source dangereuse

D'où naît de leur espoir l'imprudence orgueilleuse.
Je vais autour des murs disposer mes guerriers.
Vous-même interrogez ces lâches meurtriers.
Au tribunal du peuple, avant de les conduire,
Je cours me presenter; ma bouche va l'instruire.
J'entrevois leur ressource et leurs desseins secrets;
Pour les rompre, venez apprendre mes projets.
Vous, Thraces, séparez Ilus et ses complices:
Nous les réunirons bientôt pour les supplices.
Amis d'Azor, on veut nous détruire après lui;
Mais nous avons son ombre et les dieux pour appui.

(il sort avec Rhamnès et les soldats lesbiens.)

SCENE VII.

POLIDORE, ILUS, ZELMIRE, EMA; THRACES.

ILUS, à Zelmire.

Adieu. Calme l'effroi de ton ame éperdue.

ZELMIRE.

Moi? J'ai livré mon pere au monstre qui le tue!

ILUS.

Ciel!

(Les Thraces viennent saisir Ilus et Polidore.)

ZELMIRE, leur prenant la main à tous deux.

Seigneur! Cher époux! On les ose arracher...
Ah! je sens de mon sein mon cœur se détacher:
Pour les suivre tous deux, mon ame se déchire.

(on les entraîne malgré ses efforts.)

Barbares!

ILUS, se débarrassant des gardes, et embrassant Zelmire.

Arrêtez! O ma chere Zelmire!

POLIDORE, en faisant de même de l'autre côté.

Embrasse encor ton pere, et lui pardonne: hélas!

C'est ton amour pour lui qui te mene au trépas.

(on les emmene tous deux.)

ZELMIRE, tombant dans les bras d'Ema.

Ah ! sa mort est mon crime : ô remords qui m'accable !
Quels sont donc les tourments d'un cœur vraiment coupable ?

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ILUS, EURIALE, enchaînés; GARDES.

EURIALE.

On va donc nous traîner au sanglant tribunal
Qu'usurpe ce vil peuple à ses rois si fatal!
Que devient l'espérance à nos maux réservée?

ILUS.

Cette unique espérance, hélas! m'est enlevée.
Polidore et Zelmire, au glaive abandonnés,
Par leurs sujets séduits sont déja condamnés.
Anténor a pressé leur rage impétueuse :
Telle est sa politique habile et monstrueuse,
Qu'il sait, de la vertu conservant tous les traits,
Nous charger, nous punir de ses propres forfaits.
Les Thraces et Rhamnès, comblant leurs perfidies,
Ont sur moi, dans leur camp, porté des mains hardies;
Le lâche m'a ravi l'écrit victorieux
Qui des peuples trompés eût dessillé les yeux.
Azor y démentoit le projet sanguinaire
Dont ses cris factieux avoient noirci son pere :
Au perfide Anténor reprochant son trépas,
Il n'accusoit que lui de tous ses attentats;
Et, montrant au grand jour cette horreur inconnue
Il demandoit vengeance, et l'auroit obtenue.

Ah! Zelmire, faut-il qu'aux portes de la mort
Nos deux cœurs innocents soient en proie au remord?
J'ai pu te soupçonner! est-il un plus grand crime?
Et, pour mieux t'accabler, ton pere est ta victime!

EURIALE.

Peut-elle à sa vertu reprocher une erreur...?

ILUS.

Eh! se pardonne-t-on d'avoir fait son malheur?
En vain dans un cœur pur elle voit son excuse;
Quand sa raison l'absout, le sentiment l'accuse.

SCENE II.

ILUS, ANTENOR, RHAMNÈS, EURIALE,
SOLDATS THRACES.

ANTÉNOR.

Thraces, de toutes parts environnez ces lieux;
Bientôt le peuple entier va paroître à vos yeux,
Et du bûcher d'Azor venir au sacrifice
Qu'à cette cendre auguste a promis sa justice.
J'ordonne en frémissant ce formidable apprêt.
(à Ilus.)
Vous, Phrygien, allez entendre votre arrêt.
De vos juges ici mon rang me fait l'arbitre;
Mais, suspect à vos yeux, j'ai récusé ce titre.
La loi, le peuple libre ont prononcé sur nous.
L'arrêt est rigoureux, ne l'imputez qu'à vous:
Si d'y mêler ma voix vous m'eussiez laissé maître,
L'indulgente pitié l'eût adouci peut-être.
Après tous les affronts dont vous m'avez chargé,
Je vais gémir encor de me voir trop vengé.

ILUS.

Non, rien n'épuisera sa fertile imposture;
C'est le dehors serein de l'intégrité pure.

A force de forfaits, te voilà parvenu
A la tranquillité que donne la vertu.
Mais tremble, scélérat! si la terre étonnée
Aux fortunés brigands gémit abandonnée;
Du moins tels sont les jeux ou les lois des destins,
Ces aveugles tyrans des malheureux humains,
Que, se reproduisant par ses fausses maximes,
Le crime est en tout temps puni par d'autres crimes.
Ton exemple sur toi sera bientôt suivi :
Un jour ces vils mortels qui t'ont si bien servi,
De quelque autre Anténor dressant les nouveaux
    piéges,
Lui vendront, comme à toi, leurs fureurs sacriléges.
Ah! puisse le premier ton indigne Rhamnès
De ton art contre toi déployer les secrets;
Et, te foulant aux pieds sur les marches du trône,
De ton front tout sanglant arracher la couronne!
Adieu. Je vais chercher l'arrêt de mon trépas.
Je l'avoûrai, la vie eut pour moi des appas;
Mais le ciel maintenant m'en fait haïr l'usage.
Comment aimer le jour qu'avec toi l'on partage?

(il sort avec quelques gardes.)

SCENE III.

ANTENOR, RHAMNÈS; SOLDATS THRACES au fond du théâtre.

ANTÉNOR.

Non, il ne mourra pas, j'ai besoin de ses jours;
Ma haine intéressée en respecte le cours;
Qu'il reste avec les siens à nos armes en proie,
Pour me répondre ici des vengeances de Troie.
Zelmire et Polidore à l'instant vont périr;
C'est par leur châtiment que je veux le punir.

Tandis qu'à leur arrêt je montre un cœur sensible,
Du peuple qui le rend je suis l'ame invisible.
Ainsi dans leur cercueil mon crime enseveli
Est couvert à jamais des voiles de l'oubli;
Croyant Azor vengé, nul ne suivra la trace
D'un forfait que leur sang à tous les yeux efface.
Tes services nouveaux ont passé mes souhaits:
Au-delà de tes vœux j'étendrai mes bienfaits.

RHAMNÈS.

Seigneur, je sais borner ma modeste espérance;
Le succès de mes soins sera leur récompense.
Mais ne craignez-vous pas que ce peuple attendri
D'un remords dangereux n'écoute enfin le cri?
J'ai vu le saint respect, l'amour involontaire
Qu'imprime ici d'un roi l'auguste caractere.

ANTÉNOR.

Ils l'ont trop offensé pour ne le point haïr;
On n'aime plus son roi quand on l'a pu trahir.
Ils pensent par sa mort prévenir sa justice,
Et détruire un vengeur armé pour leur supplice.
Polidore n'est plus qu'un tyran détrôné:
Leur roi, c'étoit Azor qu'ils avoient couronné.
De leur amour pour lui l'ivresse est incroyable;
Le fanatisme y joint son zele impitoyable.
Les organes des dieux que ton or fait parler,
L'usage antique et saint qu'ils vont renouveler,
En donnant, sous mes yeux, à ce sanglant supplice
L'appareil imposant d'un pompeux sacrifice;
Cette loi d'immoler, par le chef des guerriers,
Sur le tombeau des rois leurs lâches meurtriers;
Tout asservit le peuple à mon puissant génie,
Tout échauffe et soutient sa pieuse furie.
Tel est l'art de régir ces crédules humains,
Qui, fermes dans le pli que leur donnent nos mains,
Aveugles instruments du héros qui les guide,
Avec un esprit foible ont un cœur intrépide;

Qu'au nom de la patrie on rend séditieux,
Qu'on mene au sacrilége avec le nom des dieux.
L'heure approche; et tu vois nos victimes paroître;
Tout le peuple les suit. Appelle le grand-prêtre;
Il doit armer ta main. Porte le coup mortel;
Ne perds pas un moment.

(Rhamnès monte au temple.)

SCENE IV.

ANTENOR, POLIDORE, ZELMIRE,
SOLDATS THRACES, SOLDATS LESBIENS, PEUPLES.

(Les Thraces se rangent le long des arbres du côté de la ville, le peuple auprès du temple, les soldats près du tombeau. Un d'eux porte l'urne d'Azor.)

ZELMIRE, regardant le tombeau.

C'est donc ici l'autel
Ou ces dieux destructeurs qui protégent l'impie
Vont lui sacrifier l'innocence flétrie.
O mon pere! voilà le prix de la vertu!
L'opprobre est imprimé sur son front méconnu:
Par d'heureux scelérats sa splendeur usurpée
Des ombres du forfait la laisse enveloppée;
Elle meurt sans goûter le stérile plaisir
D'emporter son nom même à son dernier soupir.

POLIDORE.

Va, l'opprobre n'est point pour ta vertu sublime,
Qui parmi ses bourreaux s'applaudit et s'estime;
(montrant Anténor.)
Il est pour ce coupable au faîte du bonheur,
Qui ne peut sans frémir descendre dans son cœur.
Vous, chargés des bienfaits de ma triste famille,
O peuple! en m'immolant, pourquoi frapper ma fille?

Dans mon sang épuisé que vos bras assouvis
Rendent du moins à Troie, elle, Ilus, et son fils;
Que mes yeux expirants les arrosent de larmes;
Et dans vos cruautés je trouverai des charmes.

ANTÉNOR.

Non, Zelmire avec vous doit recevoir la mort,
Et des deux Phrygiens on m'a remis le sort.

ZELMIRE.

O rage! ô désespoir! épouse, fille, mere,
Ces noms sont mes bourreaux à mon heure derniere.
(Elle marche en désespérée.)
Va, peuple meurtrier, fier tyran de tes rois,
Qui massacres ton prince au nom même des lois,
Tout souillé de son sang, cette tache éternelle
Sur tes derniers neveux sera toujours nouvelle;
Ou plutôt les Troyens, par ma mort excités,
En immenses tombeaux changeront vos cités:
Que la contagion, que la faim dévorante
Y mêlent leurs fléaux à la guerre sanglante;
Que vos fils, arrachés de leurs berceaux brisés,
Soient à vos yeux mourants sur la pierre écrasés;
Que l'enfer, soulevant les abîmes des ondes,
Fasse écrouler votre isle en ses flammes profondes;
Qu'il dévore à jamais ce monstre furieux,
L'opprobre des mortels et la honte des dieux!

ANTÉNOR.

Les dieux vont te punir, je vois Rhamnès descendre.

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, RHAMNÈS, LES PRÊTRES.

RHAMNÈS, prenant l'urne d'Azor, et la donnant à un prêtre.

Voici l'urne d'Azor.

POLIDORE, avec véhémence, en regardant l'urne.

Chere et terrible cendre!
Avant qu'on te dépose en ce fatal tombeau,
Ranime-toi, mon fils, et nomme ton bourreau.

ANTÉNOR.

Rhamnes, c'est trop souffrir leur audace insensée.
Prenez le glaive saint. Cette cendre offensée
Vous demande le sang qui la doit arroser,
Et qu'Azor aux enfers attend pour s'appaiser.

RHAMNÈS, prenant le fer des mains du grand-prêtre.

Oui, peuple, il faut remplir ce sanglant ministere,
Qu'un devoir glorieux, un usage sévere,
(à Anténor.)
Votre choix, mes serments, imposent à ma foi.

(Polidore, prêt à recevoir le coup, embrasse sa fille; Rhamnès leve le bras sur lui, et soudain en disant ces mots:)

Exécrable assassin, tombe aux pieds de ton roi.

(il se retourne, s'élance sur Anténor, et le frappe.)

ANTÉNOR, tombant dans les bras d'un Thrace.

Traître!

(Le peuple, les soldats, les Thraces font un mouvement pour se jeter sur Rhamnès.)

LE SOLDAT THRACE du second acte, qui est caché parmi ses compagnons, rompt les rangs, et se met au-devant d'eux, en s'écriant :

Arrêtez, amis ; voilà le vrai coupable.

(Le grand-prêtre retient le reste du peuple.)

RHAMNÈS, déployant l'écrit d'Azor.

Et voilà du forfait le garant redoutable.

ZELMIRE.

Mon pere! qui l'eût dit? en croirai-je mes yeux ?

POLIDORE.

Ma fille! ah! cher Rhamnès!

ANTÉNOR.

J'expire. Il est des dieux.

ZELMIRE.

Tu les connois enfin ; ta mort les justifie ;
Ils ont eu trop long-temps à rougir de ta vie.
Meurs avec le regret, la honte, la fureur
De voir porter le jour dans l'enfer de ton cœur.

(On emporte Anténor.)

RHAMNÈS.

Ecoutez son arrêt, tracé par sa victime
Avec le même sang qu'a répandu son crime.
Guerriers, peuples, tremblez à cet écrit d'Azor.

(il lit le billet.)

« Je meurs assassiné par le traître Anténor.
« C'est lui dont l'ame atroce et l'amitié perfide
« Souilla mon jeune cœur du plus noir parricide.
« Malheureux instruments de mes projets cruels,
« Sujets que j'ai trompés, que j'ai faits criminels,
« Partagez mes remords, pleurez, vengez mon pere. »

(avec transport, en remettant le billet au grand-prêtre.)

Il est vengé. Pleurez, ô peuple téméraire !
Pleurez tous avec moi nos communes erreurs.
Trop aveugles jouets de deux vils imposteurs,
Voyez où conduisoit vos ames égarées
Cet orgueilleux oubli des lois les plus sacrées.

J'ai reconnu mon crime en revoyant mon roi ;
Le danger d'en sortir m'y retint malgré moi.
L'écrit, que sur Ilus surprit ma défiance,
Décida mes remords qu'enhardit l'espérance.
Les dieux m'ont entraîné, ces dieux qui dans leurs mains
Tiennent les foibles cœurs des rebelles humains.
J'osai, de mes projets informant le grand-prêtre,
Feindre de le gagner, pour mieux tromper le traître :
Sa perfide industrie auroit su m'échapper :
Avant de le convaincre, il falloit le frapper ;
Je l'ai fait. J'ai lavé votre honte et la mienne ;
Je dois ma gloire aux dieux, Lesbos me doit la sienne.
O peuple ! je vous rends un pere respecté,
Un roi l'honneur du trône et de l'humanité ;
Une fille... Ah ! grand Dieu, c'est ton plus digne ouvrage ;
Toi-même en sa belle ame admires ton image.
Zelmire ! pourrez-vous l'apprendre sans transport ?
(montrant le soldat.)
Ce Thrace fut témoin du plus sublime effort...
Quand son pere expiroit dans cette tour affreuse,
Oui, de sa piété l'audace ingénieuse
Le ravit au trépas, aux horreurs de la faim,
Par le pur aliment de son vertueux sein :
Merveille respectable à la race future,
Où, même en s'oubliant, triomphe la nature.
Je vois à ce récit tous vos cœurs s'attendrir.
L'amour mêle ses pleurs à ceux du repentir :
Vous en versez vous même, ô Thraces inflexibles !
Ah ! ne rougissez point de vous trouver sensibles ;
Le remords est sublime en des cœurs courageux.
Citoyens, étrangers, qu'éclaire un jour heureux,
De ce pere indulgent obtenez votre grâce ;
Approchez, tombez tous à ses pieds que j'embrasse.
(Tous les soldats, tout le peuple se prosternent aux pieds du

roi, à qui on a déja ôté ses chaînes, ainsi qu'à Zelmire, aussitôt après la lecture du billet d'Azor.)

POLIDORE, embrassant Rhamnès.

Ah! je mourrai content, j'ai retrouvé vos cœurs;
Ce triomphe si doux paye assez mes malheurs.
Eh! quel pere offensé se souvient de sa haine
Pour des fils égarés que l'amour lui ramene?

SCENE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ILUS, EURIALE, TROYENS.

ILUS, arrivant entre les Thraces et les Lesbiens, qui sont encore à genoux.

Quel spectacle!

ZELMIRE, avec transport.

Il n'est plus. Embrasse mon vengeur,
Le héros de Lesbos.

(tous se levent.)

ILUS, embrassant Rhamnès.

Et mon libérateur.
Par son ordre, abusant nos gardes en alarmes,
Un chef nous a conduits jusqu'au dépôt des armes;
(Montrant Rhamnès.)
Et j'ai couru soudain, sur ses prudents avis,
Assurer ton triomphe en délivrant mon fils.

ZELMIRE, à Rhamnès.

Hélas! je te dois tout; ta prudence, ton zele...
Viens recevoir le prix de ce retour fidele.

POLIDORE, aux prêtres, en pressant dans ses mains l'urne d'Azor.

Vous, portez au tombeau les restes douloureux
De ce cher criminel dont j'eus les derniers vœux.
Peuples, venez pour vous fléchir ces dieux séveres,

Qui défendent les rois et qui vengent les peres.
(*tendrement, en prenant la main de Zelmire.*)
Justes dieux, pour ma fille exaucez mes souhaits.
Je n'ai pas à jouir long-temps de ses bienfaits :
Vous-mêmes chargez-vous de ma reconnoissance ;
Dans le cœur de son fils mettez sa récompense.

(*Polidore monte dans le temple avec Zelmire, Ilus avec Rhamnès, Ema avec Euriale. Les prêtres qui ont porté l'urne dans le tombeau les suivent. Après eux viennent les soldats et le peuple, qui tous entrent aussi dans le temple.*)

FIN DE ZELMIRE.

LE SIÉGE DE CALAIS,

TRAGEDIE EN CINQ ACTES.

1765.

ACTEURS.

EDOUARD III, roi d'Angleterre.
GODEFROI DE HARCOURT, l'un des généraux de l'armée angloise.
ALIENOR, fille du comte de Vienne, gouverneur de Calais.
MAUNI, chevalier anglois.
LE COMTE DE MELUN, chevalier françois.
EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, maire de Calais.
AURELE, son fils.
AMBLETUSE, bourgeois de Calais.
UN OFFICIER ANGLOIS.
TROUPE DE CHEVALIERS ANGLOIS.
TROUPE DE BOURGEOIS DE CALAIS.
UN HÉRAULT D'ARMES.
GARDES d'Edouard.

La scene est à Calais.

Les trois premiers actes et le cinquieme se passent dans la salle d'audience du palais du Gouverneur; le quatrieme, dans la prison, qui est un souterrain du même palais.

LE SIÉGE DE CALAIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUSTACHE DE SAINT PIERRE, AMBLETUSE.

SAINT-PIERRE.

Quoi! le comte de Vienne est sorti de Calais,
Et son ordre avec vous m'enchaîne en son palais!
Il combat pour nos jours; et sa prudence active
Borne à des soins obscurs notre valeur oisive!
Prêts à voler soudain aux postes menacés,
Au centre de nos murs son choix nous a placés:
Mais l'Anglois, prodiguant de trompeuses alarmes,
Pour affoiblir nos coups, a divisé nos armes.
O patrie..! ô tourment pour un vrai citoyen!
Je vois ton sang versé sans y mêler le mien!
De ce fier gouverneur la funeste vaillance
Toujours aux grands périls réserve sa présence.

AMBLÉTUSE.

O maire de Calais, modérez vos douleurs!
L'absence des dangers afflige nos deux cœurs:
Mais vous avez un fils que Vienne vous envie,
Qui peut au champ d'honneur mourir pour la patrie!

Près de Vienne et d'Harcourt, par ses exploits naissants,
L'éclat de sa jeunesse honore vos vieux ans.
Pendant ce siége affreux, son zele et son courage
De notre délivrance ont commencé l'ouvrage :
Quel bonheur, si ce jour, consommant nos travaux,
Joignoit son nom vainqueur aux noms de nos héros;
S'il obtenoit ce prix, le plus flatteur peut-être,
Le plus cher aux François, l'estime de son maître !

SAINT-PIERRE.

Généreux Amblétuse, en vain à ma douleur
D'un avenir si doux tu présentes l'erreur :
Par un trouble inconnu, malgré moi je rejette
L'image d'un bonheur que mon ame souhaite.

AMBLÉTUSE.

Quoi ! vous désespérez du sort de ce combat ?

SAINT-PIERRE.

J'espere tout, ami, des destins de l'état.
Malheur aux nations qui, cédant à l'orage,
Laissent par les revers avilir leur courage ;
N'osent braver le sort qui vient les opprimer,
Et, pour dernier affront, cessent de s'estimer.
De notre espoir encor rien ne tarit les sources;
C'est par les grands malheurs qu'on apprend ses ressources.
Je pourrai dans ce jour périr avec mon fils ;
Mais ma mort peut servir au bien de mon pays :
Et si nos citoyens tiennent tous ce langage,
Du salut de l'état c'est le plus sûr présage.

AMBLÉTUSE.

Ils ont appris de vous à triompher du sort;
Croyez qu'ils béniroient leur chûte avec transport,
Si Calais en tombant pouvoit sauver la France.

SAINT-PIERRE.

C'est là, je l'avoûrai, ma plus ferme espérance.
Je doute qu'en nos murs nous voyions introduit

Le secours qu'à grands pas le roi même y conduit.
Peut-il forcer ce camp d'étonnante structure,
Ce chef-d'œuvre de l'art servi par la nature,
Qui, nous environnant d'immenses boulevards,
Forme un autre Calais autour de nos remparts?
Comment Vienne et le roi, que l'ennemi sépare,
Se concerteront-ils pour l'assaut qu'on prépare?
Du vainqueur de Créci le fatal ascendant
Du succès d'Édouard est le triste garant.
En vain Louis d'Harcourt, à Valois si fidele,
Contre un frere proscrit vient signaler son zele:
Ce coupable héros, ce bouillant Godefroi,
Long-temps l'espoir des lis, aujourd'hui leur effroi,
Bravant de nos guerriers l'imprudence hardie,
Accable la valeur sous l'effort du génie:
Pour ses yeux pénétrants l'art n'a plus de secrets;
La France doit sa perte aux talents d'un François.

AMBLÉTUSE.

Des brigues de la cour quel effet déplorable!
Ce fut en l'outrageant qu'on le rendit coupable.
Innocent et plongé dans l'horreur des cachots,
La seule excuse, hélas! des erreurs d'un héros,
La vengeance égara son ardente jeunesse:
L'exil accrut encor cette sanglante ivresse:
Aux rigueurs du ministre opposant l'attentat,
Un seul homme opprimé fit les maux de l'état.

SAINT-PIERRE.

J'entends toujours gronder ces foudres mugissantes.

AMBLÉTUSE.

L'écho des mers répond sous nos voûtes tremblantes.

SAINT-PIERRE.

Eh! que peut désormais tout l'effort d'un grand cœur
Contre les noirs volcans d'un airain destructeur,
Qui semble renfermer le dépôt du tonnerre,
Et dont le seul Anglois effraye encor la terre;
Mais qui, des nations réglant bientôt le sort,

Dans le monde étendra l'empire de la mort?
Monument infernal d'un siecle d'ignorance,
Où l'art de se détruire est la seule science!
Grand Dieu, c'est pour punir les crimes des humains,
Que du feu de l'enfer tu viens d'armer nos mains:
Et tu peux t'en remettre à nos cœurs sanguinaires
De rendre ce fléau plus mortel à nos freres.
Amblétuse, le bruit est soudain suspendu.

AMBLÉTUSE, après avoir écouté un moment.

O silence effrayant!

SAINT-PIERRE.

Ami, tout est perdu.
Je ne vois point flotter l'étendard de la gloire,
Qui devoit sur la tour m'annoncer la victoire.

AMBLÉTUSE.

Il n'en faut point douter, nos guerriers sont vaincus.

SAINT-PIERRE.

S'il est vrai, je frissonne... Ah! mon fils n'est donc plus.
Il n'a jamais su fuir : sa chaleur indiscrete
Voit comme un déshonneur la plus sage retraite:
Il est mort; et mes pleurs... Que fais-je? O mon pays!
Quand je t'aurai sauvé je pleurerai mon fils.
Amour de la patrie, ô pure et vive flamme,
Toi, mere des vertus; toi, l'ame de mon ame,
Rallume dans mon sein tes transports généreux;
Que mes pleurs paternels soient séchés par tes feux!
C'est mon pays, mon roi, la France qui m'appelle,
Et non le sang d'un fils qui dut mourir pour elle.
(à Amblétuse.)
Courez à nos remparts, allez tout éclaircir.

SCENE II.

SAINT-PIERRE.

Voici donc le moment que j'ai su pressentir !
De tant de jours cruels voici l'heure derniere..!
Mais elle ouvre à l'honneur la plus vaste carriere ;
C'est l'instant du héros... Rien ne paroît encor.
Digne fille de Vienne, intrépide Aliénor,
Qu'allez-vous devenir..? Du haut de nos murailles
Elle a dû voir le sort de ces tristes batailles :
Et Vienne, qui toujours rentroit ici vainqueur,
Ne vouloit point survivre à son premier malheur.
Elle approche.

SCENE III.

ALIENOR, SAINT-PIERRE.

ALIÉNOR, en pleurs, soutenue sur une de ses femmes.
O mon pere !

SAINT-PIERRE.
A peine elle respire.
Madame, eh ! quoi, vos pleurs..!

ALIÉNOR.
Ils doivent tout vous dire.
Si des revers plus grands pouvoient nous accabler,
Le destin contre nous sauroit les rassembler ;
Le roi, mon pere, Harcourt, d'une ardeur incroyable,
Ont assailli par-tout ce camp si redoutable ;
J'ai vu périr Harcourt, on dit le roi blessé,
Et mon pere est captif d'un vainqueur courroucé.
Nos soldats s'avançoient dans un calme terrible

Soudain tonne l'airain, jusqu'alors invisible :
Et ses bouches de feu vomissent dans nos rangs
Les instruments de mort qu'il porte dans ses flancs.
Nos braves chevaliers, et mon pere à leur tête,
De cent globes de fer ont bravé la tempête ;
Quand, sous des coups mortels, son coursier chancelant
L'entraîne et se débat sur mon pere sanglant
Plus prompts que tous mes cris qu'ils ne pouvoient entendre,
Les François éperdus volent pour le défendre :
Combien l'amour encore embrasoit leur valeur !
Pour leur pere commun ils avoient tous mon cœur.
Mais toujours plus fatal pour les plus magnanimes,
Ce foudre inépuisable entasse ses victimes :
Et nos rangs, écrasés par ses feux renaissants,
Ne sont qu'un long monceau de cadavres fumants.
Sur les restes épars de ce vaste carnage,
Le glaive a de la flamme achevé le ravage :
Et des Anglois vainqueurs, en détestant ses jours.
Mon pere enfin reçoit des fers et des secours :
C'est au fils d'Edouard, jaloux de sa vaillance,
Qu'on dit qu'il a rendu les débris de sa lance.

SAINT-PIERRE.

Quel sort ! Autant que vous je m'en dois affliger...
Mais ma bouche frémit de vous interroger,
Madame. Je fus pere : ah ! ce combat funeste
M'enleve-t-il encor le seul fils qui me reste ?

ALIÉNOR.

Je l'ai vu malgré lui porté par nos soldats
Qu'il inondoit du sang qui couloit de son bras :
Tant qu'il a pu combattre il fut notre espérance.

SAINT-PIERRE.

Il respire ! et son sang a coulé pour la France..!
Double faveur des cieux qui se répand sur moi !

J'ai donc un fils encore à donner à mon roi!

ALIÉNOR.

Dieu ! l'admiration a suspendu mes larmes.
O cœur vraiment François ! ô transport plein de charmes !
Quand Vienne me quittoit pour ses devoirs cruels,
Vous remplissiez vers moi ses devoirs paternels :
Je le revois toujours dans votre ame intrépide ;
Quel cœur auprès de vous peut être encor timide?

SAINT-PIERRE.

Je cours sur les remparts recueillir nos débris.

ALIÉNOR.

Demeurez. C'est un soin qu'Aurele a déja pris.
L'Anglois est retiré ; son camp paroît tranquille ;
Tout est en sûreté sur les murs de la ville.
Mais du sort de mon pere il faut nous occuper :
Au courroux du vainqueur pourra-t-il échapper ?
Pour savoir ses destins, ma frayeur et mon zele
Députent vers l'Anglois un écuyer fidele :
Pardonnez : ses périls, présents à mes douleurs,
Ebranlent mon courage et m'arrachent des pleurs.
Vous le voyez, hélas ! sage et brave Saint-Pierre,
Edouard, peu content du trône d'Angleterre,
Veut encor dans Paris hériter de nos rois :
De sa mere avec faste il réclame les droits:
Valois même à ses yeux n'est qu'un prince rebelle...
S'il va punir mon pere en sujet infidele?

SAINT-PIERRE.

Edouard des François cherche à gagner les cœurs,
Et non à les aigrir par d'injustes rigueurs.
Mais, si de son courroux la prompte violence
Peut sur la politique emporter la balance,
Le jeune Harcourt, qui brille entre ses favoris,
Harcourt, que votre pere éleva comme un fils ;
Lui qui, formant l'espoir du plus tendre hyménée,

Vit à sa noble ardeur votre main destinée,
Lui, l'auteur de vos maux qu'il plaint au fond du cœur,
Saura fléchir ce roi, que lui seul rend vainqueur.

ALIÉNOR.

Ah ! c'est le seul François parjure à son vrai maître.
Que j'aurois à rougir des bienfaits de ce traître !
Son nom est mon opprobre ; et ses perfides mains
Ont brisé, dès long-temps, tous les nœuds les plus saints :
Il outragea l'amour... l'amour qui parle encore
Pour l'ingrat qui l'oublie et qui le déshonore.
Quand j'acceptai son cœur, il méritoit le mien :
L'attrait de ses vertus fut mon premier lien :
Mes feux n'empruntoient pas ces ombres du mystere,
Des coupables amours refuge nécessaire :
Dans la simplicité d'une innocente ardeur
On ose à l'univers avouer son vainqueur.
Soit que dans les tournois, école de la gloire,
Il fît le noble essai des jeux de la victoire ;
Soit que son bras, vengeur des Chrétiens avilis,
Abattît le croissant et relevât les lis ;
Mes chiffres, mes couleurs ornoient toujours ses armes ;
Toujours il crut son sang trop payé par mes larmes ;
Ah ! ce sang étoit pur. En plaignant son malheur,
L'amour étoit du moins consolé par l'honneur :
Mais il me faut pleurer, dans son triomphe impie,
Des exploits dont l'éclat augmente l'infamie.

SCENE IV.

ALIENOR, SAINT-PIERRE, AMBLETUSE.

AMBLÉTUSE.

Il n'est plus d'espérance : et j'ai vu votre fils
Blessé, mais plus ardent, rassembler nos débris.
A travers la pâleur qui couvroit son visage,
Ses yeux étinceloient du feu de son courage.
A peine de son sang on arrête les flots,
Qu'au devant de la mort il retourne en héros ;
Et, du brave Manni repoussant les bannieres,
Il a pour la retraite assuré nos barrieres.
Il vouloit plus. Nos soins retiennent sa chaleur,
Imprudence excusable à sa jeune valeur.
Le voici.

SCENE V.

ALIENOR, SAINT-PIERRE, AMBLETUSE, AURELE, le bras en écharpe, et soutenu par un bourgeois.

SAINT-PIERRE, allant vers son fils et l'embrassant.

Viens, reçois le prix de ton courage,
Mon cher fils. De mon sang tu fais un digne usage :
Du plaisir de le voir noblement répandu,
Sens tressaillir ce cœur de qui tu l'as reçu.

AURELE.

J'en conserve, mon pere, en ces moments funestes,
Assez pour honorer et vendre cher ses restes ;
Et pour tenir peut-être à nos fiers ennemis
Ce qu'en d'autres combats mes essais ont promis.

De mes sens trop emus excusez la foiblesse.
(il s'assied, son pere le serre dans ses bras.)
Vos yeux baignent mon front de larmes d'alégresse:
Que ne puis-je en triomphe expirer dans vos bras ;
Vous montrer ces remparts sauvés par mon trépas ;
Donner, en vrai François, à mon heure derniere,
Mon sang à ma patrie, et mes pleurs à mon pere !
(à Aliénor.)
Madame, savez-vous le nom de mon vainqueur ?
Sous le bras d'un héros je tombe avec honneur.
Je défendois Harcourt mourant sur la poussiere ;
Un guerrier m'a blessé... J'ai reconnu son frere ;
Dans cet instant fatal ils se sont vus tous deux...
Jugez si le mourant est le plus malheureux.

ALIÉNOR.

Ciel ! tu veux lui choisir les plus cheres victimes :
Qu'il doit être effrayé du bonheur de ses crimes !

AMBLÉTUSE, à Saint-Pierre.

Ami, les Chefs du peuple, en ce moment d'effroi,
Sur leurs derniers devoirs viennent prendre ta loi.

SAINT-PIERRE, faisant signe qu'on les laisse entrer.
(à Aliénor.)
Rendez-leur votre pere en gouvernant leur zele.
Que votre sexe en vous ait toujours un modele :
Souverain des François, il peut tout sur leurs cœurs.
C'est lui qui fait souvent leur gloire ou leurs malheurs ;
Et lorsque les vertus sont un droit pour lui plaire,
En aimant la patrie il nous la rend plus chere.
D'un peuple sans espoir éclairez la valeur ;
Vous êtes son oracle, il consulte l'honneur.

SCENE VI.

ALIENOR, SAINT-PIERRE, AMBLETUSE, AURELE, CHEFS DES BOURGEOIS.

SAINT-PIERRE.

Défenseurs de Calais, chefs d'un peuple fidele,
Vous de nos chevaliers l'envie et le modele,
Faudra-t-il, pour un temps, voir les fiers léopards
A nos lis usurpés s'unir sur nos remparts?
La seconde moisson vient de dorer nos plaines,
Et de tomber encor sous des mains inhumaines,
Depuis que d'Edouard l'ambitieux orgueil
Dans nos forts ébranlés voit toujours son écueil.
La valeur des François dispute à leur prudence
L'honneur de tant d'exploits et de tant de constance.
Vingt fois de ses travaux comptant le dernier jour,
L'Anglois de l'autre aurore appeloit le retour:
Et par nos murs ouverts respirant le carnage,
Sur leurs restes tombants méditoit son passage:
Le jour reparoissoit; et ses regards surpris
Trouvoient un nouveau mur formé des vieux débris.
Ses piéges destructeurs renversés sur lui-même,
Ce courage plus grand que son courage extrême,
L'ont enfin malgré lui contraint de renoncer
Aux périls, aux assauts qui n'ont pu vous lasser.
Il remit sa victoire à ces fléaux terribles,
De l'humaine foiblesse ennemis invincibles:
Nous vîmes ces fléaux, l'un par l'autre enfantés,
Multiplier la mort dans ces lieux dévastés:
Du ciel et des saisons les rigueurs meurtrieres,
La disette, la faim, nous ont ravi nos freres;
Et la contagion, sortant de leurs tombeaux,
De ces morts si chéris fait encor nos bourreaux.

Le plus vil aliment, rebut de la misere,
Mais, aux derniers abois, ressource horrible et chere,
De la fidélité respectable soutien,
Manque à l'or prodigué du riche citoyen;
Et ce fatal combat, notre unique espérance,
Nous sépare à jamais des secours de la France :
Tandis que cent vaisseaux, environnant ce port,
Renferment avec nous l'indigence et la mort.
Si d'un peuple assiégé la derniere infortune
Ne nous avoit réduits qu'à la douleur commune
De céder au vainqueur vaillamment combattu,
J'y pourrois avec vous résoudre ma vertu.
Mais l'injuste Edouard nous ordonne le crime;
Il veut qu'en abjurant notre roi légitime,
Sur le trône des lis, au mépris de nos lois,
Un serment sacrilége autorise ses droits :
Il prétend recevoir ces conquêtes nouvelles
En prince qui pardonne à des sujets rebelles.
Vous ne donnerez point à nos tristes états
Cet exemple honteux... qu'ils n'imiteroient pas :
Vous n'irez point souiller une gloire immortelle,
Le prix de tant de sang, le fruit de tant de zele :
Nous mourrons pour le roi, pour qui nous vivions tous.
Choisissez le trépas le plus digne de vous :
Je vous laisse l'honneur de tracer la carriere,
Content que ma vertu s'y montre la premiere.

ALIÉNOR.

Citoyens, j'entrevois quel effort courageux
Attend, sans le prescrire, un chef si généreux.
Mon pere projetoit un noble sacrifice...
Quel bonheur que sans lui sa fille l'accomplisse!
Ah! j'en rends grâce au ciel. Calais fut mon berceau,
Et je veux avec vous y trouver mon tombeau.
Puisque votre valeur ne peut plus s'y défendre,

Faisons-nous un bûcher de la patrie en cendre.
Songez que cette nuit le vainqueur furieux
Peut au premier assaut se voir maître en ces lieux :
De ce peuple, épuisé par tant de funérailles,
A peine un foible rang couronne nos murailles :
Attendrez-vous, amis, ainsi que dans Beauvais,
Que le soldat féroce, avide de forfaits,
Sur le sein palpitant des femmes égorgées,
Traîne vos fils sanglants, vos filles outragées ?
Ah ! prévenez le crime en cédant au malheur ;
Que la mort soit du moins l'asile de l'honneur.
Vous verrez comme moi vos épouses fidelles
Encourager vos mains heureusement cruelles,
Et pressant dans leurs bras leurs peres, leurs époux,
Sous nos toits enflammés s'élancer avec vous.
Qu'Edouard n'ait conquis, dans une année entiere,
Qu'un stérile monceau de cendre et de poussiere ;
Que le parjure Harcourt, confus, désespéré,
Reconnoisse les cœurs dont il s'est séparé ;
Qu'il en meure de honte : et que mon digne pere
Me pleure en m'admirant... comme il pleura mon frere.
Enfin, qu'au sein des feux qui vont nous dévorer,
Où notre gloire encor va se voir épurer,
Nous puissions dire au moins que, sans changer de maître,
Cessant d'être François, Calais a cessé d'être.

AURELE.

O noble emportement ! désespoir de l'honneur,
Qui ranime mes sens et passe dans mon cœur !
Oui, d'un œil inquiet la France nous contemple,
Et son sort désormais dépend de notre exemple :
Il faut, pour relever ses peuples abattus,
Hors du terme commun leur montrer des vertus.
Pour chasser de nos bords ce vaillant insulaire,

Pour ravir notre sceptre à sa race étrangere,
Prouvons-lui que son bras peut nous anéantir,
Peut nous réduire en poudre et non nous asservir.
L'Anglois nous envîra nos sépulcres de flamme :
Si d'une foible argile il affranchit son ame,
S'il brave la nature et l'ose surmonter,
Notre amour pour nos rois peut aussi la domter.
Courons.

(il prend la main de son pere et s'arrête.)

Mais je verrai, par des flammes cruelles,
Dévorer cette tête et ces mains paternelles..!
Je ne le verrai point, ils en frémissent tous...
Plus jeune, je saurai m'y plonger avant vous.

(il veut sortir.)

SAINT-PIERRE, l'arrêtant.

Demeure.. O mes amis ! c'est le ciel qui m'inspire :
Vous vivrez. J'ai sauvé des héros que j'admire :
Au monarque, à l'état, conservez vos grands cœurs.
(à Aliénor.)
Déclarons à l'Anglois vos projets destructeurs :
Offrons d'y renoncer, de lui rendre la ville,
Et l'or, et ces dépôts de richesse inutile,
S'il nous laisse partir, guerriers, femmes, enfants,
Et porter tous au roi nos services constants.
Je conçois d'Edouard la rage frémissante...
Pour sauver sa conquète, il faut qu'il y consente.
Eh ! qu'importe à Philippe, en ses nobles projets,
De perdre des remparts, s'il garde ses sujets?
Abandonnons pour lui, nos biens, notre patrie,
Sacrifice plus grand que celui de la vie.
Son malheur nous appelle auprès de ses drapeaux,
Oublions nos revers dans des périls nouveaux;
Qu'il remette en nos mains, aux combats exercées,
Ses remparts les moins sûrs, ses villes menacées :
Et qu'en nous y trouvant, les Anglois rebutés

Reconnoissent Calais dans toutes nos cités.
Madame, à ce discours, vous voyez que la joie,
Comme sur votre front, dans leurs yeux se déploie:
Partez, brave Amblétuse, allez en sûreté
Au conquérant Anglois proposer ce traité:
Nous, annonçons au peuple un bonheur qu'il ignore...
Quel présent je vais faire au maître que j'adore!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'HARCOURT.

Dans mes sens soulevés quel tumulte confus !
Je rougis de moi-même et ne me connois plus.
Cité que je remplis d'infortune et de gloire,
Contemple ton vainqueur, il pleure sa victoire.
Cher Harcourt ! O mon frere ! à mes yeux immolé !
O mortel vertueux..! à qui j'ai ressemblé,
Sans cesse, autour de moi, je vois ton ombre errante ;
J'entends les longs sanglots de ta bouche expirante.
Que de devoirs sacrés, méconnus si long-temps,
Rentrent tous dans mon ame à tes derniers accents !
Ils frappent par ta voix mon oreille éperdue ;
Ton sang de tous côtés les retrace à ma vue.
La honte, les remords, la rage, la douleur,
Mille poisons brûlants fermentent dans mon cœur :
Et l'amour, plus terrible en ce désordre extrême,
S'accroît par les tourments qu'il redouble lui-même.
O toi ! dont j'ai trahi la respectable ardeur,
Dont j'ai semé les jours d'amertume et d'horreur !
Si la vengeance habite en ton ame outragée,
Viens jouir de mes maux, ils t'ont assez vengée.

SCENE II.

HARCOURT, UN OFFICIER ANGLOIS.

HARCOURT.

Eh ! bien, qu'a-t-elle-dit ?

L'OFFICIER.

Elle vient sur mes pas ;
Et j'ai rempli votre ordre en ne vous nommant pas.

HARCOURT.

Je brûle de la voir... et tremble à son approche.
De ceux qu'on a trahis l'aspect est un reproche.

(il fait signe à l'officier de se retirer.)

SCENE III.

HARCOURT, ALIENOR.

ALIENOR, du fond du théâtre, marchant vers le comte sans l'envisager.

Seigneur, je l'avoûrai, d'un monarque vainqueur
Je n'osois point attendre un tel excès d'honneur :
Quoi ! pour me rassurer sur le sort de mon pere,
Il m'envoie...

(Harcourt se jette à ses pieds.)

Ah ! grand Dieu ! c'est Harcourt... Téméraire,
Qui peut donc m'exposer à l'horreur de te voir?

HARCOURT.

Le repentir en pleurs, l'amour au désespoir.
Ah ! calmez un moment cette ardente colere.

ALIÉNOR.

Obéis à ton roi : parle-moi de mon pere.

HARCOURT.

Edouard vous promet de respecter ses jours.

ALIÉNOR.

(avec joie.)
Ah..! Je peux donc cesser d'entendre tes discours:
Adieu.

HARCOURT, la suivant.

Vous m'entendrez, ou ma mort est certaine;
Mon amour furieux servira votre haine.
(l'arrêtant.)
Demeurez, ou mon sang va rejaillir sur vous.
(il met la main à son épée.)

ALIÉNOR.

Ce crime te manquoit pour les couronner tous.
Malheureux, meurs encor sans réparer ta vie !

HARCOURT.

Je veux la réparer : c'est mon unique envie ;
Daignez servir de guide aux aveugles transports
De ce cœur forcené jusque dans ses remords.
Ce choc tumultueux des remords et du crime
Va m'égarer peut-être au sortir de l'abîme :
Un regard sur soi-même obscurcit ma raison.
Opprobre de l'amour, fléau de ma maison,
Horreur du nom d'Harcourt dont j'ai flétri la gloire...

ALIÉNOR.

Le nom d'Harcourt flétri ! lâche, oses-tu le croire?
Va, le nom des héros, par un traître porté,
N'arrive pas moins pur à l'immortalité :
Leur gloire, sur ton front repoussant l'infamie,
Sert à mieux l'éclairer, sans en être obscurcie.
Ta honte est à toi seul ; et tes fils glorieux
Oublîront ton néant pour nommer leurs aïeux :
Te voilà retranché d'une race immortelle,
Que déja tu couvrois d'une splendeur nouvelle.
De ces fameux Harcourt les mânes empressés
S'attendoient à l'honneur de se voir surpassés:
Ton cœur a démenti sa promesse sublime;

Tu fais de cent vertus les instruments du crime.
Avec moins de talents, ton frere plus humain,
Lui qui vient de périr, peut-être sous ta main,
Offroit à notre amour, par un rare assemblage,
Le citoyen, l'ami, le guerrier et le sage :
Utile à sa patrie et fidele à ses rois,
Ses illustres revers flétrissent tes exploits :
Contre lui, contre Vienne, armant tes bras perfides,
Tes victoires étoient autant de parricides.
Acheve. Ose, cruel, sous ces murs malheureux,
Me voir plonger vivante en des torrents de feux :
Cueille ces vils lauriers que l'Anglois veut te vendre,
Trempés du sang d'un frere et couverts de ma cendre.

HARCOURT.

Ah ! quels traits déchirants vous plongez dans mon sein !
Que d'horreurs..! quoi ! mon frere expirer par ma main !
Non... Mais sa mort me rend à l'espoir de ma race.
Que n'étiez-vous présente au jour de ma disgrace !
L'ascendant que sur moi vous donnoient vos appas,
Sur le penchant du crime eût retenu mes pas.
En me privant de vous, on me rendit rebelle :
Exilé de la France et soupirant vers elle,
Je m'armai pour punir un ministre oppresseur,
Pour l'en chasser moi-même en y rentrant vainqueur.
Ah ! de ses fils absents la France est plus chérie :
Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie,
C'est pour elle et pour vous que j'ai tout entrepris,
Ma valeur en vous deux voyoit son plus doux prix :
Edouard sut flatter mon amour, ma vengeance,
Edouard me parut le vrai roi de la France.
Mais le trépas d'Harcourt, terrassant ma fureur,
Vient, par un coup de foudre, éclairer mon erreur.
Sur des morts entassés me frayant un passage,
Mon courroux poursuivoit les débris du carnage ;

Je m'entends appeler d'une mourante voix,
Je m'arrête... O mon frere..! à mes pieds je le vois,
Me tendant une main déchirée et tremblante ;
Le sang coule à longs flots de sa tête fumante ;
Ses cheveux tout trempés, et sur son front épars,
Me laissent avec peine entrevoir ses regards.
« Viens, qu'au dernier soupir, viens, qu'un frere t'embrasse.
« Puisse ma mort du moins m'obtenir une grâce!
« Le roi perd un soldat : qu'il trouve plus en toi;
« Va lui rendre un héros, meurs un jour comme « moi ».
Je l'embrasse, et son sang est lavé par mes larmes;
Il expire... Je tombe étendu sur ses armes;
On nous porte tous deux aux tentes des vainqueurs.
Mes sens sont ranimés par l'excès des douleurs.
Votre nom prononcé dans ces moments terribles,
Vos dangers, le récit de vos projets horribles,
Vienne et ses durs mépris, tout, confondant mes vœux,
En a tourné vers vous le reflux orageux:
Et je sens que l'amour, lorsque l'honneur l'épure,
Donne encor plus de force au cri de la nature.

ALIÉNOR.

Eh! bien, ose venger nos maux et tes forfaits.
Je peux tout oublier... Viens délivrer Calais,
Rends un malheureux pere à sa fille tremblante,
Et la gloire et la vie à la France expirante.
De quelle ardeur j'irois te couvrir des lauriers
Qu'un noble amour prépare aux dignes chevaliers!
Mais, hélas..! Vaine erreur! songe de l'espérance;
Le salut de Calais n'est plus en ta puissance:
La faim vient d'énerver un reste de soldats,
Leurs intrépides cœurs ne trouvent plus de bras.
D'ailleurs de tous nos chefs la promesse sacrée
De ces murs à l'Anglois offre déja l'entrée.

HARCOURT.

Oui, je connois l'abîme où je suis entraîné.
A des crimes encor par mon crime enchaîné,
La vertu m'offre en vain de tardives lumieres;
J'ai mis entre elle et moi d'invincibles barrieres.
Mais... je puis des François rejoindre les drapeaux...
Que dis-je..? Eh! pensez-vous qu'à mes serments nouveaux
L'inflexible Valois rende sa confiance?
Edouard a des droits sur ma reconnoissance:
Sa fidele amitié me livra ses secrets:
Irai-je, contre lui, m'armer de ses bienfaits,
Moi qui, malgré la voix de son sénat auguste,
L'ai seul précipité dans cette guerre injuste!
Ah! le comte d'Artois traîna jusqu'à la mort
L'horrible désespoir d'un impuissant remord;
Et cet exemple affreux vient de montrer peut-être
L'inévitable fin de qui trahit son maître.

ALIÉNOR.

Qui s'avance en ces lieux? Je vois de toute part
Les chefs des citoyens...

HARCOURT.

C'est l'ami d'Edouard,
C'est le brave Mauni, que cette garde annonce,
Et qui vient de son prince apporter la réponse.

SCENE IV.

ALIENOR, HARCOURT, MAUNI, EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLETUSE, CHEFS DES BOURGEOIS, ÉCUYERS.

MAUNI.

Rebelles, qui bravez dans Edouard vainqueur
Les droits de sa naissance et ceux de sa valeur.

Si ma main n'arrêtoit les traits de sa colere,
Les supplices seroient votre commun salaire;
A la fureur du glaive il vous livreroit tous,
Et vos toits foudroyés s'écrouleroient sur vous.
Mais il dédaigne enfin une foule insensée,
Qui court à sa ruine en victime empressée,
Et des lois d'un héros ignorant la douceur,
Se punit elle-même en fuyant son bonheur.
Partez, prenez encor l'usurpateur pour maître:
Mais sachez qu'un tel roi n'a pas long-temps à l'être;
Et que sous ses drapeaux, s'il peut les relever,
Le bras de vos vainqueurs saura vous retrouver.
D'Edouard cependant la sévere justice
Exige, et j'en frémis, un sanglant sacrifice.
« Ma clémence, dit-il, n'a fait que des ingrats,
« Et par l'impunité j'invite aux attentats:
« Le châtiment du crime en détruira l'exemple ».
Il veut qu'avec terreur la France vous contemple:
(sans dureté.)
Au glaive des bourreaux il vient de condamner
Six de vos citoyens, qu'il faut m'abandonner.
Qu'en partant de ces murs votre choix me les livre;
Allez, c'est à ce prix qu'il vous permet de vivre.

AMBLÉTUSE.

A cette indignité nous nous verrions réduits!

ALIÉNOR, à Harcourt.

Et de ton crime encor voilà de nouveaux fruits!

HARCOURT.

Ah! Dieu!

SAINT-PIERRE.

Soutiens, ô ciel! la vertu malheureuse.

AURELE.

Oh! de la cruauté recherche industrieuse!
Férocité tranquille en sa feinte douceur,
Qui même, avec le jour, veut nous ravir l'honneur!

L'Anglois va doublement repaître sa furie
Du sang de nos guerriers et de notre infamie.
C'est peu pour Edouard d'immoler six héros,
Il veut qu'en les livrant nous soyons leurs bourreaux.
Nous, placer sous le fer les têtes les plus cheres,
Un pere, des amis, nos enfants, ou nos freres!
Ah! je frémis d'horreur, qu'on ose à des François
Prescrire insolemment de si lâches forfaits.
(à Mauni.)
Qui peut les ordonner, les commettroit sans doute.
C'est la honte, en ces lieux, non la mort qu'on redoute.
D'un peuple vertueux le courage éprouvé,
Par un an de combats, doit vous l'avoir prouvé:
Et ses derniers moments vont encor vous l'apprendre.
Tombons, braves amis, sous notre ville en cendre.
(à Aliénor.)
Vous nous l'aviez bien dit: c'est l'unique secours
Qui sauve notre gloire au défaut de nos jours.
Privons notre ennemi, par cet effort insigne,
Du fruit de ses exploits, dont il se rend indigne.
(à Mauni.)
Qu'aux yeux de l'avenir la place où fut Calais
Consacre nos vertus, atteste vos forfaits,
Et soit le monument le plus brillant peut-être
Que l'amour des François ait offert à leur maître.

(les bourgeois font un pas pour sortir.)

HARCOURT, impétueusement.

Non, braves citoyens, non, je ne puis souffrir
Cette sublime horreur où je vous vois courir.
Je prétends, envers vous, expier ma victoire:
Et chéri d'Edouard, je vais sauver sa gloire.
Je dois à mon honneur, au sien, à vos vertus,

D'arracher le bandeau de ses yeux prévenus.
J'emploîrai tous mes droits, tout... jusques à mes larmes...
(avec dépit.)
C'est par moi qu'il n'a plus à craindre d'autres armes.
Mais s'il me rejetoit, si l'orgueil du bonheur
A tout ce qu'il me doit pouvoit fermer son cœur,
Je confondrois mon sang au sang des six victimes;
Et ce mélange heureux pourra laver mes crimes.
Vous verrez qu'un cruel, artisan de vos maux,
Peut encore mourir de la mort des héros.
(à Aliénor.)
Mon cœur, en vous perdant, regrettera la vie :
Mais mon dernier regret sera pour ma patrie.
(il sort.)

SCENE V.

ALIENOR, MAUNI, SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLETUSE, BOURGEOIS.

MAUNI.

Qu'il fléchisse Edouard, il comblera mes vœux.
J'ai dû vous annoncer un ordre rigoureux;
Mais je peux vous montrer, sous un front moins funeste,
L'ame d'un chevalier et d'un vainqueur modeste.
Des fureurs de mon roi je gémis plus que vous;
Vingt fois, pour les calmer, j'embrassai ses genoux;
Sa cour, qu'attendrissoit le respect et l'estime
Qu'inspire à ses vainqueurs un vaincu magnanime,
En vain, pour le fléchir, secondoit mes efforts;
Rien ne peut appaiser sa haine et ses transports.
Il croit qu'en ce moment la rigueur tyrannique
Est une loi d'état, un devoir politique :
Et je crains que d'Harcourt l'impétueux courroux,

En voulant vous sauver, ne le perde avec vous.

AMBLÉTUSE.

Eh ! bien, le dèsespoir éclaire mon courage.
Pourquoi tourner sur nous notre inutile rage?
En courant à la mort d'un visage affermi,
Que ne la portons-nous au sein de l'ennemi !
Ce n'est point à mourir que la gloire convie,
C'est à rendre sa mort utile à sa patrie :
Un aveugle courage est-il une vertu ?
Qui ne sait que mourir, ne sait qu'être vaincu.
Qu'aux tentes des Anglois la fureur nous entraîne ;
Allons ensanglanter leur victoire inhumaine ;
De notre perte encor forçons-les à gémir :
Si l'on ne peut les vaincre, il faut les affoiblir.
Sous leur nombre accablant si la valeur succombe,
Elle peut entraîner ses vainqueurs dans sa tombe ;
Expirons dans leur sang : et que notre pays,
En perdant ses vengeurs, compte moins d'ennemis.

ALIÉNOR.

Faisons plus. Vous voyez qu'illustrant ses ruines,
La France est maintenant féconde en héroïnes :
L'épouse d'Edouard et l'altiere Monfort
N'ont pas seules le droit de mépriser la mort.
Allons ; il faut armer vos compagnes chéries,
Ou réservez le fer pour vos mains aguerries,
Tandis que les flambeaux qui vont bruler Calais,
Seront lancés par nous sur le camp des Anglois.
Ah ! peut-être, en voyant l'ardeur qui nous anime,
Harcourt y mêlera sa fureur légitime :
(à Mauni.)
Et saura, vous privant d'un bras toujours vainqueur,
Vers la justice enfin ramener le bonheur.

(les bourgeois veulent encore sortir.)

SAINT-PIERRE.

François, où courez-vous ? Quel transport vous égare ?

L'héroïsme en vos cœurs ne peut être barbare.
(à Aliénor et à Ambletuse.)
Pardonnez. Votre avis est par moi combattu.
Un long âge m'apprit l'emploi de la vertu :
Sous des cheveux blanchis la valeur est tranquille,
Elle perd quelque éclat et devient plus utile.
(aux bourgeois.)
Vous voyez qu'Edouard nous rend à notre roi :
C'est le plus doux espoir qui flattât notre foi.
Comptables de nos jours au monarque, à la France,
Irons-nous, dans l'ardeur d'une altiere imprudence,
Perdre un peuple si cher, que l'on peut conserver,
Puisqu'enfin six mortels ont droit de le sauver ?
Je sens qu'avec justice on craint l'ignominie
De livrer des François à qui l'honneur nous lie :
Mais pour fuir cette honte, il est un choix permis;
Je livre le premier... moi-même.

AURELE, vivement.

Et votre fils.

SAINT-PIERRE.

Oui, tu dois partager la gloire de ton pere.

AURELE, se jetant à ses pieds.

Grand Dieu ! qu'en ce moment ma naissance m'est chere !

AMBLÉTUSE.

Patrie, ah ! tombe aux pieds de ton libérateur.
Que dis-je ? en la sauvant il lui perce le cœur.
O sacrifice affreux, plein d'horreur et de charmes !
En attendant mon sang, ami, reçois mes larmes.
(à Mauni.)
Seigneur, je vois qu'ici les plus braves mortels,
Aux yeux de votre roi, sont les plus criminels ;
Ce sont eux, les premiers, que sa haine menace ;
Après ces deux héros il a marqué ma place.

MAUNI, à part, les larmes aux yeux.

Dieu ! que ne suis-je né dans les murs de Calais !

ALIÉNOR, le surprenant, et avec vivacité.

Citoyens, jouissez des pleurs de cet Anglois...
Plus faite à vos vertus, en paix je les contemple :
Mais leur plus digne éloge est d'en suivre l'exemple.
Oui...

SAINT-PIERRE, très vivement.

Madame, arrêtez. Je conçois votre espoir.
De nos sexes ici distinguez le devoir :
Je puis, sans faire outrage à la gloire du vôtre,
Réclamer un honneur qui n'appartient qu'au nôtre :
Ceux qui, le fer en main, défendoient ce rempart,
Ont tous droit, avant vous, aux rigueurs d'Edouard.
(à Mauni en lui rendant son épée.)
De mes jours dévoués, seigneur, voici le gage.
Ce glaive cinquante ans seconda mon courage :
Mais l'âge alloit m'en faire un frivole ornement;
Pouvois-je le quitter dans un plus beau moment?
(à son fils qui donne aussi son épée.)
La France attendoit plus du tien, mon cher Aurele :
Mais tu vécus assez, puisque tu meurs pour elle.
(Amblétuse remet son épée à un écuyer de Mauni. Tous les chefs des bourgeois mettent la main à leur épée, prêts à la donner.)
Que vois-je, mes amis? A ce concours jaloux,
Il semble qu'au triomphe on vous appelle tous!
Mais il ne manque plus ici que trois victimes,
Et le reste du peuple a des droits légitimes :
Venez, à votre gloire il faut qu'il soit admis.
Vos débats généreux au sort seront remis :
En consacrant trois noms, sur tous il va repandre
L'espoir d'un si beau choix et l'honneur d'y prétendre.
Le choix fait, vers son roi tout Calais se rendra,
Sans regretter ses murs, qu'un jour il reverra.
Nous, aux mains d'Edouard remettant notre tête,
Nous irons lui livrer sa nouvelle conquête.

(à Aliénor.)

Adieu, voyez mon maître, et qu'il soit informé
Comment il fut servi, combien il est aimé.

MAUNI, à Aliénor.

Edouard, en ces lieux, vous prescrit de l'attendre,
Madame ; de vos soins leur grâce peut dépendre :
J'ignore ses desseins, mais...

ALIÉNOR.

Que veut-il de moi ?

(à Saint-Pierre.)

Magnanime héros, je te donne ma foi
De ne point consentir à racheter ta vie
Que par des actions que ta grande ame envie.

SAINT-PIERRE.

Ah ! voilà la vertu qui sied à votre cœur :
Bravez plus que la mort en bravant le malheur.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EDOUARD, HARCOURT, CHEVALIERS ANGLOIS, GARDES.

ÉDOUARD.

Elle est soumise enfin cette superbe ville.
J'ai ployé sous le joug son orgueil indocile,
Et je puis dans son sein rassembler désormais
Les foudres destinés aux rebelles François.
Les rives d'Albion, glorieuses, tranquilles,
Pour nos fiers ennemis ne seront plus fertiles :
Les vaisseaux ravisseurs, dans ce port recelés,
Ne s'elanceront plus vers nos camps désolés.
Qu'il m'est doux d'asservir cette illustre contrée !
De mes nouveaux états c'est la plus digne entrée.
C'est d'ici que César, triomphant des Morins,
Etonna l'Océan sous l'aigle des Romains;
Et joignit aux Gaulois, par le droit de la guerre,
Ces Bretons séparés du reste de la terre.
C'est dans le même port que le roi des Anglois
Réunit leur empire à l'empire françois :
Il n'est plus aujourd'hui de mer qui les divise;
Confondons pour jamais la Seine et la Tamise.
(à un Chevalier.)
Vous, au sénat de Londre annoncez mes exploits :

Qu'il juge s'il préside aux triomphes des rois.
Sortez tous.
(il retient Harcourt.)

SCENE II.

EDOUARD, HARCOURT.

ÉDOUARD.
Je te dois cette heureuse conquête,
Prémices des lauriers que la gloire m'apprête.
Ton zele, de mon fils guidant la jeune ardeur,
Joint l'éclat des talents au feu de sa valeur.
Ecoute; il faut qu'ici, dans l'essor de ma joie,
Mon amour pour la France à tes yeux se déploie.
Tu sais que, sur son trône abandonnant mes droits,
J'approuvai le décret qui couronna Valois.
L'Aquitaine dès lors, mon antique héritage,
Envers ce nouveau prince exigeoit mon hommage :
Devoir honteux dont rien ne pouvoit m'affranchir !
J'en rougis; mais les temps me forçoient de fléchir :
Je parus... Mon rival, ivre de sa victoire,
M'éblouit, m'indigna, m'accabla de sa gloire.
L'éclat de son empire, avec faste étalé,
Me montra tous les biens dont j'étois dépouillé :
Mes yeux, voyant de près et son peuple et son trône,
De mes pertes confus, dévoroient sa couronne :
Et quand mon vain devoir jura de la servir,
Je sentis que mon cœur fit vœu de la ravir.
O supplice éternel d'une ame ambitieuse !
Quel tableau...! Je sortois de mon isle orageuse,
Climat toujours sanglant, par la nécessité
Des querelles du trône et de la liberté;
Où le peuple, rival et tyran de son maître,
Veut qu'il le rende heureux et refuse de l'être.

Dans leurs jaloux débats, le prince et les sujets
Divisent par honneur leurs communs intérêts.
Bientôt leur défiance est mere de la haine :
Le chef, pour maintenir sa puissance incertaine,
Est contraint sur lui seul de rassembler ses soins,
Et du corps de l'état néglige les besoins.
N'ai-je pas vu moi-même un sénat téméraire
De son trône avili précipiter mon pere ;
Charger, couvrir d'affront son monarque enchaîné,
Pour recevoir des lois d'un enfant couronné ?
Mais que voyois-je en France? Un roi, maître suprême,
En qui vous révérez la divinité même :
Des grands, que son pouvoir a seul rendus puissants,
Du bras qui les soutient appuis reconnoissants :
Un peuple doux, sensible... une famille immense,
A qui le seul amour dicte l'obéissance ;
Qui laisse tous ses droits à son pere asservis,
Sûre qu'il veut toujours le bonheur de ses fils.
Valois trop fortuné ! quel roi, digne du trône,
Ne demande au destin le peuple qu'il te donne ?
Rendre heureux qui nous aime est un si doux devoir !
Pour te faire adorer tu n'as qu'à le vouloir.

HARCOURT.

Seigneur, à cet excès la France vous est chere ;
De ses peuples aimés vous voulez être pere ;
Et je vois sur Calais votre extrême rigueur...

ÉDOUARD.

Quand il est dédaigné, l'amour devient fureur.
Eh ! pourrois-je inventer un supplice trop rude
Pour punir tant d'affronts et tant d'ingratitude ?
Pendant plus d'une année arrêtant mes exploits,
Calais à ma poursuite a dérobé Valois :
J'ai perdu sous ses murs la fleur de mon armée,
Et la saison de vaincre en projets consumée.
Aujourd'hui ces vaincus, refusant ma bonté,

Haïssent plus mes lois qu'ils n'aiment leur cité :
Et, quand j'y vais régner, abjurant leur patrie,
Jusques à l'embraser poussoient la barbarie.
J'allois à leur fureur les livrer sans effroi...
Les dangers d'Aliénor m'ont alarmé pour toi :
Et ces six criminels borneront ma vengeance.
C'est en vain que pour eux tu pressois ma clémence.

HARCOURT.

Eh quoi! vous me flattiez qu'en généreux vainqueur...

EDOUARD.

Ce que je viens de voir met la rage en mon cœur.
Ce peuple de mourants, ces déplorables restes
Des foudres de la guerre et des fléaux célestes,
Conservoient leur fierté dans des yeux presque éteints;
Sous la pâleur encor leurs fronts étoient sereins :
Leur joie a consterné mon armée immobile;
Ils sembloient triompher en fuyant de leur ville :
Un seul tournoit vers elle un regard désolé;
On lui nomme son roi, je le vois consolé.

SCENE III.

EDOUARD, HARCOURT, SAINT-PIERRE, MAUNI, AURELE, AMBLETUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS, GARDES.

(Les six bourgeois ont des chaînes aux mains.)

MAUNI.

Par votre ordre, seigneur, j'amene vos victimes.

ÉDOUARD.

Perfides, qui long-temps illustrés par vos crimes
Outragiez le vainqueur et le roi des François...

AURELE.

Vous, leur roi!

SAINT-PIERRE, à son fils.

Titre vain, sans l'aveu des sujets.

(à Edouard.)

Aux pieds de mon vainqueur j'apporte ici ma tête.

ÉDOUARD.

Crois qu'elle y va tomber : ton supplice s'apprête.
Sois sûr que l'échafaud où tu seras livré
Du trône qui m'attend est le premier degré.
Traître, c'est donc par toi, par ta perfide audace,
Que ma victoire ici devient une disgrace !
Je veux gagner des cœurs, et quel prix est le mien !
Une vaste cité sans un seul citoyen :
Des toits, de vains séjours qu'habite le silence,
Et d'un amas de murs la solitude immense.

SAINT-PIERRE.

Dans Londre à vos vertus tous les cœurs vont s'offrir :
Valois n'en laisse point en France à conquérir.
Le peuple de Calais instruit votre prudence :
Dussent tous les François s'exiler de la France ;
Si vous prétendez voir nos cités vous servir,
De nouveaux citoyens il faudra les remplir.

ÉDOUARD.

Va, ton sang éteindra l'ardeur de ce faux zele,
Et bientôt la terreur glace un peuple rebelle.
Mais... qui sont ceux de vous dont le sort a fait choix ?

SAINT-PIERRE, les montrant.

D'Aire, les deux Wissans, noms obscurs autrefois,
Maintenant immortels aux fastes de l'histoire,
Dans ma seule famille ont renfermé la gloire
Dont tous nos citoyens se montroient si jaloux.

ÉDOUARD, avec une surprise mêlée d'admiration.

Quoi! c'est là ta famille ?

AMBLÉTUSE, ou un autre bourgeois.

Oui ; quel honneur pour nous

Valois sans vos rigueurs n'auroit pu nous connoître;
Et nous allons mourir pleurés par notre maître.

AURELE, avec vivacité.

Que n'avez-vous pu voir le triomphe inoui
Dont par vous seul, seigneur, nos regards ont joui,
Quand ce peuple, quittant des demeures si cheres,
L'espoir de ses enfants, les tombeaux de ses peres,
Prêt à nous laisser seuls dans ces remparts déserts,
Apportoit à nos pieds tant d'hommages divers!
O mélange touchant de douleur, d'alégresse,
D'envie et de pitié, d'horreur et de tendresse!
Les femmes, les vieillards nous serroient dans leurs bras;
Leurs fils venoient baiser la trace de nos pas:
Nos visages, nos mains se trempoient dans leurs larmes...
Ah! seigneur, la victoire eut pour vous moins de charmes.

ÉDOUARD.

Tout m'étonne et m'irrite... Ah! c'est trop me braver.
De ma juste fureur rien ne peut les sauver.

HARCOURT.

J'en appelle à vous même, et je prends leur défense.
Vous aviez à mon choix remis ma récompense,
Quand mes vœux modérés retranchant vos bienfaits
Toujours à vos bontés laissoient quelques regrets;
Eh bien! n'ordonnez pas, hors des champs de la gloire,
Que le sang des François souille encor ma victoire:
C'est là l'unique prix que je veux obtenir
En partant pour l'exil où mes jours vont finir.

ÉDOUARD.

Quel discours! un exil!

HARCOURT.

Je ne puis vous le taire;
Mes yeux sont dessillés par la mort de mon frere;

Ah ! mon zele pour vous m'a fait son assassin,
Je commandois au bras qui lui perçoit le sein.
Doublement parricide, hélas ! ma barbarie
Frappe depuis trois ans le sein de ma patrie :
Les feux qui dévoroient nos moissons, nos cités
Ont éclairé par-tout mes pas ensanglantés.
Envers vous et Valois pour n'être plus perfide,
Je retourne aux climats où le remords me guide,
Je vais près du Jourdain rejoindre ces guerriers
Dont un sang fraternel ne teint pas les lauriers.
Et le mien...

ÉDOUARD.

Quel transport de votre ame s'empare ?
Dans quel oubli honteux la douleur vous égare ?
Pleurez la mort d'un frere et sur-tout ses erreurs :
La patrie à mes yeux coûtoit aussi des pleurs :
Mais quoi ! c'est en son chef, en moi qu'elle réside,
(regardant les bourgeois.)
Non dans l'obscur ramas de ce peuple perfide.

HARCOURT.

Seigneur...

ÉDOUARD.

Ecoutez-moi. Bien loin de consentir
A cet exil suspect... que je dois prévenir ;
Si j'épargnois pour vous ce maire et ses complices,
Je voudrois par leur grâce enchaîner vos services.

SAINT-PIERRE, vivement à Harcourt.

Ne la méritez pas. Votre noble remord,
S'il vous rend à mon roi, paye assez notre mort.

ÉDOUARD, à Saint-Pierre.

Sortez.
(à des soldats.)
Dans la prison qu'on aille les conduire,
Qu'ils attendent l'arrêt que je dois vous prescrire.
(les bourgeois sortent.)

(à d'autres soldats.)
Appelez Aliénor... Non; vous-même, Mauni,
Priez-la de vous suivre et de se rendre ici.
(Mauni sort.)

HARCOURT.

Quoi! seigneur, Aliénor...

ÉDOUARD.

Dans le trouble où vous êtes
Vous répondriez mal à mes bontés secrettes:
J'attendois ce grand jour pour les faire éclater...
Vous serez bien ingrat si vous m'osez quitter.
C'est la seule Aliénor qui peut avec prudence
Régler dans vos destins les destins de la France,
Et décider du sort de ces vils citoyens
Dont vous osez mêler les intérêts aux miens.

HARCOURT.

Vous espérez en vain...

ÉDOUARD.

(à Mauni.)
Je la vois. Qu'on nous laisse.
(à Harcourt.)
Allez.

SCENE IV.

EDOUARD, ALIENOR.

ÉDOUARD.

Tant de vertus ornent votre jeunesse
Que leur éclat célebre exige des tributs,
Jusqu'ici dans mon cœur à regret suspendus;
Je viens vous les offrir: ils sont dignes, madame,
Et du profond génie, et de la grandeur d'ame
Dont j'ai même admiré les dangereux excès.
Je dépose en vos mains les plus grands intérêts,
Les miens, ceux de l'état, d'un amant et d'un pere;

Enfin les jours proscrits de ce coupable maire.
(ils s'asseyent.)
La victoire, fidelle au plus juste parti,
Va traîner à son char mon peuple assujetti.
Déja laissant par-tout des traces de ma gloire,
J'ai franchi la Dordogne, et la Seine et la Loire;
Avant que ma valeur triomphât dans Créci,
J'ai porté mes drapeaux jusqu'aux champs de Neuilli;
Encore une bataille et Paris me couronne.
Mais les premiers François qui, m'appelant au trône,
De mes droits reconnus sont les dignes appuis,
Doivent de ma grandeur cueillir les premiers fruits.
Prenez ce titre auguste à ma reconnoissance:
Vous avez sur un pere une entiere puissance:
Son exemple et le vôtre, en tous lieux révérés,
Entraîneront les cœurs par ma gloire attirés.
Je mets à ce service un prix inestimable:
J'éleve votre pere au rang de connétable;
D'Harcourt, que vous aimez, je fais un souverain;
Et, vice-roi de France, il reçoit votre main.
Londres plus que Paris exige ma présence:
Vous serez mon égale et reine en mon absence:
C'est au trône en un mot que vous pouvez monter:
Mon estime vous l'offre, osez le mériter.

ALIÉNOR.

J'oserai plus, seigneur... mais sans que je l'annonce,
Puisque vous m'estimez, vous savez ma réponse.

ÉDOUARD.

Croyez-moi, consultez un pere...

ALIÉNOR.

Moi, seigneur!
Je ne l'outrage point... j'ai consulté mon cœur.

ÉDOUARD.

J'entends ce fier refus. Mais Vienne plus facile.

ALIÉNOR.

Ah! n'en attendez point un refus si tranquille.
Mais si le poids de l'âge eût ébranlé sa foi,
Je pleurerois mon pere et servirois mon roi.
Pour Harcourt, il m'est cher ; il dut cesser de l'être
Dès le premier moment qu'il vous choisit pour maître :
Mais à vos dons nouveaux s'il vend son repentir,
L'amour ne daigne plus l'honorer d'un soupir.

ÉDOUARD.

Cet excès de hauteur a lieu de me surprendre ;
Votre maître au respect devoit du moins s'attendre.

ALIÉNOR, se levant.

Vous n'êtes point mon maître, et vous savez nos lois ;
Je respecte Edouard... s'il respecte Valois.

ÉDOUARD, se levant aussi avec vivacité.

Quelles lois ! ou plutôt quel nom imaginaire
Opposez-vous aux droits que je tiens de ma mere ?
Est-ce à vous de citer comme lois de l'état
Un abus condamné dans tout autre climat ;
Dont l'équité gémit, dont la raison s'indigne,
Qui pour tout votre sexe est un affront insigne ;
Contraire aux douces mœurs de ce peuple vanté,
Qui sert également la gloire et la beauté ;
Qui du rang de ses rois bien loin de vous proscrire
Au-dessus de leur trône éleve votre empire.
Ah ! vous nous surpassez dans l'art de gouverner.
Ma mere est le héros qui m'apprit à régner.
De vos trois derniers rois cette sœur magnanime
M'a transmis sur les lis un titre légitime.
Qui peut d'un droit si saint me priver désormais ?
Quel autre doit régner sur la France ?

ALIÉNOR.

Un François.

Lorsqu'en nommant un roi nos généreux ancêtres
Ont nommé dans ses fils la race de nos maîtres,

Quand des soldats vainqueurs portoient sur un pavois
Le plus vaillant soldat, pere de tous nos rois ;
D'un peuple libre et fier qui se donnoit lui-même
Tel fut le premier vœu, la loi juste et suprême,
Que son sceptre en tout temps aux François réservé,
Jamais par d'autres mains ne pût être enlevé :
Et si la même loi, mais sans nous faire outrage,
De ce trône à mon sexe interdit l'héritage,
C'est de peur que l'hymen qui doit nous engager
Ne couronne en nos fils les fils de l'etranger.
Avant vous cette loi contre vous fut portée :
Ecrite au fond des cœurs dont la voix l'a dictée,
Elle s'est affermie à l'ombre des lauriers,
Par trois races de rois et neuf siecles entiers.
Le François dans son prince aime à trouver un frere.
Qui, né fils de l'état, en devienne le pere.
L'état et le monarque à nos yeux confondus
N'ont jamais divisé nos vœux et nos tributs.
De-là cet amour tendre et cette idolâtrie
Qui dans le souverain adore la patrie :
Sublime passion d'un peuple impétueux,
De l'empire des lis fondement vertueux ;
Et qui, le distinguant par les plus nobles marques,
Fait à cent souverains envier nos monarques.

ÉDOUARD.

Vous irritez l'ardeur dont je suis enflammé.
C'est moi qu'à cet excès j'aurois dû voir aimé,
Peuple ingrat...! Mais il faut que ta haine fléchisse,
Ou que, juste à la fin, la mienne t'en punisse.
Choisissez à l'instant les dons de ma bonté,
Ou l'immuable arrêt de ma sévérité.
Du sang qui va couler je vous rends responsable.
Si vous ne dépouillez cette fierté coupable,
Cette fausse vertu, ce préjugé des lois,
Qui traite en étranger le pur sang de vos rois ;

Vous livrez à la mort ces citoyens rebelles
Dont vous pouviez sauver les têtes criminelles :
L'honneur de conquérir et votre pere et vous
M'alloit faire pour eux oublier mon courroux.

ALIÉNOR.

Je le vois à regret, seigneur, la renommée
Vous peint fidèlement à l'Europe alarmée :
Autant vous déployez de grâce et de douceur
Quand d'un sujet utile il faut gagner le cœur,
Autant vous vous armez d'une haine terrible
Pour celui que vos dons trouvent incorruptible.
Mais je ne peux changer. Ces braves citoyens,
Qui mourant pour l'état en sont les vrais soutiens,
Savent qu'à leur grand cœur mon ame porte envie ;
Et ma gloire n'est point la rançon de leur vie.
Plus qu'eux même, il est vrai, leur mort me fait frémir...
Je verrai leur courage : il pourra m'affermir.

ÉDOUARD.

Vous les immolez donc par votre orgueil barbare.
Gardes... que sans tarder l'échafaud se prépare.

SCENE V.

EDOUARD, HARCOURT, ALIENOR.

ALIÉNOR, voyant Harcourt qui entre avec les gardes.

Ah ! de nos citoyens viens défendre les jours ;
Songe à quel titre ici tu leur dois tes secours ;
Toi seul les as perdus ; et s'ils meurent j'expire.

HARCOURT, vivement à Edouard.

A tant de cruauté pourrez-vous bien souscrire ?
La valeur de ce maire et ses rares vertus...

ÉDOUARD.

La valeur d'un rebelle est un crime de plus.

HARCOURT.

Qu'entends-je ?

ALIÉNOR.

(à Edouard.) (à Harcourt.)
Ton arrêt. Jamais à son courage
Je n'aurois pu tracer une leçon plus sage.
Mais pour ces malheureux j'oserai tout tenter.
Je sais quel défenseur je peux leur susciter;
Un cœur pour qui le vôtre est peut-être sensible ;
Que le bonheur encor ne rend pas inflexible...
Que dis-je ? votre armée où je porte mes pleurs
Vous fera malgré vous abjurer vos fureurs :
Ses chefs ne voudront pas que de votre injustice
Le sanglant déshonneur sur leurs fronts rejaillisse ;
Que l'univers accuse un peuple de héros
D'avilir sa victoire en servant vos bourreaux.
L'Anglois n'obéit plus lorsque son roi l'outrage,
(à Harcourt.)
Toi, vers nos citoyens que ta foi se dégage :
Sans tes honteux exploits, maîtres de leurs destins,
Je les verrois vainqueurs, et vainqueurs plus humains :
Songe, si de la mort ton bras ne les délivre,
Que tu m'as fait serment... de ne leur point survivre.
(elle sort.)

SCENE VI.

EDOUARD, HARCOURT.

ÉDOUARD.

Quoi ! je veux pardonner, on me force à punir :
Je vois par mes bontés tous les cœurs s'endurcir.
Savez-vous bien quel prix j'ai mis à ma clémence ?
Je voulois vous nommer vice-roi de la France.

Par l'hymen d'Aliénor combler votre bonheur :
Elle a refusé tout.

HARCOURT.

Elle l'a dû, seigneur.
Puis-je me plaindre, hélas! de sa vertu sévere...?
Si j'accepte vos dons je vends le sang d'un frere.
Non, il n'est qu'un seul prix qui convienne à mon sort :
Sauvez ces malheureux pour qui mon frere est mort;
Leur supplice est ma honte, et mon cœur le partage ;
La mort de Régulus déshonora Carthage.
(très vivement.)
Craignez qu'un même affront ne vous couvre aujourd'hui.
Ceux que vous immolez sont aussi grands que lui :
Aux mêmes intérêts leur cœur se sacrifie,
A la gloire, à l'amour, au bien de la patrie.
Vous, sur qui l'héroïsme eut des droits si sacrés,
Vous n'êtes plus vous-même... ou vous les admirez.
Votre ame en les perdant gémira la premiere.
Vous démentez le cours de votre vie entiere.
De cet égarement n'osez-vous revenir ?
Quel faux honneur encor semble vous retenir ?
Seigneur, à tout mortel l'erreur est excusable ;
Un prince y peut tomber sans devenir coupable ;
Il l'est, si sa fierté refuse d'en sortir.

ÉDOUARD.

Vous voulez me quitter et croyez me fléchir !
Vous pensez pour autrui désarmer ma vengeance,
Quand vous vous apprêtez à trahir ma clémence !
Non, non. Avec plaisir je perds ces malheureux,
Puisque c'est vous, ingrat, que je punis sur eux.

HARCOURT.

Ingrat...! Qu'ai-je reçu pour prix de mes services ?
J'aspire à vous sauver d'horribles injustices ;

Ecoutez ma priere, et c'est vous acquitter.
Vos reproches cruels me forcent d'ajouter
Qu'en défendant, seigneur, ces illustres victimes,
Sur elles, près de vous, j'ai des droits légitimes.
Si je n'eusse vaincu dans les champs de Créci,
Auriez-vous une grâce à refuser ici?

ÉDOUARD.

C'en est trop; réprimez cette audace importune.
Vous avois-je mandé, lorsque votre infortune
Vint par mes prompts secours relever ses débris?
Vos services dès lors sont des devoirs remplis.
Votre sang appartient au véritable maître
Qu'un serment libre et saint vous force à reconnoître:
Je le suis... et je sais contraindre au repentir
Ceux de qui l'insolence en perd le souvenir.

(il sort.)

SCENE VII.

HARCOURT.

Quelle confusion, et quel reproche infâme!
Je ne vis plus... la honte est le néant de l'ame.
Voilà le terme affreux du bonheur passager
Qu'un rebelle sujet trouve chez l'étranger.
Sitôt qu'il peut déplaire, on dépouille sans crainte
Le faste intéressé d'une amitié contrainte;
La faveur disparoît: les flétrissants mépris
Lui rejettent l'horreur qu'il fait à son pays:
Et tirant de sa faute un cruel avantage,
On veut que sans murmure il dévore l'outrage.
On est juste... Ah! j'invite à marcher sur mes pas.
Ingrat, suis-je surpris de trouver des ingrats?

Tremblez, foibles sujets qui trahissez vos maîtres ;
Un roi punit toujours ceux qu'il a rendus traîtres.
Mais allons voir ce maire, et partageons son sort.
Qu'un si beau désespoir éternise ma mort,
Qu'on dise en apprenant cet effort magnanime :
Il seroit mort moins grand s'il eût vécu sans crime.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre représente la prison.

SCENE PREMIERE.

SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLETUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS.

SAINT-PIERRE.

O MON FILS ! mes amis, qui l'eût pensé jamais,
Que nous habiterions ce séjour des forfaits ?
Ah ! sans doute avant nous ces chaînes flétrissantes
Ont courbé sous leur poids les vertus gémissantes :
Mais combien de mortels voudroient nous disputer,
Nous ravir aujourd'hui l'honneur de les porter !
Que je te dois d'encens, souverain de mon être !
Pour quels brillants destins ta bonté me fit naître !
Si dans l'obscurité tu plaças mon berceau,
Les rayons de la gloire entourent mon tombeau.
Je vois ce noble éclat, étendu sur la France,
Des siecles reculés franchir l'espace immense ;
Et Calais recevant de vingt peuples jaloux
Un hommage immortel qu'il ne devra qu'à nous.
Jouissons, mes amis, de notre heure derniere,
Et des fruits qu'elle laisse à la patrie entiere :
Dans le sein l'un de l'autre épanchons à loisir
Ces délices du cœur, ces larmes de plaisir,

Qu'après le beau succès de leurs efforts suprêmes
Répandent les vertus contentes d'elles-mêmes.

AURELE.

Ah ! que né d'un tel pere un fils s'en applaudit !
Mon ame entre vos bras s'enflamme et s'agrandit.
Voilà comme, aux vertus guidant mes pas dociles,
Vous saviez m'aplanir leurs sentiers difficiles :
J'ai vu leur front sévere avec vous s'embellir :
Vous prêtiez au devoir les charmes du plaisir
Dieu, qui place ma mort si près de ma naissance,
Vous donne de vos soins la digne récompense.
Que me desiriez-vous après les plus longs jours ?
Qu'une fin glorieuse en terminât le cours :
Plus que le champ de Mars votre échafaud m'illustre ;
Oui, son opprobre, amis, nous donne un plus beau lustre.
Aux victimes d'état qui livrent leur grand cœur,
Ce théâtre de honte est l'autel de l'honneur.

SAINT-PIERRE, lui montrant les bourgeois.

Ah ! j'y crois voir leur sang, le tien, qui se confondent ;
A tes derniers sanglots mes entrailles répondent.
(à Amblétuse, montrant son fils.)
Avois-je, en l'élevant dans l'espoir le plus beau,
Formé tant de vertus pour le fer d'un bourreau ?
(se reprenant avec chaleur.)
Vous qui me connoissez, pardonnez ce murmure :
On pleure sa victoire en domtant la nature.
Jamais un cœur françois ne la peut étouffer.
Mais... il en est plus grand d'oser en triompher :
Dans ces combats affreux tout son sang se souleve ;
Il marche au sacrifice, il frémit... et l'acheve.

SCENE II.

MAUNI, LES SIX BOURGEOIS.

MAUNI, à Saint-Pierre, en lui prenant la main.
Je viens, digne François, t'apporter des tributs
Que le plus juste orgueil n'auroit pas attendus.
Nos chevaliers Anglois, jaloux de ton courage,
Me députent vers toi pour t'offrir leur hommage :
S'ils n'offensoient leur prince, au fond de ces cachots
Tu verrois à tes pieds cette cour de héros.
Mais libre en t'admirant, comme en jugeant ton maître,
Londres va desirer de t'avoir donné l'être.
(aux six bourgeois.)
Votre amour pour vos lois et pour votre pays
D'un peuple juste et fier enchante les esprits.
L'Anglois est citoyen ; et sa raison suprême
Veut qu'une nation se chérisse elle-même :
Le lien fraternel qui joint tous les humains
Se serre en chaque état par d'autres nœuds plus saints :
Je sais que, mis au jour, nourri par l'Angleterre,
Je lui tiens de plus près qu'au reste de la terre :
Je vois les mêmes nœuds de la France à ses fils.
Je hais ces cœurs glacés et morts pour leur pays,
Qui, voyant ses malheurs dans une paix profonde,
S'honorent du grand nom de citoyens du monde ;
Feignent dans tout climat d'aimer l'humanité,
Pour ne la point servir dans leur propre cité :
Fils ingrats, vils fardeaux du sein qui les fit naître,
Et dignes du néant par l'oubli de leur être.

SAINT-PIERRE.
Nous l'avoûrons sans fard ; mourant pour les François,

Nous espérons laisser des noms chers aux Anglois :
Plus rivaux qu'ennemis d'un peuple magnanime,
Notre plus beau laurier, seigneur, est son estime.

MAUNI.

Cette estime n'est pas un titre infructueux :
Sachez quels sont pour vous nos efforts vertueux.
L'épouse d'Edouard, l'intrépide Isabelle,
Qui vient de triompher de l'Ecossois rebelle,
Et qui, nous ramenant ses bataillons vainqueurs,
Peut-être en ce grand jour acheva vos malheurs,
A la voix d'Aliénor a pris votre défense,
Et d'un époux qui l'aime implore la clémence.
Vous avez vu leur fils, qui, dès ses premiers jours,
Eclipse Edouard même au plus haut de son cours :
Héros dans le combat, homme après la victoire,
Les vaincus consolés lui pardonnent sa gloire.
Son pere, qui lui doit les palmes de Créci,
Sans doute par ses soins va se voir adouci :
La nature et l'amour, pour vous d'intelligence,
Vont éteindre en son cœur cette soif de vengeance.

AURELE, avec transport.

Mon pere...! ah! vous vivrez.

MAUNI.

Apres son noble effort,
Vivant, il jouira de l honneur de sa mort.
Mais je vois Aliénor et ses vives alarmes...

SCENE III.

ALIENOR, MAUNI, LES SIX BOURGEOIS.

ALIÉNÓR.

Illustres malheureux, pardonnez à mes larmes
On daigne, en me forçant de partir de ces lieux,
Laisser quelques moments... à mes derniers adieux.

Dans la cour du palais, au-dessus de vos têtes,
J'ai trouvé l'échafaud, les haches toutes prêtes.
Harcourt, pâle, tremblant, et les yeux égarés,
A détourné de moi ses pas désespérés ;
Sa voix et ses sanglots expiroient dans sa bouche :
Ce seul mot a rompu son silence farouche,
« Ils vont mourir... » Il fuit en m'arrachant le cœur.

MAUNI.

Quoi! rien n'a désarmé le courroux du vainqueur,
Ni les pleurs de son fils, ni les pleurs de la reine?

ALIÉNOR.

Eh! que peut la pitié sur cette ame inhumaine?
N'a-t-il pas vu vingt fois d'un œil tranquille et fier
Tomber des légions sous la flamme et le fer,
Des débris et des morts couvrir les mers sanglantes,
Enfin des nations pour lui seul expirantes?
Son orgueil s'accoutume à compter les mortels
Comme de vils troupeaux nourris pour ses autels;
Vous-mêmes, ses amis, aux dépens de vos têtes
Il vous croit trop heureux d'acheter ses conquêtes :
Des pleurs, hélas! des pleurs peuvent-ils amollir
Un cœur qui dans le sang apprit à s'endurcir!

MAUNI.

Ah! tant de résistance irrite mon audace.
Dût mon zele rigide assurer ma disgrace,
Faisons parler enfin la dure vérité;
D'un homme et d'un Anglois montrons la liberté.

SAINT-PIERRE.

Généreux ennemi, qu'allez-vous entreprendre?
Ah! daignez écouter...

MAUNI.

Je ne puis rien entendre.
Le danger, quel qu'il soit, est moins pressant pour vous;
Il vous couvre de gloire, et la honte est pour nous.
(il sort.)

SCENE IV.

ALIENOR, LES SIX BOURGEOIS.

ALIENOR.

Ah! du cœur d'Edouard c'est en vain qu'il espere;
Il est inexorable, et tout craint sa colere:
Tel est son ascendant sur l'esprit des soldats,
Qu'il réduit l'Anglois même à murmurer tout bas;
On blâme sa fureur, mais elle est obéie.
Mes cris, mon désespoir, mes refus, l'ont aigrie.
Hélas! votre salut en mes mains fut remis:
Mais je rougirois trop de vous dire à quel prix...

SAINT-PIERRE.

Vous avez fait le choix qu'on nous auroit vu faire;
N'en parlons plus. Quel est le sort de votre pere?

ALIÉNOR.

Lui seul pour vous encor me peut faire entrevoir
La tremblante lueur d'un foible et doux espoir.
Edouard, consommant ses affreux sacrifices,
Vouloit que ce héros partageât vos supplices...
Ah! cessez d'en frémir. Attendri par mes pleurs,
Son fils a prévenu ce comble des horreurs.
Par ses soins, près du roi, mon pere se va rendre
Et, pour vous délivrer, il veut tout entreprendre.
Vous connoissez Valois, et le tendre retour
Dont son cœur paternel a payé notre amour.
Oui, dût-il pour vous seuls céder une province,
Des sujets tels que vous valent le plus grand prince;
Il va mettre à vos jours le même prix qu'aux siens,
Et la rançon des rois est due à leurs soutiens.

SAINT-PIERRE.

Inspire mieux mon maître, ô puissance céleste!
Et défends sa bonté d'un conseil si funeste.

Partez, opposez-vous à ce dangereux soin;
Qu'on permette ma mort, l'état en a besoin.
Vous voyez cette guerre, en disgraces féconde,
De nos débris fameux couvrir la terre et l'onde;
Chez les François toujours l'excès du sentiment
Augmente le bonheur, rend le malheur plus grand.
Peu faits aux longs revers, las de voir leur courage
Servir à leur défaite et hâter leur naufrage,
Dans un dépit amer, hélas! ils ont pensé
Que le siecle est déchu, que leur regne est passé.
Mais qu'il s'éleve enfin dans cette erreur commune
Une ame inébranlable aux coups de l'infortune,
Digne de nos aïeux et de ces temps si chers
Où les lis florissants ombrageoient l'univers,
Et vous verrez soudain par tout ce peuple avide
Saisir, suivre, égaler son audace intrépide;
Devenus ses rivaux de ses admirateurs,
Son noble enthousiasme embrasera les cœurs:
Indignés d'avoir pu désespérer d'eux-même,
Ils forceront le sort par leur constance extrême,
Et peut-être à l'état rendront un plus beau jour
Que ces jours qu'ils croyoient regretter sans retour.
Voilà de notre mort les fruits inséparables;
Notre sang va par-tout enfanter nos semblables.

AMBLÉTUSE.

Bien plus: si du destin les nouvelles rigueurs
Chez nos neveux un jour ramenoient nos malheurs,
Du héros de Calais l'impérieux exemple,
Que la gloire à leurs yeux offrira dans son temple,
Jusques au fond des cœurs attendris et confus
Ira chercher l'honneur, éveiller les vertus,
Et dans les citoyens du rang même où nous sommes
Déployer le génie et l'ame des grands hommes.
C'est ainsi qu'un mortel, surpassant ses souhaits,
Par une belle mort se survit à jamais;
Et qu'après un long cours de siecles et d'années,

De sa patrie encore on fait les destinées.

ALIÉNOR.

O courage! ô vertu! dont l'héroïque ardeur
Etonnant la raison, s'empare de mon cœur.
Ils font presque approuver à mon ame ravie
Et desirer pour eux ce trépas que j'envie.
Valois leur devra tout... et souvent en effet
Le sort des souverains dépend d'un seul sujet.
Harcourt trahit son prince, et d'Artois l'abandonne;
Un maire de Calais raffermit sa couronne!
Quelle leçon pour vous, superbes potentats!
Veillez sur vos sujets dans le rang le plus bas :
Tel qui, sous l'oppresseur, loin de vos yeux expire,
Peut-être quelque jour eût sauvé votre empire.
Malheureux, fiez-vous aux fureurs d'Edouard ;
Les offres de Valois arriveront trop tard.

SCENE V.

ALIENOR, LES SIX BOURGEOIS, UN OFFICIER ANGLOIS; GARDES.

L'OFFICIER.

Madame, éloignez-vous. Toujours plus implacable,
Edouard a signé cet arrêt exécrable.
Si vous ne vous hâtez de fuir ces tristes lieux,
On va sur l'échafaud les conduire à vos yeux.

ALIÉNOR, à sa suivante.

Fuyons... Soutenez-moi, la force m'abandonne ;
L'appareil de leur mort me suit et m'environne.
(à Saint-Pierre.)
Mon pere, pardonnez, je tombe dans vos bras ;
Recevez ce doux nom que je vous dois : hélas!
Vous m'avez inspiré la vertu...

SAINT-PIERRE.

Le courage.

ALIENOR.

Ah! ce fatal moment n'en permet point l'usage.
Pleurer ceux qu'on admire, est-ce les offenser...?
Que n'ai-je sur Harcourt de tels pleurs à verser...!
Quoi! le fer va frapper le fils auprès du pere
Sur les corps expirants de leur famille entiere!
L'horreur glace mes sens et m'étouffe la voix.

SAINT-PIERRE, un peu attendri.

Adieu, madame.

ALIÉNOR.

Adieu, pour la derniere fois.

(elle sort.)

SCENE VI.

SAINT-PIERRE, LES SIX BOURGEOIS, L'OFFICIER; GARDES.

SAINT-PIERRE.

Faut-il vous suivre?

L'OFFICIER.

Hélas! j'attends l'ordre terrible.

SAINT-PIERRE.

Anglois, vous pleurez tous.

L'OFFICIER.

Ton courage invincible
Semble épuiser le mien... Quel surcroît de douleurs
Quand la vertu sourit à ses bourreaux en pleurs!

SAINT-PIERRE, embrassant les bourgeois.

On vient: embrassons-nous... Je marche à votre tête.
Martyrs de la patrie, allons, la palme est prête.

(il va pour sortir.)

Mais... que nous veut Harcourt?

SCENE VII.

SAINT-PIERRE, AURELE, HARCOURT, LES SIX BOURGEOIS, L'OFFICIER ; GARDES.

HARCOURT, à l'officier et aux gardes.
Sortez, braves Guerriers ;
J'ai des ordres secrets pour voir ces prisonniers.
(l'officier et les gardes sortent.)
(aux bourgeois.)
François... Ah ! de ce nom ne pourrai-je être digne?
(à Saint-Pierre seul.)
Je vois qu'à mon aspect votre vertu s'indigne :
Oui, j'ai perdu mon frere, et vous, et mon pays ;
Cette main fume encor du sang de votre fils :
Mais je viens adoucir le sort qui vous menace ;
De ce jeune guerrier j'apporte ici la grâce.

SAINT-PIERRE, avec joie.
Ciel !

HARCOURT.
Il seroit affreux que du commun malheur
Une seule famille épuisât la rigueur...

SAINT-PIERRE.
Quoi... ! quelqu'autre pour lui s'offre-t il au supplice?

HARCOURT, vivement, comme une chose qui lui échappe.
Sans doute, un autre y court avec plus de justice.
(à Aurele, en se reprenant.)
Partez, l'échange est fait ; marchez au camp françois :
Il n'est pas loin du nôtre, et vos guides sont prêts.
Allez ; et, renonçant à des vertus stériles,
Plus que votre trépas rendez vos jours utiles.
Vous pourrez, dans une heure, assurer à mon roi
Qu'Harcourt ne mourra pas sans lui prouver sa foi.

AURELE.

Mon pere...! Non, seigneur. Qui? moi, que j'abandonne...

HARCOURT.

C'est au nom d'Edouard qu'ici je vous l'ordonne.
Partez.

AURELE, avec fureur.

Quel est celui dont l'injuste vertu
S'offrant pour me sauver...

SAINT-PIERRE.

Eh! le méconnois-tu...?
C'est Harcourt.

HARCOURT, troublé.

Moi?

SAINT-PIERRE.

Vous-même. Oui, je lis dans votre ame;
J'y surprends un projet que j'admire et je blâme.
Vous juriez ce matin de nous suivre au trépas;
Vous trompez Edouard, vous ne m'abusez pas.

HARCOURT.

Eh bien! s'il étoit vrai, ce projet équitable,
Qui, sauvant l'innocent, dévoûroit le coupable...?

AURELE.

Quoi! je consentirois...

SAINT-PIERRE.

Vous oseriez penser...

HARCOURT, impétueusement.

Il doit y consentir, vous l'y devez forcer.
Je conçois vos refus, j'entreprends de les vaincre;
C'est peu de vous toucher, j'aspire à vous convaincre:
Le temps presse. Ecoutez. Ce n'est point vous, hélas!
Intrépide vieillard, que j'arrache au trépas:
L'honneur peut murmurer que ce grand sacrifice
Soit votre digne ouvrage, et sans vous s'accomplisse;
Je le sais. Mais ce fils, qu'au milieu des tourments

Un zele aveugle immole à la fleur de ses ans;
Lui que dans votre cœur réclame la nature;
Lui, ce héros naissant dont la grandeur future
Aux vœux de nos guerriers s'annonce avec éclat,
Vous devez ses vertus aux besoins de l'état.
Choisissez entre nous comme choisit la France.
Croyez-vous qu'un moment sa justice balance;
Qu'elle souffre qu'un sang si cher à son amour
Par mes crimes deux fois soit versé dans un jour?
Mourant sans votre fils, votre gloire est la même;
Et, si vous m'admettez à cet honneur suprême,
Quels que soient mes forfaits, je les répare tous:
C'est un laurier de plus pour la France et pour vous.
Songez sur-tout, songez qu'à ce jeune courage
Des fruits de votre mort vous devez l'héritage.
Avec combien d'ardeur on verra nos François
Suivre aux combats le fils du héros de Calais!
Pour ses heureux talents quelle vaste carriere!
Ah! voyez-le venger sa famille et son pere;
Voyez-le s'ennoblir au milieu des lauriers,
Monter sur votre tombe au rang des chevaliers,
Et fonder de héros une race nouvelle,
Digne dans tous les temps d'une source si belle,
Se vouant d'âge en âge à la gloire des lis,
Et que vous immoliez dans ce vertueux fils...
Eh bien! ce tendre espoir vous arrache des larmes...
(avec transport, à Aurele, en lui présentant son épée.)
Pars; accepte ce fer; rends l'honneur à mes armes.

AURELE.

Moi, tromper Edouard, fuir, et me parjurer,
De mon pere expirant oser me séparer;
Moi, qui m'étois flatté qu'une pitié soudaine,
Voyant tomber ma tête, épargneroit la sienne!

HARCOURT.

Tu redoubles ses maux en y joignant les tiens.

AURELE.

Je soulage mes maux en partageant les siens.

HARCOURT.

L'espoir de le venger...

AURELE.

L'horreur de lui survivre...

HARCOURT.

Te défend de mourir.

AURELE.

Me contraint de le suivre.

HARCOURT.

Malheureux! mais nos jours sont le bien de l'état.

AURELE.

Vivez donc en héros; moi, je meurs en soldat.
Les besoins de l'état demandent un grand homme;
La France vous regarde, et la gloire vous nomme.

SAINT-PIERRE.

(à Harcourt.)

Mon fils! mon digne fils...! Calmez ces vains transports,
L'aveugle désespoir égare vos remords,
Seigneur. Eh! se peut-il que votre ame séduite
Pense qu'envers mon roi votre mort vous acquitte?
Vous, devenu coupable envers l'état et lui,
Pour les avoir privés de leur plus ferme appui,
Vous vous perdez encore, inutile victime:
Ah! loin de réparer, c'est consommer le crime.
Allez sauver la France, et d'une heureuse main
Retirer tous les traits dont vous perciez son sein:
Que je rende, en mourant, à cette auguste mere
Le plus grand de ses fils... et le plus nécessaire.
De nos jeunes François l'imprudente chaleur
Des vertus du guerrier n'a plus que la valeur:
Vous seul, creusant encor l'art profond de la guerre,
Vous réglez d'un coup-d'œil les destins de la terre:

Par une longue étude et d'assidus travaux,
Vos talents ont surpris les secrets des héros :
Ramenez dans nos camps cette noble science,
L'ame du vrai courage, et l'œil de la prudence ;
Cet art qu'apprit de vous notre injuste vainqueur.
Allez : que mon pays vous doive son bonheur.
Je vous mets dans les bras de la France affligée ;
Expirez digne d'elle, après l'avoir vengée.

HARCOURT.

Ah! peut-elle jamais me confier son sort?

SCENE VIII.

LES ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE, L'OFFICIER ; GARDES.

L'OFFICIER, à Harcourt.

Seigneur, l'ordre est venu... je les mene à la mort.

HARCOURT, à Saint-Pierre et à son fils.

Vous triomphez, cruels ! votre affreuse constance
Me ravit sans retour ma derniere espérance...
Mais, avant votre mort, venez voir mon trépas.

(il sort furieux.)

SAINT-PIERRE.

(à son fils.)

Vivez pour votre roi... Viens mourir dans mes bras.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EDOUARD, MAUNI.

ÉDOUAR

J'AI pesé vos raisons, j'en conçois l'importance ;
Souvent la politique invite à la clémence.
J'excuse dans Harcourt une aveugle chaleur,
Premier emportement de l'extrême douleur :
Sans vous, par son orgueil ma colere allumée
L'eût dépouillé du rang de chef de mon armée.
Le peuple de Calais, dans mon camp retenu,
Peut-être par mes soins va m'être ici rendu.
Je ne puis trop tenter pour fléchir sa constance,
Et je sens qu'il y va du trône de la France :
Ces superbes vaincus, échappés à mes lois,
Iroient par-tout apprendre à rejeter mes droits.
Sur ce maire employons mon heureuse industrie
Je connois le vulgaire ; il chérit peu sa vie,
Lorsqu'en un sort obscur il la voit consumer ;
Mais, s'il peut être grand, il commence à l'aimer.
Je sais ses préjugés, et l'art de les détruire ;
Tel brave les tourments qu'un bienfait peut séduire;
Et les rois ont toujours un charme impérieux
Sur ces derniers humains, nés et nourris loin d'eux
Ce maire a vu de près l'appareil du supplice ;

Qu'il vienne en ce moment.

MAUNI.

Je doute qu'il fléchisse.
O mon roi ! si son cœur résiste à vos efforts,
Vous êtes grand, mais fier; redoutez vos transports.
(il sort.)

SCENE II.

EDOUARD, SAINT-PIERRE.

ÉDOUARD, assis.

Viens, superbe ennemi, qui prends pour l'héroïsme
Le courage insensé d'un ardent fanatisme;
Un monarque indulgent, qui chérit les vertus,
Daigne dans tes pareils en respecter l'abus.
Ma bonté, qu'indigna ton audace obstinée,
Veut à ton choix enfin laisser ta destinée;
Et, plaignant une erreur que tu peux abjurer,
Au lieu de te punir, consent de t'éclairer.
Ouvre les yeux. J'ai fait recueillir dans mes tentes
De tes concitoyens les troupes défaillantes:
Victimes de la faim et d'un farouche orgueil,
Ils tomboient, les chemins devenoient leur cercueil;
Pour aller jusqu'au roi que leur cœur me préfere,
Il faut que ma bonté soutienne leur misere.
Déja ces malheureux, par mes ordres nourris,
D'un bienfait imprévu paroissent attendris;
Tu pourrois, achevant leur conquête facile,
Les ramener d'un mot dans le sein de leur ville;
Tes jours sont à ce prix. Ton grand cœur plaît au mien,
Et mon fils se promet d'être l'ami du tien.
Cede au temps, au vainqueur, que seul tu dois connoître;

Laisse au sort des traités à fixer ton vrai maître;
Voilà tous les devoirs où tu dois t'arrêter.
Crois-tu que ton supplice engage à t'imiter?
Quels grands sur l'échafaud te prendront pour modele?
Va, les seuls rois heureux ont une cour fidele;
Et, si je regne enfin, tu n'es dans l'avenir
Qu'un criminel obscur que la loi fit punir.

SAINT-PIERRE.

Seigneur, j'ai desiré pour prix de mon courage,
Le bien de mon pays, sa gloire, et son suffrage.
Si la France succombe enfin sous vos exploits,
Il m'est doux que mon nom périsse avec ses lois.
Vos armes cependant sont loin de les détruire;
Je le vois par les soins qu'on prend pour me séduire.
Oui, sur ma nation, sur son génie ardent,
D'un éclat de vertu vous craignez l'ascendant:
Mais le coup est porté. Si jamais ma foiblesse
De mes premiers efforts démentoit la noblesse,
Le sentier de l'honneur, que mes pas ont tracé,
Par mon lâche retour ne peut être effacé:
Vos bontés sur les cœurs obtiennent quelque empire;
Mais le François combat l'ennemi qu'il admire;
Leur valeur va s'accroître encor par vos bienfaits,
Ils voudront en vainqueurs... les rendre à vos sujets.

ÉDOUARD.

Mais comptes-tu pour rien la faveur légitime...?

SAINT-PIERRE.

J'aurois votre faveur, et perdrois votre estime.
Vous méprisiez d'Harcourt en le comblant d'honneurs;
Vous allez m'envier chargé de vos rigueurs.
Eh! comptez-vous pour rien la foi pure et sacrée
Qu'à Valois... votre bouche et la mienne ont jurée?
Mon cœur la gardera jusqu'au dernier soupir;
Je n'ai pas, comme vous, le droit de la trahir.

Dieu ! que la politique avilit la couronne !
Que la probité simple honoreroit le trône !
Valois de ses serments ne sait point s'affranchir ;
Trompé par ses rivaux, est-ce à lui d'en rougir ?
Eh ! comment à mon roi deviendrois-je infidele,
Quand j'ai devant les yeux sa vertu pour modele ?

ÉDOUARD, se levant.

Eh bien ! cours au trépas, que tu sembles chercher.
Ton insolent orgueil te pourra coûter cher.
A la rebellion tu joins encor l'outrage !
Mais je ferai pâlir ton superbe courage.
Que le coupable sang de ton fils expiré
Repaisse, avant ta mort, ton œil dénaturé.
Toi seul es son bourreau ; ses derniers cris peut-être
Dans le fond de ton cœur me vengeront d'un traître.

SAINT-PIERRE, tremblant.

O mon fils ! quel moment pour ce cœur paternel... !
(reprenant sa fermeté.)
Mais... tu souffrirois plus à me voir criminel.

ÉDOUARD.

Inhumain !

SAINT-PIERRE.

C'est trop perdre et menace et promesse,
J'ai honte que pour moi tant de fierté s'abaisse :
Je crois voir sur nous deux les yeux de l'univers,
Les yeux de l'avenir de toutes parts ouverts :
On regarde Edouard conseillant l'infamie,
Pour corrompre un sujet épuisant son génie.
Quel mortel de mon sort ne seroit point jaloux ?
Vous me forcez, seigneur, d'être plus grand que vous.

ÉDOUARD.

(Mauni entre avec les gardes.)
Gardes... qu'avec les siens on le traîne au supplice.
(les gardes emmenent Saint-Pierre.)

SCENE III.

EDOUARD, ALIENOR, MAUNI, UN HÉRAUT D'ARMES; GARDES.

ALIÉNOR, à Mauni, voyant qu'on emmene Saint-Pierre.
Ah! Mauni, suspendez ce fatal sacrifice.
Mauni sort.
(à Edouard.)
Par votre ordre, seigneur, je quittois ces remparts;
Ce héraut de Valois a frappé mes regards;
Et sa voix m'annonçant les plus heureux présages,
Je reviens avec lui racheter nos ôtages.
Nous ignorons du roi le généreux dessein;
Lui-même en cet écrit l'a tracé de sa main:
Mais on sait seulement qu'une offre inespérée
De ses sujets proscrits rend la grâce assurée.

ÉDOUARD, lisant la lettre.
« Toi, qui t'osant nommer le vrai roi des François,
« Dans les flots de leur sang fais chanceler leur trône,
« Si tu veux épargner les héros de Calais,
« Je t'offre les moyens d'acquérir ma couronne.
« Viens seul, avec moi seul, par un noble combat,
« Finir tous les malheurs de nos sujets fideles:
« Notre intérêt n'est point l'interêt de l'état;
« En dignes chevaliers terminons nos querelles. »
(avec transport.) (à ses gardes.)
Tous mes vœux sont remplis. Qu'on brise l'échafaud.
Que de riches présents on charge ce héraut;
Rendez-lui ces captifs qu'à Valois j'abandonne;
Valois mérite enfin de disputer mon trône.
(au héraut.)
Va, qu'il choisisse l'heure et fasse ouvrir le champ;

Cours, je me rends moi-même aux bornes de son camp.

ALIÉNOR, au hérault.

Arrête. Il faut apprendre aux François qui l'ignorent
Cet excès de vertu du maître qu'ils adorent.
Peuple, ton souverain veut s'exposer pour toi.
Et l'on te blâme encor d'idolâtrer ton roi!
(à Edouard.)
Non, seigneur, ce cartel, qu'en frémissant j'admire,
Non, il n'aura jamais l'aveu de notre empire.
Mais... Melun dans ces lieux?

SCENE IV.

EDOUARD, ALIENOR, MELUN, MAUNI, LE HÉRAUT D'ARMES; GARDES.

ALIÉNOR.

Ah! comte, savez-vous
Pour quel dessein le roi vient de nous tromper tous?

MELUN.

J'ai surpris, dévoilé, publié ce mystere;
Et j'accours, sur le cri de notre armée entiere,
Désavouer du roi l'imprudente valeur,
Et rompre ce combat, vain projet d'un grand cœur.
Oui, prince, c'est en vain qu'il ouvre la carriere.
Tous nos cœurs à Valois serviront de barriere.
Non pas que le succès alarme nos esprits;
Mais pour mon roi vainqueur voyons-nous quelque prix?
Quand il vient hasarder le sceptre de la France,
Celui de l'Angleterre est-il dans la balance?
Avez-vous consulté votre sénat jaloux?
Ce combat inégal n'a de prix que pour vous.
Je sais que pour Valois, le meilleur de nos princes,
Notre sang épargné vaut toutes vos provinces;

Mais, seigneur, le répandre est notre premier bien,
Puisqu'il en est avare, et prodigue du sien.
D'ailleurs, maître de tout, l'est-il de sa personne?
Peut-il à d'autres rois transporter sa couronne,
Aux mains d'un étranger l'exposer aujourd'hui?
La loi qui fait le prince est au-dessus de lui.
Quand vous immoleriez Philippe et ses fils même,
Vainement votre front attend son diadème:
Tout le sang des Capets coulât-il par vos coups,
Les derniers des François ont des droits avant vous.
Je parle au nom des grands, du peuple, et de l'armée.
Mes devoirs sont remplis.

(ils sortent avec le héraut d'armes.)

SCENE V.

EDOUARD, ALIENOR, MAUNI, GARDES.

EDOUARD, furieux

O colere enflammée...!
L'accord de deux rivaux n'est donc qu'un vain bonheur...!
Ingrate nation qu'a chéri mon erreur,
Je vais justifier l'horreur que je t'inspire:
Qui ne peut te soumettre osera te détruire.
Si je ne puis régner dans les murs de Paris,
Tremble, je régnerai sur leurs sanglants débris.
C'est ici le dépôt de vengeance et de haine
D'où j'enverrai la mort aux rives de la Seine;
Je ferai de la France un plus affreux désert
Que celui qu'à mes yeux ces remparts ont offert:
On verra, sous les coups d'un vainqueur et d'un maître,
Dans la flamme et le sang vos cites disparoître:
Que de la Loire au Rhin, des Alpes aux deux mers,

Des nuages de cendre obscurcissent les airs ;
Qu'immolés à l'instant, ce maire et ses complices
D'un courroux immortel consacrent les prémices.

(il tombe dans un fauteuil, tout hors de lui.)

MAUNI.

Seigneur...

ÉDOUARD.

Allez, vous dis-je.

ALIÉNOR.

O transports pleins d'horreurs !
Altiere ambition, voila donc tes fureurs !
Tu fais de l'homme un tigre ; et ta rage effrénée...

ÉDOUARD, s'apercevant que Mauni ne part point.

Avez-vous entendu la loi que j'ai donnée ?
Qu'on les mene à la mort.

MAUNI, sans dureté.

J'ai suivi vos drapeaux
Pour guider vos soldats et non pas vos bourreaux :
Seigneur, je vous l'ai dit, et vous devez m'en croire.
Plus que votre faveur je chéris votre gloire :
L'Anglois n'est point esclave en vous devant sa foi :
Vous m'avez confié la gloire de mon roi,
C'est un dépôt sacré dont j'aimois à répondre ;
Si vous le retirez, j'en vais gémir à Londre.

ÉDOUARD, toujours assis.

(à un officier.)

Téméraire ! sortez... Vous, allez m'obéir.

(Mauni et l'officier sortent.)

ALIÉNOR.

Harcourt vous abandonne, et Mauni va vous fuir !
O maire de Calais, sois sûr de ta vengeance !
Ton rival de ta mort va répondre à la France.

ÉDOUARD, se levant.

Comment ! ce vil sujet, vous l'égalez à moi ?

ALIÉNOR.

Un sujet vertueux, s'immolant pour son roi,
Vaut bien un roi, seigneur, cruel dans sa victoire,
Embrasant l'univers pour une ombre de gloire.
Vous, vassal de la France et sujet de Valois,
Du sang que vous versez vous rendrez compte aux
lois :
Par vos rebellions les champs de l'Aquitaine
Reviendront pour jamais sous la main suzeraine.
Vos neveux, dépouillés de ce fief paternel,
Maudiront l'artisan d'un désastre éternel.
Né pour être l'exemple et l'amour de la terre,
Vous serez le fléau même de l'Angleterre;
Et l'humanité sainte, expirant dans les pleurs,
Viendra vous reprocher des siecles de malheurs.

SCENE VI.

EDOUARD, HARCOURT, ALIENOR; GARDES.

HARCOURT.

Edouard, j'ai rendu vos fureurs légitimes.
Mes soins à l'échafaud arrachent vos victimes;
Elles sont maintenant près du camp de mon roi.

ÉDOUARD.

Perfide, oses-tu bien...

ALIÉNOR, *avec une joie tranquille.*

Il est digne de moi.

ÉDOUARD.

Quoi! ces François si fiers, qui bravoient le supplice,
S'abaissent, pour le fuir, au plus lâche artifice?

HARCOURT.

Non. Je les ai trompés sans paroître à leurs yeux.
A peine le héraut est entré dans ces lieux,

J'ai publié, seigneur, qu'en vos mains apportée,
A l'instant leur rançon venoit d'être acceptée;
J'ai supposé votre ordre, et hâté leur départ;
Avant Melun lui-même ils quittoient ce rempart.
Votre armée, autour d'eux chantant leur délivrance,
Confirmoit leur erreur et servoit ma prudence.
Entendez-vous ces cris? Tous les cœurs sont jaloux
De vanter les vertus que j'annonçois en vous.
Pour ces infortunés je vous donne ma vie:
Qui causa leur malheur pour eux se sacrifie;
C'est le moindre devoir. Remplissez donc vos vœux;
Rassemblez sur moi seul leurs supplices affreux...

ÉDOUARD.

Tu les as mérités.

HARCOURT.

Ce n'est point quand mon zele
Vient de vous épargner une honte éternelle;
Mais lorsque, trahissant mon prince et mon pays,
J'ai porté la victoire à leurs fiers ennemis.

(à Aliénor.)

Ah! j'en pleure de honte. Ah! dites à mon maître
Que je meurs son sujet, et digne enfin de l'être.

(avec transport.)

J'abjure entre vos mains le serment détesté
Qu'à son rival heureux ma fureur a prêté...

ÉDOUARD.

Traître! qui m'as promis comme au roi légitime...

ALIÉNOR.

Le parjure est vertu quand on promit le crime.

ÉDOUARD.

Votre amour fait son crime et sa perte en ce jour.

ALIÉNOR.

Il s'immole à sa gloire, et non à mon amour.
Mais l'amour peut enfin reprendre sa puissance;
Il ne fut point son guide, il est sa récompense.

Cher Harcourt! je te rends et te prouve ma foi;
Je mourrai ton amante, et mourrai près de toi.
Que vois-je?

ÉDOUARD.

Ciel!

SCENE VII.

EDOUARD, HARCOURT, ALIENOR, MAUNI, SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLETUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS; GARDES.

HARCOURT, à Saint-Pierre.

C'est vous!

SAINT-PIERRE, à Harcourt.

J'ai su votre artifice;

(à Edouard.)

Et vous voyez, seigneur, si j'en suis le complice.
Nous marchions, regrettant un glorieux trépas;
Mais le brave Melun vient d'atteindre nos pas:
Son trouble à notre aspect, sa joie embarrassée,
De soupçons importuns ont rempli ma pensée.
J'ai pressé sa franchise: à notre fermeté
Sa candeur héroïque a dû la vérité.
O mon roi! quel amour! quels exemples sublimes!
Tu hasardois tes jours... Reprenez vos victimes,
Seigneur. Sur mon pays quels que soient vos projets,
Vous connoissez enfin le maître et les sujets.

ÉDOUARD.

Je demeure interdit.

(il reste appuyé sur un fauteuil.)

HARCOURT, à Saint-Pierre.

Ah! la mort nous rassemble;

Vous ne trahirez pas tous mes desirs ensemble.
(à Aliénor.) (prenant la main de Saint-Pierre.)
Adieu... Marchons, amis.
(ils font un pas en silence.)

AURELE, regardant Edouard et son pere.

Je cede à mon effroi.
Seigneur...
(il se jette aux pieds d'Edouard.)

SAINT-PIERRE, se retournant

Mon fils aux pieds d'un autre que son roi!

AURELE, à son pere.

Oui, j'ose demander (c'est ma seule priere)
(à Edouard.)
De mourir le premier... loin des yeux de mon pere.
Seigneur, songez au vôtre... Ah! quand des fers brûlants
Etoient prêts de percer et d'embraser ses flancs;
Si, tombant aux genoux de son juge inflexible,
Vous eussiez vu ce tigre à vos pleurs insensible,
Le frapper, vous couvrir de son sang paternel...
Vous fûtes malheureux, et vous êtes cruel!

SAINT-PIERRE, relevant son fils.

Leve-toi. Je rougis...

ÉDOUARD.

Où suis-je? et quel murmure,
Quels cris attendrissants jette en moi la nature!

ALIÉNOR.

Ah! seigneur, gardez-vous d'en étouffer la voix;
Le monde est trop heureux quand elle parle aux rois.

ÉDOUARD.

Par tant de traits puissants mon ame est pénétrée.
Quel bandeau tombe enfin de ma vue égarée?
De combien de héros je suis environné!
Par combien de vertus je me sens condamné!
Ma fiere ambition m'alloit conduire au crime.

Gloire, idole des rois, le peuple est ta victime.
Ah! je veux me punir; je le veux; je le dois...
O ciel! quel sacrifice il faut faire à Valois...!
Mais n'importe... vivez, ô généreux courages...!

AURELE.

Mon pere!

ÉDOUARD.

De la paix soyez les premiers gages;
Allez. Si vos vertus ont aigri mon courroux,
D'un roi que vous servez on peut être jaloux.
(à Harcourt.)
Toi, qui les as sauvés de ma fureur extrême,
Tu me rends à l'honneur, je te rends à toi-même;
Retourne vers ton roi. Qu'il juge par ce don
Si de son ennemi je veux garder le nom.
En vain, depuis trois ans, l'infortune l'accable,
Un peuple si fidele est un peuple indomtable.
Lorsque sur les François je prétendis régner,
Je cherchois leur amour, que j'espérois gagner:
Mais il faudroit les vaincre en tyran sanguinaire:
S'il n'est un don des cœurs, le sceptre peut-il plaire?
Je renonce à leur trône.

MAUNI, avec fermeté.

Ah! je vous reconnois;
Voilà le noble orgueil d'un cœur vraiment anglois!

ÉDOUARD, prenant la main de Mauni.

C'est par d'autres vertus qu'on va me reconnoître;
Je veux faire aux François regretter un tel maître.

SAINT-PIERRE.

Seigneur, par vos vertus, attendez des François
Respect, estime, amour, et non de tels regrets.
Daignez en ce moment recevoir notre hommage.
L'honneur d'un beau trépas a flatté mon courage;
Mais je vais vous devoir le bien de mon pays:
Ma vie est un présent qui m'est doux à ce prix.

ALIÉNOR.

Grand prince, avec mon roi que de nœuds vous rassemblent !
Le ciel fit pour s'aimer les cœurs qui se ressemblent.
Ah ! de l'humanité rétablissez les droits ;
A l'Europe tous deux faites chérir ses lois ;
Que par vous des vertus cette mere féconde
Soit la reine des rois, et l'oracle du monde.

FIN DU SIEGE DE CALAIS.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS CE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE ET DU PREMIER VOLUME.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES

CLASSIQUES FRANÇAIS.

DE L'IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,

RUE DU COLOMBIER, N° 30, A PARIS.

ŒUVRES CHOISIES

DE

DE BELLOI.

—

TOME DEUXIÈME.

PARIS,
LIBRAIRIE DE LECOINTE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.
1830.

GASTON ET BAYARD,

TRAGEDIE EN CINQ ACTES.

1771.

ACTEURS.

GASTON DE FOIX, duc de Nemours, vice-roi de Milan.

LE CHEVALIER BAYARD.

ROVERE, DUC D'URBIN, neveu du pape Jules II.

LE DUC D'ALTEMORE, Napolitain.

LE COMTE AVOGARE, seigneur bressan.

EUPHEMIE, sa fille.

D'ALEGRE.

UN VIEILLARD.

SUITE DE CHEVALIERS ET DE SOLDATS FRANÇOIS ET ITALIENS.

La scene est dans la citadelle de Bresse.

GASTON ET BAYARD,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une galerie de l'arsenal de la citadelle de Bresse. On y voit des drapeaux, des arquebuses, des canons démontés, des piles de boulets, et tout l'appareil de la guerre.

SCENE PREMIERE.

AVOGARE, BAYARD, SUITE DE FRANÇOIS.

(Bayard donne, en entrant, son bouclier et sa lance à son écuyer.)

AVOGARE.

Du camp vénitien les foudres impuissants
Vont en vain seconder les efforts des Bressans;
Nous bravons désormais une ville rebelle;
Vous êtes avec nous, les dangers sont pour elle;
Votre seule présence affermit ce rempart;
On ne prend plus un fort ou commande Bayard.
Voyez sur tous ces fronts la confiance empreinte;
L'alégresse en mon ame a remplacé la crainte.
Moi qui suis né Bressan, mais dont le cœur français
A votre prince, à vous, s'est donné pour jamais,

De mes concitoyens et de mes premiers maîtres
J'ai craint le coup fatal qui menace les traîtres.
Vous venez en ce jour sauver ma fille et moi!
Un héros a donc su, pour nous prouver sa foi,
Avec un escadron percer toute une armée!
En dois-je être surpris après sa renommée?
Bayard a-t-il jamais compté ses ennemis?
Bayard a-t-il jamais négligé ses amis?

BAYARD.

Tous les objets sacrés de mon culte suprême,
Dieu, la France, l'honneur, l'amitié, l'amour même,
De Milan, vers ces lieux, ont fait voler Bayard:
Mais, sans votre constance, il arrivoit trop tard.
François, recevez tous mon légitime hommage.
J'ai peine à concevoir que l'excès du courage
Ait, douze jours entiers, contre trois camps unis,
Défendu des remparts si foiblement munis.
Heureux, dans le moment qu'une atteinte cruelle,
Enchaînant de Durfort la vaillance et le zele,
Ravit à vos besoins et sa tête et son bras,
Que je puisse m'offrir pour pere à ses soldats!
J'ai visité ce fort. On cache aux cœurs timides
Un péril qu'on avoue aux ames intrépides.
Si Gaston, dans cinq jours, ne vient nous secourir,
Au même lit d'honneur nous pouvons tous mourir.
Ce prince est triomphant, Bologne est délivrée;
Mais par un long chemin Bresse en est séparée:
N'espérons qu'en nous même, et sachons tout braver;
Mépriser notre vie est l'art de la sauver.
Un des chefs assiégeants, que sa vertu renomme,
Urbin, neveu chéri du pontife de Rome,
Exige un entretien dont je me sens confus;
Il vient m'offrir la honte, et doute d'un refus!
Prêtons à la valeur l'appui de la prudence;
Près du palais des ducs la place est sans défense;
De la mollesse altiere abattez les lambris,

Et changez en remparts leurs utiles débris:
Que derriere vos murs de profondes tranchées
Reçoivent du Gardzo les ondes épanchées:
Mes mains vous aideront à ces nobles travaux,
Qui vont multiplier, prolonger les assauts.
Différons notre perte, et vengeons-la d'avance;
De nos derniers soupirs rendons compte à la France:
Tout guerrier qui retient de nombreux ennemis,
Mourant un jour plus tard, peut sauver son pays.
(il fait signe à la suite de se retirer.)

SCENE II.

AVOGARE, BAYARD.

BAYARD.

Avogare, quel sort menace notre armée!
Au cœur de l'Italie on la tient enfermée.
Pour couper la retraite à nos François trahis,
De Bresse, en un moment, les remparts envahis
De Venise et de Rome ont reçu les cohortes.
Quelle infidele main leur a livré vos portes?

AVOGARE.

On l'ignore, seigneur.

BAYARD.

Mais le brave Durfort
Croit qu'un traître inconnu l'a suivi dans ce fort.
Jugez des sentiments dont mon ame est atteinte;
Pour Euphémie et vous je connoîtrai la crainte.
Sans le revers fatal qui nous presse en ce jour,
J'allois hâter l'hymen promis à mon amour,
Ces nœuds où mon devoir, où mon penchant me livre;
Ces nœuds par qui l'Etat m'ordonne de revivre.
Depuis que votre fille a captivé mon cœur,
Le sien est la conquête où prétend ma valeur:

De tous nos chevaliers telle est la loi chérie.
Quand Charles, ce grand roi, foudre de l'Italie,
Qui de Suze au Sardo vainquit en se montrant,
De l'honneur à mes vœux daignoit ouvrir le champ :
« De la beauté, dit-il, va mériter l'hommage ;
« L'amour dans un grand cœur sait doubler le cou-
« rage. »
J'ai suivi ses leçons, j'ai servi la beauté.
Mais nul objet en moi n'avoit encor porté
Cette ardeur inquiette, active, impatiente,
Ce désordre qui plaît, ce plaisir qui tourmente,
Ces transports qu'on ne sent dans son cœur étonné
Qu'en rencontrant le cœur qui nous fut destiné
Quoi ! dans ces jours plus doux où mûrit la jeunesse,
Euphémie à mes sens inspira cette ivresse !
Ah ! je mourrois heureux, armé pour son secours !
Elle me rend plus chers les périls où je cours :
Mourir pour ce qu'on aime, en servant la patrie,
C'est la plus digne fin de la plus belle vie.

AVOGARE.

Bayard, dans nos malheurs j'entrevois quelque espoir ;
Et, quand le duc d'Urbin s'empresse pour vous voir,
Ce n'est pas annoncer un projet ordinaire :
On connoît à quel point Rome vous considere.
Quels que soient ses desseins, je vous l'ai dit, seigneur,
C'est à vous pour jamais que s'est voué mon cœur ;
Avogare vous aime avant d'aimer la France ;
Ma fortune, ma vie est en votre puissance,
Soyez maître : ordonnez de ma fille et de moi...
Mais que nous eut 'Alegre ?

SCENE III.

AVOGARE, BAYARD, D'ALEGRE.

D'ALEGRE, à Bayard.

Ami, sur votre foi,
Urbin vient d'arriver ; le voici qui s'approche.

BAYARD, à Avogare qui se retire.

Vous nous laissez?

AVOGARE.

Je fuis sa plainte et son reproche.

SCENE IV.

LE DUC D'URBIN, BAYARD.

(Ils s'asseyent après les premiers mots.)

URBIN.

Chevalier, qu'il m'est doux d'offrir à vos vertus
Des honneurs assez grands pour être inattendus !
Le pontife romain, l'auguste république
Devant qui s'est brisé l'orgueil asiatique,
Le roi qui tient l'Espagne et Naples sous ses lois,
Enfin l'heureux César dont l'empire a fait choix :
Jule, Maximilien, Ferdinand, et Venise,
De ma voix, près de vous, empruntent l'entremise.
Après ces noms fameux, sans en être éclipsé,
Le grand nom de Bayard a droit d'être placé :
Un guerrier qui soutient ou renverse les trônes
Dans ses humbles foyers traite avec les couronnes,
Et ma fierté se plaît à voir les souverains
Rechercher mon égal, qui seul fait leurs destins.

Quand la gloire unissoit et Louis et Rovere,
Les armes et mon cœur vous avoient fait mon frere ;
J'ai plaint votre pays trop ingrat envers vous.
De payer vos talents d'antres rois sont jaloux.
Vous pressentez déja quel intérêt m'appelle;
Ce n'est pas de traiter pour cette citadelle,
Où vous-même, apportant des secours superflus,
Ne pouvez qu'augmenter le nombre des vaincus.
De nos confédérés la sage politique,
Levant enfin son voile, à tous les yeux s'explique;
L'Europe l'applaudit: ils veulent pour jamais
De l'Italie entiere exiler les Français,
Les contenir enfin dans les justes limites
Qu'à leurs états nombrenx les Alpes ont prescrites.
De quatre souverains les guerriers vont s'unir,
Et pour leur chef suprême on voudroit vous choisir
Le duc d'Urbin s'honore,aux champs de la victoire,
D'être un premier soldat utile à votre gloire:
Jule, à vous acquérir, montre le plus d'ardeur;
Il sait ce qu'il vous doit, et que votre grand cœur
Daigna sauver ses jours que vous vendoit un traître.

BAYARD.

Eh bien! pour s'acquitter, Jule m'invite à l'être!

URBIN.

Vous ne le serez point: et l'on peut sans effroi,
Pour servir Rome et Jule, abandonner un roi.
Trop d'exemples d'ailleurs ont appris à la France
Qu'un grand homme appartient à qui le récompense.
Bien plus, le souverain que nous servons par choix
Sent qu'il nous doit un prix de nos moindres
exploits:
Celui qui tient snr nous ses droits de la naissance
Croit souvent se manquer par la reconnoissance.

BAYARD.

Un pontife m'exhorte à violer ma foi!
Des chrétiens mieux que lui je connois donc la loi!

Dieu dit à tout sujet, quand il lui donne l'être :
« Sers, pour me bien servir, ta patrie et ton maître ;
« Sur la terre à ton roi j'ai remis mon pouvoir :
« Vivre et mourir pour lui, c'est ton premier devoir ».
En rappelant nos cœurs à cette loi suprême,
Un pontife devient l'organe de Dieu même ;
Mais, seigneur, quand sa voix combat l'ordre du ciel,
C'est l'homme alors qui parle, et l'homme criminel.
En vain d'un rang sacré Jule exalte l'empire,
Lui qui, soufflant par-tout la fureur qui l'inspire,
Du pied des saints autels embrase l'univers ;
Lui, dont le front blanchi par quatre-vingts hivers,
Etale dans un camp le mélange bizarre
De l'airain des guerriers au lin de la tiare ;
Qui dans Mirande enfin vint lui-même assiéger,
Dépouiller l'orphelin qu'il devoit protéger.
Ne croyez pas pourtant que mon erreur sinistre
Rejette sur l'autel l'opprobre du ministre :
Dépend-il en effet des vices d'un mortel
De dégrader le nom, les droits de l'Eternel ?
Sont-ils moins saints pour nous, quand Jule les profane ?
Le crime avilit-il la loi qui le condamne ?
Je sépare deux noms qu'on veut associer ;
Je révere un pontife, et combats un guerrier.
Quant à Maximilien, que pourrois-je en attendre ?
Il ne séduiroit pas un cœur fait pour se vendre.
Ferdinand s'applaudit alors qu'il trompe un roi :
Est-ce avec un soldat qu'il garderoit sa foi ?
Pour Venise, il est vrai, j'estime son courage ;
Surprise par la foudre, elle a bravé l'orage ;
Au sénat des Romains jaloux de ressembler,
Son sénat vit sa perte, et sut n'en point trembler ;
Entre ses ennemis sa politique habile
Sema par l'intérêt une discorde utile ;
De ce Jule, autrefois son ardent oppresseur,

Venise maintenant se fait un défenseur,
Et sait contre Louis armer pour sa querelle
Tous les rois qui d'abord armoient Louis contre elle.
Mais l'Europe verra le monarque français
Trahi par ses égaux, et non par ses sujets.
Vous connoissez ce roi si digne de son trône:
Qu'il a des droits sur nous, sans ceux de sa couronne!
L'amour, jusqu'au transport, naît à son doux aspect;
Jamais jusqu'à la crainte on ne sent le respect;
Cœur intrépide et tendre, ame simple et sublime,
Bienfaiteur de la terre, et guerrier magnanime,
Il défend les états qu'il tient de ses aïeux:
Mais il est né trop grand pour être ambitieux.
Jule a pu soupçonner ce généreux systême;
On doute des vertus qu'on n'auroit pas soi-même;
On croit que Louis veut tout ce qu'il peut vouloir,
Qu'un roi regle toujours ses droits sur son pouvoir.
Un monarque, un François refuser la victoire!
Je pardonne aux mortels d'être lents à le croire.
Vous, qui sous d'autres rois voulez me voir servir,
Vous choisiriez le mien si vous pouviez choisir.

URBIN.

J'admire votre maître et ses vertus augustes:
Ses froideurs envers vous n'en sont pas moins injustes.
Pour tant d'autres guerriers s'ouvrant de toute part,
Sa main semble toujours s'écarter de Bayard.
Et quel est, dites-moi, le prix de vos services?

BAYARD.

Eux-mêmes. Je sais voir, en dédaignant leurs vices,
Des guerriers courtisans disputer les faveurs,
Mendier les trésors même avant les honneurs;
Et, toujours mécontents des grâces qu'ils reçoivent,
Vendre à leur souverain des talents qu'ils lui doivent.
Si Louis donne enfin à l'importunité
Ce que la vertu simple avoit mieux mérité:

Pour garder à l'Etat ses appuis nécessaires,
Des cœurs intéressés les rois sont tributaires;
Il faut qu'en les plaignant leurs plus dignes sujets
Laissent au plus avide emporter les bienfaits :
Et j'aime mieux, seigneur, qu'on dise avec justice :
« Louis doit à Bayard le prix d'un long service »;
Que si la France et vous en secret murmuriez
De voir, des biens publics, mes exploits trop payés.
(avec plus de chaleur.)
Mais, que dis-je ? à mon choix Louis me récompense ;
Dès qu'il voit un laurier, il l'offre à ma vaillance ;
Dès que pour la patrie il craint quelque hasard,
Le poste du péril est celui de Bayard ;
Il me mèt le premier sous l'aile de la gloire,
Il veut tenir de moi sa premiere victoire :
Son jeune successeur, ce généreux Valois,
Qui soupire en secret au bruit de nos exploits,
Dans les armes déja m'a choisi pour son pere ;
Il veut qu'arbitre un jour de sa vertu guerriere
Un sujet donne aux rois le sceau de la valeur.
Où sont les dignités qui valent cet honneur ?

URBIN.

Pourquoi donc, aujourd'hui que la France en alarmes
Voit tant de rois ligués l'accabler de leurs armes,
Louis vous ravit-il ces moissons de lauriers ?
Pourquoi nommer Gaston le chef de vos guerriers ?
A combattre sous lui pouvez-vous vous contraindre ?
N'en rougissez-vous pas ?

BAYARD.

Je n'ai point à me plaindre ;
Frere du roi d'Espagne, et neveu de mon roi,
Nemours n'est-il pas né pour commander sur moi ?

URBIN.

Mais sa jeunesse extrême...

BAYARD.

Eh ! que fait sa jeunesse

Lorsque de l'âge mûr je lui vois la sagesse?
Profond dans ses desseins, qu'il trace avec froideur,
C'est pour les accomplir qu'il garde son ardeur:
Il sait défendre un camp et forcer des murailles.
Comme un jeune soldat desirant les batailles,
Comme un vieux général il sait les éviter;
Je me plais à le suivre, et même à l'imiter;
J'admire sa prudence, et j'aime son courage,
Avec ces deux vertus un guerrier n'a point d'âge.

URBIN, se levant.

Bayard peut commander, et Bayard veut servir!
Tout le fruit de mon zele est donc un repentir?

BAYARD, qui s'est levé en même temps.

Non. Je vais de mon sort vous faire ici l'arbitre.

URBIN, surpris.

Moi?

BAYARD.

Nous nous estimons, seigneur à plus d'un titre.
Parlez vrai. Si ma foi cédoit à vos discours,
Serois-je en votre cœur ce que j'y fus toujours?

URBIN, après un moment de réflexion.

Je t'imite, Bayard, et je te parle en homme;
Non plus en courtisan du monarque de Rome:
J'allois, si par mes soins il t'avoit corrompu,
Applaudir son bonheur, et pleurer ta vertu.

BAYARD, l'embrassant.

Va, le frere chéri que m'ont donné les armes,
Ne versera sur moi que d'honorables larmes.

URBIN, affectueusement.

Tu veux que j'en répande, et tu m'en vois frémir.
Est-ce en jeune insensé qu'ici tu dois périr?
En comptant sur Nemours ta sagesse est trompée.
D'épais et longs frimas la terre détrempée,
Tant de marais profonds, de fleuves débordés,
Par nos fiers Albanois défendus et gardés,
Opposent à sa marche une sûre barriere:

Eh! comment pensez-vous que son armée entiere,
Ce pesant appareil de cent foudres d'airain,
Ces soldats combattus par le froid et la faim,
Poursuivis, tourmentés d'éternelles alarmes,
Foibles, et succombant sous le poids de leurs armes
Vont, par de tels chemins, jusqu'à vous accourir?
Le libre voyageur a peine à les franchir.
Daignez vous rendre à moi...

BAYARD.

Comment! Bayard se rendre!

URBIN.

Les débris de ce fort ne peuvent se défendre;
Vois le bronze, tombant de son appui brisé,
Attendre encore en vain le salpètre épuisé:
Vois ces remparts ouverts, ces portes ébranlées,
Ces fossés tout remplis de vos tours écroulées...

BAYARD, qui, pendant les derniers vers, a témoigné quelque impatience, et s'est avancé vers une porte de la galerie.

Amis, approchez-vous.

URBIN.

Et pourquoi ces soldats?

BAYARD, s'appuyant sur l'un d'eux.

Voici d'autres remparts dont vous ne parlez pas.
Voyez ces vieux guerriers, fiers de leurs cicatrices,
De vingt assauts bravés redoutables indices:
Ils ne veulent sortir de ces fossés sanglants
Que sur un pont formé d'ennemis expirants.

SCENE V.

LE DUC D'URBIN, ALTEMORE, BAYARD, D'ALEGRE, SUITE.

BAYARD.

Mais... l'ami de Gaston! l'intrépide Altémore!

ALTÉMORE, à Bayard.

Gaston lui-même arrive.

BAYARD.

Ah ciel! J'en doute encore.

URBIN, avec le plus grand étonnement.

Le prince...?

BAYARD.

Et son armée?

ALTÉMORE.

Est au pied de ces tours.

BAYARD.

(après s'être regardés lui et le Duc avec une surprise mêlée d'admiration.)

Que notre étonnement doit honorer Nemours!
Guerriers, depuis vingt ans admirés sur la terre,
Allons apprendre encor les secrets de la guerre.
Aurions-nous projeté ce qu'il fait aujourd'hui?
Eh bien! doit-on rougir de commander sous lui?
Vers notre camp, seigneur, votre retraite est libre:
Annoncez ce prodige à vos héros du Tibre;
Sur ses bords, quelque jour, nous pourrons nous revoir:
Je me rends vers mon chef, et cours le recevoir.

SCENE VI.

LE DUC D'URBIN, ALTEMORE; AVOGARE, entrant furtivement après que Bayard est sorti.

ALTÉMORE, au Duc, après avoir regardé si tout le monde est sorti.

Nemours veut des Bressans attaquer les murailles,
Seigneur : ne tentez point le destin des batailles.
Que, par un feint traité, dans la ville introduit,
Ce prince avec les siens expire cette nuit :
Vous verrez mon projet dans les mains de Pescaire;
Seul, des foudres nouveaux il connoît le mystere :
Ferdinand l'a chargé de servir mes desseins;
Et, chef des Espagnols réunis aux Romains...

URBIN.

Arrêtez. Sans l'aveu de Rome et de Venise,
(en regardant Avogare.)
Ferdinand peut payer deux traîtres qu'il méprise :
Je ne veux point entrer dans vos lâches complots,
Et je vais en héros combattre des héros.
Vos infâmes secours flétriroient ma victoire.
Je triomphe sans honte, ou succombe avec gloire.
Adieu.

SCENE VII.

ALTEMORE, AVOGARE.

ALTÉMORE.

Ne craignez rien de sa fausse vertu,
Seigneur : il n'est pas maître, et son camp m'est vendu.
Du retour de Gaston l'extrême diligence,

Changeant tous nos projets, sert mieux notre espérance;
Les François, empressés d'accourir vers ces murs,
Viennent se réunir dans des piéges plus sûrs;
J'aime à voir, par leurs soins, notre attente remplie;
Nous allons d'un seul coup délivrer l'Italie.

AVOGARE.

Quel jour serein vient luire à mes yeux affligés!
Mon épouse et mon fils, vous serez donc vengés!
Vous fûtes des François les premieres victimes.
Pour préparer mes coups, hélas! trop légitimes,
Depuis deux ans entiers ma tranquille fureur
Par cent détours obscurs se traîne avec lenteur;
Qu'elle se leve enfin dans ce jour de vengeance,
Et d'un fer imprévu frappe avec assurance.
Mes tyrans à ma foi semblent s'abandonner,
Leur crédule candeur ne sait rien soupçonner:
Affectant sur mon fils une douleur commune,
J'accusai de sa mort la guerre et la fortune;
Je sus flatter Nemours qu'à force de bienfaits
Il consoloit ce cœur ulcéré pour jamais:
Bayard croit à sa main ma fille réservée:
Ils sont loin de penser que, par moi soulevée,
Bresse ait reçu de moi des armes, des soldats,
Par ces longs souterrains qu'ils ne connoissent pas:
Et, cette nuit encor, ma garde conjurée
De ce fort aux Bressans alloit ouvrir l'entrée.

ALTÉMORE.

Seigneur, de mes complots, pour vous seul entrepris,
Votre fille d'abord fut la cause et le prix;
Vous m'offriez sa main, je vous voyois en pere;
J'osois tout pour venger votre fils et sa mere.
Né dans Naple, et banni par son usurpateur,
Je le vois dans ces lieux me rendre sa faveur:
Ferdinand, pour priver Nemours de la couronne

Que Naples lui destine, et que Louis lui donne,
Vient de m'encourager par des bienfaits nouveaux
A tromper l'amitié de ce jeune héros;
Il me rend en secret le duché d'Altémore;
Du nom de vice-roi sa main me flatte encore:
Mais par un soin plus cher je me sens enflammé;
Nemours est mon rival, et mon rival aimé.

AVOGARE.

Va, je le soupçonnois, lorsque ma loi sévere
A ta naissante ardeur prescrivit le mystere:
De ta contrainte, ami, vois les heureux effets;
Euphémie et Gaston te livrent leurs secrets:
Ils ignorent ma haine et notre intelligence.
Mais pourquoi leur amour dans l'ombre du silence...?

ALTÉMORE, vivement.

Nemours à son amante avoit donné sa foi
De ne rien déclarer sans l'aveu de son roi;
Il vient de l'obtenir, et mes justes alarmes...

AVOGARE.

Pour combattre leurs feux j'ai de puissantes armes.
Quand Bayard apprendra qu'on cherche à lui ravir
Celle qu'en digne amant il croyoit obtenir;
Lui, dont le bras vengeur, disputant Euphémie,
Du fier Sotomaiore a terminé la vie...

ALTÉMORE, très vivement.

Ciel! je vais l'un par l'autre immoler mes rivaux!
France, en les divisant, on perd tous tes héros;
Par leurs jaloux débats nous donnant la victoire,
L'amour, pour les aigrir, est plus fort que la gloire,
De la même beauté quand leurs cœurs sont épris,
Il ne faut qu'un regard pour perdre deux amis.

AVOGARE.

Ah! si l'amour entre eux n'arme point la vengeance,
Il va des grands objets distraire leur prudence,
Et détourner leurs soins, par un désordre heureux,

Loin des piéges mortels rassemblés autour d'eux.
Viens et tâchons sur-tout de leur rendre la ville...

ALTÉMORE.

Oui : leur perte y devient plus sûre et plus facile :
Là, le gouffre enflammé sous leurs pas va s'ouvrir ;
Ce n'est qu'en y tombant qu'on le peut découvrir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AVOGARE, EUPHEMIE.

EUPHÉMIE.

Mon pere...!

AVOGARE, en fureur.

Non. Ma haine en est plus affermie.

EUPHÉMIE.

Croyez que vos secrets gardés par Euphémie...

AVOGARE.

Va, tu m'en répondras, puisqu'ils sont dans ta main :
Je vois que tu sais tout, et je nîrois en vain.
Quel perfide à tes yeux dévoila ce mystere ?

EUPHÉMIE.

Un mortel vertueux dont le nom se doit taire.

AVOGARE.

Je saurai le connoître ; il mourra par mes coups.
(plus tranquillement.)
Mais Gaston s'est flatté de se voir ton époux ;
Il croit que tu réponds au feu qui le dévore.

EUPHÉMIE.

Eh ! peut-il se tromper quand il croit qu'on l'adore ?
Mon ame s'ouvre à vous pour mieux vous attendrir.
Avant de voir Nemours j'appris à le chérir ;
Au récit de sa gloire en tous lieux répandue,

D'un trouble intéressant je me sentois émue :
Au bruit de ses périls on me voyoit pâlir ;
Ses exploits en secret sembloient m'enorgueillir :
Mon cœur vers ces climats appeloit sa vaillance ;
J'osois lui souhaiter, dans mon impatience,
Des triomphes nouveaux, de nouvelles vertus,
Et mes vœux chaque jour se voyoient prévenus.
Les lauriers d'Agnadel venoient d'orner sa tête,
Lorsque par un assaut Bresse fut sa conquète :
Vous vîtes sa valeur, sa grâce, ses bienfaits,
Enchanter tous les yeux surpris et satisfaits:
Comme il daigna pleurer sur le sort de mon frere,
Victime, en cet assaut, d'un zele téméraire !
Mais avec quel respect ses dons consolateurs
Versoient autour de nous l'oubli de nos malheurs
Vous en fûtes touché. Bayard, en son absence,
Ignorant notre amour, brigua notre alliance ;
Je n'eus point de raison pour rejeter sa foi
Tant que Nemours m'aima sans l'aveu de son roi.
Hélas! à s'enflammer la passion plus lente
Dans une ame sévere en est plus violente ;
Bayard ne cede point. Ciel ! vais-je être aujourd'hui
Un flambeau de discorde entre Nemours et lui ?
Mais un plus grand danger m'alarme pour mon pere :
On va de vos complots pénétrer le mystere ;
Et qui sait si Louis, après vos noirs détours,
Voudra permettre encor la clémence à Nemours?
Ah! pour vous faire un droit à leur bonté suprême,
Abjurez vos fureurs : avouons-les nous même ;
Il n'est point de pardon que ne puisse obtenir
L'amour mêlant ses pleurs à ceux du repentir.

AVOGARE.

Qui? moi! sacrifier à ton indigne flamme
Le plaisir de venger et mon fils et ma femme !
N'as-tu pas vu ton frere, en ce même palais,
Expirer à tes pieds sous les coups des Français?

Là, mes bras ont pressé les restes effroyables
De son corps déchiré par leurs lances coupables.
Sa main serra ma main pour la derniere fois:
Les accents étouffés de sa plaintive voix
Ne purent que nommer la vengeance et son pere;
Je la jurai sur lui, sur sa mourante mere:
Sa mere, en s'immolant près d'un fils malheureux,
Invitoit ma douleur à les suivre tous deux:
Ta barbare tendresse arrêta ma furie.
Va, c'est pour me venger que j'ai souffert la vie;
Va, tu sais que mon cœur, pour haïr les Français,
N'avoit pas attendu tous les maux qu'ils m'ont faits;
Pour fruit de leurs dédains recueillant notre haine,
Tout les abhorre ici: leur nation hautaine
Nous croit nés pour servir sous vingt tyrans divers,
Et trop heureux encor de préférer ses fers.
En vengeant ma maison, j'affranchis ma patrie:
Le ciel pour les François n'a point fait l'Italie;
De quel droit venoient-ils, du fond de leurs états,
Porter dans mes foyers le deuil et le trépas?
Du moins que, leurs malheurs consolant ma misere,
Ce jour soit le dernier pour leur armée entiere;
Que, dans toute la France, on voie avec effroi
Des peres désolés qui pleurent comme moi.

EUPHÉMIE.

Dans quel égarement la fureur vous engage!
Des aieux de Louis Milan fut l'héritage;
La naissance nous place au rang de ses sujets,
Et nous fait partager ce grand nom de Français.
A votre souverain cessez d'être infidele;
Gloire, intérêt, devoir, vers lui tout vous rappelle.
Ah! remplacez le fils que vous avez perdu
Par un fils plus illustre et plus grand en vertu;
Qui, portant avec moi votre sang sur le trône,
Fait rejaillir sur vous l'éclat de sa couronne:
Nemours met à vos pieds un sceptre glorieux,

Où n'osoit s'élever votre œil ambitieux;
Et vous, prêt à frapper son cœur qui vous révere,
Vous aimez mieux vous voir son bourreau que son pere!

AVOGARE.

Crois-tu que ma raison embrasse imprudemment
Ce fantôme de gloire offert à ton amant;
Que dans Naples jamais il garde la couronne
D'un peuple qui la brise aussitôt qu'il la donne?
Nemours est-il plus grand, plus puissant, plus heureux
Que Charle et que Louis, qu'on en priva tous deux?
S'il se voit à son tour chassé de l'Italie,
Il faudra donc le suivre; et, loin de ma patrie,
Traîner de mes vieux ans le reste infortuné,
D'un prince sans états courtisan dédaigné?
Je suis libre en ces lieux sous la loi de Venise,
Et chef d'une province à mon pouvoir soumise:
Les titres, les honneurs, sur ma tête amassés,
Sur celle de mon fils étoient encor placés.
(avec transport.)
Mon fils étoit ma gloire et ma seule espérance;
Son nom déja fameux doubloit mon existence;
Dans sa tombe, avec lui, tout est fini pour moi;
C'est un sang étranger qui doit naître de toi;
Sur la terre, à jamais, mon nom meurt et s'efface;
Les fils de ton époux ne sont rien dans ma race.

EUPHÉMIE.

Voilà comme mon sexe est ici chez les grands!
Ils nous comptent à peine au rang de leurs enfants.
Un fils, flattant leur nom d'une grandeur future,
Est aimé par l'orgueil plus que par la nature.
Mon pere, quoi! jamais l'excès de mon amour
N'amenera votre ame au plus foible retour!
Ah! j'ai droit de me plaindre, et je demande grâce.

(elle se met à genoux.)

Est-ce un bonheur pour vous de combler ma disgrace?
Votre cœur isolé n'a rien autour de soi :
Que le besoin d'aimer le tourne enfin vers moi !
Souvent à se venger mettant sa seule étude,
De ce noir sentiment on fait une habitude.
Laissez-vous entraîner par un plus doux penchant;
La nature à vos pieds jette un cri si touchant !
Hélas ! ne changez point, pour la tendre Euphémie,
En un supplice affreux le bienfait de la vie :
A l'auteur de mes jours, en sauvant sa vertu,
Je rendrai, s'il le veut, plus que je n'ai reçu.

AVOGARE.

Leve-toi. Ta priere et me lasse et m'offense.
Je n'ai, dans l'univers, de bien que ma vengeance :
(avec fureur.)
Je donnerois pour elle et mon sang et le tien;
Ton cœur dénaturé n'appartient plus au mien;
Esclave du tyran qui perdit ta famille,
Amante d'un François, non, tu n'es plus ma fille.

EUPHÉMIE.

Seigneur...

AVOGARE.

Mais quelqu'un vient. C'est l'ami de Nemours.
Perfide, livre-lui mes secrets et mes jours;
Mais tremble.

EUPHÉMIE.

Malheureuse!

(Tandis qu'elle reste dans l'accablement, Avogare sort en faisant à Altémore un signe d'intelligence.)

SCENE II.

ALTEMORE, EUPHEMIE.

EUPHÉMIE, vivement.

Ah! vous aimez mon pere :
Il a de votre exil soulagé la misere;
Il va se perdre, hélas! soyez son protecteur;
C'est moi qui de Nemours fis votre bienfaiteur;
Entre vos deux amis votre devoir vous place.

ALTÉMORE, avec une feinte surprise.

Quel discours!

EUPHÉMIE.

Prévenez leur commune disgrace...
Je vois Gaston, Bayard, de leurs chefs entourés;
Seigneur, éloignons-nous.

SCENE III.

GASTON, EUPHEMIE, ALTEMORE, BAYARD, D'ALEGRE, CHEVALIERS FRANÇOIS.

GASTON, courant à Euphémie. Il tient à la main un plan roulé.

Madame, demeurez;
Vous voyez vos soldats. Cette pompe guerriere
Aux filles des héros n'est jamais étrangere :
Un seul de vos regards, enflammant vos vengeurs,
Peut au-dessus-d'eux même élever leurs grands cœurs.
Quand c'est pour la beauté qu'ils courent à la gloire,
Les François font voler le char de la victoire.

Mais que vois-je? vos yeux semblent mouillés de
pleurs.

EUPHEMIE.

Prince, ce jour de gloire est un jour de douleurs.
Mon pere, ses dangers... les vôtres... ma patrie...!
Tout jette la terreur dans mon ame attendrie.

BAYARD.

La terreur! quand Nemours, traversant tant d'états,
Vengeur de deux cités, vainqueur dans trois combats,
Domte en si peu de jours, par un talent suprême,
Et tout l'art des humains, et la nature même!
Grâce à leur nouveau chef, qui finit leur malheur!
La gloire des François égale leur valeur:
Ils craignoient pour Milan, Jule tremble pour Rome:
(en montrant Gaston.)
Et c'est la même armée, on n'y changea qu'un homme.

GASTON.

Cet homme à son bonheur doit bien plus qu'à son art:
Avec de tels guerriers que n'eût point fait Bayard?

BAYARD, vivement.

Moi! Vos huit derniers jours valent ma vie entiere.
Votre marche savante est un coup de lumiere
Qui montre un art nouveau que vous seul possédiez:
Je mesurois l'obstacle, et vous le surmontiez.

GASTON, à Bayard.

J'ai dû mon vol rapide à mes rigueurs utiles;
J'ai banni de mon camp ce vain luxe des villes,
Qui, retardant toujours la course des héros,
Amollissoit des bras formés pour les travaux;
A ces mâles guerriers peu jaloux de leurs charmes,
Le luxe que j'ordonne est l'éclat de leurs armes.
(aux chevaliers.)
Amis, pour peu d'instants suspendons le combat;
Quatre heures suffiront aux besoins du soldat.
Je veux dans Bresse même assaillir cette armée

A l'ombre de ces tours lâchement renfermée,
Qui devroit, déployant ses bataillons nombreux,
Presser ma foible troupe, et l'écraser entre eux:
Ce prodige nouveau doit tenter ma vaillance:
Aux exploits de Fornoue accoutumons la France;
Charle y brava l'effort de trois puissants états,
Et fit plus de captifs qu'il n'avoit de soldats.
(avec une joie douce.)
Chevaliers, je réclame une autre loi chérie:
On plaît à la beauté quand on sert la patrie.
Voyons avec éclat qui de nous en ce jour
Saura, par plus d'honneur, mériter plus d'amour.
(vivement en montrant Euphémie.)
Voilà le digne objet de ma flamme fidele,
D'une ardeur que Louis permet que je révele:
Dès long-temps mon hommage a su plaire à ses yeux...

BAYARD, à part.

Ciel!

GASTON, plus vivement.

Si ce jour peut voir mon front victorieux,
Demain je veux unir, dans Bresse encor sanglante,
A sa main vertueuse une main triomphante;
Et dans Naples bientôt la guidant avec vous,
Pour la mieux mériter, couronner son époux.

BAYARD.

Son époux! Vous, seigneur?

GASTON.

D'où naît votre surprise?

BAYARD.

Vous connoissez Bayard, et quelle est sa franchise;
Prince, j'aime Euphémie, et l'aime avec fureur.

GASTON, avec douleur.

Qui? vous, me l'enlever? C'est m'arracher le cœur.

BAYARD, avec passion, mais sans éclat.

Ah! qui veut me l'ôter, me doit ôter la vie.

GASTON.

Bayard!

EUPHEMIE, à Gaston.

Eh! modérez...

BAYARD, avec humeur.

Vous l'aimiez, Euphémie?
Vous me cachiez vos feux! Et j'en suis plus jaloux.
Mais respectez ici les droits que j'ai sur vous:
La foi de votre pere à ma foi vous engage,
Et je sais conserver le prix de mon courage.

GASTON, vivement.

(en montrant Euphémie.)
Mes titres sont égaux, mon courage, et son choix.
(plus tranquillement.)
Nemours, comme Bayard, sait conserver ses droits.

BAYARD.

Eh bien! seigneur, il faut... Mais mon devoir m'impose;
Votre nom, votre rang...

GASTON.

Mon rang? Je le dépose:
Et l'amour et l'honneur vous rendent mon égal.

BAYARD.

Ah! vous m'êtes plus cher que mon premier rival.

GASTON.

Comment? Que dites-vous?

BAYARD, avec force.

Ce qu'Euphémie ignore;
J'ai disputé sa main contre Sotomaiore;
Armé par l'amour seul, j'immolai ce guerrier.

GASTON.

Les exemples, Bayard, ne peuvent m'effrayer.
Mais j'ai dû vous entendre, et ce mot doit suffire.
(aux chevaliers.)
Vous, aux postes fixés que chacun se retire;

Et qu'on attende en paix le moment de l'assaut.

(Les chevaliers ne se retirent pas; ils paroissent agités, et parlent bas entre eux. Nemours continue en prenant Bayard par la main.)

Je vous connois un cœur et trop juste et trop haut
Pour oser soupçonner que jamais la patrie
Souffre de nos débats, et soit plus mal servie.
Je vous charge, Bayard, d'observer de plus près
Mon ordre de bataille, et mes desseins secrets.

(il lui remet le plan roulé.)

Voyez si ma jeunesse a trompé ma prudence;
Ouvrez sur mes projets l'œil de l'expérience.
Quand nous aurons vaincu pour l'honneur de l'état,
Je verrai si le mien veut un autre combat.

BAYARD, ému.

Seigneur...

GASTON.

Allez, Bayard.

(Bayard sort; les chevaliers le suivent.)

SCENE IV.

GASTON, EUPHEMIE.

EUPHÉMIE.

Nemours, qu'allez-vous faire?
Pensez-vous que j'approuve un amour sanguinaire,
Qui par vous d'un ami va déchirer le sein,
Ou vous faire tomber sous sa coupable main?
Et c'est moi, juste ciel! moi, qui perdrois encore
Un héros que j'admire, ou celui que j'adore!

GASTON.

Calmez ce tendre effroi. Bayard peut se domter;
Je lui laisse le temps de se mieux consulter.
Qu'en vous cédant à moi Bayard me satisfasse,

C'est l'unique moyen d'expier sa menace :
Si j'avois pu me vaincre, une telle fierté
M'en auroit pour jamais ravi la liberté.
Mais un premier transport peut égarer sa flamme :
Garde-t-on près de vous l'empire de son ame ?
Moi-même, malgré moi, de colere animé...
Il est plus excusable ; il n'étoit point aimé.

SCENE V.

GASTON, EUPHEMIE, AVOGARE.

AVOGARE.
Ah ! prince, pardonnez ma fatale imprudence ;
Il est vrai, de Bayard j'ai flatté l'espérance :
Croyois-je que Nemours descendroit jusqu'à nous ?
Bayard menace en vain, Euphémie est à vous.

GASTON.
Comte, j'ai renfermé la flamme la plus pure,
Tant qu'un refus du roi pouvoit vous faire injure :
C'est pour vous l'épargner qu'en pressant ce lien
Même avant votre aveu j'ai recherché le sien.
Ne craignez point Bayard, je défendrai mon pere ;
Puissent mes tendres soins et mon respect sincere
Rendre, après tant de pleurs, un fils à votre amour !

AVOGARE.
Mes pleurs vont être enfin essuyés en ce jour.
O mon fils ! recevez ce doux nom qui m'honore.
(il l'embrasse.)

EUPHÉMIE, à part.
Il l'embrasse à mes yeux quand je sais qu'il l'abhorre !
(à Nemours.)
Non, cher prince ; cessez de m'offrir votre main :
Ah ! mon pere sait trop que je vous aime en vain.
Sans ce fatal combat que mon malheur prépare,

Un destin plus cruel aujourd'hui nous sépare :
Toujours par un malheur un autre est amené,
Et l'infortune encor cherche l'infortuné.

AVOGARE, bas, à Euphémie.

Oses-tu bien...?

GASTON, à Euphémie.

Quoi donc ?

EUPHÉMIE, avec embarras, et regardant quelquefois son pere.

De nos Bressans rebelles
Vos yeux vont démêler les trames infideles,
Et votre bras vengeur est prêt à les punir.
Ma famille est dans Bresse, et le sang peut m'unir
A des cœurs criminels, proscrits avec justice;
Mais dont vous me verriez partager le supplice.

GASTON, à Avogare.

Mon pere, et vous aussi, craignez-vous que mon cœur
Sur ce qui vous est cher n'étende sa rigueur ?
(à Euphémie.)
Le neveu de Louis, armé par sa vengeance,
N'est-il pas en secret chargé de sa clémence ?
Ah ! qui versa des pleurs tremble d'en voir couler ;
Et plus on a souffert, mieux on sait consoler.
Louis, dans le reflux d'une cour orageuse,
Vit le sort opprimer son ame courageuse;
Il pleura près du trône où l'appeloit son rang ;
Il parvint aux vertus comme au suprême rang,
Par une route, hélas! aux rois trop peu commune,
Par cet heureux sentier de l'utile infortune;
Son cœur, qui la connut, est plus tendre à sa voix;
Le meilleur des humains est le plus grand des rois :
Et moi, dont ses revers ont assiégé l'enfance,
Par les mêmes leçons j'appris la bienfaisance.

EUPHÉMIE.

Quoi ! vous pardonneriez à l'aveu du forfait...?

SCENE VI.

GASTON, EUPHEMIE, AVOGARE, ALTEMORE.

ALTÉMORE, à Gaston.

Prince, Bayard pour vous m'a remis ce billet.

GASTON le prend et le lit.

« Lorsque l'on fit outrage, et qu'il faut qu'on répare,
« On doit sans différer satisfaire un grand cœur;
« Prince, je puis mourir dans l'assaut qu'on prépare,
« Et ne veux point mourir comptable envers l'honneur :
« Que mon chef lui-même choisisse
« Les armes, les témoins, et les juges du camp;
« Qu'il hâte un beau moment de gloire et de justice,
« Je me crois son ami, même en le provoquant. »

AVOGARE.

Reconnoît-on Bayard à ce nouvel outrage?

GASTON.

Je reconnois l'amour, la seule erreur du sage.
(à Altémore.)
Qu'il s'apprête à l'instant, et que pour ce combat...

EUPHÉMIE, impétueusement.

Non, je cours m'opposer à ce double attentat.
(regardant son pere.)
Le plus pressant péril doit entraîner mon ame :
(à Gaston.)
J'éclairerai Bayard sur les droits qu'il réclame;
Il verra qu'en voulant tyranniser mon choix,
Des dignes Chevaliers il foule aux pieds les lois;
Que, s'il se perd lui-même, il trahit sa patrie :
Que, s'il tranche vos jours, il m'arrache la vie.
Dans le fond de son cœur je prendrai pour appui

L'orgueil que met un sage à triompher de lui;
J'oserai me servir de ce pouvoir suprême
Que l'objet qu'on adore a contre l'amour même :
Et si tant de devoirs sont bravés sans égard,
Le vainqueur de Nemours... ou celui de Bayard
N'emportera, pour prix de sa gloire cruelle,
Que la publique horreur et ma haine éternelle.

(elle sort.)

SCENE VII.

GASTON, AVOGARE, ALTEMORE.

GASTON.

Tous ses efforts sont vains; après ce grand éclat,
C'est moi qui maintenant vais presser ce combat.
Bayard, je différois un malheur nécessaire;
Mais tu veux le hâter, il faut te satisfaire.

AVOGARE, à Altémore, avec une colere feinte.

Seigneur, un tel billet dut rester dans vos mains :
La prudence...

ALTÉMORE, avec une fausse naïveté.

Bayard me cachoit ses desseins.
Et d'ailleurs pour lui seul je permets qu'on frémisse;
Nemours a pour appui son bras et sa justice :
Le ciel au champ d'honneur combat pour la vertu :
(d'un air mystérieux.)
Et le cœur de Bayard à ce ciel est connu.

GASTON.

Comment?

ALTÉMORE.

Bayard ici se vendoit à Rovere;
Vous punirez un traître autant qu'un téméraire.

GASTON.

Bayard un traître! lui! vous l'osez soupçonner?
Vous n'êtes point François, on peut vous pardonner

ALTÉMORE.

Cependant...

GASTON.

Croyez-moi, l'oubli de cette injure
Est de mon amitié la marque la plus sûre.
Mais quoi! je combattrois ce héros vertueux!
(se parlant à lui-même.)
Je sens trop qu'en secret l'espoir présomptueux
Me dit qu'heureux vainqueur d'un mortel invincible,
Gaston ne verroit plus de triomphe impossible;
Que la France, l'Europe et l'univers entier
De leurs guerriers en moi vanteroient le premier.
Chassons d'un tel desir l'orgueilleuse infamie.
J'entends gémir plus haut l'amitié, la patrie.
(à Avogare.)
Hélas! j'aime Bayard; et ce fer destructeur
Au travers de ses flancs va rechercher son cœur;
Ce cœur, de l'honneur pur asile vénérable,
De toutes les vertus trésor inépuisable.
O guerrier citoyen qui fis tout pour ton roi,
Jusqu'à t'abaisser même à le servir sous moi,
Va, mourant par tes coups je t'aimerois encore!
(avec colere.)
Honneur, cruel honneur! je te sers et t'abhorre:
Et vous, lauriers affreux dont il faut me couvrir,
Même en vous détestant je vole vous cueillir.
(à Altémore.)
Vous, allez à Bayard reporter ma réponse.
(il le retient.)
Mais il est un obstacle, amis, et tout l'annonce.
Si l'armée apprenoit ce dangereux hasard,
Tous les cœurs entre nous formeroient un rempart.
Seuls maîtres du secret, gardez de le répandre.
(à Altémore.)
Que Bayard dans une heure ici vienne se rendre:

L'épée est ma seule arme et plaît à sa valeur ;
Contre Sotomaïore il fut ainsi vainqueur :
Eloignons tout François. Avogare, Altémore,
Vous serez nos témoins.

AVOGARE.

Moi !

GASTON.

Ce choix vous honore.

(il fait signe à Altémore de partir, et celui-ci obéit.)

AVOGARE, prenant la main de Gaston.

Mon fils !

GASTON.

Ciel ! Euphémie ! ah ! trompons ses douleurs.
Quels que soient mes destins.., vous essuîrez ses pleurs.
Je vais donner mes soins, s'il faut que je succombe,
Pour que l'état triomphe en pleurant sur ma tombe.
O Bayard ! si je meurs, j'acquitterai Louis ;
Je veux, en t'accablant de bienfaits inouis.
Rendre encor mon vainqueur jaloux de ma mémoire,
Et mettre ma défaite au dessus de ta gloire.

(il sort.)

SCENE VIII.

AVOGARE.

Comme mes ennemis viennent servir mes vœux !
Mais...ô nouveau bonheur ! ils sont perdus tous deux.
Seuls témoins d'un combat que leur armée ignore,
Leur vie est dans mes mains, dans celles d'Altémore:
Nous pouvons, saisissant le vainqueur éperdu,
L'immoler sans péril dans le sang du vaincu.
Allons, et qu'aussitôt les portes soient livrées :

Appelons dans ce fort nos cohortes sacrées.
France, tous tes soldats, surpris, enveloppés,
Vont, sans ordre et sans chef, être par-tout frappés.
Qu'à peine il en reste un qui puisse, en sa retraite,
A ton prince tremblant annoncer leur défaite.
Va, l'Italie en toi vit toujours son fléau :
Mais toujours des Gaulois elle fut le tombeau.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AVOGARE, ALTEMORE.

(Ils entrent par deux côtés opposés.)

ALTÉMORE.

Les efforts d'Euphémie ont été superflus,
Et l'amour de Bayard s'en irrite encor plus.

AVOGARE.

Pescaire est près du pont, il va s'en rendre maître;
Au signal convenu nous le verrons paroître.

ALTÉMORE.

L'heure approche; et bientôt l'un de ces deux guerriers
En triomphant pour nous tombe sur ses lauriers.

AVOGARE.

Mais dis-moi, Ferdinand veut-il au fond de l'ame
Qu'on ose assassiner le frere de sa femme?
T'a-t-il pu commander...

ALTÉMORE.

Il est de ces forfaits
Qu'un souverain prudent ne commande jamais:
Sûr du vœu de son maître, un courtisan habile
En lui sauvant la honte acheve un crime utile.
Le parti de Gaston dans Naple est dominant;
Qui perd ce prince assûre un trône à Ferdinand:

L'inutile vertu peut languir sans salaire,
Mais un pareil service est le grand art de plaire.
Ah ! de nos fiers tyrans j'admire la fureur;
De leur chûte à nos mains ils dérobent l'honneur;
Votre fille comme eux sert mes feux qu'elle ignore;
Elle conduit le fer dans le cœur qu'elle adore;
Expiant malgré soi ses indignes amours,
C'est elle qui m'immole et Bayard et Nemours.
Vengez-nous de vous-même, ô conquérants avares
Qui dépouillez nos champs pour vos climats barbares,
Vous qui, de tous nos biens usurpateurs jaloux,
Nous ravissez encor les cœurs qui sont à nous !

AVOGARE.

Calme-toi; crains qu'un mot ne décele ta flamme;
Il faut plus que jamais l'enfermer dans ton ame;
Vois comme ma prudence enchaîne mon courroux:
Cacher ses passions n'est pas un art pour nous:
Songe sur-tout, ami, qu'au gré des conjonctures
Il faut hâter, suspendre, ou changer nos mesures,
Unir ou séparer nos différents projets;
Le temps, l'occasion les doit trouver tout prêts.
Car je doute toujours que ce combat s'acheve;
Qu'entre les deux rivaux le camp ne se souleve...

ALTÉMORE, apercevant Bayard.

Non, seigneur, bannissez cet injuste soupçon:
Bayard vient, et je vole en avertir Gaston.

SCENE II.

AVOGARE, BAYARD.

BAYARD, avec tranquillité.

C'est donc ici le camp de ma gloire nouvelle,
Je ne cueillis jamais une palme plus belle.

J'aime à vous voir mon juge.

AVOGARE.

Ah ! croyez que mon cœur
Me feroit fuir ces lieux, s'il doutoit du vainqueur ;
Bayard va triompher quand Bayard va combattre.
C'est un jeune imprudent que vous allez abattre :
Je le plains. Mais, seigneur, j'aurois bien plus gémi
De la nécessité de trahir mon ami.
Je vous l'ai dit tantôt, sans ce fatal remede,
Il faut en rougissant que mon amitié cede
Au tyrannique abus des volontés du roi,
Qu'Euphémie et Gaston font valoir contre moi.
Leur amour mutuel, armé de la puissance,
Menace de braver ma vaine résistance.

BAYARD, d'un air sombre et passionné.

Elle adore Nemours, et l'avoue à mes yeux !
Chaque mot me rendoit mon rival odieux.
Quoi ! même en m'outrageant elle en a plus de charmes !
Par quels ardents transports, mêlés de tendres larmes,
Elle a tout essayé pour vaincre mon amour :
Si l'honneur à mes vœux permettoit un retour,
S'il n'eût d'un bras d'airain marqué notre carriere,
L'ingrate et sa beauté changeoient mon ame entiere.
(avec indignation.)
Amour, ah ! sous quel joug m'as-tu donc asservi !
L'homme par ton délire à soi-même est ravi ;
Tu lui fais une autre ame et transformes son être :
Bayard même, Bayard de son cœur n'est pas maître.
Mais j'aperçois Gaston.

AVOGARE, à part.

C'est leur dernier moment.

SCENE III.

GASTON, BAYARD, ALTEMORE, AVOGARE.

GASTON.

Bayard, si la raison suit votre emportement,
En n'accusant que vous plaignez-nous l'un et l'autre.
Nous devons à l'honneur ou ma vie ou la vôtre.
Si c'est moi qui péris, ne craignez rien du roi;
(il remet à Altémore un paquet de papiers.)
Songez à le servir et pour vous et pour moi :
A ce prix de mon sang il a droit de s'attendre.
Mais, hélas ! s'il vous perd, que pourrai-je lui rendre ?
Recevez mes regrets et mon adieu fatal;
Embrassez un ami...
(il l'embrasse, et ensuite il met l'épée à la main.)
Combattez un rival.

BAYARD.

Prince, en vous offensant je me suis fait outrage :
J'ai voulu m'en laver dans le champ du courage;
Pour accroître l'honneur que j'y trouvai toujours,
Je sais comment Bayard doit combattre Nemours.
(à très haute voix.)
Entrez, braves guerriers, fiers soutiens de la France.
(une foule de chevaliers entrent.)

GASTON.

Ciel !

AVOGARE, à part.

O revers !

BAYARD, vivement.

Vous tous, témoins de mon offense,
Chabannes, Luxembourg, Tonnerre, d'Aubigny,
Brissac, mon digne émule; et toi, cher Coligny;

Vous, qu'en secret ici j'ai priés de vous rendre
Pour un noble dessein qui devoit vous surprendre;
(à Euphémie, qui entre par un autre côté.)
Vous sur-tout, digne objet de mon fatal amour,
Vous, que ma faute honore ainsi que mon retour,
(il tire son épée avec le fourreau.)
Contemplez de Bayard l'abaissement auguste;
(il la pose aux pieds de Gaston.)
Voyez comme il remplit le devoir noble et juste
Que l'honneur véritable impose à la valeur,
Et comment un guerrier se punit d'une erreur.

GASTON.

Attendri, transporté, je sens couler mes larmes.
Le plus grand des guerriers, Bayard, me rend les armes!
(il ramasse l'épée de Bayard, et lui donne la sienne, qu'il a remise dans le fourreau pendant que Bayard lui parloit.)
Je garde ton épée, et la mienne est à toi.
Tremblez plus que jamais, ennemis de mon roi,
Du glaive de Bayard ma valeur est armée :
Ce sceptre de l'honneur va guider mon armée.
Vous, François, apprenez si je suis à demi
Digne d'un tel rival, digne d'un tel ami.
(à Altémore.)
Remettez dans ses mains ce que je vous confie;
L'écrit qu'il recevroit, s'il m'eût ôté la vie.
(Bayard prend le paquet.)
Vois que j'avois l'orgueil de vivre dans ton cœur :
Connois quelle dépouille eût orné mon vainqueur;
Le roi, si dans nos camps je perdois la lumiere,
M'a juré d'accomplir ma volonté derniere;
Et Bayard par mon ordre, en terminant mes jours,
Devenoit comte et duc de Foix et de Nemours;
En te donnant mon nom j'en étendois la gloire,
Et j'aurois confondu ta vie et ma mémoire.

Madame, à votre main j'avois même attenté;
Revivant dans Bayard, m'auriez-vous rejeté ?
Votre cœur magnanime eût imité les nôtres,
Un prodige d'honneur en sait inspirer d'autres :
Dans l'ivresse où je suis je ne sais même encor
Si l'élan de la gloire et son sublime essor
N'entraînent point mon ame exaltée, agrandie.
Au sacrifice entier... Non, ma chere Euphémie;
Non; ce triomphe horrible est au-dessus de moi.

BAYARD.

Il m'appartient, seigneur; un seul mot fait ma loi :
On vous aime : songez à ma faute, à mon âge;
Ce triomphe peut seul réparer mon outrage :
Oui, madame, je cede au choix de votre cœur.
(à Avogare.) (à Euphémie.)
Je vous rends votre foi. Pardonnez ma fureur;
De ma foible raison j'avois perdu l'usage :
Il faut bien que vos yeux excusent leur ouvrage;
Concevez où s'étend l'excès de leur pouvoir;
Ils ont fait à Bayard oublier son devoir.
(vivement.)
Mais, par un prompt retour mon juge incorruptible,
Mon cœur, m'a remontré mon devoir inflexible :
Je l'ai vu, j'ai rougi : le sacrifice est fait;
J'ai provoqué Gaston pour en presser l'effet :
Je tremblois que l'honneur, dans l'assaut qui s'approche,
A mon dernier moment fît son premier reproche.
Je l'avoûrai, vos pleurs, vos soins pour me fléchir,
M'ont presque retenu quand j'allois m'affranchir;
Votre aspect rend encor ma victoire pénible.
Ma perte en vous voyant me devient plus sensible;
(avec force.)
Mais à de vrais guerriers, sur eux même absolus,
Jamais les passions ne coûtent des vertus;
De mon pouvoir sur moi je viens de me convaincre

Quand on se combat bien l'on est sûr de se vaincre,
Mon cœur, où plus de feux viennent de s'allumer,
Renonce à votre cœur, mais non à vous aimer.
Je voue à vos appas ce respectable hommage
Que la beauté se plaît à permettre au courage;
Cet encens noble et pur que tous nos chevaliers
Brûlent sur ses autels au milieu des lauriers;
Il eut droit d'être offert aux plus illustres reines:
Vous le serez, madame ; oui, vos lois souveraines
Toujours, après Louis, disposeront de moi :
(en prenant la main de Gaston.)
Et c'est à votre époux que j'en donne ma foi.

EUPHÉMIE.

Dans mon ravissement à peine je respire.
Quel sentiment profond tant de grandeur inspire !
Ah ! s'il étoit un prix pour le plus vertueux,
Quel mortel oseroit choisir entre vous deux ?
(à Gaston.)
Cher prince, qu'il est doux pour ce cœur qui vous aime
D'être offert à Gaston des mains de Bayard même !
(à Avogare.)
Mais mon pere veut-il permettre mon bonheur ?

AVOGARE, à sa fille.

(bas.)
Ton bonheur est le mien. Tout est changé.

SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, D'ALEGRE.

D'ALEGRE, à Gaston.

Seigneur
Nos canons, dirigés par votre heureuse adresse,
Ont fait crouler le mur et les canons de Bresse,

L'ennemi dans la plaine est contraint de sortir;
A tenter la bataille il paroît s'enhardir.
J'ai vu se déployer les drapeaux de Rovere,
Et briller vers ce fort les lances de Pescaire.

GASTON, avec un éclat de joie.

Enfin donc une fois ils nous viennent chercher!
Vole; et que tout mon camp se dispose à marcher.
(d'Alegre sort.)

BAYARD, très vivement.

Nous allons vaincre, amis, croyez-en ma promesse;
J'ai le plan du combat tracé par sa sagesse:
Miracles du génie et chefs-d'œuvre de l'art,
Les projets de Nemours gouvernent le hasard.

GASTON, de même.

Ah! ton cœur et ton bras promettent plus encore.
(à Euphémie.)
Osez voir triompher l'amant qui vous adore.
(à Avogare.)
Restez ici près d'elle, et montez sur la tour.

AVOGARE.

Moi, qu'en lâche témoin j'admire ce grand jour!
Le neveu de Louis va me nommer son pere,
Et je veux mériter une gloire si chere.

GASTON, toujours avec chaleur.

Daignez donc la conduire, et vous suivrez nos pas.
(prenant Bayard par la main.)
Viens: de notre querelle instruisons nos soldats;
Que, pleins de ta grande ame, ils marchent aux alarmes.
(aux Chevaliers.)
O François, soutenez la gloire de vos armes!
Qui pourroit aujourd'hui résister à vos coups?
Vos deux chefs ont l'honneur d'être dignes de vous.
(ils sortent tous, à l'exception d'Avogare et d'Euphémie.)

SCENE V.

AVOGARE, EUPHEMIE.

EUPHÉMIE, arrêtant son pere prêt à sortir.
Mon pere, expliquez-vous. Quel dessein vous anime?
AVOGARE.
Peux-tu le demander? Je cours laver mon crime;
J'admire, je chéris ces sublimes mortels.
EUPHÉMIE.
Grand Dieu!
AVOGARE, avec enthousiasme.
Viens t'applaudir dans mes bras paternels;
Mes yeux sont dessillés, cet exemple m'accable:
O de leur héroïsme ascendant incroyable!
Tous deux m'ont terrassé par ces foudres vainqueurs
Dont s'arme la vertu pour tonner dans les cœurs;
J'ai senti malgré moi son invincible flamme
Pénétrer dans mon sein, s'ouvrir toute mon ame,
Y porter les regrets, les remords déchirants:
Je me suis vu si vil près d'ennemis si grands.
Que, détestant soudain ma noire perfidie,
Je me crois trop heureux si mon trépas l'expie.
(en l'embrassant.)
Adieu: pardonne-moi ma honte et ta douleur;
Tu me vois vertueux, tu me verras vainqueur.

SCENE VI.

EUPHEMIE.

Ciel! mon cœur goûte enfin une volupté pure;
L'honneur y met en paix l'amour et la nature:

Après tant de tourments mon pere m'est rendu.
Cher amant, ses remords sont nés de ta vertu !
Je veux, à ton amour dérobant ce mystere,
Jamais devant tes yeux ne voir rougir mon pere ;
Et ton ame, ignorant qu'il a pu te trahir,
N'aura pas un moment cessé de le chérir.
Allons... Mais ce combat...
(Elle s'arrête avec saisissement.)
Je me sens consternée.
Pourquoi ? Nemours va vaincre, et c'est sa destinée.
Ah ! souvent aux vainqueurs le sort cache un écueil ;
Dans leur char de triomphe il place leur cercueil.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMIE, *dans le plus grand désordre.*

FUYONS, mes yeux sont pleins de ce vaste carnage,
Des fureurs des mortels épouvantable image!
Le sang qui ruisseloit de tant de corps épars,
Ces têtes qui tomboient du haut de ces remparts:
Les fers étincelants, et les feux plus terribles,
Reproduisant la mort sous cent formes horribles,
Et poursuivant par-tout mon pere et mon amant.
(*Elle s'assied.*)
Mon pere! qu'il m'est cher, hélas! en ce moment:
Dieu juste, à la vertu quand ta voix le rappelle,
Veux-tu rendre sa perte à mon cœur plus cruelle?
(*avec un peu de joie.*)
Mais Nemours..! Sur la breche en vainqueur il montoit:
Sur des monceaux de mort la gloire l'attendoit.
(*se reprenant.*)
La gloire! et c'est donc là que l'homme l'a placée!
O délire infernal, barbarie insensée...
(*elle se releve.*)
Quoi! j'entends jusqu'ici les cris des combattants
Percer le bruit lointain de cent bronzes grondants
J'entends se rapprocher ces clameurs effroyables!

Et gémir sous ces murs quelques voix lamentables !
Un cri plus douloureux me glace de terreur ;
Se peut-il... je succombe... Ah ! je vois le vainqueur.
(elle retombe sur le fauteuil.)

SCENE II.

EUPHEMIE, URBIN, GARDES.

URBIN.

Vous voyez un captif, qui rougit peu de l'être ;
La chaîne de Bayard va m'honorer peut-être.
Il marchoit vers la ville, à côté de Nemours,
Quand tous les Espagnols, par le pont du Secours,
Ont tenté de ce fort une attaque perfide.
Sur l'ordre de son chef, Bayard, d'un pas rapide,
Court à ce pont fatal, le voit sans défenseurs,
S'élance, arrête seul les Espagnols vainqueurs,
Fait revoir cet exploit, prodige de l'histoire,
Qu'on disoit fabuleux, mais qu'il nous force à croire:
Apres un long combat les siens l'ont secouru ;
Ils alloient triompher quand j'y suis accouru :
De ce choc décisif je sentois l'importance :
Mais le nombre des miens, leur fiere contenance,
A ce torrent fougueux ne peuvent résister ;
Leur courage impuissant ne sert qu'à l'irriter.
Redoublant des François l'indomtable furie,
Dans son dernier soldat Bayard se multiplie.
Je vois autour de moi mes escadrons percés,
Leurs étendards ravis et leurs chefs dispersés.
Resté seul à mon tour, il a fallu me rendre.
Hélas ! dans quel moment ! gémissez de l'apprendre ;
On venoit de blesser ce guerrier généreux ;
Il avoit sans frayeur senti ce coup affreux.
Mais il tombe ; et l'on trouve, au défaut de l'armure,

Tout le fer d'une lance encor dans sa blessure ;
On craint, en lui portant un secours meurtrier,
D'arracher à la fois sa vie avec l'acier :
On dit plus ; que le coup part de la main d'un traître.
J'en ai vu près de lui, que vous devez connoître.

EUPHÉMIE.

Non. Je n'en connois plus. Mais que devient Nemours?

URBIN.

Les fiers Vénitiens lui résistent toujours :
L'Alviane est un chef digne de sa vaillance ;
Il est juste qu'entre eux la victoire balance.
On apporte Bayard.

SCÈNE III.

URBIN, EUPHEMIE, BAYARD, GARDES.

BAYARD, le corps entouré d'une écharpe, porté sur des étendards et des piques.

L'effort de la douleur,
Pénétrant dans mon sein, en détache mon cœur :
Dieu ! je sens défaillir ma force anéantie.
(après un peu de silence.)
Mon ame étoit à toi, mon sang à ma patrie :
Mes cinq derniers aïeux, morts au lit des héros,
Reconnoissent leur fils mourant sur des drapeaux.

EUPHÉMIE.

Bayard, voyez les pleurs de la plus tendre amie ;
Quels regrets pour Gaston !

BAYARD, d'une voix entrecoupée.

C'est vous, belle Euphémie !
Eh bien ! ai-je eu raison d'expier mon erreur ?
Je suis chéri de vous et quitte envers l'honneur.
Sans peur et sans reproche à mon heure suprême,
Je sens mon ame fuir contente d'elle-même.

Vous direz à mon roi que j'ai béni mon sort
De lui faire en vos mains hommage de ma mort.
(La regardant tendrement.)
Croira-t-il qu'un mortel ait pu céder vos charmes?

SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, AVOGARE.

AVOGARE.

Bayard, à ton malheur je viens donner des larmes.

BAYARD.

Un traître m'a frappé ; ne pleure pas sur moi,
Pleure ce malheureux qui viole sa foi.

AVOGARE.

De ta mort en tous lieux la nouvelle est semée ;
On dit que ce revers a fait fuir notre armée ;
Que l'ennemi vainqueur...

BAYARD, se relevant un peu.

Nemours est-il vivant ?

AVOGARE.

On le croit.

BAYARD.

Et l'on dit l'ennemi triomphant !
(aux Français qui l'environnent.)
On vous trompe, Avogare. Allons, qu'on me remporte ;
Le péril de Nemours rend ma douleur moins forte.
Retournez à l'assaut. Près de votre étendard
Placez au premier rang les restes de Bayard ;
Ce front pâle et sanglant, ce bras foible et sans armes,
Aux ennemis bientôt renverront les alarmes ;
(pendant qu'on l'emporte.)
Ils ne m'ont pas encore entrevu sans frémir ;

Marchez, ils trembleront à mon dernier soupir.
Oui, je veux vous guider au fond de leurs asiles.
Du Guesclin au cercueil soumit encor des villes.

(Avogare le suit.)

EUPHÉMIE.

J'entends crier victoire et Nemours et Louis.

(Avogare et les François s'arrêtent.)

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, D'ALEGRE.

D'ALEGRE.

Ce grand jour met le comble à la gloire des lis:
L'Alviane est aux fers, et Nemours est dans Bresse.

URBIN.

Ciel!

D'ALEGRE.

Parmi tous ses soins, le premier qui le presse,
Chevalier vertueux, c'est le soin de vos jours;
Nous venons y veiller, j'ai hâté les secours
Que l'art va vous offrir sous un heureux auspice;
Conduisez-le, soldats, dans ce lieu plus propice.

(il montre une chambre voisine.)

BAYARD.

Attends. Avec ce fer mon ame peut sortir.

(avec plus de force.)

Cher Nemours! ah! je veux, avant que de mourir,
Entendre le récit de ta gloire inouie,
Et jouir du beau jour que te doit ma patrie.

(à d'Alegre.)

Conte-moi ses exploits. Son sang n'a point coulé?

D'ALEGRE.

La foudre autour de lui vainement a volé.
Maître de soi, de tout, dans cet assaut terrible,

Le François sous sa main semble un coursier flexible,
Qu'il sait, sans nul effort, presser ou retenir,
Et dont la fiere ardeur s'étonne d'obéir.
Tout-à-coup votre mort, à grand bruit annoncée,
Fit reculer d'un pas une troupe avancée;
Mais l'aspect de Nemours, dans le fond de leur cœur,
Fait de ce pas honteux l'aiguillon de l'honneur:
« François, vengeons Bayard, s'il est vrai qu'il succombe;
« Pourriez-vous, en fuyant, déshonorer sa tombe?
Ces mots et la rougeur de son front indigné,
Quelques pleurs dont son œil étoit même baigné,
Ont décidé soudain du sort de l'Italie.
Dans Bresse vainement le Romain se rallie:
En vain le citoyen, sous ses toits renfermé,
Verse sur les vainqueurs le bitume enflammé;
J'ai vu (ce que jamais on ne pourra comprendre)
Trente mille guerriers, ardents à se défendre,
Aidés de la nature et des travaux de l'art,
Par dix mille François forcés dans un rempart;
Et notre armée en ordre au fort de la tempête,
Comme un camp dessiné pour les jeux d'une fête.

BAYARD, avec tranquillité.

On peut m'ôter ce fer, dût-il trancher mes jours;
Je vois la France heureuse, et lui laisse Nemours.

(on emporte Bayard. D'Alegre et Urbin le suivent.)

AVOGARE, à part, et regardant Bayard.

Va, pour ce fier vainqueur tu peux trembler encore;
Tu le laisses en butte aux poignards d'Altémore.

EUPHÉMIE.

Mon pere, aux assassins Nemours abandonné,
Comme Bayard sans doute en est environné:
Je crains que, loin de vous, des conjurés perfides,
Ignorant vos remords, et de son sang avides;

Dans son triomphe aussi n'attentent sur ses jours.
Si vous veilliez sur lui...

AVOGARE.

C'est mon devoir, j'y cours.
(à part.)
Mais je vois Altémore : et c'en est fait sans doute.

EUPHÉMIE.

Ah! son trouble m'apprend ce que mon cœur redoute.

SCENE VI.

AVOGARE, EUPHEMIE, ALTÉMORE.

AVOGARE, à Altemore.

Eh bien!

EUPHÉMIE.

D'où naît, seigneur, votre sombre embarras?
Que fait Gaston?

AVOGARE, affectant un peu de joie.

Vers vous il marche sur mes pas.

EUPHÉMIE.

Je cours lui présenter les palmes de la gloire :
C'est aux mains de l'amour à parer la victoire.

SCENE VII.

AVOGARE, ALTEMORE.

AVOGARE.

Quoi! j'ai frappé Bayard, et Nemours est vainqueur!

ALTÉMORE.

Il l'est pour un moment; ne craignez rien, seigneur.
D'illustres chevaliers une élite aguerrie,
Connoissant qu'en secret on menaçoit sa vie,

L'entouroit, le couvroit de leurs superbes rangs,
Le glaive ne pouvoit approcher de ses flancs.
Mais sa victoire enfin précipite sa perte,
Sous ses lauriers trompeurs sa tombe est entr'ouverte.
Le voilà dans la ville où nos piéges tendus
Par Urbin désormais ne sont pas retenus :
En chassant notre armée, on ne l'a pas détruite ;
Le terrible Pescaire en a seul la conduite :
Il est maître sur-tout de l'obscur souterrain,
Et cette nuit dans Bresse il va rentrer soudain.

AVOGARE, vivement.

J'ai su l'en prévenir. Las d'un assaut pénible,
Le François va tomber dans un sommeil paisible :
L'imprudence le suit sitôt qu'il est vainqueur,
Et toujours son désastre est près de son bonheur.

ALTÉMORE, aussi vivement.

Bien plus. Votre palais dominant sur la ville,
Nemours par mes avis en a fait son asile ;
Il doit y rassembler le conseil des guerriers,
Et tous y vont périr par mes feux meurtriers.
C'étoit sous ce palais, je vous l'ai fait connoître,
Que Pescaire enfermoit le dépôt du salpètre ;
Je sais ce nouvel art ignoré des Français,
Dont Navarre à Bologne a tenté les essais.
La poudre, de la terre entr'ouvrant les entrailles,
Fait voler dans les airs les pesantes murailles,
Et lance avec fracas les éclats dispersés
Des fondements unis aux combles renversés.

AVOGARE, avec impétuosité.

Allons. Qu'au même instant où ce nouveau tonnerre
Des chefs des ennemis aura purgé la terre,
Pescaire et les Bressans, fondant de toutes parts,
Egorgent dans la nuit tous les soldats épars.
Cours à ce grand objet que ton œil doit conduire ;
Moi, je garde ce fort : et si Bayard respire,

Nemours enseveli dans ton gouffre infernal,
Pour immoler Bayard deviendra mon signal.
Maître une fois du fort, je te joins dans la ville.
Je veux, en surpassant les meurtres de Sicile,
Insolents étrangers, qu'un moment vous ait vus
De l'Italie entiere à jamais disparus.

ALTÉMORE, apercevant Euphémie.

Votre fille revient : retenez l'infidelle :
Nemours n'a plus qu'une heure à se voir aimé d'elle.

(il sort.)

SCENE VIII.

AVOGARE, EUPHEMIE.

EUPHÉMIE, s'approchant tout près de son pere, d'un air sombre, avec saisissement, et les larmes aux yeux.

Barbare, qu'ai-je appris? j'en frissonne d'horreur.
Quoi ! vous m'avez trompée avec tant de noirceur!
Quoi ! vous m'avez réduite au malheur nécessaire
De ne compter jamais sur la foi de mon pere !
Quelle vertu brilloit dans son faux repentir !
Peut-on si bien la peindre et ne pas la sentir ?

AVOGARE.

Quels transports insensés !

EUPHÉMIE.

O jour de ma ruine.
Mon pere, au même instant m'embrasse et m'assassine !

AVOGARE.

Téméraire, oses-tu..?

EUPHÉMIE.

Ces mains, teintes de sang,
Du généreux Bayard n'ont pas percé le flanc?

AVOGARE.

Moi?

EUPHÉMIE.

Vous. Urbin a vu la rage qui vous guide
Enfoncer et briser votre lance perfide.
Son estime pour moi m'a su tout découvrir.

AVOGARE.

Ah! de mon changement Urbin veut me punir;
Il te donne un soupçon...

EUPHÉMIE.

Soupçonne-t-on son pere?
(lui montrant un papier.)
Voilà ce que vous-même écrivez à Pescaire.
Du meurtre de Bayard vous osez vous vanter;
Du meurtre de Gaston vous osez le flatter.

AVOGARE, confondu.

Pescaire a pu trahir des secrets redoutables...!

EUPHÉMIE, avec véhémence.

Non. Pescaire jamais n'a trahi ses semblables:
Exercé dès l'enfance aux talents de son roi,
Quand on l'aide à tromper, on est sûr de sa foi.
Mais le sage Bressan, dont l'adresse et le zele
M'ont dévoilé jadis votre trame infidele,
Vient de surprendre encor ce billet odieux
Que par un prompt message il m'envoie en ces lieux:
Et, malgré ses vieux ans, la vertu qui l'anime
Sait être infatigable autant que votre crime.

AVOGARE, à part.

Précipitons l'instant, tous mes ressorts sont prêts.
(il veut sortir.)

EUPHÉMIE, le suivant.

Si vous sortez, je cours publier vos projets.

AVOGARE, la prenant par la main.

Sais-tu que tu me dois... que tu risques ta vie?

EUPHÉMIE, avec le plus grand emportement de la rage et de la douleur.

Frappez, reprenez-la quand vous l'avez flétrie :
Ma naissance est ma honte, et fait mon désespoir ;
Le malheur de ma vie est de vous la devoir.
Que dis-je ? Ah ! pardonnez.

(elle l'embrasse.)

Cher ennemi que j'aime,
Vous me devrez aussi vos jours, malgré vous-même :
J'obtiendrai votre grâce, ou mourrai près de vous.
Oui, cruel ! Oui, mon pere ! Ah ! si, dans mon courroux,
Ma bouche audacieuse a pu vous faire injure,
Mes yeux donnent encor des pleurs à la nature.
Les sentez-vous couler ? Pouvez-vous, sans douleur,
Les voir tremper la main qui m'arrache le cœur ?

AVOGARE, avec dissimulation.

Cache donc mes secrets, par devoir, par tendresse :
Je crains tout, et demain je prétends quitter Bresse.

EUPHÉMIE.

Demain ! Eh ! vous avez quelque piége ignoré
Dont cette nuit encor l'effet est assuré :
Ce billet me l'annonce. Allons, le ciel m'inspire ;
C'est Nemours en secret que je vais seul instruire.

AVOGARE.

Quoi..!

EUPHÉMIE.

Le crime et l'aveu sont pour moi deux malheurs.
Mais, en sauvant Nemours, j'enchaîne ses rigueurs ;
Il me doit votre grâce, elle est ma récompense.

(elle veut sortir.)

AVOGARE, se mettant au devant d'elle.

Comment ! tu veux livrer ma vie à sa vengeance ?

EUPHÉMIE, très rapidement.

Votre cœur n'est pas fait pour connoître le sien ;
Vous le jugez par vous ; j'en juge par le mien.

Vous alliez m'immoler dans ce héros aimable,
Il me respectera dans mon pere coupable :
Je dois, à sa vertu confiant vos destins,
Vous sauver des forfaits et des dangers certains.

(elle veut encore sortir.)

AVOGARE, furieux.

Les dangers sont pour toi, fille impie et barbare :
Redoute les transports où mon ame s'égare :
Je n'ai plus qu'un parti, celui du désespoir.
Les jours de ton amant vont être en mon pouvoir :
C'est l'auteur de mes maux, de la mort de ta mere,
Le chef des meurtriers qui m'ont ravi ton frere ;
Lui qui peut-être même a déchiré son flanc :
Et je saurai mourir tout couvert de son sang.
Telle est cette vengeance aveugle dans sa rage,
Vertu de nos climats, passion de mon âge.
Par-tout je vais te suivre et m'attacher à toi ;
Et si tu vois Nemours, ce sera devant moi.
Tremble : par un regard, un geste, un mot perfide,
Tu hâtes son trépas et deviens parricide :
Dussé-je être à l'instant puni par ses soldats,
Je le perce à tes yeux, ou t'immole en ses bras.

EUPHÉMIE.

Où suis-je ? Que résoudre ? Ah ! quel état horrible !

AVOGARE.

Nemours vient. Je crains peu cette garde terrible...
(voyant qu'elle veut s'éloigner de lui.)
Arrête, malheureuse, et reste à mes côtés ;
Tu n'échapperas point à mes yeux irrités ;
Renferme ta douleur, frémis qu'on ne la voie.

SCENE IX.

GASTON, AVOGARE, EUPHEMIE, SUITE DE FRANÇAIS, dont plusieurs portent des drapeaux.

GASTON, a Euphémie.

(Avogare se tient entre elle et Gaston.)

Rassurez-vous, madame, et partagez ma joie.
Avogare.)
Que le traître à présent doit être confondu !
Du salut de Bayard on nous a répondu ;
On a tiré le fer et calmé sa souffrance ;
Sa plaie aux yeux de l'art n'offre que l'espérance.
Quel bonheur pour l'état, pour nous, jeunes guerriers !
Notre empire perdoit l'honneur des chevaliers,
Le cœur dont la vertu nous inspire et nous guide :
Dans ton ame, ô Bayard ! la nation réside.
Lautrec, allez au roi présenter ces drapeaux,
Présages de la paix où tendent ses travaux :
(à Euphémie.)
Qu'au peuple de Paris mon triomphe va plaire !
Vous verrez à quel point la gloire leur est chere,
Quel prix leur tendre amour ajoute à nos lauriers :
Les cœurs des citoyens sont bien dûs aux guerriers.
(Lautrec sort avec les drapeaux ; les autres François restent.)
Et vous, sages héros, à qui je rends hommage,
Vainqueurs des ennemis et de votre courage,
Commandez-vous toujours en sachant obéir.
Grâce à ce feu prudent qui sait se contenir,
Jamais si peu de sang n'a payé tant de gloire ;
C'est par-là que Nemours estime sa victoire,
Que du cœur de Louis il accomplit les lois.

François, qui prodiguez votre sang pour vos rois,
Vous méritez un roi qui sache en être avare.
Allez, je vais vous suivre au palais d'Avogare...

AVOGARE, à part.

Quel bonheur!

GASTON.

Cette nuit nous y veillerons tous :
Que le soldat repose, il souffre plus que nous.
Epargnez l'habitant ; foible instrument du crime ;
On l'en rend trop souvent la premiere victime.

(toute la suite se retire.)

SCENE X.

GASTON, EUPHEMIE, AVOGARE.

AVOGARE, à part.

Il reste !

GASTON, approchant d'Avogare.

La fortune est prompte en ses retours;
Quand on veut toujours vaincre, il faut veiller toujours.
Seigneur, votre palais, au milieu de la ville,
Pour l'œil d'un général devient un centre utile;
Excusez, comme un fils si j'en ose ordonner.

AVOGARE, avec malignité.

Ah ! mon cœur se plaisoit à vous le destiner.
Mais partons.

GASTON, le retenant.

Profitez du moment qui me reste
Pour m'instruire tous deux d'un complot trop funeste.

AVOGARE.

Nous!

GASTON.

Au nom d'un vieillard dans Bresse retenu,

A l'instant un soldat à mes pieds est venu,
« L'assassin de Bayard menace votre vie,
« M'a-t-il dit; ce secret est connu d'Euphémie ».
(à Euphémie.)
Vous allez m'éclairer sur ces lâches forfaits;
Quel bonheur que mes jours soient un de vos bienfaits!
(à Avogare, en lui prenant la main qu'il portoit à son poignard.)
(à Euphémie.)
Elle ne répond point. Nommez donc le coupable.
Peut-être de ma mort vous seriez responsable.

EUPHEMIE, à part, en regardant de côté son pere et Gaston.
Si je me place entre eux, je n'expose que moi.
(à Gaston, en voulant aller à lui.)
Seigneur...
(Avogare la retient par le bras.)

GASTON.
Vous l'arrêtez! ses yeux sont pleins d'effroi!

EUPHÉMIE, à qui Gaston tend la main.
J'ose à vos pieds...

AVOGARE, levant le poignard sur Gaston.
Frappons.

EUPHÉMIE, s'en apercevant.
Mon pere!
(elle l'arrête en l'embrassant avec violence.)

GASTON, mettant la main sur son épée.
O perfidie!

AVOGARE.
L'ingrate me retient; elle en sera punie.
(il veut la tuer.)

GASTON, lui arrachant le poignard.
Non, barbare; et toi-même à l'instant...
(il veut aussi le frapper.)

EUPHEMIE, s'élançant et couvrant son pere de son corps.
Ah! Nemours,

Tu me rends parricide, et j'ai sauvé tes jours.

GASTON.

Pardonne, je m'égare en voulant te défendre.
Holà! gardes, à moi.

SCENE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ALTEMORE, SOLDATS FRANÇOIS.

ALTÉMORE.

Ciel! que viens-je d'entendre?

GASTON.

Il immoloit sa fille.

ALTÉMORE, surpris.

Avogare!

GASTON.

Son bras
Combloit aussi sur moi tous ses assassinats.

(il jette le poignard.)

ALTÉMORE, à Avogare.

Qui, vous? quel changement! quelle aveugle furie..!

AVOGARE, avec une colere feinte.

Je ne t'imite point en vendant ma patrie:

(d'un œil d'intelligence.)

Je frappois son tyran: et voulois prévenir
L'enfant dénaturé qui vient de me trahir.

GASTON.

Va, tu lui dois la vie: et tu n'as pour défense
Que ses pleurs, ses vertus, hélas! et sa naissance.

(à Altémore.)

Non. Je ne reviens point de cet excès d'horreur;
J'en suis honteux pour lui. Ciel! avant que mon cœur
Soupçonne un tel forfait ou le puisse comprendre.

Accorde-moi cent fois de m'y laisser surprendre.
(à Altémore et aux soldats.)
Vous, que dans son palais on conduise ses pas.

EUPHÉMIE.

Ah ! qu'il vive, ou je meurs.

GASTON, bas à Euphémie.

Il ne périra pas.
(haut.)
Devant tout le conseil je veux qu'il me réponde,
Et de ses attentats percer la nuit profonde.

AVOGARE, à Altémore qui l'emmene.

Puisqu'il vient au palais, allons hâter sa mort.

EUPHÉMIE, à Altémore, pendant qu'on emmene son pere.

Seigneur, vous qui l'aimiez, prenez soin de son sort.

ALTÉMORE.

Au delà de vos vœux vous serez obéie.
(il sort.)

EUPHÉMIE, à Gaston avec vivacité.

L'amour te l'a livré, l'amour te le confie.

GASTON.

Je le suis au palais. Va, compte sur mon cœur ;
L'attrait de tes vertus s'accroît par ton malheur :
Je leur dois plus d'amour et de respect peut-être,
Lorsqu'au sein des forfaits le destin les fit naître.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente une chambre attenant la galerie où se sont passés les quatre premiers actes. C'est dans cette chambre que l'on a mis Bayard. Il est à demi couché sur un lit militaire. Les armes de Bayard sont auprès de son lit.

SCENE PREMIERE.

URBIN, BAYARD.

URBIN, debout, appuyé sur un fauteuil.

En nous voyant ainsi, qui penseroit, seigneur,
Qu'Urbin fût le captif et Bayard le vainqueur ?
Grâce au ciel, pour vos jours me voilà sans alarmes.

BAYARD.

Que vos tendres bontés ont eu pour moi de charmes,
Généreux ennemi ! Tels sont les vrais guerriers,
Rivaux au champ de Mars, amis dans leurs foyers.

URBIN.

J'attends ma liberté que vous m'avez promise.

BAYARD.

Mais doublez la rançon qui dut m'être remise.
(Urbin paroît très étonné.)
A vos soldats blessés je desirois l'offrir ;
Chargez-vous de ce soin que je ne puis remplir ;
Jule a causé leurs maux, je veux qu'il les soulage;
Et de son or sacré j'ennoblirai l'usage.
Mais parlons d'Avogare et de ses noirs projets.

URBIN.

J'ai toujours dédaigné d'en savoir les secrets :
Quand il osa sur vous combler son infamie,
Je confiai ce monstre aux vertus d'Euphémie :
J'ai cru servir ensemble et vous et mon pays,
D'arrêter ses projets sans les avoir trahis.
Je voudrois, et ne puis vous nommer ses complices :
Vous ne les craignez plus ; qu'importent leurs supplices?

SCENE II.

GASTON, BAYARD, URBIN.

GASTON, à Bayard.

J'allois quitter ce fort : mais un objet pressant
M'oblige à vous voir seul, si le duc y consent.

URBIN.

Prince, je me retire.

(il sort.)

GASTON, vivement.

On trompe encor la France ;
De traîtres entouré, Bayard est sans défense ;
Il faut bien que Nemours connoisse la terreur.

BAYARD, se relevant un peu.

Je ne puis rien pour vous, c'est là tout mon malheur.
Quels sont donc nos périls ?

GASTON.

Vous allez les entendre ;
Un fidele Bressan vient pour me les apprendre,
Et d'un sage conseil je cherche les secours.

(il va vers la porte.)

BAYARD.

Qui sait mieux en donner en recherche toujours.

GASTON.

Viens, approche.

SCENE III.

GASTON, BAYARD, UN VIEILLARD.

GASTON, à Bayard.

Euphémie, aux malheureux propice,
Tendit à ce vieillard une main protectrice,
Et de ses longs revers adoucit les regrets :
Il a d'un noble prix su payer ses bienfaits ;
Et sûr de ses vertus, par un aveu sincere,
Il vint lui révéler les crimes de son pere.
C'est lui qui m'a tantôt envoyé par ses fils
D'un double assassinat les généreux avis.

(Gaston s'assied.)

BAYARD, au Vieillard.

La probité se peint sur ton front vénérable,
Et ce dehors heureux...

LE VIEILLARD.

Cache un cœur bien coupable.

(se jetant aux pieds de Gaston.)

Ah! j'ai besoin de grâce en venant vous sauver.

GASTON.

De grâce!

LE VIEILLARD.

Mes sanglots m'empêchent d'achever.

GASTON.

Tu serois criminel ? et sur quelle assurance
Pourrai-je à tes discours donner ma confiance ?
Quel es-tu?

LE VIEILLARD.

Pardonnez ma honte et mes regrets ;
Je ne suis qu'un Bressan, je fus jadis Français.
Citoyen de Paris, mais d'obscure naissance,
J'allai chercher la gloire au sortir de l'enfance ;

Mon bras s'est signalé, lorsqu'aux murs de Beauvais
Une femme a vaincu le Flamand et l'Anglois :
Mais un service ingrat, sous un roi trop austere,
Tourna vers l'étranger ma jeunesse légere.
De climats en climats j'errai pendant dix ans :
Et depuis trente hivers fixé chez les Bressans,
Ainsi que tout François privé de sa patrie,
Je l'appelle en pleurant chaque jour de ma vie.

BAYARD.

Eh ! que n'y rentrois-tu, ramene par l'honneur?

LE VIEILLARD, un peu rapidement.

J'ai combattu contre elle, et je lui fais horreur.
Fier de mon origine, il faut que je la cache ;
La peur du châtiment et l'hymen qui m'attache
Ont retenu mes pas revolants vers les lis :
J'ai du moins à mon roi pu rendre mes deux fils ;
Combattants sous vos lois, et dignes de vous plaire,
Ils consolent souvent la honte de leur pere.
Quand on entend vos noms, quand on voit vos succès,
Seigneur, qu'on est honteux de n'être plus François !
(avec plus de chaleur.)
Mais... je viens vous sauver ; eh ! quel guerrier fidele,
Honoré dans la France, aura plus fait pour elle ?
Ah ! ce service heureux, ce retour de ma foi,
Va bientôt retentir jusqu'au cœur de mon roi.

GASTON.

Qu'as-tu donc découvert ?

LE VIEILLARD.

La trame la plus noire,
Qui vous cache la foudre au sein de la victoire.
Dans tout le sang françois brûlant de se plonger,
De meurtres, cette nuit, Bresse va regorger :
Oui, près du mont sacré des routes souterraines
Vont ramener Pescaire et les lances romaines ;
Tandis que, vers le fleuve, un gros de citoyens

Ouvre un canal antique aux fiers Vénitiens:
Dans leurs temples déja, sans bruit et sans alarmes,
Les Bressans désarmés ont repris d'autres armes.
On parle d'un rempart qui doit être abîmé
Par ce volcan nouveau sous la terre enfermé.
L'Espagnol s'en promet l'effet le plus terrible.
J'ignore où doit frapper ce tonnerre invisible:
Mais je sais que bientôt un lâche meurtrier
(à Nemours.)
Vous y doit avec art exposer le premier;
Et, vous ouvrant soudain cette tombe enflammée,
Enlever aux François l'ame de leur armée.
(C'est ainsi qu'en ces lieux on vous nomme, seigneur.)
J'ai frissonné d'effroi, de rage et de douleur;
J'ai voulu vous soustraire à ces piéges du crime.
Vous voyez à mes pleurs, au zele qui m'anime,
Qu'un transfuge, accablé par les ans et les maux
Toujours guerrier dans l'ame, adore les héros.

GASTON.

D'où sais-tu ces secrets? par quelle intelligence?

LE VIEILLARD.

Une seule ressource étoit en ma puissance.
J'ai vendu l'humble toit par ma femme habité,
Réduit de sa vieillesse et de ma pauvreté,
Seul fruit d'un long travail et des dons d'Euphémie,
Pour gagner un soldat de la garde ennemie.

GASTON, attendri.

Ah! Dieu!

BAYARD.

Que de grandeur!

GASTON.

Et nous, mortels heureux,
Nous croyons quelquefois être seuls généreux!
Acheve. Saurois-tu quel autre qu'Avogare
Dirige sourdement les horreurs qu'on prépare?

LE VIEILLARD.

Non, prince. L'Espagnol qui m'a tout révélé
N'a pu percer plus loin ce secret si voilé;
Il craint, en le sondant, de s'en voir la victime:
Mais moi, seigneur, mais moi, pour vous montrer l'abîme,
Du peu que je savois j'ai dû vous avertir;
Je cours mieux observer ce qu'il faut prévenir.
Mon sang se rajeunit encor pour ma patrie.
Je vois tous mes dangers et compte peu ma vie:
Quand un soldat françois au péril va s'offrir,
Daigne-t-il s'informer s'il peut en revenir?

BAYARD, avec transport.

François, reprends ton nom.

GASTON, embrassant le vieillard.

Oui, tu l'es... Le temps presse.

(à Bayard.)

Daignez, si je m'emporte, arrêter ma jeunesse;
Je vais donner mon ordre. Entrez tous.

(plusieurs officiers et soldats entrent.)

Vous, Evreux
Vous, d'Alegre, suivez ce vieillard courageux;
Il va vous indiquer deux secrettes issues
Dont il faut à l'instant saisir les avenues:
Cent guerriers bien choisis pourront y retenir
Les nombreux bataillons qui voudroient en sortir:
Vers l'autre extrémité, Crussol et Vendenesse,
Guidez nos escadrons qui campent hors de Bresse;
Et que les ennemis par vous ne soient chargés
Que lorsque sous la voûte ils seront engagés:
Eux même auront rendu leur perte plus rapide.

(à deux autres chevaliers.)

Et vous, pour contenir le citoyen perfide,
Que, par mille flambeaux disposés prudemment,
On menace leurs toits d'un vaste embrasement.
Le palais d'Avogare est encore l'asile.

D'où mes ordres auront le cours le plus facile ;
J'y vole pour donner des secours prompts et sûrs,
Si de quelque rempart la mine ouvroit les murs.
(à Bayard.)
Approuvez-vous ce plan?

BAYARD, montrant les chevaliers, vivement.

Tous leurs cœurs l'applaudissent :
Moi seul j'en dois gémir, d'autres bras l'accomplissent.

LE VIEILLARD, vivement.

J'instruirai seulement vos guerriers valeureux,
Prince, et je vais veiller sur ce gouffre de feux.
(comme une idée nouvelle qui lui vient sur-le-champ.)
J'espere... en découvrir le foyer redoutable.
Si le ciel y plaçoit ma peine inévitable,
Puissé-je, pour mourir avec moins de remord,
Ayant perdu mes jours, ne point perdre ma mort!

GASTON, pendant qu'il s'en va.

Va, compte sur le prix de ce service insigne :
La faveur de Nemours...

LE VIEILLARD, se retournant.

Prince, j'en suis indigne.
Réservez pour mes fils un si généreux soin ;
Demain de vos bontés je n'aurai pas besoin.
(il sort avec les six chevaliers et quelques soldats.)

GASTON.

Adieu, Bayard.

BAYARD.

Soldats, qu'on me porte à sa suite.

GASTON.

Non ; restez. C'est la loi que je leur ai prescrite :
Qu'Euphémie avec vous soit gardée en ce fort.
Ah ! de deux cœurs si chers quand j'assure le sort,
Je ne hasarde plus la moitié de moi-même ;
Périt-on tout entier en sauvant ce qu'on aime?
(il sort, laissant un chevalier et quelques gardes.)

SCENE IV.

BAYARD, UN CHEVALIER, GARDES.

BAYARD.

Il est donc un triomphe, il est donc un danger,
Que, même en le voyant, je ne puis partager.
(au chevalier.)
Ecoute, ô mon éleve! espoir de la patrie,
D'Estaing, cœur tout de flamme, à qui le sang me lie,
Toi, né pour être un jour, par tes hardis exploits,
Ainsi que ton aïeul, le bouclier des rois;
Ne quitte point Gaston, sois par-tout son égide:
Je réponds des François tant qu'il sera leur guide.
(le chevalier sort.)
O Dieu! par quelles mains préviens-tu tant d'horreurs!
(à ses gardes.)
Vous l'avez vu sortir ce vieillard tout en pleurs:
Soldats, c'est un transfuge, accablé de son crime.
Mettez tous à profit son retour magnanime,
Et les remords cruels dont il est dévoré.
Tel est le châtiment du cœur dénaturé,
Qui, ne connoissant plus famille ni patrie,
Ose leur dérober le tribut de sa vie.
Infidele aux humains dont les tendres secours
Dans sa débile enfance ont protégé ses jours,
Il trouve en tous climats l'horreur qu'inspire un traître;
Il voit l'homme chérir l'homme qu'il a vu naître:
Dans un long abandon traînant son triste sort,
L'affreuse solitude environne sa mort.

SCENE V.

BAYARD, ALTEMORE, SOLDATS ITALIENS.

ALTEMORE, aux gardes de Bayard.

Nemours vous mande, amis; Bayard est sous ma garde,
La défense du fort désormais me regarde.

(il leur fait signe de sortir. Ils s'en vont.)

BAYARD.

Quoi! vous quittez Nemours?

ALTÉMORE, à Bayard.

C'est lui qui l'a voulu.

(à sa suite.)

Attendons le signal, ou tout seroit perdu.

(à Bayard.)

Nemours tremble pour vous; l'orage se déclare.
Lorsque dans son palais j'ai conduit Avogare,
A ma garde enlevé par ce peuple séduit,
Il a saisi, pour fuir, la faveur de la nuit:
Et peut-être en ces lieux, du fond de sa retraite,
Il tend par ses amis quelque embûche secrete.

BAYARD.

Ses amis comme lui se pourront découvrir;
Le crime à force d'art parvient à se trahir.

ALTÉMORE, avec malignité.

J'en doute. Mais du moins par cette expérience
Tous vos chefs connoîtront enfin la défiance:
L'impétueux François ignore les détours;
Son ame est dans ses yeux et passe en ses discours;
Soit fierté, soit foiblesse, il ne peut se contraindre;
L'éclat de ses transports avertit de les craindre.
Ici, l'homme plus calme en concentre l'ardeur,
Dans des replis profonds enveloppe son cœur;

De ses traits à son ame il fait un masque utile :
Et la haine en cet art est toujours plus habile ;
Elle offre en souriant le front de l'amitié,
Et d'un glaive couvert vous perce sans pitié.
(à part.)
Le signal tarde bien !

BAYARD.

Si je meurs par un crime,
L'assassin tremblera, mais non pas la victime :
Au moment de frapper, peut-être l'inhumain
Sentira que son cœur veut retenir sa main.

ALTÉMORE, à part.

Il dit vrai. Mais n'importe. Ah ! que vient-on m'apprendre ?
(il se retire un peu en arriere.)

SCENE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, EUPHEMIE.

EUPHÉMIE, à Bayard.

Nemours n'est point ici ?

BAYARD.

Nemours vient de se rendre
Dans votre palais même.

EUPHÉMIE.

Ah ! ciel, il est perdu ;
C'est là, seigneur, c'est là que le piége est tendu.
Que la foudre... Ah ! courons.

ALTÉMORE, l'arrêtant.

Demeurez.

EUPHÉMIE.

Monstre horrible !

C'est toi, dont la fureur...

(On entend le bruit affreux que produit l'explosion du palais d'Avogare.)

Dieu! quel fracas terrible!

(elle s'appuie sur une colonne.)

La terre s'est émue, et ces murs ont tremblé.

BAYARD.

Tout mon corps tressaillit sur mon lit ébranlé.

ALTÉMORE, avec éclat.

Enfin du joug françois j'ai sauvé l'Italie.

(à Bayard.)

Vois l'ami d'Avogare et l'amant d'Euphémie.

EUPHÉMIE.

Grand Dieu!

BAYARD.

Quoi! perfide...

ALTÉMORE.

Oui, par ce foudre infernal,
J'ai de mes deux rivaux détruit le plus fatal...

EUPHÉMIE, tombant évanouie.

Je me meurs.

ALTÉMORE, (à Bayard.)

Et ton sang va combler ma vengeance.

(il va pour lui porter un coup de lance.)

BAYARD, qui a pris sa lance près de son lit, la tient en arrêt sur Altémore.

Viens, traître, je t'attends.

ALTÉMORE, étonné.

Quelle est ton espérance?
Crois-tu combattre seul et mes soldats et moi?

(les soldats s'avancent sur Bayard.)

BAYARD.

Tremblez, voilà Nemours!

(Altémore et ses soldats tournent la tête, et aperçoivent Nemours. Altémore, comme anéanti, reste immobile, et laisse tomber sa lance.)

SCENE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, GASTON, URBIN, CHEVALIERS FRANÇAIS.

GASTON, écartant les Italiens à coups d'épée, dit à Altémore.

C'est la foudre pour toi.

(il embrasse Bayard.)

Oh! mon ami!

BAYARD.

Cher prince, eh! qui l'auroit pu croire?

GASTON, montrant Altémore et Urbin.

Voilà de l'Italie et l'opprobre et la gloire.
Urbin vient te défendre.

BAYARD, tendant la main au duc d'Urbin.

Il ne m'étonne pas.

GASTON.

Qu'on livre cet infâme au plus affreux trépas.

(on entraîne Altémore.)

Mais, ô nouveau malheur! ô ma chere Euphémie!

(il court à elle.)

BAYARD.

L'effroi de votre mort peut lui coûter la vie.

GASTON, lui prenant la main.

Euphémie!

EUPHÉMIE, revenant à elle, et levant les yeux au ciel.

Il n'est plus.

(elle les rebaisse et aperçoit Nemours.)

Ah! prince, vous vivez!

GASTON, la relevant.

Oui, ce digne vieillard... Il nous a tous sauvés.

EUPHÉMIE, avec transport.

Qu'il m'est cher!

GASTON.

J'arrivois dans ce palais terrible,
Où mon ordre assembloit notre élite invincible;
Quand je le vois entrer, frémissant, éperdu,
Suivi de l'Espagnol à ses bienfaits vendu,
Et qui, se promettant un plus riche salaire,
Avoit du nouveau foudre épié le mystere:
« Fuyez, s'écrioient-ils, fuyez, ne tardez pas;
« Vous n'avez qu'un moment, le gouffre est sous
« vos pas.
« Courez sauver Bayard, il en est temps encore;
« Ce héros va tomber sous les coups d'Altémore ».
A leurs cris vers ces lieux nous avons volé tous.
Mais des portes du fort à peine approchions-nous,
Qu'avec un bruit affreux, une nue enflammée,
Un noir torrent de feu, de soufre et de fumée
Roule au loin dans les airs, à nos regards surpris,
D'un vaste monument les immenses débris.
Heureux, qu'en échappant à ce piége effroyable,
(en embrassant Bayard.)
J'arrache encor mon pere au sort plus déplorable,
De voir des assassins, vil rebut des bourreaux,
Souiller la derniere heure et le sang d'un héros !

URBIN, à Bayard.

Pardonne, j'ai trop tard suivi mon digne maître:
Bayard, pour sauver Jule, avoit livré le traître:
Beaux jours du nom romain, qu'êtes-vous devenus?
Des François maintenant sont nos Fabricius.

GASTON, à sa suite.

Allons, marchons, amis; revolons vers Pescaire:
Voudrois-je qu'à ma chaîne il eût pu se soustraire?
Sous ces murs embrasés me croyant englouti,
De son repaire obscur peut-être il est sorti.
(il veut partir.)

BAYARD.

Arrêtez...

SCENE VIII.

GASTON, URBIN, EUPHEMIE, BAYARD, D'ALEGRE, CHEVALIERS ET SOLDATS FRANÇAIS.

D'ALEGRE, vivement à Gaston.

La victoire est complette et soudaine ;
Tous vos ordres suivis ont mis dans notre chaîne
Les guerriers de Venise et les soldats romains,
Enfermés, foudroyés dans les deux souterrains.

GASTON.

Mais Pescaire..?

D'ALEGRE.

Seigneur, son adroite prudence
Pour des lieux plus ouverts réservoit sa présence:
De la porte Faustine il assailloit les tours,
Qu'au bruit de son tonnerre il croyoit sans secours ;
Mais, au lieu de l'effroi, trouvant par-tout l'audace,
Et des Vénitiens apprenant la disgrace,
Il va cacher au loin sa honte et ses débris.

GASTON.

Eh ! que fait ce vieillard ? qu'il vienne avec ses fils ?
Que mes bienfaits...

D'ALEGRE.

Plaignez son infortune extrême.
Instruit qu'en son palais Avogare lui-même,
Pour allumer sa foudre avoit su se cacher,
Loin de suivre vos pas, il l'a couru chercher ;
Il vouloit, ou punir, ou désarmer sa rage :
Mais soit que du Bressan le perfide courage
De périr avec vous fît son plaisir affreux ;
Soit qu'il ait mal connu, mal mesuré ses feux ;
De tous deux à la fois, loin du palais en poudre,
J'ai vu les corps sanglants rejetés par la foudre.

EUPHÉMIE.

O mon pere!

BAYARD.

O soldat, qu'honore un beau trépas,
J'ai bien vu que ton cœur ne se pardonnoit pas!
Tes fils seront les miens.

EUPHÉMIE.

Le désespoir m'accable;
De la mort de mon pere, hélas! je suis coupable.

GASTON, vivement.

Lui seul fut criminel, lui seul il s'est perdu.

EUPHÉMIE.

Ah! respectez les pleurs qu'il coûte à ma vertu.
La nature m'imprime un sacré caractere,
Sans permettre à mon cœur de juger pour quel pere.

GASTON.

Je respecte à la fois et ressens vos douleurs;
Mon bonheur ne peut naître au milieu de vos pleurs.
Je veux, pour le former, que Bayard me ramene
Plus digne encor de vous, et vainqueur de Ravenne.
(à Bayard.)
Je vais t'attendre, ami, sous ce fameux rempart;
Gaston regretteroit de vaincre sans Bayard.

BAYARD, lui prenant la main.

Va; mais modere au moins ton ardent caractere:
Tu crois n'avoir rien fait tant qu'il te reste à faire.
Songe qu'en peu de jours tu sus vivre long-temps;
Ta carriere d'honneur est remplie à vingt ans:
Toi seul peux soutenir le fardeau de ta gloire;
Mais crains de t'oublier au sein de la victoire.

FIN DE GASTON ET BAYARD.

PIERRE LE CRUEL,

TRAGEDIE EN CINQ ACTES.

Virtutem videant, intabescantque relictâ.

PERSE.

1772.

ACTEURS.

DOM PEDRE, roi de Castille.
EDOUARD, prince anglois.
LE CONNETABLE DU GUESCLIN.
HENRI DE TRANSTAMARE, frere naturel de Dom Pedre.
BLANCHE DE BOURBON, princesse françoise.
DOM FERNAND, ministre et général de Dom Pedre.
ALTAIRE, chef des Maures.
GARDES.

La scene est en Castille, dans le fort de Montiel, ou dans le camp de Dom Pedre, près de ce fort.

PIERRE LE CRUEL,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'une tour, une chambre assez vaste, dans le goût gothique, très simplement meublée, et dont la fenêtre est garnie d'une grille de fer : cette chambre a une grande porte dans le fond, une petite sur le côté

SCENE PREMIERE.

UNE JEUNE PRINCESSE.

(Elle est vêtue sans éclat, assise dans l'attitude de l'accablement, et appuyée sur une table : après quelques instants de silence, elle leve les yeux, et dit :)

L'OMBRE enfin s'éclaircit : les premiers feux du jour
Pénetrent lentement dans cet obscur séjour.
Ces murs, me séparant de la nature entiere,
Me permettent du moins d'entrevoir la lumiere.
Ah! l'aurore et la nuit me retrouvent en pleurs,
Sans qu'un léger sommeil me prête les douceurs
Que goûte un malheureux dans l'oubli de son être.
O jour! depuis cinq ans, je ne t'ai vu renaître

Qu'en demandant au ciel de ne plus te revoir.
Mort, que j'appelle en vain ; ô mort ! mon seul espoir,
Romps le joug effroyable où je suis enchaînée ;
O mort ! délivre-moi du malheur d'être née.
(elle retombe dans sa premiere attitude ; puis se relevant.)
Un instant sur le trône, et pour jamais aux fers !
Hélas ! j'ai disparu de ce vaste univers :
L'Espagne où je fus reine, où je vis ignorée,
Me croit dans le cercueil, et Paris m'a pleurée.
Pleurée ! Oui, je le suis : dans mes tourments secrets
J'ai le triste plaisir de coûter des regrets :
On plaignit, on vengea ma disgrace fatale ;
Tout m'aima sur la terre, hors ma vile rivale,
Hors mon cruel époux, qui seuls ont condamné
Ce cœur, plus pur encor qu'il n'est infortuné.
Mais de ces lieux déserts qui trouble le silence ?
(elle paroît entendre du bruit en dehors.)
La barriere du fort s'ouvre avec violence !
Quel tumulte confus ! Voyons.
(elle se leve et regarde à travers les barreaux de la fenêtre.)
Sur ces remparts,
J'aperçois un drapeau semé de léopards !
Quelqu'un marche avec bruit ! L'effroi remplit mon ame.

SCENE II.

UN CHEVALIER parlant hors de la chambre.

Soldat, ouvre. Obéis, ou tu meurs.
(la porte du fond s'ouvre, le chevalier entre avec deux écuyers.)

LA PRINCESSE.

Ciel !

LE CHEVALIER.

Madame,

(à part.)

Pardonnez. Que d'appas! tout accroît mes soupçons.

(haut.)

De mon audace heureuse apprenez les raisons.
Je vous suis inconnu, j'ignore qui vous êtes :
Je viens joindre le roi qui fuit vers ces retraites;
Et pour calmer l'Espagne en ses troubles nouveaux,
J'arrive en ce moment des remparts de Bordeaux.
Je voulois occuper ce formidable asile,
Qui devient pour Dom Pedre une ressource utile;
Mais des refus suspects, des mots mystérieux
Ont enflammé soudain mes desirs curieux;
J'ai pensé que ces murs enfermoient l'innocence.
Vos gardes m'opposoient en vain la résistance;
Le vainqueur de Najarre et celui de Poitiers
Imprime le respect dans l'ame des guerriers :
Dites un mot, madame, et je romps votre chaîne.

LA PRINCESSE.

Est-il bien vrai? je vois le prince d'Aquitaine,
Le héros des Anglais et le fils de leur roi!
Vous Edouard!

ÉDOUARD.

Mon nom vous répond de ma foi.

(Il fait signe à ses écuyers de se retirer.)

LA PRINCESSE.

Votre aspect doit ici m'affliger et me plaire.
Le vainqueur de Poitiers a vu périr mon pere;
Le vainqueur de Najarre a vengé mon époux.

ÉDOUARD, avec transport.

Mon doute est éclairci. Vous vivez! quoi! c'est vous,
Du malheureux Bourbon plus malheureuse fille?
Vous, femme de Dom Pedre et reine de Castille!

BLANCHE.

Reine! vous le voyez.

ÉDOUARD voulant se jeter à ses pieds.

Ah! mon cœur éperdu

Vous rend l'hommage pur qu'il garde à la vertu.
(toujours avec vivacité.)
Que vous avez coûté de larmes à la terre!
Oui, votre pere et vous, chéris de l'Angleterre...
Ennemis généreux, nous savons admirer
De vertueux rivaux, les vaincre et les pleurer.
Belle Bourbon, eh quoi! lorsque Pedre et Padille
Du bruit de votre mort consternoient la Castille,
Sur vous de leurs fureurs ils suspendoient le cours!
Ces deux ames de sang ont respecté vos jours!
BLANCHE, plus vivement.
Ils n'ont rien respecté. Si je respire encore,
Leurs ordres sont trahis, leur cruauté l'ignore.
ÉDOUARD, de même.
Croyez, si ce mystere eût percé jusqu'à moi,
Que j'aurois exigé de ce superbe roi,
Quand ma main sur son front remit le diadème,
Qu'il vous rendît justice et se la fît lui-même.
Une seconde fois son trône est renversé.
Pedre a besoin de vous pour s'y voir replacé.
Vous pouvez mieux que moi réparer sa ruine :
Mais le daignerez-vous? Ah! dès leur origine,
De vos malheurs affreux retracez-moi le cours :
Ma foi, sans balancer, suivra tous vos discours :
Mon ame, jusqu'ici toujours mal informée
Par la voix de Dom Pedre ou par la Renommée,
Aspire, pour vous-même, encore à s'éclaircir.
Edouard mieux instruit pourra mieux vous servir :
Qu'il sache à quel excès Pedre offensa vos charmes.
Princesse, en ce grand jour si je taris vos larmes,
Je croirai vous devoir le plus chéri des biens :
On m'accorde un bienfait en acceptant les miens.
BLANCHE, avec tranquillité.
Prince, de mes malheurs la confidence intime
Est due aux nobles soins d'un héros que j'estime.
A mon époux vous seul me pouvez réunir.

Ah! pour lui, devant vous, que mon front va rougir!
Daignez prendre ce siége, et vous allez m'entendre.
(ils s'asseyent.)
Mais, seigneur. pardonnez un souvenir trop tendre;
Ici j'ignore tout. Charle, époux de ma sœur,
D'un roi trop courageux plus sage successeur,
Cette sœur même, hélas si chere à mon enfance,
Dieu les conserve-t-il au bonheur de la France?

ÉDOUARD.

Tous deux regnent, madame, et par leurs douces lois
Consolent leurs états du malheur des Valois:
Charle apprend aux guerriers que la valeur suprème,
Pour commander au sort, se commande à soi-même;
Plus terrible pour Londre au fond de son palais.
Que son pere suivi de cent mille Français.

BLANCHE en larmes.

Ah! prince, qu'à ma sœur je dois porter envie!
Elle mourra Françoise au sein de sa patrie:
Et moi, dans d'autres cours destinée à régner,
L'hymen m'offroit par-tout mon malheur à signer.
(elle s'essuie les yeux.)
Dom Pedre me choisit de l'aveu de sa mere,
Et m'obtint du grand roi qui me servoit de pere,
Quand mon troisieme lustre à peine finissoit.
Déja sa cruauté sourdement s'annonçoit.
J'avoùrai qu'en sortant de la cour la plus chere,
La sienne, moins qu'une autre, alloit m'être étrangere:
L'illustre Castillane, aïeule des Bourbons,
Blanche, honneur de mon sexe avoit joint nos maisons:
Son nom, que je portois, m'invitoit à la suivre,
M'enflammoit du desir de la faire revivre.
Je voulois rendre au Tage, au pur sang de ses rois,
Le présent qu'à la Seine ils ont fait autrefois:
Mon cœur se promettoit, pour son premier ouvrage,
D'adoucir un epoux qu'on me peignoit sauvage:

Par de tendres vertus j'espérois le domter,
Et gagner tous les cœurs pour les lui reporter.
J'arrive dans Burgos. Au lieu de l'alégresse,
Je vois dans tous les yeux le trouble, la tristesse;
La mere de Dom Pedre, étouffant ses douleurs
Vient, m'embrasse, et bientôt me baigne de ses pleurs.
Je ne vois point le roi, qui craint de voir sa mere;
Sous cent prétextes faux mon hymen se differe.
Après de longs refus, Pedre se montre enfin.
Il me mene à l'autel avec un fier dédain :
Cet hymen, dont Paris chantoit les nœuds prosperes,
Offrit le morne aspect des pompes funéraires.
La cour, le peuple entier, saisi d'un sombre effroi,
Cherche, en tremblant, mon sort dans les yeux de son roi :
Il me jette un regard, mais un regard farouche,
Sourit du froid serment qui tombe de sa bouche;
Sort du temple, et soudain, par des détours secrets,
Se dérobe à sa cour, et me fuit pour jamais.
Peignez-vous ma surprise à cet excès d'outrage,
Le timide embarras, la candeur de mon âge,
La douleur et l'effroi de mes esprits confus :
Etrangere au milieu d'un monde d'inconnus,
Ne sachant ou porter et mon trouble et ma plainte,
J'inspirois la pitié, mais la pitié contrainte.
Enfin on me révele un mystere odieux,
Qui n'étoit un mystere, hélas! que pour mes yeux :
J'apprends que, dans ce jour, où Pedre avec instance
Par ses ambassadeurs pressoit notre alliance,
Il avoit vu Padille, et qu'au prix de l'honneur
Cette beauté si fiere avoit gagné son cœur.
Me quittant aux autels, le monarque parjure
Revoloit dans ses bras consommer mon injure.
Tous deux en faisoient gloire; et qui plaignoit mon sort
Recevoit pour salaire ou les fers ou la mort.

Mais bientôt, sur moi-même assouvissant la rage
Que garde une ame vile au grand cœur qu'elle outrage,
On m'arrache des bras de la mere du roi,
Qui m'osoit consoler en pleurant avec moi ;
Dom Pedre me punit de la chérir en fille :
De prisons en prisons cachée à sa famille,
Je n'eus, pour soutenir mes misérables jours,
Que l'aliment du pauvre... et ne l'eus pas toujours.
Cependant il n'est plus de devoirs qu'il ne brave ;
Tyran pour tout son peuple, et pour Padille esclave
Il ravit les trésors, il fait couler le sang,
N'épargne ni vertu, ni naissance, ni rang.
Je partage sa honte en vous traçant ses crimes.
Mais comment vous compter ses illustres victimes ?
Chaque meurtre excitant des murmures nouveaux,
Il rappeloit sans cesse et lassoit les bourreaux ;
Le cruel immola ses freres et leur mere,
Son tuteur, les neveux et la sœur de son pere ;
Sur sa mere... on retint son parricide bras ;
Et l'ordre de ma mort combla ses attentats.

ÉDOUARD.

Je frémis. Chaque trait rappelle à ma mémoire
Ce que m'a dit Guesclin, ce que je n'ai pu croire.
Mais... Dom Pedre à vos pieds n'est jamais revenu ?

BLANCHE.

Padille craignoit trop les droits de la vertu :
D'un amour tyrannique exerçant la puissance,
Elle avoit à son roi défendu ma présence.

ÉDOUARD.

Dans quel temps osa-t-il ordonner votre mort ?
Quelle main vous sauva, quel heureux coup du sort...

BLANCHE, vivement.

Quand le seul rejeton de sa triste famille,
Transtamare son frere entroit dans la Castille ;
Couronné par le peuple, appuyé des François,

Il voloit pour briser les fers où je pleurois :
Pedre, malgré l'Afrique et Grenade et Lisbonne,
Se voyant par Guesclin renversé de son trône,
Voulut punir sur moi la France et les Bourbons :
Il me fit apporter un poignard, des poisons.
Fernand, qu'il en chargeoit, n'eut que le choix du crime.
O d'un roi trop cruel ministre magnanime!
Fernand voit qu'un refus le perd sans me sauver.

ÉDOUARD.

Il se charge du meurtre?

BLANCHE.

Et vient m'en préserver;
Cachant mon nom, mon rang, qui m'exposoient encore,
Sa prudence en secret m'envoya chez le Maure.
Mais lorsque votre bras par-tout victorieux
Eut rétabli Dom Pedre au rang de ses aïeux,
Par ordre de Fernand dans ces lieux transportée,
J'ai revu la prison que j'avois habitée :
On m'y sert avec soin sans savoir qui je suis.
Morte à tout l'univers, seule avec mes ennuis,
Je rappelle en pleurant l'éclat de mon enfance,
Le jour où j'ai quitté le bonheur et la France :
Ah! je croirois, sans vous, que la tour de Montiel
Est le tombeau fatal que m'a choisi le ciel.

ÉDOUARD.

Je le bénis ce ciel ; sa faveur m'accompagne,
Lorsque pour vous sauver il m'amene en Espagne.
Dom Pedre me doit tout, il remplira mes vœux :
Dom Pedre est criminel, mais roi, mais malheureux ;
Dieu seul peut le punir, tout roi doit le défendre.
Vers moi, dans son désastre, il vint jadis se rendre;
Dépouillé, fugitif, rebut des vils humains,
Il parut : et j'allai le servir de mes mains.
Pour régner à mon tour le destin m'a fait naître ;

J'enseigne à respecter ce qu'un jour je dois être.
Dans les champs de l'honneur je m'arme contre un roi ;
Dans ma cour, dans mes fers, il est un dieu pour moi.
J'estimois Transtamare et sa valeur brillante ;
Son ame est grande et fiere, humaine et bienfaisante,
Fidele à l'amitié, ferme dans le malheur...

BLANCHE.

Il a trop de vertus pour un usurpateur.

ÉDOUARD.

Madame, il n'en a plus, s'il détrône son frere.
Je viens les réunir par un accord sincere ;
Et vos jours conservés appuîront ce dessein
Que la mort de Padille a fait naître en mon sein.

BLANCHE, se levant.

Quoi ! la mort de Padille ?

ÉDOUARD, se levant aussi.

Elle n'est plus, madame.
Vous-même, libre encor, disposant de votre ame....

BLANCHE.

Quel discours ? Ciel ! Fernand !

SCENE III.

EDOUARD, BLANCHE, DOM FERNAND.

BLANCHE à Dom Fernand avec une noble confiance.

O mon libérateur !
Viens : si tu crains ton roi, voilà ton protecteur.

ÉDOUARD, embrassant Dom Fernand.

Oui, mortel généreux, oui, ma reconnoissance
Se charge du péril et de la récompense.

DOM FERNAND.

Votre estime, seigneur, est tout ce que je veux ;
La vertu qui l'obtient ne forme plus de vœux.

Vous, madame, excusez l'excès de ma prudence,
Si toujours avec soin j'ai fui votre présence
Depuis l'instant heureux où je sauvai vos jours :
J'ai craint de vous offrir de dangereux secours,
Un entier abandon vous étoit nécessaire,
Un seul pas indiscret eût trahi ce mystere;
A Padille en tous lieux tant de traîtres vendus,
Un seul courrier surpris, un confident de plus,
Exposoient votre tête à sa barbare haine.
Quand Padille expira, j'étois dans Trémisene,
Des soldats Africains je pressois le départ :
(à Edouard.)
Ils doivent aujourd'hui joindre notre etendard.
(à Blanche.)
Hier, à mon retour, je crus l'instant propice
Pour instruire le roi de mon sage artifice :
Soudain Pedre enchanté conçut l'heureux dessein
De désarmer la France en vous rendant sa main :
Mais attaqué, surpris et vaincu par son frere,
De ces soins importants son cœur s'est vu distraire.
J'ai couvert sa retraite : et, pour braver le sort,
Je viens d'asseoir son camp sous Tolede et ce fort :
Pour rompre ici vos fers lui-même va se rendre :
(à Edouard.)
Il vous cherche.

SCENE IV.

DOM PEDRE, ÉDOUARD, BLANCHE, DOM FERNAND, GARDES.

DOM PEDRE à Edouard.
O bonheur où je n'ai pu m'attendre !
Je vois la reine et vous ! mes revers vont finir.
Je vais tranquillement et régner et punir.
Voilà Paris et Londre unis pour ma querelle ;

Cimentons par le sang mon trône qui chancelle.

ÉDOUARD.

Un projet plus humain m'amene ici, seigneur :
J'y viens moins en guerrier qu'en pacificateur ;
Mais ferme en ma promesse et prêt à vous défendre ;
Vous êtes malheureux ; vous auriez dû m'attendre.

DOM PEDRE, lui prenant la main.

Digne Héros ! Bourbon, détourne encor les yeux !
(à la princesse qui est un peu détournée.)
Je viens vous arracher de ces funestes lieux :
Oubliez des fureurs que le remords efface.
(montrant Edouard.)
La vertu me protége et doit m'obtenir grâce.
(d'un ton d'humeur.)
De votre époux du moins contemplez les regrets :
(elle le regarde ; il paroît frappé : il l'examine avec attention et plaisir.)
Je sens mon cœur saisi... percé de mille traits.
Padille à tant d'appas me sembloit préférable !
Rarement l'œil voit bien quand le cœur est coupable.

ÉDOUARD.

J'aime ce repentir : mais j'en crains les effets.

DOM PEDRE.

Pourquoi, seigneur ? Je veux expier mes forfaits :
(à Blanche)
Ils sont sans nombre...

BLANCHE.

Hélas !

DOM PEDRE.

Comptez-les par vos larmes.
(à Edouard, avec le désordre d'une passion naissante.)
Cette longue douleur n'a point terni ses charmes.
Autrefois à l'autel, mon indomtable orgueil
Laissa sur elle à peine échapper un coup-d'œil.
Si j'eusse pu la voir, ah ! l'aurois-je outragée !
(à Blanche.)

De mon perfide amour vous êtes bien vengée.
Le voici ce moment trop long-temps attendu,
Ce jour de mon bonheur, ce jour de ma vertu,
Où l'ame de Bourbon va me faire une autre ame.
Je veux, après l'affront de mon hymen infame,
Aux yeux de ce héros, défenseur de mes droits,
Tour-à tour le vainqueur et le vengeur des rois,
Aux yeux de tout mon camp, de l'Europe étonnée,
Former les nœuds brillants d'un nouvel hyménée.
(Il donne un coup d'œil à Edouard.)

BLANCHE.

Dans ce grand changement qu'à peine je conçois,
Interdite, et doutant des vœux que je reçois,
Je crains qu'un tel retour soit l'ouvrage d'un songe,
Et qu'en mes premiers maux le réveil me replonge.
(à Dom Pedre.)
Seigneur, par des remords si nouveaux et si prompts,
Croyez-vous qu'un moment efface tant d'affronts?
De mon hymen fatal je révere la chaîne;
Mon malheur fut toujours de vous devoir ma haine.
J'oublîrai par vertu l'arrêt de mon trépas.
Mais puis-je sans horreur me voir entre vos bras,
Fumant encor du sang de la Castille entiere?
(à Edouard.)
Prince, il faut avant tout m'eclaircir un mystere.
Je puis, me disiez-vous, disposer de mon cœur;
Je suis libre... eh! comment?

DOM PEDRE.

Qu'avez-vous dit, seigneur?

ÉDOUARD.

La vérité. Madame, elle va vous surprendre.

DOM PEDRE.

Quoi!...

ÉDOUARD.

Les princes sont faits pour la dire et l'entendre.
Pensez-vous que, trompant sa vertu, sa candeur,

Je garde par foiblesse un silence imposteur?
Je souffre qu'avec vous se croyant enchaînée,
Elle aille confirmer votre faux hyménée?

BLANCHE.

Ciel!

ÉDOUARD, à la princesse.

Avant le serment qu'il vous fit à regret,
Padille avoit sa foi par un hymen secret:
Et, lorsqu'à ses fureurs il vous crut immolée,
Soudain cette union hautement révélée,
Prouvée avec éclat aux états castillans,
Fit voir de votre hymen les vains engagements:
En rougissant pour lui de sa premiere chaîne,
On reconnut Padille; elle étoit femme et reine.
Le ciel n'a donc jamais uni votre destin
A ce roi, dont l'hymen fixoit déja la main;
Et l'auguste Bourbon, que trompa sa promesse,
N'est point esclave et reine; elle est libre et princesse.

DOM PEDRE, voyant la surprise de Blanche.

Ah! je lis dans ses yeux que vous m'avez perdu.

ÉDOUARD.

Je me perdrois, seigneur, pour sauver sa vertu.

BLANCHE, avec le saisissement et le délire de l'extrême joie.

Qu'entends-je? se peut-il?... Gloire, bonheur suprême!
Quand je devrois ici périr au moment même,
O ciel tant imploré! que ne te dois-je pas?
Je sais, avant l'instant marqué pour mon trépas,
Que je ne fus jamais unie à ce parjure,
Qu'il n'eut de droit sur moi qu'à force d'imposture.
(avec la plus grande fierté.)
Réponds-moi maintenant, ô tigre ensanglanté!
Rends compte de ma vie et de ma liberté.
Je ne te parle plus en épouse, en victime,
Qui respecte l'abus d'un titre légitime;

Je te parle en Françoise, en fille de vingt rois,
Qui n'eut pas le malheur de naître sous tes lois :
Pourquoi devant l'autel, que profanoit ta vue,
M'engager cette foi qu'une autre avoit reçue?
Tu craignois qu'un refus, insultant pour mon nom,
Ne soulevât la France et ta propre maison ?
Pourquoi donc, à l'instant, leur faire une autre offense,
Me bannir, me livrer aux fers, à l'indigence?
Ah ! mon plus grand bonheur... c'est l'insolent dédain
Qui borna mon outrage au seul don de ta main :
Par-tout tu ravissois ou l'honneur, ou la vie,
Dans ton infâme cour j'échappe à l'infamie !
Va, j'aime trop mon sort pour vouloir t'en punir :
Dans les bras de ma sœur je cours m'en applaudir.

(à Edouard en courant à lui.)

Vous, qui m'êtes uni par les plus nobles chaînes,
Car le sang des Capets coule aussi dans vos veines,
Prince, il faut assurer ma retraite et mes jours :
Blanche vous fait l'honneur d'implorer vos secours ;
Si des fers opprimoient votre épouse si chere,
Pensez-vous qu'un Bourbon rejetât sa priere?

ÉDOUARD lui présentant la main avec fermeté.

Venez, madame.

DOM PEDRE l'arrêtant par l'autre bras.

Quoi ! l'arracher de mes mains,
Et jusque dans mon camp ! quels sont donc vos desseins ?
Voulez-vous aujourd'hui me combattre moi-même,
Et livrer mon épouse à mon frere qui l'aime ?
Sitôt qu'il crut sa mort, il vanta son ardeur...

BLANCHE.

(à part.)

Il m'aime ! Ah ! ce seul mot me fait lire en mon cœur.

DOM PEDRE l'observant.

Dieu ! s'il étoit aimé ! si je pouvois le croire !...
Prince, j'ai respecté votre nom, votre gloire ;
Je vais tout oublier dans ma prompte fureur ;
L'amour, même en naissant, est terrible en mon cœur.

(avec la plus grande violence.)

Rien n'est sacré pour moi quand le courroux m'égare ;
Malheur à qui me force à devenir barbare !

ÉDOUARD, avec le ton d'une colere retenue.

Modérez-vous, seigneur : ne faites point rougir
Un prince, votre appui, qui vient pour vous servir,
Je suis armé pour vous contre un frere rebelle ;
Si Blanche est en péril, je suis armé pour elle.
Connoissez un Anglais, dont la libre équité
Entre tous les partis marche avec fermeté.
Jeune, la passion qui soudain vous enflamme,
Est l'ivresse des sens, que domte une grande ame :
D'un monarque proscrit sachez le digne emploi ;
Pour remonter au trône il faut régner sur soi :
Peut-être qu'en cédant Bourbon à votre frere,
Elle seroit le nœud d'un traité salutaire :
Mais c'est d'elle en un mot et du roi des Français
Que son sort dans mes mains dépendra désormais.
J'attends ici Guesclin, que mon bonheur me livre,
Qui, toujours mon captif, m'écrit qu'il va me suivre ;
Il desire la paix ; Henri suit tous ses vœux ;
Plus calme, vous pourrez nous en croire tous deux.
Madame, en attendant, de vous je vais répondre ;
Vous serez sous ma garde, en paix comme dans Londre.
Ne craignez pas, seigneur, que je fasse à vos yeux
Du droit de mes bienfaits un joug injurieux ;
Ils n'ont pas cet orgueil dont le faste humilie ;

Et, si je m'en souviens, c'est quand on les oublie.
(il emmene Blanche.)

DOM PEDRE, les suivant.

C'en est trop, et je cours...

SCENE V.

DOM PEDRE, DOM FERNAND; GARDES en dehors.

DON FERNAND, arrêtant don Pedre.

Quel transport violent!
Il ne la ravit point, il reste en votre camp:
Calmez-vous, demeurez.

DOM PEDRE.

Oui: dévorons ma rage.
(se tournant vers la porte par où Edouard est sorti.)
Tes bienfaits...! à mes yeux sont ton premier outrage.
Qu'ils sont avilissants ces droits d'un bienfaiteur!
(se promenant avec fureur.)
Mais que dans ma cour même on soit mon protecteur,
Mon arbitre, mon juge...! Et dans quel temps encore!
Penses-tu qu'aujourd'hui ma foiblesse t'implore?
Non, non: je ne suis pas dans cet état honteux
Où j'allai mendier tes secours orgueilleux:
Le Navarrois, le Maure, armés pour ma défense.
Avec moins de hauteur, n'ont pas moins de puissance.
Qu'ai-je à craindre de toi, mortel audacieux?
Sur le bruit de ton nom, tu reviens en ces lieux
Seul, sans cour, sans armée, avec ta foible garde;
Et tu crois m'imposer! et ton orgueil hasarde
D'abuser des vains droits d'un service passé!
Tu ne peux plus m'en rendre, et tout est effacé.
Tu céderas Bourbon, ou cesseras de vivre.
Va, j'empêcherai bien que ton choix ne la livre

A celui des humains que j'abhorre le plus,
Ce frere, qui m'òta par ses fausses vertus
Les cœurs de mes sujets, mes trésors, mon empire,
N'aura jamais du moins une épouse où j'aspire :
Et je préférerois, comme un sort moins fatal,
La mort de ce que j'aime au bonheur d'un rival.

SCENE VI.

DOM PEDRE, ALTAIRE, DOM FERNAND;
GARDES, hors la porte.

DOM FERNAND.

Les Maures nous ont joints; voici le brave Altaire.

ALTAIRE, à Dom Pedre.

L'empereur africain, ton ennemi, mon pere,
M'envoie ici des rois venger la majesté :
Il ne demande rien. Tu peux en liberté,
Quand nous t'aurons soumis tes peuples et ton frere,
Reprendre contre nous ta haine héréditaire;
Nos glaives seront prêts. Aux portes de Montiel,
Je viens de rencontrer ce terrible mortel
Que le sort rend captif du prince d'Angleterre,
Ce Guesclin, notre maître au grand art de la guerre.
Quand je vais avec toi combattre ses amis,
Je me plains qu'à leur tête il ne soit point remis :
Devant un tel rival le courage s'enflamme,
Et l'aspect d'un héros semble agrandir mon ame.

DOM PEDRE, en l'embrassant.

Généreux Musulman, j'attends tout de ton bras.
(à Dom Fernand.)
Guidez-le dans ma tente, et j'y suivrai vos pas.
(Altaire et Dom Pedre sortent.)
Guesclin semble arriver pour combler ma vengeance :
Il fit régner mon frere, il est en ma puissance!

Je sens que tout accroît dans mon cœur irrité
Les cruelles fureurs dont je suis tourmenté.
C'est un torrent fougueux qui malgré moi m'entraîne;
Toutes mes passions ressemblent à la haine.
Je ne puis ni ne veux surmonter leur transport :
Qui vient leur résister se dévoue à la mort.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente, dans le fond, tout le camp de Dom Pedre, au milieu duquel on voit le fort et la tour de Montiel : sur le devant sont deux tentes, dont l'une, plus avancée, est celle d'Edouard, qui y arrive avec Du Guesclin.

SCENE PREMIERE.

EDOUARD, DU GUESCLIN.

ÉDOUARD.

Du camp de Dom Henri ce François va venir ;
Dans ma tente, Guesclin, daignez l'entretenir :
Qu'il y soit sans frayeur, ma foi lui sert d'ôtage.

DU GUESCLIN.

Transtamare lui-même y viendroit sur ce gage.

ÉDOUARD.

Dom Pedre est plus tranquille : aux chefs des Musulmans
Il apprend ses desseins, il reçoit leurs serments.
(montrant l'autre tente.)
Bourbon, dans cette tente où vos yeux l'ont revue,
Peut être en un moment par mon bras défendue.
Cependant dites-moi quelle étrange raison
Vous fait en ces climats revenir sans rançon ;
Charles ne doit qu'à vous le salut de la France,
Et n'a pas de Guesclin payé la délivrance ?

DU GUESCLIN.

C'est moi qui de ses dons fis un juste refus ;
A l'état épuisé ma main les a rendus :
Dans les malheurs publics, un monarque économe
Doit-il prodiguer l'or aux besoins d'un seul homme?
J'ai voulu prendre part à nos communs revers,
Et par mes propres biens me racheter des fers.
J'allai chercher moi-même au fond de l'Armorique
L'honorable débris de ma fortune antique,
Et des dons de Henri le dépôt précieux ;
Lorsque ma digne épouse, accourant à mes yeux :
« Tu vois, m'a-t-elle dit, nos guerres intestines
« Ont rempli nos climats de morts et de ruines ;
« Avant mon triste sort, que je n'ai pu prévoir,
« A la patrie en pleurs j'ai pensé tout devoir.
« Le bien de mes aïeux, égal à ma naissance,
« Que m'avoit conservé leur modeste opulence,
« Et qu'honora l'amour en l'offrant à Guesclin,
« Fut le trésor du pauvre, et nourrit l'orphelin ;
« Je leur ai livré tout dans ce temps si funeste ;
« Ton épée et ton nom, voilà ce qui nous reste. »

ÉDOUARD, avec transport.

C'est avoir plus encor que les trésors des rois.
Ah ! sa bonté prodigue a prévenu tes lois.
Magnanimes époux, quel bonheur est le vôtre !
Toujours un de vos cœurs fait la gloire de l'autre.

DU GUESCLIN, affectueusement.

Cher prince, vous goûtez ce bonheur souverain.
Votre épouse elle-même, en nous cachant sa main,
Sous des noms supposés fit compter à mon frere
Cette riche rançon qu'exigeoit votre pere :
Mon erreur accepta ces secours imprévus.
Mais trente chevaliers, dans Bordeaux retenus,
Courbés sous l'indigence, et respirant à peine,
Victimes de l'honneur, périssoient dans leur chaîne.
(vivement.)

Je leur ai partagé tout l'or de ma rançon,
Et par leur liberté je rentre en ma prison.
Ils l'ignoroient, seigneur, et vous devez le croire:
Plus utiles que moi pour fixer la victoire,
Au camp de Transtamare ils ont su parvenir,
Et peut-être en est-ce un qui veut m'entretenir.

ÉDOUARD.

Rien ne m'étonne en vous, mais tout me fait envie.
Quoi! de vous imiter la douceur m'est ravie
Mon pere s'est bientôt repenti du traité
Qui, même à si haut prix, mettoit ta liberté.
Il veut que ta rançon, dans mes mains apportée,
Après les temps prescrits, ne soit plus acceptée.
Ce matin j'arrivois, et déja Dom Henri,
En m'offrant tout son or, demandoit son ami:
Mais les temps sont passés; il faut que j'obéisse,
Que je fasse à mon pere un si dur sacrifice:
Cet ordre est le premier de ce pere adoré,
Oui, le seul dont mon cœur ait jamais murmuré.

DU GUESCLIN.

Je n'espere pas moins ma prompte délivrance;
Transtamare, au lieu d'or emploîra la vaillance.
Il sait trop que lui seul a fait tout mon malheur:
Des chaînes de Guesclin vous lui devez l'honneur...
N'en parlons plus. Souffrez que j'acquitte la France
Du tribut de respect et de reconnoissance
Qu'en délivrant Bourbon méritent vos bienfaits.
O héros! protecteur des héros de Calais,
Dès l'enfance aux vainqueurs vous serviez de modele:
Qu'à toutes vos vertus j'aime à vous voir fidele!
Mais ce sont ses pareils qu'un grand cœur doit chérir;
C'est Valois dans les fers qu'Edouard put servir:
Sachez que votre bras ici se déshonore,
S'il protege un tyran que l'univers abhorre.
A quels noms mêlez vous ce beau nom d'Edouard!
Et parmi quels drapeaux flotte votre étendard!

Voit-on deux Espagnols dans cette immense armée?
De Musulmans, d'Hébreux, elle est toute formée;
Et des dignes soldats de ce vil Navarrois,
Qui vend, trompe, assassine, empoisonne les rois.
Quel intérêt vous dicte une telle alliance?
L'orgueil de relever l'ennemi de la France?
Grâce à la politique, à sa fausse grandeur,
La gloire des héros n'est pas toujours l'honneur.

ÉDOUARD.

Eh bien! terminons tout par l'accord le plus sage:
J'avois besoin de vous pour un si grand ouvrage.
Je vais revoir le roi; j'espere le fléchir.
(lui prenant la main.)
Guesclin, nos longs débats vont enfin s'assoupir.

DU GUESCLIN, vivement.

Si pour jamais, seigneur, nos nations amies...

ÉDOUARD, avec confidence.

Va, l'Europe craindroit de les voir trop unies:
Le monde entier trembla quand le roi des Anglois
Fut tout prêt de s'asseoir au trône des François:
Ces deux peuples vainqueurs, l'un pour l'autre indomtables
Sous les mêmes drapeaux seroient trop redoutables;
Et leurs sceptres, un jour rassemblés dans ma main,
Rendroient mes successeurs les rois du genre humain.
Le ciel, en divisant la France et l'Angleterre,
Sauve la liberté du reste de la terre.

DU GUESCLIN.

C'est nous estimer trop: il est des Castillans,
Des Germains...Je crois voir le François que j'attends.

ÉDOUARD.

Je vous laisse.
(il sort de la tente avant que le François y entre.)

DU GUESCLIN, regardant le François.

Son casque est fermé! quelle crainte
Peut l'agiter?

SCENE II.

DU GUESCLIN, UN CHEVALIER inconnu.

LE CHEVALIER, portant une écharpe blanche, et ayant la visiere de son casque baissée.

Ici sommes-nous sans contrainte ?

DU GUESCLIN.

Oui. Mais quel son de voix !

LE CHEVALIER, levant la visiere de son casque.

Cher Guesclin !

DU GUESCLIN, effrayé.

Dom Henri !
Dieu...! que prétendez-vous ?

DOM HENRI, tranquillement, en lui prenant la main.

Imiter mon ami ;
Justifier son cœur par ma reconnoissance.

DU GUESCLIN.

J'admire avec terreur sa sublime imprudence.
Risquer votre couronne !

DOM HENRI.

Eh bien ! je te la doi.

DU GUESCLIN.

Vos jours !

DOM HENRI, vivement.

Cent fois Guesclin risqua les siens pour moi.
Va, d'un jeune Espagnol connois le caractere ;
Notre orgueil, dédaignant une gloire vulgaire,
Loin de l'ordre commun va chercher des vertus ;
Des périls sans exemple ont un attrait de plus.
Penses-tu que Dom Pedre eût jamais pu s'attendre
Que pour toi dans son camp j'aurois osé me rendre ?
Son cœur soupçonne-t-il la générosité ?
L'audace du projet en fait la sûreté.

C'est pour toi que je tremble, et c'est ce qui m'amene :
Je connois trop mon frere et sa rage inhumaine,
Pour te voir dans ses mains sans en frémir d'effroi ;
Tu fis tout mon bonheur, il te hait plus que moi.

DU GUESCLIN.

Qu'ai-je à craindre ? Edouard, dont seul je dois dépendre...

DOM HENRI.

Edouard périra, s'il ose te défendre.
Qu'il s'attende lui-même au plus noir attentat ;
Puisqu'il sert un tyran, il doit faire un ingrat.
Ami, de mes trésors tu sais que l'offre est vaine,
Que les frayeurs de Londre éternisent ta chaîne ;
Je veux de ce camp même aujourd'hui t'enlever :
J'ai formé ce dessein, et saurai l'achever.
Va, je mets à profit les leçons de mon maître.
En marchant vers ces lieux, j'ai su tout reconnoître
A travers ce bois sombre et ces rochers affreux
Mes soins ont découvert un chemin ténébreux,
Où, ramenant bientôt mon élite indomtable,
Je viens à sa prison ravir mon connétable ;
Et, si mon imprudence a causé tes revers,
C'est ma sage valeur qui va briser tes fers.

DU GUESCLIN, avec véhémence.

Oui, prince : c'est ainsi que le droit de la guerre
Doit ravir noblement Guesclin à l'Angleterre.
Je ne peux fuir mes fers, mais on peut les briser ;
Et, libre par vos mains, j'ai droit de tout oser.
Enervé près d'un an par un repos infâme,
Le besoin de la gloire a fatigué mon âme :
Temps perdu pour l'honneur, tu seras remplacé ;
L'excès de l'avenir remplira le passé.
Mais Bourbon viendra-t-elle... et peut-elle nous suivre ?
A la foi d'Edouard elle-même se livre...

DOM HENRI.

Ciel ! que dis-tu ? Bourbon... !

DU GUESCLIN.

Ce bonheur imprévu
A votre oreille encor n'est donc pas parvenu ?

DOM HENRI, tressaillant d'inquiétude et de joie.

Non : quel espoir confus égare ma pensée !
Dans mon cœur palpitant une joie insensée...
Bourbon !

DU GUESCLIN.

Elle respire.

DOM HENRI.

O moment enchanteur !
Blanche, tu vis encore ! et tu n'es point ma sœur !
Je vouois à ton ombre une amour immortelle :
Que mon cœur est heureux de se trouver fidele !
Eh ! qui l'a pu sauver ?

DU GUESCLIN.

Le sage Dom Fernand.
Edouard de ses jours répond seul maintenant.

DOM HENRI.

C'est à moi d'en répondre. Ah ! mes pleurs, mon ivresse,
Tous mes sens éperdus nagent dans l'alégresse :
Ami, courons vers elle.

DU GUESCLIN.

Où vous exposez-vous ?
Craignez tous les regards. Je tremble ; on vient a nous.

(en baissant la visiere du casque de Dom Henri.)

Cachez plutôt vos traits. C'est la princesse même :
Préparons-la du moins à sa surprise extrême.

SCENE III.

DOM HENRI, BLANCHE, DU GUESCLIN.

BLANCHE, sortant de l'autre tente.
Je ne crois pas ici troubler votre entretien ;
Les secrets de vos cœurs n'en sont pas pour le mien.
(à Dom Henri.)
Si Henri sait mon sort, seigneur, quelle est sa joie !

DOM HENRI, toujours couvert.
Il le sait.

BLANCHE.
Permettez du moins qu'il vous revoie,
Chargé des vœux pressants de ma juste amitié.
Toujours à mes malheurs il s'est associé ;
Jadis j'ai vu son sang couler pour ma défense,
Qu'il ne hasarde point quelque triste imprudence.

DU GUESCLIN.
De celle qu'il hasarde à vos yeux je frémis :
Ici même en secret il vouloit être admis.

BLANCHE, effrayée à Dom Henri.
Ah ! courez prévenir...

DOM HENRI, d'une voix tremblante, en lui prenant la main.
Il n'est plus temps peut-être.

BLANCHE.
Ciel ! à son trouble... au mien... puis-je le mèconnoître ?

DOM HENRI, levant la visiere de son casque.
Oui, c'est votre vengeur qui tombe à vos genoux,
(il se releve.)
Qui vous voit, vous adore, et mourra votre époux.

BLANCHE, tendrement.
Insensé ! se peut-il qu'un zele téméraire

Vienne livrer pour moi la tête la plus chere?

DOM HENRI, avec la plus grande vivacité.

Je vins pour l'amitié, j'ignorois mon bonheur :
Mais jugez pour l'amour ce qu'auroit fait mon cœur.
Je le déclare enfin ce feu si légitime
Que long-temps mon erreur a caché comme un crime ;
Dès le premier regard que je levai sur vous,
Mon œil fut indigné de vous voir un époux :
Pour vous suivre à l'autel j'accompagnois mon frere;
Sa froideur redoubla ma jalouse colere.
Quand il sortit du temple, et courut vous trahir,
Je ne sais quel espoir me le fit moins haïr.
Dans l'avenir obscur une confuse image
Me montra mon bonheur, dont elle étoit le gage.
Les vrais pressentiments sont un don de l'amour.
Je ne partageai point les regrets de la cour;
Moi, qui de tout mon sang voudrois payer vos larmes,
Dans un de vos malheurs j'osai trouver des charmes.
Mais, quand votre trépas fut par-tout publié,
Je mourois de douleur, sans sa tendre amitié.
Guesclin, sauvant mes jours d'un désespoir funeste,
Pour vous, sans le savoir, en conserva le reste :
Le ciel veut qu'en tout temps il soit de mon destin
De voir dans mon bonheur l'ouvrage de Guesclin.

DU GUESCLIN.

Prince, un si noble aveu fait mon plus beau salaire.
Reine, voilà l'époux choisi par votre frere :
Charle, avant que Dom Pedre en eût semé le bruit,
De l'hymen de Padille en secret fut instruit :
Et, pour vous délivrer armant toute la France,
De ce prince et de vous il conclut l'alliance :
Pour dot, sur la Castille il vous transmit ses droits,
Acquis à nos Bourbons au défaut des Valois.
Quand le prince, éprouvant une disgrace utile,
Dans l'asile des rois vint chercher un asile;
Roi sans trône, et dès-lors citoyen de Paris,

Vingt fois pleurant vos jours, que nous croyions finis,
J'ai vu Charle et Bourbon s'écrier sans mystere :
« Si Blanche respiroit, ce seroit là mon frere. »
Le ciel pour ce héros vous sauva du trépas ;
Il veut unir vos cœurs pour unir deux états :
Par le sang des Bourbons, par la gloire enchaînées,
France, Espagne, à jamais joignez vos destinées.

BLANCHE.

Cher prince ! c'est pour vous qu'on exige ma foi,
Le jour même où j'apprends qu'elle est encore à moi !
Quel sort heureux succede au sort le plus barbare !
Je crus être à Dom Pedre, et suis à Transtamare
J'avoûrai qu'en suivant votre frere à l'autel,
Je vous distinguai peu dans mon trouble mortel ;
Et dès-lors, par l'hymen me croyant asservie,
J'aurois domté mon cœur, s'il m'eût jamais trahie.
Mais songez à Tolede, à nos communs revers ;
A ce jour où le peuple, indigné de mes fers,
M'enlevant avec rage à ma garde sanglante,
Dans un asile saint me déposa mourante.
(à du Guesclin.)
Pedre y vole ; il apporte et le fer et les feux ;
Me vient, en rougissant, saisir par les cheveux ;
M'entraîne... Un bras s'oppose à sa fureur extrême ;
Un héros le désarme : Henri, c'étoit vous-même.
Mais un soldat cruel donne son glaive au roi,
Il frappe, et vous tombez palpitant près de moi :
J'expirois. Pour souffrir, rappelée à la vie,
C'est depuis ce moment que je l'ai moins haïe.
Occupée en secret de mon cher défenseur,
Son image m'apprit à jouir de mon cœur :
Ce cœur, timide et pur, qui s'ignoroit lui-même,
Quand mon frere a parlé, s'avoue enfin qu'il aime,
Et se livre au bonheur, seul fait pour me charmer,
D'adorer par vertu ce que j'ai craint d'aimer.

DU GUESCLIN.

J'aperçois Edouard.

BLANCHE.

Redoutez sa présence.

DOM HENRI.

Jamais il ne m'a vu; soyez en assurance.

SCENE IV.

DOM HENRI, EDOUARD, DU GUESCLIN, BLANCHE.

ÉDOUARD.

Dom Pedre à mes desirs daigne enfin se prêter,
Madame: avec son frere il consent de traiter;
Et, des conditions qu'il a droit de prescrire,
(à Dom Henri.)
Chevalier, dans l'instant il viendra vous instruire.

BLANCHE, épouvantée.

Grand Dieu!

DU GUESCLIN ET DOM HENRI.

Pedre!

ÉDOUARD.

Il me suit.

DOM HENRI, à part.

Il faut périr.

BLANCHE.

Guesclin...

ÉDOUARD.

Vous pâlissez tous trois! quel est l'effroi soudain...

DU GUESCLIN.

Il est juste, seigneur: vous voyez Transtamare.

BLANCHE, à du Guesclin.

Cruel! vous le perdez.

DOM HENRI.

Quoi ! l'ami le plus rare
Me livre...

ÉDOUARD.

A ma foi, prince; et vous voilà sauvé.
Il me connoît.

(à du Guesclin, en l'embrassant.)

Jamais tu ne l'as mieux prouvé :
Ah ! cette confiance et cet excès d'estime
M'attendrit jusqu'aux pleurs par sa candeur sublime.

DU GUESCLIN, tranquillement.

Je vois l'occasion d'illustrer un grand cœur ;
Je ne puis m'en saisir, je l'offre à mon vainqueur.

ÉDOUARD, appelant un Anglois qui entre.

(à Dom Henri.)

Névil. Eloignons Pedre ; il peut dans sa furie
Me braver, et nous perdre... aux dépens de sa vie.

(vivement à l'Anglois.)

Courez ; dites au roi qu'un funeste devoir
Contraint ce chevalier de partir sans le voir ;
Qu'il faut qu'avec Guesclin moi seul je l'entretienne.
Faites garder ces lieux de peur qu'on nous surprenne.

(l'Anglois sort.)

BLANCHE, à Edouard.

O héros! qui deux fois me sauvez dans un jour...

ÉDOUARD, montrant Dom Henri.

A sa témérité je reconnois l'amour.

DU GUESCLIN.

Non : et ce que l'amour entreprend par délire,
Le calme du courage à ce prince l'inspire.
Il vint, de son épouse ignorant les destins,
Concerter un projet pour m'ôter de vos mains.
Dom Henri, que sans moi couronna la victoire,
Se souvient d'un captif inutile à sa gloire;
Le roi devient soldat pour servir son ami.

Eh bien ! voilà le cœur que je vous ai choisi ;
Prince, mes deux héros étoient faits l'un pour l'autre ;
Chérissez mon ami, comparez-lui le vôtre ;
Ce tigre tout souillé de sang et de forfaits :
J'ai placé mieux que vous l'honneur de vos bienfaits.

DOM HENRI, à Edouard.

Seigneur, ma défiance est un outrage insigne,
Dont je rougis dans l'ame, et dont l'honneur s'indigne ;
Mais de la réparer mon orgueil est jaloux.
Montrez-moi les moyens de m'acquitter vers vous.
En est-il ? ordonnez. Après la bienfaisance,
Le plus grand des plaisirs c'est la reconnoissance.

ÉDOUARD.

Je vous demande un prix bien digne de tous deux,
C'est la paix. Remplissez vos devoirs et mes vœux.
Craignez tous les malheurs des haines fraternelles ;
Aux plus affreux excès on est conduit par elles :
Deux cœurs, qu'un même sang forma pour se chérir,
Oseront s'immoler, s'ils osent se haïr.
Une fois affranchis des nœuds de la nature,
Nos fureurs sont sans frein, nos crimes sans mesure.
Prévenez sagement quelque scene d'horreur :
Mais des conseils des rois évitons la lenteur.
Tous trois (avec prudence) osons voir votre frere ;
Lui, Guesclin, vous, et moi, calmons l'Europe entiere.

DOM HENRI.

Moi, le voir ?

BLANCHE, impétueusement.

Non, seigneur.

ÉDOUARD.

Non pas en ce moment.
Vous nous avez surpris par ce déguisement :
Sans doute il oseroit, pour vous punir en traître

Abuser du prétexte, et j'en serois peu maître.
Il faut dans votre camp retourner inconnu :
De là faites offrir un accord imprévu ;
Proposez l'entretien ; prenez-nous pour arbitres ;
Revenez dans l'éclat qui convient à vos titres.
Cette tente peut voir, par mes justes projets,
Un moment accorder les plus grands intérêts.

DOM HENRI.

Sans l'aveu de Guesclin rarement je prononce,
Seigneur : mais dans ses yeux je crois voir sa réponse.

DU GUESCLIN.

La paix, seigneur ! il faut tout lui sacrifier ;
C'est le fruit précieux qui naît d'un vain laurier :
Qu'elle suive toujours le char de la victoire,
Quand le vainqueur est homme et digne de sa gloire.

DOM HENRI.

Vos desirs sont ma loi ; je pars, et je revien...

BLANCHE.

Juste ciel !

DOM HENRI.

Sans espoir tenter cet entretien.

BLANCHE.

Vous allez vous remettre à la foi d'un parjure
Qui s'est fait en tout temps un jeu de l'imposture ?

ÉDOUARD.

Un parjure, à l'instant qu'il promet avec moi,
Sait qu'il doit renoncer à violer sa foi.

DOM HENRI, vivement.

Quand même mon retour hasarderoit ma vie,
Le bien de mes sujets, leur salut m'y convie ;
Si pour eux dans ce camp je m'expose aujourd'hui,
(montrant du Guesclin.)
Je l'aurois fait pour vous, et je l'ai fait pour lui.

BLANCHE, plus vivement encore.

Je sais trop qu'à vos yeux les périls ont des charmes.

Et dois-je me flatter d'inspirer par mes larmes
Les frayeurs d'une femme aux cœurs de trois héros?
Vous allez vous placer sous le fer des bourreaux ;
Maître une fois de vous, ce monstre si sauvage
Au seul assassinat bornera-t-il sa rage?

(à Edouard et du Guesclin, en leur montrant Dom Henri.

Vous le verrez tous deux lentement déchirer,
Et vos vaines fureurs ne pourront que pleurer.
Quoi! Pedre, pour régner, n'a besoin que d'un crime,
Et vous lui présentez sa derniere victime!

(à Dom Henri.)

Mais vos destins ici décideront mon sort;
Si vous m'y préparez l'horreur de votre mort,
A vos yeux expirants je réserve la mienne;
Il faudra par devoir que ma main vous prévienne,
Et je ne servirai, grace à mon seul secours,
Ni de proie au tyran, ni de prix à vos jours.

ÉDOUARD.

Madame, où vous égare un désespoir extrême?
Songez-vous qu'avant lui je périrai moi-même?

BLANCHE, avec la derniere chaleur.

Oui, seigneur, je le sais, vous mourrez en héros :
Mais vos malheurs de plus calmeront-ils mes maux?

(avec un frémissement soudain.)

Hélas! sur ses périls lorsque je vous implore,
Le péril du moment est plus terrible encore.
Si Dom Pedre venoit! Hâtez-vous de partir :
Ah! deux fois de ses mains espere-t-on sortir?

ÉDOUARD.

Partez, prince; et bientôt vous me ferez apprendre
Quels ôtages, quels soins, quel temps vous voulez prendre.
Conduisez-le, Guesclin, jusqu'à ses pavillons :
Moi, je cours vers le roi pour ôter tous soupçons.

DOM HENRI, à Edouard.

Ses pleurs m'ont désolé ; mais mon cœur persévere.
(à Blanche.)
Puis-je trop m'exposer pour une paix si chere,
Dont j'attends votre main, et qui rompra ses fers?
Je hâte mon bonheur.

BLANCHE.

Ou mon dernier revers.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente la tente d'Edouard.

SCENE PREMIERE.

DOM PEDRE, EDOUARD, GARDES au fond.

ÉDOUARD.
Mes vœux sont-ils remplis? et votre ame appaisée
A recevoir un frere est-elle disposée?
Les intérêts du peuple à Guesclin sont remis :
Du pas qu'on fait vers vous sentez donc tout le prix.

DOM PEDRE.
Quoi! Henri dans ces lieux refusoit de paroître!
Ce rebelle en son camp vouloit mander son maître!

ÉDOUARD.
Ce n'est pas Dom Henri, ce sont tous vos sujets,
Aujourd'hui ses soldats, qui, blâmant mes projets,
N'osoient le confier à vos mains vengeresses.

DOM PEDRE.
Ces perfides sujets doutent de mes promesses!

ÉDOUARD.
Mais leurs doutes, seigneur, sont-ils si criminels?
Rappelez envers eux vos serments solennels,
Lorsque, mon bras vainqueur terminant vos querelles,
Votre honneur me jura la grâce des rebelles :
Je crus de votre peuple être le bienfaiteur;

Je crus lui rendre un pere, et fus son destructeur :
Je rendis vos bourreaux à l'Espagne indignée ;
De larmes et de sang vos fureurs l'ont baignée :
De tous vos vieux amis Fernand seul voit le jour.
Quand ma bouche en ces lieux demande tour-à-tour
Grands, ministres, guerriers, fameux par leurs services ;
La réponse est toujours le nom de leurs supplices.
Et Dom Pedre est surpris d'inspirer de l'effroi !
Et Dom Pedre est surpris qu'on doute de sa foi !
Ah ! si selon mes vœux le traité se consomme,
Sur le trône à la fin vais-je placer un homme ?
En vous frappant deux fois, la juste adversité
Ne vous a-t-elle pas appris l'humanité,
La vertu des grands rois, leur volupté suprême ?
Eh ! quels droits plus divins donne le diadême,
Que de pouvoir sans borne étendre ses bienfaits ;
Recueillir tous les jours les plaisirs qu'on a faits ;
Trouver à chaque instant, dans son ame adorée,
Le centre du bonheur d'une vaste contrée ?

DOM PEDRE, avec impatience.

Mon peuple m'étoit cher, quand j'en étois chéri :
Il m'a trahi par-tout, par-tout je l'ai puni.

ÉDOUARD.

Prince, punir en roi, c'est châtier en pere.
Il faut qu'à mes dépens ici je vous éclaire :
(il lui prend la main affectueusement)
Mon aïeul, comme vous, proscrit, dans l'abandon,
Méprisa du malheur la premiere leçon ;
Et pour lui la seconde, hélas ! fut la derniere :
Leçon, pour vous et moi, terrible et salutaire !
Peut-être craignez-vous d'avoir par vos rigueurs
Loin de vous, sans retour, écarté tous les cœurs :
Mais que le cœur du maître aisément les rappelle !
Que sans peine il leur rend leur pente naturelle !
Le devoir est pour eux l'aiguillon de l'amour,

Qui les gêne en secret et les pousse au retour :
Un pere, un roi haï répugne à la nature;
Demandez qu'on vous aime, et la haine s'abjure.

SCENE II.

DOM PEDRE, ÉDOUARD, ALTAIRE, DOM FERNAND, GARDES.

DOM FERNAND, au roi.

Seigneur, le prince arrive ; aux mains des ennemis
Les ôtages par moi viennent d'être remis.

ÉDOUARD.

Au-devant de ses pas je vais soudain me rendre :
Prince, je le reçois ; roi, vous devez l'attendre.

(il sort.)

ALTAIRE.

Je ne m'oppose point à tes nouveaux projets ;
Je vins pour la bataille, et consens à la paix ;
Quoique tous vos chrétiens, que le faux zele inspire,
En jurant de s'aimer, jurent de nous détruire.
Au moins, l'hommage pur qui m'est ici rendu,
Du Maure incorruptible atteste la vertu :
Le choix des Castillans, pour garder Transtamare,
Préféroit mes soldats aux nobles de Navarre !
Tu ne l'as point permis, et je crains ce refus ·
Mais, contre tes sujets si tu ne combats plus,
J'ai le bonheur de voir mon peuple magnanime,
Au lieu de leur dépouille, emporter leur estime.

(il sort.)

SCENE III.

DOM PEDRE, DOM FERNAND, GARDES.

DOM PEDRE.

Fier Henri, te voilà dans les mains de ton roi !
Après m'avoir trahi, tu comptes sur ma foi ?
Il faut être prudent quand on est infidele :
Tu vas voir les traités du maître et du rebelle.
Toi, sous le nom d'arbitre, oppresseur insolent,
Qui m'écrases du poids d'un mérite accablant,
Superbe Anglois, tu veux me commander sa grâce :
Il falloit d'une armée appuyer ton audace.

DOM FERNAND.

Et, malgré vos serments, vous vous croyez permis...

DOM PEDRE.

Va, ma bouche a juré, mon cœur n'a rien promis.

DOM FERNAND.

Mais bientôt Edouard, soulevant l'Angleterre,
Viendra...

DOM PEDRE.

Je vais tarir les sources de la guerre.
Transtamare n'a point de fils pour successeur :
Lui mort, son parti tombe, et cede à la terreur.
Edouard et Guesclin, resserrés dans mes chaînes,
Contiendront de leurs rois les impuissantes haines.

(bas, à Dom Fernand.)

Henri vient : Soyez prêt ; qu'il tremble de sortir :
Il n'a qu'un choix à faire : obéir, ou mourir.

(il fait signe à Dom Fernand de se retirer.)

SCENE IV.

DOM PEDRE, DOM HENRI, ÉDOUARD, DU GUESCLIN.

EDOUARD, tenant Dom Henri par la main.
(à Dom Henri.) (à Dom Pedre.)
Voilà votre roi, prince : Et voilà votre frere,
Sire.

DOM PEDRE, à part, en regardant Dom Henri.
Déja mon sang bouillonne de colere.

ÉDOUARD.
Embrassez-vous.
(Dom Henri fait un pas vers son frere.)

DOM PEDRE.
Arrête ; avant cette faveur,
Sachons s'il en est digne : écoutons-le.
(il se jette sur son siége.)

DOM HENRI, à Edouard.
Seigneur,
Sa dureté...

ÉDOUARD, avec dépit.
Je suis le premier qu'elle offense.
Prenons place.
(ils s'asseyent.)

DOM HENRI.
Je garde un reste d'espérance :
Je vois, avec un cœur et des yeux attendris,
Ce spectacle nouveau pour l'univers surpris ;
Deux rois prêts à juger leur droit à la couronne,
Avec les deux héros protecteurs de leur trône.

DOM PEDRE, qui s'est levé avec fureur aux mots de deux rois.
N'avilis point les rois. C'est aux usurpateurs

A flatter, par besoin, d'orgueilleux défenseurs :
Un vrai roi ne connoît ni protecteurs ni maîtres ;
(en montrant Edouard.)
Mais il a des amis qui le vengent des traîtres.
(il se rassied brusquement.)

ÉDOUARD, à Dom Pedre.

Seigneur, si chaque mot enflamme vos esprits,
Comment traiter l'objet qui nous a réunis?
C'est moi qui vais parler, daignerez-vous m'entendre?
(à Dom Henri.)
Mais je vais m'adresser à votre ame plus tendre.
Fils de roi, dès l'enfance on dut vous enseigner
Quel sceau Dieu même imprime à ceux qu'il fait régner :
Son être sur la terre en eux seuls se retrace ;
Ils ont les droits du Dieu dont ils tiennent la place.
Né de ces droits sacrés le premier défenseur,
On vous en a rendu l'impie usurpateur.
Frere de votre roi, sans un double parjure,
Avez-vous pu trahir le trône et la nature?
Vingt fois, en combattant ces deux titres si saints,
Un double parricide a pu souiller vos mains !
(Dom Henri frémit.)
Je veux fixer vos yeux sur cette affreuse image,
Dont j'ai vu malgré vous frémir votre courage.
On vante votre cœur valeureux, bienfaisant,
Des plus rares vertus exemple séduisant ;
Chef, soldat, prince, ami, vous êtes mon modele :
Disputez-moi, seigneur, une gloire plus belle ;
Préférons tous les deux, magnanimes rivaux,
La probité de l'homme aux talents du héros.
C'est par là qu'Édouard, honoré sur la terre,
Expia les lauriers qu'il cueillit dans la guerre :
Plus citoyen que prince, et docile à mon roi,
Ses plus simples desirs sont ma suprême loi ;
A son trône appelé du jour de ma naissance,

Le dernier des sujets a moins d'obéissance :
Je voudrois de mon maître éterniser les jours ;
Je ne demande au ciel que d'obéir toujours.
Mais qui ravit le sceptre à la main de son frere,
L'auroit-il respecté dans la main de son pere?
Pardonnez; je vous veux arracher votre erreur,
Et dois vous la montrer dans toute son horreur.
(plus vivement.)
Cher prince, lavez-vous d'une tache si noire,
Qui va de siecle en siecle obscurcir votre gloire :
Admirez le moment que j'ai su vous choisir.
De céder en vaincu vous auriez pu rougir ;
Il eût été honteux au vaillant Transtamare
D'abdiquer la couronne au sortir de Najarre.
Mais aujourd'hui, vainqueur dans trois combats sanglants,
Après le plus long cours des faits les plus brillants,
Quand Pedre voit enfin l'empire qu'il possede
Réduit à ce seul fort, aux seuls murs de Tolede :
Vous, conquérant des biens que vous lui disputiez,
Prendre sceptre, couronne, et les mettre à ses pieds ;
Voilà de la vertu l'effort le plus insigne,
Le miracle inoui dont vous seul êtes digne ;
Un triomphe immortel que vos chefs, vos soldats,
La fortune, et Guesclin, ne partageront pas.
Ce n'est point tout. Je sais que, dans un cœur qui l'aime,
La vertu se suffit, est son prix elle-même.
Je viens pourtant offrir à votre œil détrompé
Un trône bien acquis pour un trône usurpé :
L'échange en est heureux; il faut que je m'explique.
Vous voyez, comme moi, sous quel joug tyrannique
La moitié de l'Espagne expire en gémissant :
Vous savez par quel crime à jamais flétrissant,
Appelés, introduits au cœur de vos provinces,
Les despotes d'Afrique ont dépouillé vos princes.

(avec chaleur à du Guesclin.)

O chrétiens insensés! dans un autre univers
On court à l'infidele arracher des déserts,
Et des beaux champs d'Europe on leur laisse l'empire!
Armons-nous, réparons un si honteux délire:
Que pour ce grand objet quatre rois se liguants,
Aux sables de Ceuta rejettent ces brigands.

(à Dom Henri.)

Prenez un sceptre offert par la patrie entiere,
Et détrônez le Maure, et non pas votre frere:
Sous vous, avec Guesclin, je marche le premier;
Nous sommes deux soldats, et lui seul est guerrier.
Confions sagement à l'œil de sa prudence
Les armes d'Angleterre et d'Espagne et de France:
Pedre, dans ce projet, nous secondera tous:
Charle en fut l'inventeur, mon pere en est jaloux;
Même il m'a dit vingt fois: « Malgré nos longues
« haines,
« Quand l'honneur parlera, Guesclin n'a plus de
« chaînes ».
Ainsi le sceptre heureux que je viens vous livrer
Rompt les fers de l'ami qui va vous l'assurer.
Je ne vous parle point d'un prix plus doux encore,
Le roi peut vous céder la beauté qu'il adore:
Vous allez satisfaire, honorer en ce jour
La vertu, l'amitié, la patrie, et l'amour.
Prononcez.

DOM HENRI.

Je venois, à vous comme à mon frere,
Proposer ce projet, sur un plan tout contraire:
Votre offre plus brillante a droit de m'émouvoir;
Mais me justifier est mon premier devoir.
Me punisse le ciel si, par quelques intrigues,
Tramant contre mon roi d'ambitieuses ligues,
Et si, lui dérobant les cœurs de ses sujets,
J'osai jusqu'à son trône élever mes projets!

Mais quand ses bras cruels, excités par Padille,
Eurent pendant deux ans dévasté la Castille,
Un peuple d'orphelins, levant les yeux vers moi,
Crut que les pleurs d'un frere attendrissoient un roi,
Et que jusqu'à son cœur une main plus chérie
Feroit enfin couler les pleurs de la patrie.
Pour la premiere fois, troublant son calme affreux
J'apporte à ses genoux des larmes et des vœux :
Savez-vous sa réponse? Un poignard, qu'on arrête,
Et que deux fois encore il leve sur ma tête ;
Padille le désarme. Et moi, toujours soumis,
J'allai pleurer ailleurs mon frere et mon pays.
Sa fureur me poursuit sur tout ce que j'adore ;
En s'abreuvant de sang, il s'en altere encore ;
Et, sans vous retracer mes amis, mes parents,
Mes cinq freres, hélas! sous son glaive expirants,
Songez que ses bourreaux ont massacré ma mere ;
Et voilà tous ses droits pour détester son frere!

DOM PEDRE.

Ta mere, à ta naissance, a mérité la mort.
(Edouard et du Guesclin font un mouvement d'indignation.)

DOM HENRI, impétueusement.

Vous l'entendez, seigneur ; a-t-il quelque remord?
Ce fut donc pour sauver les derniers de ma race
Que j'acceptai ce trône où l'on m'offroit sa place.
Si vos vaillantes mains surent l'y rétablir,
De vos plus grands exploits il vous force à gémir.
L'Espagne, retournant sous l'empire des crimes,
N'est qu'un vaste bûcher tout couvert de victimes :
Pour la sauver encore on n'appelle que moi ;
Sans or et sans soldats, j'arrive, et je suis roi.
Ainsi ses cruautés me donnent ses provinces ;
L'amour, le choix du peuple a fait les premiers princes :
Quels titres sont plus purs, plus justes, plus flatteurs?
Le sceptre est un présent que m'ont fait tous les cœurs.

DOM PEDRE, toujours avec violence.

Mon peuple est-il mon juge? Amour, rigueur, vengeance,
Oubli de mes devoirs, abus de ma puissance,
J'en dois compte à moi seul. Vous, nés pour obéir,
Au lieu de me combattre, il falloit me fléchir.
Mais de mes passions vous irritiez la flamme.
J'ai vu mes vils sujets attenter sur mon ame,
En superbes tyrans disposer de ma foi.
Je repoussai Bourbon qu'ils m'offroient malgré moi:
Ils proscrivoient Padille; elle m'en fut plus chere;
Et je la défendis contre ma propre mere.
Enfin, si je versai votre sang criminel,
Je fus juste, sévere, et ne fus point cruel.

(plus impétueusement.)

Rends-moi mon trône, ou crains que plus sévere encore...

DOM HENRI.

Du trône de Grenade on veut priver le Maure;
Et je venois t'offrir mon armée et mon bras,
Pour te couronner roi sur leurs riches états.
Rends ces peuples heureux: la Castille peut-être,
Te voyant mieux régner, regrettera son maître.
Quittant son sceptre alors, Henri te le rendroit,
Et l'empire du Maure en ma main reviendroit.

(voyant l'air sérieux de Dom Pedre.)

Mais non: puisqu'Edouard m'offre avec cet empire,
Une épouse, un ami, premiers biens où j'aspire,
Je suis prêt d'accepter...

DU GUESCLIN.

Qu'allez-vous faire? ô ciel!
Mettre ce peuple encor sous le couteau mortel?
Si pour ma liberté votre cœur sacrifie
Les jours de vos sujets, le sang de la patrie,
En vous déshonorant vous allez m'avilir:
Et je fuirois un roi qui m'auroit fait rougir.

Pour Blanche, c'est Valois dont elle doit dépendre;
Son choix vous l'a donnée, et l'on veut vous la vendre!
Quel droit son meurtrier prétend-il aujourd'hui?
Il ordonna sa mort, elle est morte pour lui.

DOM PEDRE.

Quoi! tu veux dans sa haine affermir ce rebelle?
Il renonçoit au crime, et ta voix l'y rappelle!
Traître, tu fus toujours aux conseils, aux combats,
Ou l'auteur, ou l'appui de tous ses attentats.

DU GUESCLIN.

J'ai rempli des devoirs que vous avez fait naître.
Vous fûtes l'assassin de la sœur de mon maître;
Chargé de vous punir, je vous ai détrôné:
Je respecte ce front, puisqu'il fut couronné;
Mais je sers un monarque avoué par la France,
Un peuple dont mon roi m'a commis la défense;
De ce peuple expirant le reste ensanglanté
Ne veut plus de vos lois subir la cruauté:
Je le déclare au nom de la Castille entiere,
Qui de ses droits ici me rend dépositaire,
Au seul trône du Maure aspirez désormais;
Dom Henri veut en vain vous donner ses sujets.
Voici leurs propres mots: « S'il cede ou perd l'empire,
« Un autre y va monter. et nous allons l'élire.
« Dom Pedre nous a fait rentrer dans tous nos droits.
« Est-ce pour l'égorger que le peuple a des rois?
« Quand on s'est séparé de la nature humaine,
« Que pour elle d'un tigre on imite la haine,
« Comment des nations réclame-t-on la foi?
« Abjurant le nom d'homme, on perd le nom de roi. »

DOM PEDRE, voulant mettre l'épée à la main.

C'en est trop, et ton sang...

ÉDOUARD, l'arrêtant.

Qu'osez-vous entreprendre?

DOM HENRI, s'élançant au-devant de du Guesclin.

C'est mon sang le premier qu'il faut ici répandre.

EDOUARD, à Dom Pedre.

Un guerrier désarmé, mon captif, mon ami!

DOM PEDRE.

Lui! qui des droits du trône éternel ennemi,
Vient d'avancer contre eux une horrible maxime,
Redoutable a son maître, à tout roi légitime?

DU GUESCLIN.

Vous outragez mon roi. Sur le sort des tyrans
Il peut jeter en paix des yeux indifférents:
De leur chûte effroyable il ne craint pas l'exemple:
Son cœur se rend justice alors qu'il se contemple;
Il sait en nous aimant, pourquoi nous l'adorons:
Les Titus craignent-ils le destin des Nérons?

ÉDOUARD, arrêtant encore Dom Pedre, qui fait un nouveau mouvement.

Guesclin, vous oubliez la majesté suprême...

DU GUESCLIN.

Voulant m'assassiner, il l'oublioit lui-même.
(montrant Dom Henri.)
D'ailleurs il n'est ici qu'un roi pour un Français.

DOM PEDRE, à du Guesclin.

(à Dom Henri.)
Tremble. Et toi, sors.

DOM HENRI.

Eh bien! plus d'accord, plus de paix.
Moi! j'allois te livrer un peuple qui m'adore!
Ah! je serois moins lâche en le livrant au Maure.
(à Edouard.)
Adieu, prince; osez-vous être encor le vengeur
D'un barbare...?

ÉDOUARD.

Oui, je l'ose: oui, ma foi, mon honneur,
Mon pere, ont garanti son sacré diadême:
Je vous en offre un autre; il cede ce qu'il aime...

DOM PEDRE.

Moi!

ÉDOUARD.

(à Dom Henri.)

Tout, hors votre sceptre. Et vous, vous acceptez.
Le peuple seul ici s'oppose à nos traités;
Voyons s'il soutiendra les maîtres qu'il se donne,
Mieux que je ne soutiens ceux que le ciel couronne:
Marchons à la bataille.

DOM HENRI.

Il est d'autres moyens.
En épargnant, seigneur, le sang des citoyens,
De finir noblement cette grande querelle.

(il regarde son frere.)

DOM PEDRE.

Oui, viens au champ d'honneur, ton roi même t'appelle:
Le plaisir de t'y voir expirer de ma main
Fait renoncer ma rage à tout autre dessein.

DOM HENRI.

Bourreau de tous les miens, meurtrier de ma mere,
Je pourrois t'immoler, sans immoler mon frere.
Mais je serois un monstre aussi cruel que toi,
Si j'osois dans ton sang me baigner sans effroi.
Tu ne m'as point compris. Pour éviter un crime,
Suivons des chevaliers l'usage magnanime:
Deux amis avec nous tenteront ce hasard,
Viens combattre Guesclin, je combats Edouard.

DU GUESCLIN.

O projet d'un héros, d'une ame grande et pure,
Qui sert l'humanité, la gloire, et la nature!

DOM PEDRE, à Edouard.

Allons, prince!

ÉDOUARD, fièrement.

Arrêtez. Je ne suis pas suspect
(à du Guesclin.) (à Dom Henri.)
D'éviter un combat, de fuir à votre aspect.

(à tous.)

Imitez d'un Anglois le courage tranquille,
Voyez de ce cartel l'imprudence inutile.

(aux deux freres.)

Si le sort, pour vainqueurs, choisit Guesclin et moi;
En vous perdant tous deux, la Castille est sans roi.
Mais si vos deux amis tombent dans la carriere,
Le frere y reste alors seul rival de son frere :
Et vous voilà, seigneurs, tout prêts de revenir
Au parricide affreux qu'on cherche à prévenir.
Non : il est juste ici que le peuple s'expose ;
Armé contre les rois, qu'il défende sa cause :
Qu'un combat général le force au repentir ;
Peut-être de Najarre il va se souvenir.

DOM HENRI, vivement.

J'y reçus des leçons que je brûle de rendre;
Et qui perd des lauriers s'instruit à les reprendre.
Je me croirois certain de vaincre mon vainqueur,

(montrant du Guesclin.)

Si j'avois ce héros, qu'il craint au fond du cœur.

ÉDOUARD.

J'admire ce héros, je ne sais pas le craindre.

DOM HENRI.

Dans des fers éternels pourriez-vous le contraindre,
Si votre pere et vous...

ÉDOUARD.

Soyez libre, Guesclin.

(les trois autres personnages témoignent la plus grande surprise.)

DU GUESCLIN.

Voilà mon vrai rival.

DOM HENRI, avec transport.

Je regne donc enfin.

(il embrasse du Guesclin.)

DOM PEDRE, à Edouard.

Votre pere...

ÉDOUARD.

Eût rougi d'un soupçon téméraire :
Quand j'agis pour l'honneur, j'ai l'aveu de mon pere.

DU GUESCLIN, à Edouard, en lui prenant la main.

Ah ! cher prince ! où trouver jamais d'aussi grands cœurs ?

ÉDOUARD, affectueusement.

Chez vos François, Guesclin, quand ils sont nos vainqueurs.

DOM HENRI.

Je vais vous envoyer sa rançon toute prête.

ÉDOUARD, noblement.

Eh ! quel prix ? En a-t-il ?

DOM PEDRE, à Edouard.

J'ai des droits sur sa tête,
Il fut pris dans mon camp... Mais vos vœux sont les miens ;
Qu'il parte, et finissons ces fâcheux entretiens :
(il appelle.)
Alvar !

DOM HENRI, à Edouard.

Prince, à Guesclin que Bourbon soit remise.

DOM PEDRE.

Penses-tu qu'Edouard manque à la foi promise ?
Je te tiens dans mon camp, j'y manquerois pour toi.

ÉDOUARD, à Dom Henri.

J'attends l'ordre de Charle, et ce sera ma loi.

DOM PEDRE, d'un œil d'intelligence à Dom Alvar, qui est entré avec des gardes.

Conduisez-les tous deux... vous m'entendez, peut-être ?
Guesclin, dans son armée, accompagne ce traître.
(à Edouard, en lui prenant la main pour l'emmener.
Allons ranger la mienne, et volons aux combats.
(à son frere.)
Monarque d'un moment, la mort suivra tes pas.

DU GUESCLIN, vivement à Edouard.

Et de ma liberté c'est le premier usage,
D'aller contre vous-même exercer mon courage.
Non ; je vais du combat différer le hasard ;
Pedre ne peut long-temps être ami d'Edouard.

DOM PEDRE.

Pedre pourra bientôt punir tant d'insolence.
(bas, à Dom Alvar.)
Va, j'emmene Edouard ; va remplir ma vengeance.
(il sort avec Edouard; Dom Henri et du Guesclin sortent avec Dom Alvar et l'escorte.)

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre représente une tente riche et vaste, qui est celle de Dom Pedre. Elle a deux issues ; l'une laisse voir la tour de Montiel, dont elle est très voisine ; et l'autre, le reste du camp.

SCENE PREMIERE.

DOM PEDRE, DOM FERNAND.

DOM FERNAND.

Quoi! vous avez trouvé d'assez lâches mortels
Pour se vendre sans honte à vos desirs cruels?
O trop fidele cour du monstre de Navarre!
Contre la foi publique arrêter Transtamare!
Pour un tel attentat si vous m'aviez choisi,
Aux dépens de mes jours j'aurois désobéi.
Tandis que, maîtrisant le destin des batailles,
Edouard de Tolede assure les murailles,
Que l'aspect d'un héros ardent à vous servir
Y retient tous les cœurs déja prêts à vous fuir,
Vous lui faites ici la plus sanglante injure ;
Vous manquez à sa foi, vous le rendez parjure ;
Et, de mépris sans nombre osant flétrir son nom,
Vous enlevez sa garde, et ravissez Bourbon!
Ah! quand il va savoir ce comble de l'outrage...

DOM PEDRE.

Lui-même est observé. J'enchaînerai sa rage ;

Il pense à tous ses vœux m'asservir d'un coup-d'œil;
Mon orgueil est jaloux d'insulter son orgueil.
Le malheur m'imposa l'affront de me contraindre;
Mais, le péril passé, j'abjure l'art de feindre.

DOM FERNAND.

Dieu juste! Et votre frere? Ah! peut-être il n'est plus.

DOM PEDRE, avec rage.

Il vit: grâce à Guesclin, mes coups sont suspendus.
Guesclin m'est échappé. Ce mortel redoutable,
Déployant de son bras la force inconcevable,
A percé l'escadron qui l'avoit entouré,
Et seul au camp rebelle a soudain pénétré:
Voilà, pour un moment, le seul frein qui m'arrête;
Si de l'usurpateur je fais tomber la tête,
Les grands de la Castille, animés par Guesclin,
Menacent de nommer un autre souverain;
Mais Dom Henri vivant excite leurs alarmes;
Pour racheter ses jours, il faut quitter les armes:
J'exige, sans délai, pour prix de son pardon,
Leur pleine obéissance, et la main de Bourbon.
Gardes, amenez-moi Transtamare et la reine.
Je l'ai revue encore: et je conçois à peine
L'amour qu'en tous mes sens allument ses attraits:
Il croît par ses mépris. Non, Padille et Pérès
N'avoient jamais porté dans le fond de mon ame
Ce feu tumultueux qui m'enivre et m'enflamme.
Je sens à mes transports que mon frere est heureux.
Eh bien! que leur amour me serve ici contre eux:
Qu'elle passe en mes bras pour sauver ce qu'elle aime,
Ou que, tremblant pour elle, il la cede lui-même.

(il fait signe à Dom Fernand de se retirer.)

SCENE II.

DOM PEDRE, DOM HENRI enchaîné, BLANCHE enchaînée, GARDES.

DOM HENRI, entrant avant Blanche.
J'attendois qu'un bourreau vînt finir mon destin :
Mais tes freres sont nés pour mourir de ta main.
(voyant Blanche arriver.)
Frappe. Ah Dieu! la princesse aux fers abandonnée!

BLANCHE, apercevant Henri.
C'est-vous! je me croyois la seule infortunée.
Et l'auguste Edouard vengeur des trahisons...

DOM HENRI.
Est la victime, hélas! du glaive ou des poisons;
(à Dom Pedre.)
De ceux qui t'ont servi c'est toujours le salaire.

DOM PEDRE.
Ton sang auroit payé ce discours téméraire,
Si d'autres sentiments, qui domtent ma fureur,
Pour la premiere fois ne parloient à mon cœur.
Ce changement, madame, est votre heureux ouvrage :
A lui laisser le jour je souscris et m'engage,
Pourvu que vous veniez en face des autels
Renouer à l'instant nos liens solemnels.
C'est à moi que jadis Valois vous a donnée.
Depuis à Transtamare il vous a destinée,
Quand mes engagements ne pouvoient se remplir;
Mais, lorsqu'enfin je puis et veux les accomplir,
Maître de sa promesse en observant la mienne,
Il n'est prétexte, excuse, ou loi qui nous retienne.
Vous pouvez, apportant la paix à l'univers;
Unir par un seul nœud mille intérêts divers :
L'Espagne à votre nom sent respirer sa haine,

Et revient à son roi par amour pour sa reine ;
La France satisfaite appuîra ma grandeur;
J'aurai Valois pour frere et Guesclin pour vengeur.
Je ne vous cache point quel est l'amour extrême
Qui m'asservit à vous et m'arrache à moi-même :
Jugez de son pouvoir sur mon cœur étonné ;
Oui, ce qu'on n'a point vu depuis que je suis né,
Je commande à ma haine et suspends ma vengeance,
J'écoute, et je conçois des projets de clémence.
Me les faire achever est un devoir bien doux,
Un honneur que le ciel ne réservoit qu'à vous :
Je n'épargnai jamais une tête rebelle :
Je pardonne pour vous à la plus criminelle ;
Et j'offre un sûr garant à vous, à mes sujets,
Du bien que je ferai dans le bien que je fais.
Osez répondre.

(à Dom Henri.)

Et toi, si tu prétends à vivre,
Le premier vers l'autel presse-la de me suivre.

DOM HENRI, à Blanche vivement.

Ainsi, depuis cinq ans, par un art trop connu,
Marchant de crime en crime, il promet la vertu !
(vivement.)
Sachez qu'un autre hymen (Padille encor vivante)
Engageoit à Péres la main qu'il vous présente,
A Pérès qu'il ravit des bras de son époux.
Il me promet le jour, s'il s'unit avec vous;
Eh bien ! de cet hymen que la pompe s'apprête,
C'est par mon échafaud que finira la fête.

DOM PEDRE.

Quoi ! traître..!

DOM HENRI, à Blanche, très rapidement, comme quelqu'un qui craint d'être interrompu.

Ignorez-vous comme il sait pardonner?
Le jour que dans Tolède il vint m'assassiner,
Tout un peuple tomboit sous sa main sanguinaire.

Un fils lui demanda de mourir pour son pere :
Pedre accepte l'échange et se croit généreux ;
Il s'en repent soudain, et les frappe tous deux.
Pressez-vous maintenant de mériter ma grâce.

DOM PEDRE, furieux.

Les plus affreux tourments pour prix de tant d'audace...
Qu'on l'entraîne...

BLANCHE, éperdue.

Arrêtez. Que dois-je faire, hélas !
Souscrire à mon opprobre ? ordonner son trépas ?
(à Dom Henri.)
Cruel, je l'ai prédit : nos maux sont votre ouvrage.

DOM PEDRE, à Blanche.

Vous l'aimez, je le vois : vous redoublez ma rage.
Il faut... tremblez enfin de mon jaloux transport,
Ou me suivre à l'autel, ou le suivre à la mort.

BLANCHE, avec assurance.

Ah ! tyran, ta menace a dissipé ma crainte.
Oui, je l'aime : en mourant je le dis sans contrainte :
Et dans tout ton pays, grâce à ta cruauté,
Mon cœur seroit le seul qu'il ne t'eût point ôté ;
Je vois que ta noirceur s'est juré son supplice,
Que ton horrible hymen m'en rendroit la complice :
Va, ne l'espere point : va, je saurai mourir ;
J'ai fait plus jusqu'ici, j'ai su vivre et souffrir.
Oui, de ma fermeté je te dois l'avantage,
L'habitude des maux a doublé mon courage.
Peut-être ses beaux jours que je voudrois sauver
M'auroient fait consentir... Je rougis d'achever.
(avec la plus grande véhémence.)
Grand roi, qui, des Bourbons le pere et le modele,
As reçu dans les cieux la couronne immortelle,
Livreras-tu ton sang, si pur, si généreux,
A l'esclave du Maure, à l'ami des Hébreux ?
Mon cœur seroit-il fait pour l'amant de Padille ?

(montrant Dom Henri.)

Voilà le seul époux qui mérite ta fille;
C'est un hymen de sang qu'on prépare à nos vœux,
Des bourreaux entre nous formeront ces saints nœuds.
Mais, adoptés pour fils par ta voix paternelle,
Ta main va nous lier d'une chaîne éternelle;
Nos ames, sous les coups de ce vil assassin,
Vont s'élancer vers toi pour s'unir dans ton sein.

DOM PEDRE, qui, pendant les derniers vers, a parlé bas à Dom Alvar.

Otez-la de mes yeux : allez ; qu'on les sépare :
Qu'on l'enferme où j'ai dit : laissez-moi Transtamare;
(à Blanche.)
Tu ne le verras plus que mort et déchiré.
(à d'autres gardes.)
Et vous, que l'échafaud soit soudain préparé.

BLANCHE, ayant fait quelques pas et se retournant vers Dom Henri.

Adieu : depuis cinq ans, prince, j'ai cessé d'être;
D'aujourd'hui seulement mon cœur croyoit renaître :
J'ai pu vous le donner, vous nommer mon époux;
Je n'ai vécu qu'un jour, et l'ai vécu pour vous.
(on l'emmene.)

DOM HENRI, à son frere.

Ah! respecte son sang : tremble, Guesclin respire.
Mais du sort d'Edouard ne veux-tu pas m'instruire?

DOM PEDRE, à ses gardes.

Que ces chefs Navarrois sont lents à revenir!
Voyez si dans Tolede ils n'ont pu le saisir.

SCENE III.

DOM PEDRE, DOM HENRI, ÉDOUARD, GARDES.

ÉDOUARD.

Non, je suis libre encor.

(à Dom Henri.)

Vous allez bientôt l'être.

(à Dom Pedre.)

Un des miens, dans ce trouble ayant su disparoître,
A volé jusqu'à moi; m'a dit, qu'au même temps
Qu'on échangeoit le prince à l'aspect des deux camps,
Vos escadrons, sortis de ces épais ombrages,
Ont fondu sur l'escorte et ravi les ôtages.
Vous violez ma foi, j'en demande raison;
Renvoyez Transtamare, et rendez-moi Bourbon
A l'instant.

DOM PEDRE.

De quel droit viens-tu, dans leurs provinces,
Dicter arrogamment tes volontés aux princes?
Du rang de roi des rois qui t'a donc revêtu?
Tu défends un coupable, et c'est là ta vertu.
Pour ta foi, ce rebelle en trahissant la sienne,
Envers lui sans retour a dégagé la mienne.
Quand tu viens de lui rendre, au mépris de mes droits,
Ce dangereux Guesclin qui m'a perdu deux fois,
Comment esperes-tu que ma folle imprudence
Te laisse encor Bourbon pour la rendre à la France?
Je t'arrêtois... par grâce, et voulois prévenir
L'affront que tu me fais, et qu'il faudra punir.

ÉDOUARD.

L'étonnement, l'horreur suspendent ma furie.

Il est donc des mortels fiers de leur infamie!
Tu m'oses demander quel droit m'amene ici?
(avec une chaleur rapide.)
Je suis fils d'un monarque ; et je vins, comme ami,
Pour t'offrir un secours dont je te croyois digne.
Tu nous fais à tous deux l'affront le plus insigne:
La vengeance est son droit, le mien ; et je m'en sers ;
Je puis combattre un roi, j'en ai mis dans mes fers.
Mais aux droits de mon pere, à ceux de ma naissance,
J'unis cent titres saints sur ta reconnoissance:
Tu ne règnes, ne vis, n'existes que par moi.
Songe au temps où tu vins, plein de honte et d'effroi,
Chargé de l'or d'Espagne et des mépris du monde,
N'ayant dans l'univers d'autre asile que l'onde,
Mendiant sur nos bords l'humble toit d'un pêcheur,
Et par-tout repoussé par la haine et l'horreur :
Tu pleuras à mes pieds. Ton malheur sans courage
D'un bonheur insolent devoit m'être le gage.

DOM PEDRE, revenant avec fureur de la confusion involontaire dont il se sent accablé.

O ciel! de tant d'opprobre on ose me couvrir!
Tu crois qu'impunément tu m'auras fait rougir?

ÉDOUARD.

Et toi, tyran, tu crois que je vais sans murmures
Voir compter mes serments au rang de tes parjures?
Que ton frere, à ma foi se livrant en héros,
Va passer de mes mains aux mains de tes bourreaux?
(prenant Dom Henri par la main.)
Ah! fût-il attaqué par ton armée entiere,
Il ne peut avant moi perdre ici la lumiere.

DOM PEDRE.

A tes yeux à l'instant sa tête va tomber.
(il fait signe aux soldats d'avancer.)

ÉDOUARD, mettant la main sur son épée.

Viens. Sous le nombre enfin s'il nous faut succomber,

Qui meurt ainsi que nous éternise son être;
Et qui vit comme toi fut indigne de naître.
(Dom Pedre tire l'épée.)

SCENE IV.

DOM PEDRE, DOM HENRI, EDOUARD
DOM FERNAND, GARDES.

DOM FERNAND, à Dom Pedre.
Vers Tolede, seigneur, Guesclin force le camp.
Si vous ne paroissez, tout cede à ce torrent.

ÉDOUARD.
Ah ! je le reconnois.

DOM HENRI.
Crains son bras invincible.

DOM PEDRE, d'abord un peu indécis.
Entouré d'ennemis, je marche au plus terrible.
(à ses soldats, en montrant les deux princes.)
Je reviens ; qu'on les garde.
(il sort avec Dom Fernand, et les soldats restent.

SCENE V.

DOM HENRI, EDOUARD, GARDES.

DOM HENRI, avec le plus vif intérêt.
Il peut vous massacrer
Avant que jusqu'à nous on puisse pénétrer.
Tout son camp vous respecte : évitez sa colere;
Sauvez vos jours, l'espoir d'une épouse et d'un pere.
Ne pouvant être ici mon heureux défenseur,
Courez armer l'Anglois, et soyez mon vengeur.

ÉDOUARD, avec véhémence.

Moi, prince! et de quel œil me verroit l'Angleterre?
J'ai hasardé vos jours, j'en réponds à la terre :
Lorsque par imprudence on fait des malheureux ;
On ne les venge pas, on périt avec eux.

DOM HENRI.

Allez donc vers Bourbon : sachez où l'a conduite
L'ordre affreux du tyran...

(tout-à-coup il voit fuir les gardes par la grande porte de la tente.)

Eh quoi ! tout prend la fuite.

SCENE VI.

DOM HENRI, EDOUARD, DU GUESCLIN, suivi de quelques Espagnols.

ÉDOUARD, apercevant du Guesclin qui entre par l'autre issue, et lui présentant vivement Dom Henri.

Guesclin, je te le rends ; tu me sauves l'honneur.

DU GUESCLIN, d'un air tranquille et satisfait.

Et de ma liberté je m'acquitte, seigneur.

(à Dom Henri, avec rapidité.)

Loin de nous votre camp donne une alarme vaine ;
J'ai formé presque seul cette attaque soudaine :
J'observois tout, j'ai vu qu'on vous traînoit ici.
Partons, ou dans l'instant vous êtes investi.

(il le prend par la main, et veut l'emmener.)

DOM HENRI.

Courons chercher Bourbon.

ÉDOUARD.

Fiez-vous à mon zele.

DU GUESCLIN, entraînant toujours Dom Henri.

C'est le prix du vainqueur, c'est le soin qui m'appelle.

DOM HENRI, à Edouard.

Suivez-nous, prince.

ÉDOUARD.

Non, il me reste un devoir.

SCENE VII.

EDOUARD.

Bourbon, dans quel péril...! j'aurois dû le prévoir
Quand le juste aux méchants tend ses mains secourables,
Ils se servent de lui pour perdre ses semblables.
Cherchons dans tout ce camp ; et pour la découvrir...
Mais je crois voir Dom Pedre et le Maure accourir.

SCENE VIII.

DOM PEDRE, ALTAIRE, EDOUARD, TROUPES DE MAURES ET DE NAVARROIS, tous l'épée à la main, hors Edouard.

DOM PEDRE, cherchant des yeux Dom Henri.

Henri m'est enlevé ! ciel ! ô vengeance ! ô rage !
(à Edouard.)
Tu répondras pour tous ; sa fuite est ton ouvrage :
Qu'on le charge de fers.
(Edouard met l'épée à la main.)

ALTAIRE, aux soldats, en étendant son épée vers eux.

Non, soldats. Brave Anglois,
Tant que je suis présent ne crains pas de forfaits.

(à Dom Pedre.)

Barbare, à quelle horreur ton courroux s'abandonne?
Enchaîner ce héros ! tu lui dois ta couronne.
Sur ton front à mon tour si je puis l'affermir,
Voilà donc tout le prix que je dois recueillir !

(à Edouard.) (à Dom Pedre.)

Tu peux te retirer. Rends-lui sa foible escorte.

DOM PEDRE, à un officier navarrois.

Oui, va ; mais de mon camp qu'il s'éloigne, qu'il sorte.

ÉDOUARD.

Ne crois pas...

ALTAIRE, à Edouard.

Sa fureur sert mon orgueil secret :
J'allois à tes côtés combattre avec regret :
Adieu ; si nos exploits méritent la victoire,
Ton nom ne viendra pas nous en ravir la gloire.

(Edouard veut lui répondre, il le prévient.)

Ecoute. Il nous a dit tes desseins contre nous :
Ma générosité n'éteint pas mon courroux.
A ta ligue chrétienne au moins je viens d'apprendre
Qu'on peut vaincre ses chefs quand on sait les défendre.

ÉDOUARD, à Altaire, après avoir remis son épée.

Reçois mon amitié ; cet hommage t'est dû :
Que Dieu juge le culte ; et l'homme la vertu.

(lui prenant la main.)

Mais quoi ! payer la tienne en l'exerçant encore,
Seroit-ce te flatter ?

ALTAIRE.

C'est bien connoître un Maure :
Qu'exiges-tu ?

ÉDOUARD.

Bourbon.

ALTAIRE.

Comment ! ne sais-tu pas
Que des chefs ennemis, observant tous ses pas
Quand déja vers Tolede Alvar l'avoit conduite,
Viennent de la ravir dans l'alarme subite...

ÉDOUARD, avec éclat.

Grand dieu! je pars content; et quitte envers l'honneur,
à Altaire.
Je saurai l'être un jour envers mon défenseur.
(à Dom Pedre.)
Pour toi, tes ennemis vengeront mon outrage :
Mon bras ne daigne point abattre son ouvrage :
Retombe dans l'état dont je t'ai fait sortir,
Je l'apprendrai sans gloire et même sans plaisir.
(il sort avec l'officier navarrois.)

SCENE IX.

DOM PEDRE, ALTAIRE, GARDES.

ALTAIRE.

Viens, et lave ta honte au milieu des alarmes ;
Tu ne connois d'honneur que la gloire des armes:
Viens vaincre à notre tête; et si dans l'avenir
Tu trahis nos bienfaits, nous saurons t'en punir.
Après t'avoir vengé je vengerai mon pere.
Mais, si dans ce grand jour le sort nous est contraire,
J'ai juré de ne point survivre à ton malheur :
Et la foi des serments est mon premier honneur.
(il sort avec les Maures.)

DOM PEDRE, qui les a écoutés avec une joie secrete.

Je brave leur menace et leur fiere imprudence ;
Ils ne m'ont pas du moins dérobé ma vengeance :

Et grâce à ce faux bruit par mes soins répandu,
J'ai trompé de tous deux la crédule vertu :
(avec éclat.)
Blanche est en mon pouvoir; en vain le ciel m'opprime;
Vainqueur, je tiens ma proie; et vaincu, ma victime.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V

Le théâtre représente la même chambre que dans le premier acte.

SCENE PREMIERE.

DOM PEDRE.

(Il entre par la porte du fond : il est dans le plus grand désordre, tête nue, sans cuirasse : il marche d'un air sombre, tenant d'une main une coupe, de l'autre un poignard; il pose la coupe sur la table, met le poignard à son côté, et va s'asseoir à l'autre bout du théâtre.)

Ciel! tu vois ta justice... ou ta haine assouvie :
Je m'apprête une fin bien digne de ma vie.
Je fus donc en tout temps accablé par Guesclin ;
Il a pris et blessé ce terrible Africain.
Plus de camp, plus d'armée, il a su tout détruire;
Ce fort, cette prison, voilà tout mon empire.
(il se leve.)
J'y suis maître de moi, de Bourbon, et du sort :
Je vois entre mes mains ma vengeance et ma mort.
Ce cruel avantage est le seul qui me reste ;
Lui seul m'a fait survivre à ce combat funeste.
Poison, glaive, instruments de mes crimes passés,
Vous servez les tyrans, et vous les punissez.

O cœur nourri de sang, que la rage dévore,
A ton horrible soif le tien manquoit encore :
Il va l'éteindre enfin. Mais à mon fier rival
Le dernier de mes jours sera le plus fatal;
Oui, son amante et moi nous périrons ensemble;
Que la haine, l'amour et la mort nous rassemble.

(Il marche vers la petite porte, et s'arrête en voyant entrer Dom Fernand.

SCENE II.

DOM PEDRE, DOM FERNAND.

DOM PEDRE, avec embarras et impatience.

Eh! que viens-tu chercher? Va trouver le vainqueur;
Va; tu me fus fidele, il te doit sa faveur.

(il s'assied.)

DOM FERNAND.

O mon roi! vous savez quand le sort vous accable
Que vous m'êtes cent fois plus cher, plus respectable :
Ce cœur vrai, qui souvent combat vos volontés,
S'enchaîne à vos malheurs, fussent-ils mérités.
Je vous fis ce serment, lorsque je vous vis naître.
Exemple de constance et d'amour pour mon maître,
Je veux, du fer mortel à vos pieds abattu,
Voir le vainqueur lui-même envier ma vertu.
Sur votre auguste main laissez couler mes larmes;
Celles d'un cœur fidele ont toujours quelques charmes :

DOM PEDRE, le regardant avec le plus profond étonnement.

Comment! il est un cœur que j'ai pu conserver?

(un peu attendri.)

J'en avois tant, hélas! dont j'ai su me priver :
Ils voloient au-devant de ma débile enfance;

Vingt ans je m'en suis vu l'amour et l'espérance,
J'aurois pu, répondant à leurs tendres souhaits,
Compter autant d'amis que j'avois de sujets.
Malheureux, j'étois né pour le bonheur suprême :
On m'offroit sur le trône un digne objet que j'aime;
Je l'avois dans mes bras, et l'en ai rejeté !

(se levant.)

Ah ! dans cet univers, où je suis détesté,
Nul mortel ne me hait autant que je m'abhorre.

DOM FERNAND.

Seigneur, c'est Bourbon même en qui j'espere encore :
Dans le camp de Henri je vais, je cours la voir ·
Souffrez...

DOM PEDRE.

(à part.)

Non. Cachons-lui qu'elle est en mon pouvoir.

DOM FERNAND.

Eh bien ! aux assaillants Montiel inaccessible
Est de tous vos états le fort le plus terrible :
La garde en est nombreuse : et je pourrois, seigneur,
Y retenir long-temps, et tromper le vainqueur.
Vous, fuyez avec art : sous cette roche antique,
Gagnez les bords du Tage, et voguez vers l'Afrique.

DOM PEDRE.

Moi, chez des rois heureux porter encor mes pas !
Montrer de cours en cours le plus grand des ingrats !
Quel monarque insensé défendroit ce barbare,
Ce Pedre, qui trahit le vainqueur de Najarre ?
Plus d'espoir, plus d'amis que je puisse attendrir :
Il faut être Fernand pour me pouvoir souffrir.

(en se promenant.)

Ma rage à chaque instant s'enflamme et s'envenime;
Je déteste à la fois et respire le crime :
Mourons, mourons enfin, c'est l'honneur des vaincus;

Mais mourons dans le sang, ainsi que j'y vécus.
Laisse-moi seul. Va ; crains un furieux qui t'aime,
Qui ne se connoît plus, qui tremble pour toi-même.
Ciel ! que vois-je ? Edouard !

SCENE III.

DOM PEDRE, ÉDOUARD, DOM FERNAND.

DOM PEDRE, avec la plus grande violence.
Venez-vous m'accabler,
Insulter à mes maux, en jouir, les combler ?
Qu'y manquoit-il enfin ? votre seule présence.
(il se rejette sur le fauteuil et sur la table.)

ÉDOUARD, avec le plus grand flegme.
Qui, moi, vous insulter ? vous êtes sans défense :
Je ne viens voir des maux que pour les soulager.
Si vous étiez vainqueur, je viendrois me venger.
Soutenir mon ouvrage est un orgueil peut-être :
Mais si ce sentiment dans mon ame a pu naître,
Qu'il y reste caché, je ne veux point l'y voir.
Je me crois amené par un noble devoir :
Tranquille spectateur de ce champ de carnage,
Enfin, j'ai vu la guerre avec l'horreur d'un sage ;
Je veillois sur les jours de ce brave Africain,
Près de moi, sans rançon, renvoyé par Guesclin :
Mais du roi mon aïeul j'ai craint pour vous
l'exemple :
Je sais qu'en criminel l'Espagne vous contemple ;
Je veux que mon respect impose à son courroux
Que l'on soit généreux, et non juste envers vous.
Quand on saura, malgré tous vos droits à ma haine,
Que le seul diadème et la domte et l'enchaîne,
Vos peuples sentiront qu'aux fers même livré,
Le roi le plus coupable est un objet sacré.

Bien plus : approuvez-vous le zele qui m'anime ?
Henri, Bourbon, Guesclin, m'accordent quelque estime ;
Et seul je puis encor ménager un traité
Qui garde au nom de roi toute sa majesté.
La tour où je vous vois protége cette place,
C'est l'autre extrémité que le vainqueur menace,
J'y vole de l'assaut suspendre les apprêts :
Si Henri me refuse une équitable paix,
Je reviens, et défends votre personne auguste,
Comme je le vengeois, quand vous étiez injuste :
Il va me voir pour vous expirer aujourd'hui,
Tel qu'il m'a vu tantôt prêt d'expirer pour lui.
Dans un prince outragé ce discours vous étonne ;
Mais quand le ciel punit, il veut que je pardonne.

DOM PEDRE.

Je l'ai bien dit : mes maux sont comblés en effet :
Rien n'accable un ingrat comme un nouveau bienfait.
(il se leve.)
Je ne dégrade point, dans ma honte fatale,
En tombant à vos pieds, la majesté royale :
Je sens trop qu'Édouard ne le souffriroit pas :
Allez, et disposez de moi, de mes états :
Qu'exigeroit Henri dans sa fureur jalouse ?
Il m'a tout enlevé, mon trône et mon épouse.

DOM FERNAND, vivement à Dom Pedre.

Seigneur, près de ce prince, agréez mes secours ;
Bourbon n'oublira pas que je sauvai ses jours :
Qu'elle accorde à mon roi tout le prix de mon zele,
Je serai trop payé d'avoir été fidele.

ÉDOUARD, à Dom Pedre, en lui montrant Dom Fernand.

O Dom Pedre ! Et c'est vous qu'ainsi je vois servir !
Jugez comment on sert les rois qu'on peut chérir.
(Il sort en embrassant Dom Fernand qu'il emmene.)

SCENE IV.

DOM PEDRE.

Et j'ai pu concentrer cette fureur horrible !
Qu'elle s'exhale enfin par un éclat terrible ;
Qu'on m'amene Bourbon.

(un garde qui est en dehors arrive par la grande porte, traverse le théâtre, et entre par la petite porte.)

Ta vie est en mes mains.
Femme ingrate, c'est toi qui fis tous mes destins ;
Il est juste à mon tour que des tiens je dispose.
Tu fus de mes revers le prétexte ou la cause :
Ton hymen me perdit ; et tes seuls intérêts
Ont armé contre moi la France, mes sujets,
Mes amis, mon tuteur, mes freres et ma mere :
Et mon trône aujourd'hui deviendroit ton salaire !
Je t'y verrois monter avec mon destructeur !
Je verrois dans ses mains s'unir tout mon bonheur !
Ce qui fut à moi seul seroit son seul partage !
Moi vivant, tous mes biens seroient son héritage !
Elle vient. Je frémis en voyant sa beauté.
Voilà le seul forfait qui m'ait encor coûté.
Mes pleurs... des pleurs de sang... tu mourras ; je t'abhorre.
Frappons. Ah ! lâche cœur ! je sens que je l'adore.

SCENE V

DOM PEDRE, BLANCHE, enchaînée, GARDES en dehors.

BLANCHE, arrivant par la petite porte.

Le bruit d'un long combat a rempli tous ces lieux :
Le tyran veut me voir ; est-il victorieux ?

(Dom Pedre vient la prendre par le bras en la regardant fixement.)

Viens-tu m'offrir encor cette main meurtriere ?
Me traîner à l'autel dans le sang de ton frere ?
Cruel, quel est son sort ?

DOM PEDRE, la menant vers la table.

Vainement autrefois
Du fer et du poison je t'envoyai le choix ;
Pour n'être plus trompé, je te l'offre moi-même.

(Il lui montre la coupe.)

Meurs, sans savoir le sort du perfide qui t'aime.

BLANCHE, tremblante.

Tu m'offres le poison...

(elle regarde fixement Dom Pedre, et tout-à-coup avec un éclat de joie, elle s'écrie :)

Transtamare est vainqueur !

DOM PEDRE.

S'il l'est, tu dois mourir avec plus de douleur.
Prends, ou crains...

(il tire son poignard sans le lever.)

BLANCHE, prenant la coupe.

Mort plus lente ! Ah ! devant que j'expire,
Cher prince, à mes regards le ciel peut te conduire.

(elle porte la coupe sur ses levres.)

SCENE VI.

DOM PEDRE, BLANCHE, ÉDOUARD, DOM FERNAND.

ÉDOUARD, ouvrant la porte.

Bourbon! vous, dans ces lieux!

(il court vers elle.)

BLANCHE, éperdue, et laissant tomber la coupe.

Je me jette en vos bras.

ÉDOUARD.

Que vois-je? cette coupe...

BLANCHE.

Ah! c'étoit le trépas

ÉDOUARD, à Dom Pedre.

Perfide!...

BLANCHE.

Et Dom Henri?...

ÉDOUARD.

Maître de cette place...

Monstre! il va te punir.

(il arrache le poignard de Dom Pedre, qui tombe accablé dans son fauteuil.

BLANCHE, après avoir joui un moment de sa confusion.

Je t'accorde ta grâce.

Pour l'obtenir du roi, je tairai ton forfait.

(Elle fait signe à Dom Fernaud, qui ramasse la coupe, et la jette plus loin.)

ÉDOUARD, à Blanche.

J'allois traiter pour lui : mais c'en est déja fait.
Guesclin avoit forcé, par un assaut rapide,
Et Tolede, et ce fort, et leur garde intrépide :
Il surpasse toujours ce qu'on attend de lui.

SCENE VII.

DOM PEDRE, BLANCHE, ÉDOUARD. DU GUESCLIN, DOM FERNAND, OFFICIERS ESPAGNOLS.

DU GUESCLIN.

(à Blanche.) (à Edouard.)

Vous vivez, je triomphe. O vous son digne appui !
Vous sauvez la vertu ; c'est la suprême gloire.

(à sa suite.)

Compagnons, arrêtez l'abus de la victoire.
Les pleurs des citoyens souilleroient nos lauriers :
Je protege le peuple, et combats les guerriers.

(une partie des officiers se retire.)

BLANCHE.

Mais Henri...

DU GUESCLIN.

Loin de moi, dans le fort du carnage...

SCENE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, DOM HENRI, NOUVELLE SUITE.

DOM HENRI, à Blanche, qui court vers lui.

Chere épouse !

(à du Guesclin.)

Et j'obtiens le prix de ton courage.

BLANCHE.

Vous êtes tout sanglant : juste ciel ! je frémis...

DU GUESCLIN.

Sire, dans quel désordre...

DOM HENRI, qui est sans casque, et avec un bouclier tout en piece.

Il sied à ton ami,
Au sortir d'un assaut, en abordant son maître ;
Voilà dans quel état ton éleve doit être.
(à Blanche.)
Sans lui j'étois vaincu ; sans lui vous périssiez
(il donne son bouclier et sa lance à un écuyer.)
Où donc est le tyran ?
(apercevant Edouard.)
Vous, qui l'abandonniez...
(Edouard est près de Dom Fernand ; tous deux cachent à Dom Henri la vue de son frere.)

ÉDOUARD, d'un ton calme et ferme, à Dom Henri.

Valois fut mon captif, et Dom Pedre est le vôtre ;
Juste ou non, leur destin peut être un jour le nôtre.
(il s'efface et lui montre Dom Pedre.)
Roi, contemplez un roi.

DOM HENRI, après un peu de silence.

Quel tableau du malheur !
O triste humanité ! tu gémis dans mon cœur.
Nature, je t'entends jeter un cri plus tendre ;
De tes larmes mes yeux ont peine à se défendre.
(à Blanche et à du Guesclin.)
Croyois-je que son sort me fît verser des pleurs ?

DU GUESCLIN.

J'en avois deux garants : vos vertus, vos malheurs.

BLANCHE.

Daigne lui pardonner...

DOM HENRI.

Je n'ai plus de colere ;
Le voilà malheureux, je redeviens son frere.
(à Dom Pedre.)
Quand je ne l'étois plus, je t'avois imité.
Rends-moi ce titre saint que tu m'avois ôté :
Dom Pedre, je suis roi, ne cesse point de l'être ;

Va, tu n'es point sujet lorsque ton frere est maître ;
Le sceptre de Grenade au mien devroit s'unir ;
Eh bien ! je l'en détache ; et c'est pour te l'offrir.

DOM PEDRE, se levant.

O prodige touchant de l'amour fraternelle !
Il t'ouvre à la nature un cœur fermé pour elle :

(il s'approche entre Edouard et Dom Fernand.)

Je dois te l'avouer ; la terre à mon orgueil
N'offroit que deux séjours, le trône ou le cercueil :
Et n'attendant de toi ni pitié, ni clémence,
T'immoler et mourir fut ma seule espérance.
On te laisse ignorer qu'ici, par le poison,
Mon désespoir jaloux te ravissoit Bourbon :
Tes yeux, sans Edouard, la verroient expirante ;
Et, c'est un sceptre encor que Henri me présente !
Le prix du plus grand crime est le plus grand bienfait !
Fier Dom Pedre, va rendre hommage à ton sujet.

(En finissant le dernier vers, il passe devant Fernand et Edouard, pour aller à son frere.)

DOM HENRI, faisant un pas pour l'embrasser.

Non, viens dans mes bras.

DOM PEDRE, arrachant le poignard qui est à la ceinture de Dom Henri, et voulant le frapper.

Meurs.

ÉDOUARD.

Arrête.

(il retient Pedre par le bras gauche, tandis que Henri tire l'épée, et se met en garde.)

(Du Guesclin tire aussi l'épée pour défendre Blanche.)

DOM PEDRE, menaçant Edouard de le frapper.

O rage extrême!
Tremble.

Edouard recule un pas, met la main sur son épée ; alors Dom Pedre se précipite sur son frere, en disant :)

Mourons tous deux.

(mais il s'enferre lui-même avec l'épée de Dom Henri, sans pouvoir le percer de son poignard, parceque ce prince repousse le coup avec la main qui lui est libre.)

DOM HENRI, désolé, et retirant promptement son épée.

Il s'est percé lui-même.

BLANCHE, avec transport, en regardant Dom Pedre, qui est tombé dans les bras des gardes.

Enfin, te voilà seul coupable de ta mort !

DOM PEDRE.

Et je n'ai pu tous deux vous unir à mon sort !
(à Dom Henri.)
Si j'avois vu du moins ton bras plus intrépide,
Ton cœur digne du mien, souillés d'un fratricide,
J'expirerois content. Je te laisse adoré,
Triomphant, vertueux : je meurs désespéré.

BLANCHE, toujours avec l'éclat de la joie.

Quand tu punis le crime, ô suprême justice,
Fais-lui voir la vertu, c'est son plus grand supplice.

FIN DE PIERRE LE CRUEL.

GABRIELLE DE VERGY,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

1777.

ACTEURS.

RAOUL DE COUCY.
LE COMTE DE FAYEL.
GABRIELLE DE VERGY.
MONLAC, écuyer de Coucy.
ALBÉRIC, écuyer de Fayel.
ISAURE, amie de Gabrielle.

La scene est en Bourgogne, dans le château d'Autrey.

Les quatre premiers actes se passent dans une galerie qui communique aux appartements de Fayel et de Gabrielle.

GABRIELLE DE VERGY,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FAYEL, ALBÉRIC.

ALBÉRIC, après avoir observé de loin Fayel, qui paroît très agité.

Fayel tremble et gémit ! le fiel qui le dévore,
Tout prêt à s'épancher, semble s'aigrir encore.

FAYEL, en s'asseyant.

Je mandois Albéric ; j'allois tout révéler :
Le voilà devant moi ; je frémis de parler.

ALBÉRIC, s'approchant.

Seigneur, vos yeux, chargés de sinistres nuages,
D'un sombre désespoir m'annoncent les orages :
Au fond de votre cœur vos soupirs retenus,
S'échappant malgré vous, craignent d'être entendus :
Je vois du noir chagrin, dont l'excès vous consume,
Fermenter dès long-temps la brûlante amertume :
Ce malheur, dans Autrey consternant tous les cœurs,
Change ce lieu paisible en un séjour de pleurs :

Votre épouse mourante a vu, par la tristesse,
Se faner sur son front les fleurs de la jeunesse.
Quels revers inconnus sement ici l'effroi?
Ce secret renfermé doit offenser ma foi;
Il eût volé jadis au-devant de mon zele.
Albéric n'est-il plus cet écuyer fidele,
Entre tous vos vassaux choisi par l'amitié,
A vos destins divers dès l'enfance lié,
Qui dans les champs d'honneur suivant votre
vaillance...?

FAYEL, lui prenant la main.

Des bords de la Syrie, aux rives de la France,
Philippe est arrivé. Je vais approfondir
Des horreurs que je brûle, et crains de découvrir.

ALBÉRIC.

Comte, vous m'étonnez. Quelle crainte importune
Dans le retour du roi vous montre une infortune?
Honorant sa couronne et le sang des Capets,
Ce roi, l'amour du monde, et le dieu des Français,
A qui mille vertus donnent le nom d'Auguste.
Pour vous seul aujourd'hui deviendroit-il injuste?
Pour vous qui, secondant ses rapides exploits,
Au Bourguignon rebelle imposâtes ses lois?
Déja le premier don de sa reconnoissance
Des fruits de la victoire accrut votre puissance:
Sa politique sage en vous a raffermi
Le rempart qu'il oppose à son fier ennemi.
Quand le duc de Bourgogne, opprimant sa famille,
Armoit contre Vergy, qui lui donna sa fille;
Quand ce pere offensé, vous prenant pour vengeur,
De la duchesse encor vint vous offrir la sœur.
Le roi, favorisant cet illustre hyménée,
Par un ordre secret en pressa la journée.
Contre les Musulmans prêt à porter ses pas,
Il voulut à vous seul confier ces climats:
Autrey fut par ses soins la dot de votre épouse;

Par vous, bornant du duc l'ambition jalouse,
Il voit avec plaisir tant d'intérêts nouveaux
Diviser pour toujours deux célebres rivaux.
Il soutiendra vos droits sur ce riche héritage,
Et de votre grandeur sa parole est le gage.
Ce qu'il promet, seigneur, est un arrêt des cieux:
Jamais il n'a tissu ces traités captieux
Où l'art, dans les détours d'une trame trompeuse,
Délie en l'engageant sa promesse douteuse:
Ce vil talent des cours, frêle appui de leurs droits,
Philippe l'abandonne au vulgaire des rois.

FAYEL.

Le roi n'est pas l'objet du trouble qui m'agite.
Je crains un ennemi qu'il ramene à sa suite,
Un rival déteste, de qui l'art suborneur
M'a ravi, sans retour, ma gloire et mon bonheur.

ALBÉRIC.

Comment! et quel rival pour vous si redoutable?...

FAYEL.

Triste et honteux secret, dont le fardeau m'accable,
Ton aveu plus honteux doit encor m'alarmer!
Mais tu brises mon cœur qui veut te renfermer.
(il se leve.)
Il s'ouvre enfin, ce cœur violent et sensible;
D'un chagrin concentré l'éclat sera terrible.

ALBÉRIC.

Parlez. Vous trahissez les droits de votre ami,
S'il ne sait à l'instant quel est votre ennemi.

FAYEL.

Eh bien! connois l'objet de ma fureur jalouse,
Connois le séducteur de ma perfide épouse,
Celui qui cause seul mes tourments et ses pleurs,
Celui de qui le sang va payer mes malheurs:
C'est Coucy.

ALBÉRIC.

Quoi! Raoul...?

FAYEL.

Ce que tu viens d'entendre,
Ce secret qu'en ton sein le mien a pu répandre,
Qu'il y reste caché : si jamais il en sort,
S'il t'échappe un seul mot, c'est l'arrêt de ta mort.
(avec violence, voyant frémir Albéric.)
Crains-tu de me trahir ? quelle terreur te glace ?

ALBÉRIC, tranquillement.

Je frémis du soupçon, et non de la menace.
Je frémis de vous voir outrager à-la-fois
Moi, Coucy, votre épouse, et vous plus que nous trois.

FAYEL.

Je maudis plus que toi mes soupçons détestables :
Prouve-moi, s'il se peut, qu'ils sont faux et coupables.
Trop ingrate Vergy, qui me fais réunir
A la douceur d'aimer le tourment de haïr :
Toi que ma bouche accuse, et que mon ame adore,
Que j'admire et flétris, que j'offense et j'implore ;
Plein des feux dévorants qui m'embrasent pour toi,
Que n'ai-je eu ton amour pour garant de ta foi !
Mais tu hais ton époux ; vérité trop funeste !
Et ce jour accablant m'éclaire sur le reste.

ALBÉRIC.

Eh quoi ! votre tendresse...

FAYEL.

Est mon crime à ses yeux ;
Mes soins sont importuns, mes respects odieux :
Ma présence l'irrite ou la remplit d'alarmes ;
Ses yeux à mes transports répondent par des larmes :
Au jour de notre hymen sa haine commença,
Sa main reçut ma main, son cœur la repoussa.
Malheureux ! je croyois, dans ce moment terrible,
Que son ame encor simple, à l'amour insensible,
Opposoit à l'hymen cette douce terreur,
Ces modestes refus, si chers à leur vainqueur :
Mais j'aperçus trop tard, dans sa tristesse amere

Des regrets de la'mour le brûlant caractere.
S'enivrer de ses pleurs étoit son seul plaisir;
Elle aimoit ses tourments, cherchoit à les aigrir;
Entraînée au tombeau par sa douleur profonde,
Un tendre souvenir la retint seul au monde.
Elle imploroit la mort qui m'ôtoit tous ses vœux;
Elle craignoit la mort qui rompoit d'autres nœuds
Aux portes du trépas je la voyois charmée
D'être libre à la fin d'aimer et d'être aimée;
Se flattant que sa foi, dans ce dernier moment,
Cessant d'être à l'époux, se rendoit à l'amant.

ALBÉRIC.

Eh! seigneur, se peut-il qu'à vous-même barbare,
Dans ces songes trompeurs votre raison s'égare?
Vous cherchez le malheur, et vous vous tourmentez
Par des illusions que vous-même enfantez.

FAYEL.

Je ne puis me tromper en jugeant l'infidelle:
J'aime, cher Albéric, et je souffre comme elle;
Va, les yeux que l'amour remplit de ses douleurs
Sans peine en d'autres yeux reconnoissent ses pleurs.
Apprends tout. Quand l'ingrate alloit perdre la vie,
Employant de Monlac l'indigne perfidie,
Raoul osa près d'elle ici porter ses pas:
Il vit ses yeux éteints qui ne le voyoient pas;
Il scella dans ces lieux, d'une bouche insolente,
Ses coupables adieux sur sa main défaillante.

ALBÉRIC.

D'où pouvez-vous savoir...?

FAYEL.

D'Armance l'a surpris:
Mais le traître étoit loin quand on m'a tout appris.

ALBÉRIC, après un peu de réflexion.

Des ardeurs de Coucy ce criminel indice
Ne rend pas de ses feux votre épouse complice:
Elle ignora peut-être, en revoyant le jour,

Et l'audace et l'éclat d'un téméraire amour.
Mais, depuis que Raoul s'éloigna de la France,
Auroient-ils de leur cœur trahi l'intelligence?

FAYEL.

Non; c'est l'unique frein qui peut me retenir :
C'est le doute fatal que je veux éclaircir.
Que dis-je? au fond du cœur cent fois je me condamne
D'accuser des vertus que le soupçon profane.
Depuis que par nos cris le ciel importuné
L'a rendue aux besoins d'un peuple infortuné,
De ses soins maternels la tendre inquiétude
Fait du bonheur public sa gloire et son étude :
Son ame, adoucissant et nos lois et nos mœurs,
Redouble ses bienfaits pour venger ses malheurs.
Hélas! les sons touchants de sa voix affoiblie
Pénetrent plus avant dans mon ame attendrie ;
La langueur de ses yeux désarme leur fierté,
L'empreinte des douleurs ajoute à sa beauté.
Grâces, talents, vertus, dont l'éclat l'environne,
Tout eût fait mon bonheur, que Raoul empoisonne.
Mais, du doute mortel dont je suis déchiré
Il faut qu'en peu de jours mon cœur soit délivré :
D'Armance est dans Dijon, et va bientôt m'apprendre
Si ce rival funeste à la cour se doit rendre.
Là, mon triste devoir m'appelle près du roi;
Mon épouse à ses pieds doit paroître avec moi;
Là, mes yeux perceront cette ombre criminelle
Dont sait s'envelopper une flamme infidelle :
Et Concy...

ALBÉRIC.

Que je crains votre bras et le sien!
Rivaux en gloire...

FAYEL, avec fureur.

Attends son trépas ou le mien;
Et peut-être, avant tout, la mort de la perfide.
J'éprouve à chaque instant ce passage rapide

De la rage au respect, de l'amour à l'horreur:
Mon destin dépendra d'un moment de fureur:
Je pourrois immoler, et venger mes victimes;
Devenir criminel, et punir tous mes crimes.
Vainement la vertu voudroit les ralentir,
Je ne la connoîtrois qu'au cri du repentir.

ALBÉRIC.

Vous pourriez...

FAYEL.

Tout est dit; et, si j'instruis ton zele,
Je ne veux pas l'armer pour venger ma querelle:
Ma gloire n'a jamais d'autre vengeur que moi.
Mais il faut que mes yeux soient éclairés par toi;
Voilà l'unique soin que Fayel te demande:
Un ami t'en conjure, un maître le commande.

ALBÉRIC.

Quand je vous blâmerois, il faudroit obéir;
Mais à vous détromper mes soins vont vous servir.

FAYEL.

Va voir si la comtesse au palais revenue...

ALBÉRIC, regardant vers la porte.

La voici.

SCENE II.

FAYEL, GABRIELLE. ALBÉRIC, ISAURE.

GABRIELLE, à Isaure.

Soutiens-moi... Je frémis à sa vue.
Quelle contrainte! ô ciel!

FAYEL, à Albéric.

As-tu vu sa rougeur,
Qu'efface tout-à-coup la plus morne pâleur?
Ah! mes yeux dans les siens retrouvent-ils la joie

Qu'à son premier abord tout mon cœur lui déploie?
(à Gabrielle qui s'est approchée.)
Goûtez-vous en ce jour quelques fruits de vos soins?
Nos sujets comptent-ils des malheureux de moins?
C'est pour vous que sur eux une loi plus humaine
De mon joug trop pesant a soulevé la chaîne :
J'épargne à votre cœur son plus cruel ennui,
Ce malheur de souffrir par les malheurs d'autrui.
Puis-je espérer enfin que le soin qui m'enflamme...

GABRIELLE.

Fayel, la bienfaisance est un besoin de l'ame :
Heureux, elle nous rend notre bonheur plus doux,
L'étend, le multiplie, en prévient les dégoûts :
Malheureux, elle charme et suspend nos miseres;
On ressent moins ses maux en consolant ses freres.

FAYEL.

Eh! quels maux si pressants cherchez-vous à calmer?
Quelle plainte, ou quels vœux pouvez-vous donc former?
La faveur des destins rassemble sur nos têtes
Tout ce qui donne un prix à ce rang où vous êtes;
Puissance, dignités, gloire, trésors, plaisirs,
Tout prévient votre espoir, rien n'attend vos desirs.
Cependant les ennuis, les regrets vous dévorent;
Il est des biens cachés que vos soupirs implorent;
Et ce brillant éclat des jours les plus sereins
S'est perdu dans la nuit de vos sombres chagrins.
Ah! si vous chérissez un époux qui vous aime,
Si nos nœuds sont pour vous ce qu'ils sont pour lui-même,
L'univers n'offre rien, après des nœuds si doux,
Non, rien à desirer ni pour moi, ni pour vous.
Mais par des pleurs encore allez-vous me répondre?
Vos yeux en sont couverts, et semblent se confondre.

GABRIELLE.

N'avez-vous point ma foi? Quel vain desir, hélas..!

FAYEL.

Eh! qu'importe la foi que le cœur ne suit pas?
C'est un présent honteux. Il faut que je rougisse
Du bonheur de mes jours, s'il fait votre supplice.
L'amour, premier devoir qu'exige votre foi,
Ici, comme une grace, est réclamé par moi:
Mais vos tristes froideurs...

GABRIELLE.

Est-ce à vous de vous plaindre?
Seigneur? et quels devoirs me voyez-vous enfreindre?
Depuis deux ans qu'ici mon sort m'unit à vous,
J'ai chéri, révéré, consolé mon époux.
Vous avez vu la mort, à mes côtés errante,
Vingt fois m'environner de sa faux menaçante;
L'abîme du tombeau se fermer, se rouvrir;
Il prend, lâche sa proie, et la vient ressaisir.
Dans ce corps défaillant si l'ame est affaissée,
Le sentiment flétri, la raison éclipsée,
Ah! seigneur, est-ce à moi qu'il le faut reprocher?
Je sens plus que jamais mon heure s'approcher.
L'excès de votre amour, dont je suis attendrie,
A fait de vos douleurs le poison de ma vie;
Eh! quel tourment affreux pour le plus tendre cœur
D'affliger un ami dont il veut le bonheur!
Faut-il qu'à mon destin vous attachiez le vôtre,
Quand le ciel va bientôt séparer l'un et l'autre?
Bientôt, Fayel, ces traits, ce cœur que vous aimez,
A la terre rendus, y seront consumés:
Souffrez avec courage un malheur nécessaire
Qui détruit tôt ou tard l'union la plus chere.
Puisse tout ce que j'aime être heureux après moi!
Et je meurs sans regret ainsi que sans effroi.

FAYEL.

Sans regret! Votre cœur m'en auroit dû, sans doute.
(avec amertume.)
Peut-être oubliez-vous ceux qu'un autre vous coûte?

(Gabrielle étonnée le regarde; il se reprend vivement.)
Un pere... à votre amour n'en peut-il arracher?
Mais il forma nos nœuds, il ne vous est plus cher.
A vos yeux cependant il va bientôt paroître:
Vergy, dans nos climats, revient avec son maître.
Sortis, depuis deux jours, des remparts de Lyon
L'aurore a dû les voir s'éloigner de Dijon.
Par leur ordre, à l'instant, on vient de me prescrire
De les suivre à Paris, et de vous y conduire.

GABRIELLE.

Moi? seigneur.

FAYEL.

Oui, madame: il faut que ce grand jour
Vous rende aux soins brillants, aux pompes de la cour:
Je vais tout préparer. Ma franchise rigide
Demande, près des rois, votre douceur pour guide.
L'éclat peut dissiper vos ennuis odieux,
Toujours nourris d'eux-même en ces paisibles lieux.
S'il vous manque un printemps pour compter quatre lustres,
Vos vertus, à la cour, n'en sont pas moins illustres.
Ses superbes beautés, que vous seule effacez,
Vous aiment, en pleurant leurs attraits éclipsés;
Et, dans le sein des arts, que vous savez connoître,
Votre esprit occupé va reprendre son être.

GABRIELLE.

Ah! seigneur, je frémis: où me conduisez-vous?
Si vous m'aimez encor... je tombe à vos genoux;
Laissez-moi, par pitié, dans ce lieu solitaire.

FAYEL.

Suivez l'ordre absolu d'un monarque et d'un pere.
Moi, plus amant qu'époux, vous savez si ma voix
Usa du droit cruel de vous dicter des lois.
Fayel, s'il eût jamais voulu parler en maître,
Eût commandé l'amour: mais l'amour ne peut l'être.
(il sort.)

SCENE III.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE, *tombant dans un fauteuil.*

Isaure, je succombe; hélas! c'en est donc fait!
Ils avoient à mon cœur gardé ce dernier trait.
« Suivez l'ordre absolu d'un monarque et d'un pere! »
Leurs ordres en tout temps ont causé ma misere.
Quoi! mon pere et mon roi sont mes premiers bourreaux!
Mon ame les adore, et leur doit tous ses maux!
Ah! cruels, poursuivez, traînez votre victime
De l'autel à la tombe, et du malheur au crime.
Vois-tu de mes destins quel est l'horrible cours,
Et l'abîme où je suis, et l'abîme où je cours?
Conçois-tu de Vergy l'imprudence barbare,
Et quels nouveaux tourments sa rigueur me prépare?
Combien il abusa de ses droits paternels!
Il m'enchaine aux malheurs par des nœuds éternels;
Il sépare deux cœurs unis dès leur enfance,
Dont ma mere approuvoit l'espoir et la constance;
Sa main, pour m'asservir à ces injustes lois,
Surprend l'autorité du plus juste des rois;
Et, déployant soudain l'arrèt de ma ruine,
Précipite en secret le nœud qui m'assassine.
Loin de toi, de l'hymen j'allumai le flambeau:
Je ne vis point d'autel, je ne vis qu'un tombeau.
Interdite, et, voulant douter de ma misere,
Mes timides regards se levoient sur mon pere;
L'inhumain! A Fayel il présenta ma foi,
Comme un don de ce cœur qu'il disoit être à moi.
Sa hauteur s'assuroit que ma simple jeunesse,
Aux yeux d'un inconnu renfermant ma foiblesse,

Devant vingt chevaliers, n'oseroit démentir
Un pere, à qui son sang ne savoit qu'obéir.
Hélas! j'écoutai trop la voix de la nature;
Et mon pere étoit sourd à ce tendre murmure.

ISAURE.

Il est trop vrai. Toujours sa stoïque froideur
Des passions en lui sut étouffer l'ardeur.
Sur elles conservant un empire suprême,
Il les juge en autrui comme il les sent lui-même;
Il n'a pu voir en vous ces feux tumultueux
Qui, des sens enivrés tyrans impétueux,
Donnant un nouvel être à notre ame asservie,
Font du premier soupir le destin de la vie.
Il crut que, respectant et bénissant son choix,
L'amour devoit s'éteindre et renaître à sa voix.
De son âge glacé froide et cruelle idole,
La politique, hélas! par ses mains vous immole.

GABRIELLE.

Bien plus. Mon cher Coucy, son horrible pouvoir
Me défend de t'aimer, et me force à te voir!
Ah! pour vaincre un amour dont ma vertu s'indigne,
Pour rendre à mon époux ce cœur, dont il est digne,
Le ciel m'en est témoin, j'ai tout fait, tout tenté;
Mes forces ont toujours trahi ma volonté.
Et j'irois de Raoul braver encor la vue,
Ses regards tout remplis du poison qui me tue!
Son affreux désespoir, dont la tendre langueur
Viendroit me rappeler tous ses droits sur mon cœur!
Son génie éclatant, son courage sublime!
Et son fidele amour, dont l'idée est un crime!
Raoul, si je te vois, pourrai-je un seul moment
Oublier, près de toi, les traits de mon amant?
Oublier ce héros, dont l'aimable sagesse
De son siecle grossier sut polir la rudesse;
Dont l'esprit, déja mûr dès sa jeune saison,

Mêle aux fleurs des talents les fruits de la raison?
(à Isaure.)
L'instinct de la vertu, sa pente naturelle,
Rapprocha, sans dessein, nos deux cœurs dignes d'elle;
Quand ce rapport charmant eut su les rassembler,
Ils s'excitoient encore à se mieux ressembler.
Sa grande ame éclairoit, affermissoit la mienne;
Et pour les malheureux j'attendrissois la sienne.
Ah! tout va m'arracher de coupables regrets;
Non, je te jure, ô ciel! de ne le voir jamais:
Roi, pere, époux, tyrans que je ne veux plus craindre,
Vos menaces, vos cris, rien ne m'y peut contraindre.

SCENE IV.

FAYEL, GABRIELLE, ISAURE, GARDES.

FAYEL, à ses gardes.
Qu'on l'arrête à l'instant, et qu'on le traîne ici.
(les gardes se retirent; il n'en reste que deux dans l'enfoncement.)

GABRIELLE.
Eh! qui donc arrêter?

FAYEL.
L'écuyer de Coucy,
Monlac. En ce palais il cherche à s'introduire.
Quel dessein l'y conduit? quel prétexte l'attire?
Son perfide embarras, ses soins mystérieux...
Vous frémissez! c'est vous qu'il cherchoit en ces lieux.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que ta flamme infidelle
Amena dans Autrey l'amant qu'elle y rappelle.

GABRIELLE.
Que dites-vous?

FAYEL.

Mes yeux à la fin sont ouverts,
Tes crimes dévoilés, tes complots découverts.

SCENE V.

LES ACTEURS PRECÉDENTS, ALBÉRIC.

ALBÉRIC.

Bannissez vos soupçons, seigneur. Dans cette ville,
Monlac, pour peu d'instants, demandoit un asile.
Aux champs du Vermandois il adresse ses pas;
On connoît ses desseins, il ne les cele pas:
Au pere de Raoul, dans sa douleur mortelle,
Du trépas de son fils il porte la nouvelle.

GABRIELLE.

Qu'entends-je?

FAYEL, avec joie.

Quoi! Raoul...? Il n'est plus?

GABRIELLE.

Je me meurs.

(elle tombe dans les bras d'Isaure.)

FAYEL.

Albéric, vois ma honte écrite en ses douleurs:
Elle l'aime! Parjure! Ah! la mort l'a saisie.
Si mes jours vous sont chers, qu'on la rende à la vie.
(Isaure et les deux gardes emportent Gabrielle évanouie.)

SCENE VI.

FAYEL, ALBERIC.

FAYEL.

(il veut suivre sa femme; mais tout-à-coup il s'arrête, et revient vers Albéric avec un éclat de joie.)

Mon rival a donc vu terminer son destin!
Mais il étoit aimé! je pourrai l'être enfin;
O mon ame! reçois ce rayon d'espérance.

(il veut encore sortir, et revient avec réflexion.)

Quel nuage importun me rend ma défiance!

(à Albéric.)

O soupçons! ô terreur! Les lettres de Vergy,
Parmi nos guerriers morts, ne nomment pas Coucy:
Vivroit-il! et Monlac par sa fourbe insolente...
Oui, mon pressentiment m'éclaire et m'épouvante.
Ils m'ont trompé jadis; et ce bruit répandu
N'est qu'un piege nouveau qui m'est ici tendu.
Malheureuse! frémis: si tes perfides charmes...
Nous périrons tous deux, je le sens à mes larmes;
Je sens que mon amour, qui se change en fureur,
Peut faire de ces lieux un théâtre d'horreur.

(à Albéric.)

Viens, perçons ce mystere. Ah! voyons l'infidelle:
Je jure son trépas, et je tremble pour elle.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

Ton secours inhumain me rappelle à la vie,
Et tu penses remplir les devoirs d'une amie!
Mon cœur, déja glacé, goûtoit quelque repos :
Avec le sentiment tu réveilles mes maux.
O doux sommeil de l'ame! ô langueur insensible!
Si la mort te ressemble, est-elle si terrible?
Isaure, il ne vit plus ce héros adoré ;
Gloire, vertu, la tombe a donc tout dévoré!
O perte dès long-temps par l'amour pressentie!
Le ciel même en secret m'en avoit avertie :
Ecoute ce prodige : Il te souvient du temps
Où, pour ravir Solime au joug des Musulmans,
L'Europe frémissante arma ses plus grands princes ;
Philippe et Richard même avoient, dans nos provinces,
De Londre et de Paris rassemblé les héros,
Surpris que l'amitié confondît leurs drapeaux.
Ils partoient pour voguer aux champs de l'Idumée
Quand ma vie en ces lieux paroissoit consumée :
La mort couvroit mes yeux de son voile pesant.
Aux yeux de l'ame encor Raoul étoit présent ;
Je crus le voir ici ; non, tel que la victoire

Me l'a vingt fois offert, embelli par la gloire ;
Mais tremblant, abattu, pâle, défiguré,
Levant de loin sur moi son œil désespéré ;
S'élançant tout-à-coup sur cette main glacée,
Que ses levres de feu sembloient tenir pressée ;
Et, parmi des soupirs, des larmes, des sanglots,
Son cœur au fond du mien fit retentir ces mots :
C'est le dernier adieu. Cent fois, ma chere Isaure,
Ici, depuis deux ans, j'ai cru l'entendre encore ;
Je vois pâlir son front et palpiter son sein ;
Je sens jusqu'à ses pleurs qui coulent sur ma main :
Sur-tout depuis trois mois cette image effrayante,
Raoul, revient sans cesse affliger ton amante :
Mon cœur m'a dit l'instant qui terminoit ton sort,
Il a senti ton cœur sous le fer de la mort.

ISAURE.

Amie infortunée ! ah ! ce n'est point un songe,
Où l'erreur de vos sens aujourd'hui vous replonge ;
Vous avez vu l'amant si digne de vos pleurs ;
Prêt à quitter la France, il apprit vos douleurs :
Pour ce dernier adieu, son désespoir horrible
Vint hasarder ses jours dans ce palais terrible.

GABRIELLE.

Il vint!

ISAURE.

Si mon effort ne l'en eût arraché,
A votre main, madame, il mouroit attaché :
Votre époux, surprenant sa funeste imprudence,
Eût peut-être en son sang assouvi sa vengeance.
Fayel sait tout, sans doute, et ses fougueux éclats,
Ses reproches amers que vous n'entendiez pas...

GABRIELLE, très tendrement.

Dernier prodige, hélas ! d'une ardeur si chérie !
C'est sa présence encor qui m'a rendu la vie.
Tu perds, en me pleurant, ce jour que je te doi ;
Tu me vis expirante, et tu meurs avant moi !

ISAURE.

Mais Fayel...

GABRIELLE.

As-tu vu sa joie impitoyable?
Au bruit de cette mort, son triomphe effroyable?
Comme il va s'applaudir, à travers ses fureurs,
D'avoir pu découvrir la source de mes pleurs!
(très vivement.)
Infortuné Raoul! Ah! douleur qui me tue!
Sans cesse de ta mort jouissant à ma vue,
Je verrai mon tyran, mon cruel ravisseur,
Me reprocher mes maux, dont lui seul est l'auteur.
Quoi! j'outrage Fayel! Mais m'a-t-il opprimée?
Quel est son crime enfin, que de m'avoir aimée?
Est-ce à moi, qui le hais, d'accuser mon époux?
Quand le ciel me punit, quand son juste courroux
Vient m'enlever l'objet de ma flamme infidelle,
Ah! sachons nous domter, mourons moins criminelle.
Mais on entre. Monlac s'avance ici vers moi!
Imprudent, oses-tu...?

SCENE II.

GABRIELLE, ISAURE, MONLAC.

MONLAC.

Dissipez votre effroi,
Madame. En liberté je puis enfin paroître:
Fayel s'est assuré du trépas de mon maître.
J'ignore quels soupçons, agitant ses esprits,
Ont démenti la foi de mes premiers récits:
Mais, par de longs détours, sa tranquille colere
Vient de m'interroger avec un front sévere:
La simple vérité, par ma voix, par mes pleurs,
A bientôt devant lui confirmé mes malheurs.

Tandis que son départ promptement se dispose,
Il permet qu'à vos yeux, ici, je les expose.
Madame, il ne sait point que c'est le triste emploi
Dont Raoul expirant s'est remis à ma foi.

GABRIELLE.

Eh bien! pleurons tous deux; mais le puis-je sans crime?
Oui, pleurons un héros que mon malheur opprime.
Ornement de son siecle, hélas! il a vécu
Trop peu pour le bonheur, assez pour la vertu.
Ose me l'avouer, sa mort est mon ouvrage,
Son désespoir sans doute égara son courage;
Il aura prodigué des jours si précieux,
Mais que l'amour trompé lui rendit odieux.

MONLAC.

Je ne vous nirai point qu'aux champs de la Syrie
Sa valeur n'étoit plus qu'une aveugle furie
Qui cherchoit les dangers plutôt que les combats,
Dédaignoit la victoire, et couroit au trépas.
Mais la gloire, en tout temps par lui si bien servie
Préparant son triomphe au terme de sa vie,
Lui gardoit une mort que les cœurs des Français
Vont tous à sa mémoire envier à jamais.
Dans ces assauts fameux, comptés pour des batailles,
Par qui Ptolémaïs nous vendit ses murailles,
Philippe, le premier sur la breche élancé,
De nombreux ennemis par-tout se vit pressé:
Raoul accompagnoit sa superbe imprudence,
Dans les rangs enfoncés tous deux brisent leur lance:
Soudain un Musulman, plus terrible et plus fort,
Porte au roi désarmé l'inévitable mort:
Raoul, à qui Philippe a tout ravi peut-être,
Se jette sur le coup, le reçoit pour son maître,
S'applaudit en mourant que sa constante foi
Rende à la France encor la victoire et son roi.

GABRIELLE, avec force.

Ah! Raoul, que ta mort est digne de ta vie!
Oui, j'adore ta cendre; et tout me justifie.
(avec tendresse.)
N'a-t-il pu me nommer avant que de mourir?
M'a-t-on privée encor de son dernier soupir?

MONLAC.

Pendant la nuit cruelle où, forçant la nature,
Son courage l'a fait survivre à sa blessure,
Baigné des pleurs du roi qui recueilloit les siens,
J'entendois ses regards qui vous nommoient aux miens.
Que Raoul étoit grand, pleuré par un tel maître!
Le roi, qui le pleuroit, étoit plus grand peut-être.
A travers mes douleurs, quel spectacle pour moi!
L'amitié sur le trône, et dans le cœur d'un roi!
Enfin nous restons seuls: plein du soin qui vous touche,
Son ame en liberté vient alors sur sa bouche.
Quels regrets! quels transports! quels étranges adieux!
Je crois le voir, madame, il est devant mes yeux.
« Donnons-lui, disoit-il, au-delà de ma vie,
« D'un amour sans exemple une marque inouie. »
Il se souleve à peine, il trace lentement
De ce fidele amour le dernier monument:
Et lorsque des serments le lien redoutable
Enchaîne encor ma foi, qu'il sait inviolable:
« Dans mon corps expiré ta main prendra mon cœur:
« Tu frémis! s'il t'est cher, est-ce un objet d'horreur?
« Quitte un vain préjugé; que le cœur de ton maître,
« A la tombe ravi, te doive un nouvel être.
« Une amante, un ami, l'occupoient tour-à-tour:
« Je charge l'amitié de le rendre à l'amour:
« Ton cœur, où je vivrai, doit au mien ce service.

« Si tu crains de Fayel la jalouse injustice,
« Au généreux Rhétel tu peux te confier;
« Sur-tout que ce billet soit offert le premier. »
(il tire le billet.)

GABRIELLE.

Qu'il me fait bien sentir l'horreur de lui survivre!

MONLAC, lui présentant le billet.

C'est l'écrit...

GABRIELLE, le prend en détournant les yeux.

Je crois voir l'objet qui va le suivre.
(elle lit.)
« Je meurs. Mon ame vit à jamais pour t'aimer:
« J'arrache au sein des morts sa dépouille mortelle.
« Ce cœur que, pour toi seule, elle dut animer.
« La moitié de ton cœur, ma chere Gabrielle,
« Au tombeau, loin de toi, ne veut pas s'enfermer:
« Elle va te rejoindre... hélas! quel triste hommage!
« Qu'il va t'épouvanter...! Non, c'est Raoul, c'est moi;
« C'est ce fidele amant qui compta sur ta foi.
« Adieu. Mon ame fuit, emportant ton image;
« Mon cœur est plus heureux, il reste auprès de toi. »
Ah! ton ame long-temps n'attendra point la mienne;
Ton cœur vient dans ma tombe, échappé de la tienne;
La mort, brisant mon joug, va reformer nos nœuds.
Monlac, je n'ose plus vers toi tourner les yeux.

MONLAC.

Madame...

GABRIELLE.

Non, arrête. Attends que mon courage
Prépare ma tendresse à cette affreuse image.
C'en est fait. Il le faut: expirons de terreur.
(elle se tourne vers Monlac.)

MONLAC.

Ah! ne redoutez point ce spectacle d'horreur.
Le ciel (dirai-je, hélas! ou propice ou sévere),

Interdit à mes mains ce fatal ministere.

GABRIELLE.

Dieu ! quel espoir me luit !

MONLAC.

Apprenez des malheurs
Qui doivent à vos yeux coûter encor des pleurs.
C'étoit peu que Raoul mourût pour la patrie,
Le sort voulut deux fois sacrifier sa vie.

GABRIELLE.

Que dis-tu ?

MONLAC.

Ce billet m'est à peine remis,
Soudain nous nous voyons entourés d'ennemis :
Je vois l'horreur, le sang, les flambeaux, et les armes,
Remplir le camp françois de débris et d'alarmes.
Saladin, trop instruit du grand art des guerriers,
Venoit à ses vainqueurs dérober leurs lauriers :
De nos chrétiens captifs son adroite imposture
Avoit aux Musulmans fait revêtir l'armure :
La mort voloit sans bruit sur notre camp trompe.
Dans ce carnage affreux Raoul enveloppé
Fut, sous mon corps sanglant, massacré sans défense :
Et lorsque de Rhétel l'intrépide constance,
Expiant notre erreur, chassant les Sarrazins,
M'eût arraché mourant de leurs bras inhumains,
Ni ses yeux, ni les miens, ne purent reconnoître
Les restes déchirés de mon malheureux maître.
Dans des monceaux de morts mutilés et meurtris,
Chacun cherchoit en vain ses freres ou ses fils :
Les monstres au sultan, fier de telles conquètes,
De nos chefs égorgés alloient vendre les têtes.
Voilà par quel revers le destin, malgré moi,
De mon serment sacré m'a fait trahir la loi.
Pour comble de disgrace, en quittant la Syrie,
La tempête me jette aux rochers de Candie :
Retenu plus d'un mois dans ce triste séjour

A peine ai-je du roi devancé le retour ;
Et j'arrivois de Gêne aux rives de la Saône
Quand sa flotte rentroit dans les bouches du Rhône.

GABRIELLE, dans le plus grand accablement.

Est-ce éprouver assez les cruautés du sort ?
Il veut multiplier ton trépas et ma mort.
Monlac, daigne épargner ma misere profonde :
Que veux-tu qu'à tes pleurs mon désespoir réponde ?
Le sentiment s'épuise en des malheurs si grands :
Une douleur stupide absorbe tous mes sens.
Va, mon dernier moment, que cette lettre avance,
Sera marqué pour toi par ma reconnoissance.

MONLAC.

Eh ! qu'ai-je à desirer ? j'ai perdu mon ami.
Quand j'osai lui survivre, il fut trop obéi :
Je vous donne la mort, je la porte à son pere ;
Et la trouver moi-même est le bien que j'espere.
Adieu, madame.

SCENE III.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE, se jetant dans les bras d'Isaure.
(la repoussant.)

Isaure... amie... éloigne-toi.

ISAURE.

Permettez que mes soins...

GABRIELLE.

Non, dis-je ; laisse-moi.
L'amitié même, hélas ! me devient importune ;
Mon cœur veut être seul avec son infortune.

SCENE IV.

GABRIELLE.

Dans ses chagrins profonds qu'il s'abîme à loisir.
Jouir de ma douleur est mon dernier plaisir :
Elle a quelque douceur puisqu'elle est légitime ;
Rien n'y mêlera plus l'amertume du crime ;
Rien ne pourra troubler par de lâches desirs
Mes regrets innocents et mes justes soupirs.
Dieu, permets-tu sa mort pour épurer sa flamme ?
Et n'a-t-il qu'à ce prix pu vivre dans mon ame ?
Cher Raoul, en mourant tu m'envoyois ton cœur !
J'en ai frémi. Je sens qu'il manque à ma douleur.
Croyant te voir en lui, te parler et t'entendre,
J'épancherois mon ame avec ce cœur si tendre :
Bientôt elle pourroit, libre de tout lien,
En sortant de mon cœur s'arrêter sur le tien.
Le ciel me prive encor de ce plaisir funeste,
Et de toi désormais c'est là tout ce qui reste.
(en regardant le billet.)
Relisons ce billet, ce garant de ta foi ;
Que ce gage sacré me tienne lieu de toi,
J'y recueille ton ame : à ton heure derniere
L'amour sur cet écrit la porta tout entiere.
(elle se remet à lire.)

SCENE V.

FAYEL, GABRIELLE.

FAYEL, repoussant Isaure.
Tu m'arrêtes en vain, sors. Que puis-je penser ?

GABRIELLE, s'interrompant de lire.

Ah ! retenons mes pleurs, ils vont tout effacer.

FAYEL, approchant.

Que lit-elle ?

GABRIELLE, l'apercevant.

Grand dieu !

FAYEL, se jetant sur la lettre, et la lui arrachant.

Donnez, donnez, parjure :
Il est temps d'éclairer ta honte et mon injure.
(il y donne un coup d'œil.)
C'est le seing de Coucy ! c'est ton arrêt fatal.
Tu me fais annoncer la mort de mon rival,
Il respire, il t'écrit ! l'ardeur qui vous anime
Par des détours si bas concerte encor le crime !
Tremble, tu vas périr.

GABRIELLE, avec la plus grande tranquillité.

Lisez, et rougissez.

FAYEL, déconcerté.

Comment ! quel calme...! Eh quoi ! mes transports insensés...
Puissé-je avoir bientôt à me punir moi-même !
(il lit le billet rapidement.)
C'est l'adieu de Raoul à son heure suprême.
Ce gage de sa mort...

GABRIELLE, voyant sa joie.

Est bien doux à vos yeux.

FAYEL.

Un amant adoré... fait seul de tels adieux.

GABRIELLE.

Oui, je l'aimois, seigneur ; et j'ai dû vous le taire
Quand j'ai craint pour vous deux cet aveu trop sincere.
Allié de mon roi, fils des braves Coucys,
Digne en tout de ma main et du sang des Vergys,
Ce héros me fut cher dès l'âge le plus tendre ;
Mon cœur à tous ses droits fut contraint de se rendre.

Si ma mere eût vécu, Vergy, dans son courroux,
Ne m'auroit fait jamais accepter d'autre époux.
Mais par un ordre affreux à l'autel appelée,
A de vains intérêts en esclave immolée,
Du pouvoir paternel je subis la rigueur;
Il fallut par serment renoncer au bonheur:
Traînant loin de Raoul ma chaîne infortunée,
A ne le voir jamais je m'étois condamnée:
Il paya de ses jours ses vœux sacrifiés;
(montrant la lettre qu'il tient.)
Voilà ce qui m'en reste, et vous me l'enviez!
J'ai combattu deux ans cette invincible flamme,
Ce sentiment, la vie et l'ame de mon ame:
Sans vous la vertu même approuvoit ses transports,
J'ai connu par vous seul la honte des remords.
Osez me reprocher un penchant légitime
Qui devient mon supplice et ne fut point mon crime:
Je devois vous garder, et vous gardois ma foi:
Mais l'instinct de mon cœur dépendoit-il de moi?
Je dis plus, au milieu des tourments que j'endure,
Me suis-je devant vous permis un seul murmure?
Ah! c'est mon pere encor qu'ici j'ose accuser:
De ma main, sans mon cœur, il voulut disposer,
C'est lui qui perd enfin, par sa rigueur extrême,
Raoul, sa fille, vous, et peut-être lui-même.
Son refus pour vous seul eût été douloureux;
Mais, m'unissant à vous, il fit trois malheureux.
Dieu! par ses seuls regrets daigne punir mon pere;
Des enfants immolés que je sois la derniere!

FAYEL.

Qu'ai-je fait? je m'abhorre, et tombe à vos genoux.
(elle le retient.)
Ah! l'amour qu'on dédaigne a droit d'être jaloux.
Mais quel supplice affreux moi-même je m'impose!
Je sens deux fois tes maux quand c'est moi qui les cause.

Né fougueux, violent, extrême en tous mes vœux,
Je ne puis gouverner mes sens impétueux;
Et depuis que l'amour, sans rapprocher nos ames,
Dans mon cœur tout de feu répand encor ses flammes,
Fayel est vers vous seule emporté loin de soi :
Ma funeste existence est plus en vous qu'en moi;
Mes jours, si vous m'aimiez, seroient purs et tranquilles;
Hélas! qu'aux cœurs heureux les vertus sont faciles!
(avec un peu de joie.)
Je crois qu'enfin le ciel, qui nous unit tous deux,
T'enleve mon rival pour mieux serrer nos nœuds;
Il détruit l'aliment de ta flamme funeste :
Il veut que sans combats la victoire te reste.
Ton joug est désormais plus léger et plus doux :
Remplis ton seul devoir, regne sur ton époux;
Inspire-moi ton ame et si pure et si tendre;
Sur tout ce qui t'approche elle sait se répandre :
A tes rares vertus Raoul dut sa grandeur;
Rends-moi... tel qu'il étoit pour mériter ton cœur.
(très vivement.)
Arbitre de mon sort, maîtresse de ma vie,
Tu vas de mes destins répondre à ma patrie;
Sur les pas des héros j'ai su me signaler;
Soutenu par ta voix je puis les égaler.
Tu m'as fait imiter ta noble bienfaisance,
Je veux la surpasser. Ah! vois pour l'indigence,
Pour mon peuple épuisé tous mes trésors s'ouvrir;
Je ferai des heureux, ce sera m'enrichir.
(tendrement.)
Mais promets-moi du moins qu'une cendre insensible
Ne rendra plus ton ame à mes soins inflexible;
Que tu vivras pour moi; que, respectant tes jours,
Ta douleur cessera d'en corrompre le cours.

GABRIELLE, le regardant avec douceur.

Et contre tant d'amour mon cœur put se défendre!

Je le sens pénétré d'une plainte si tendre.
Vous, qui me demandez des leçons de vertus,
Vous en offrez l'exemple à mes esprits confus.
Ah ! combien devant vous il faut que je rougisse !
Commandez, je vous dois le plus grand sacrifice.
Ciel ! le puis-je achever, et détruire en un jour
Le sentiment profond du plus constant amour ?
Je vous offense encor : mais pourriez-vous me croire
Si je vantois déja cette prompte victoire ?
Daignez attendre tout du temps, de mes efforts,
Du droit de vos vertus, du pouvoir des remords ;
J'ai honte... de n'oser promettre davantage :
De ma sincérité cette crainte est le gage.
(avec fermeté.)
Seigneur, ne gardons rien qui puisse entretenir
La dangereuse erreur d'un fatal souvenir :
Monlac va vous jurer qu'il n'a pu me remettre
Le don cher et cruel qu'annonce cette lettre :
Sur-tout à mes regards ne la montrez jamais,
Et ne me nommez point le héros que j'aimois.
Je sais que ce n'est plus vous rendre un digne hommage,
Ce n'est plus s gnaler ma foi ni mon courage,
Qu'après sa mort, hélas ! oublier mon amant.
(avec douleur.)
Que n'ai-je le bonheur de l'oublier vivant !
Mes jours sont votre bien, et ma juste tendresse...
FAYEL.
Mon ame s'abandonne à la plus douce ivresse.
Quoi ! du bonheur enfin l'aurore luit pour moi,
Et le don de ton cœur suit le don de ta foi !

SCENE VI.

FAYEL, GABRIELLE, ALBÉRIC.

ALBÉRIC, à Fayel.

On vient de m'annoncer une étrange nouvelle,
Qu'à vous seul en secret il faut que je révele.

FAYEL, vivement, en lui montrant Gabrielle.

Ah ! parle sans contrainte et ne lui cache rien ;
Ami, mon cœur n'a plus de secret pour le sien.

ALBÉRIC.

Seigneur... si vous saviez...

FAYEL.

Quel est donc ce mystere ?

ALBÉRIC.

A tout autre que vous mes soins le doivent taire.

FAYEL.

Je tremble.

GABRIELLE, à part.

D'où me vient cette sombre terreur ?

FAYEL.

Madame, permettez ; excusez son erreur :
Quels que soient les secrets qu'il veut ici m'apprendre,
Croyez qu'en votre sein je courrai les répandre.
(elle sort en les regardant avec la plus vive inquiétude.)

SCENE VII.

FAYEL, ALBÉRIC.

ALBÉRIC.

Des remparts de Dijon d'Armance est revenu,

Seigneur; Raoul respire, et d'Armance l'a vu.

FAYEL, avec le plus grand éclat.

O ciel...! Quoi! ce billet...! Ah! vois leur imposture;

(il donne la letire à Albéric qui la lit.)

Et je viens de tomber aux pieds de la parjure!
J'avois bien pressenti leurs noires trahisons;
Mon cœur m'avoit tout dit par ses premiers soupçons:
Malgré l'appât flatteur d'une odieuse histoire,
Mes doutes obstinés refusoient de la croire.

(reprenant la lettre avec fureur.)

Eh bien! vante-moi donc leur candeur et leur foi.

ALBÉRIC.

Je reste confondu. Raoul est près du roi,
Ils sortoient de Dijon. Philippe à son passage
Veut, aux murs de Vergy, recevoir votre hommage.
D'Armance en vains discours ne s'est pas étendu
Ignorant le faux bruit par Monlac répandu;
De l'objet de votre ordre instruit par ses yeux même.
Pour hâter son retour son zele étoit extrème.
Mais Raoul, un héros...! il faudroit éclaircir...

FAYEL.

Lui-même cette fois m'apprend à le punir.
Oui, son billet infame et m'inspire et me guide.
Allons plonger ce fer au sein de la perfide;
Et courons aussitôt offrir son cœur fumant
Aux yeux épouvantés de son indigne amant.

ALBÉRIC.

Seigneur...

FAYEL, s'arrêtant.

Pourquoi frémir? elle est la plus coupable,
C'est elle qui verra ce spectacle effroyable:

(avec une joie amere.)

Que le cœur de Raoul soit percé le premier.
J'apporterai ce don qu'il feignoit d'envoyer.
Au milieu de la cour, sous les yeux de son maître,

En montrant cet écrit je vais frapper le traître.

ALBÉRIC.

Ah ! daignez...

FAYEL.

Je voudrois de leur sang odieux
Les abreuver l'un l'autre, et moi-même après eux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RAOUL DE COUCY, à un officier de Fayel.

Va, sers un inconnu que son bonheur t'adresse :
C'est Rhétel qui m'envoie auprès de la comtesse ;
Du sang qui les unit je dois chérir les nœuds ;
Je viens chargé de soins importants pour tous deux.
(l'Officier sort.)
Respire enfin, Raoul, dans des lieux qu'elle habite.
Tous mes sens sont émus d'une ivresse subite.
Voilà de notre amour les premiers monuments ;
Ces murs, témoins chéris des plus purs sentiments.
Que de doux souvenirs dont le charme suprême
A qui n'est plus heureux tient lieu du bonheur même !
Je gémis ! Gabrielle, en d'autres temps, hélas !
Près de te voir ici je ne gémissois pas.
Là, même avant nos yeux, nos ames se chercherent ;
Dans nos premiers regards elles se rencontrerent.
Là, vingt fois en secret, sortant des champs d'honneur,
Ta main ceignit mon front des lauriers du vainqueur.
Lorsqu'au prix de mon sang je vengeois tes injures,

Tes pleurs dans ce palais ont lavé mes blessures :
Ton ame fugitive et prête à s'exhaler
Par mes derniers adieux s'y sentit rappeler :
Enfin malgré la mort mon cœur venoit s'y rendre,
Et pour être avec toi survivoit à ma cendre.
Trop ingrate Fayel, quels droits j'ose attester !
Fayel ! est-ce le nom que tu devrois porter ?
Sous un joug odieux, séchant dans l'amertume,
La langueur du trépas lentement te consume :
Et mes jours presqu'éteints ont pu se rallumer !
Ne meurs point pour l'amour, vis plutôt sans m'aimer.
Sans m'aimer ! quel espoir ! Ah ! je fuirai ta vue ;
Que pour un seul moment elle me soit rendue :
Je ne puis accorder mon bonheur et le tien :
Juge combien je t'aime ; oui, je renonce au mien.

SCENE II.

COUCY, MONLAC.

MONLAC, à part.

Pourquoi me retenir et m'observer sans cesse ?
Quel ami de Rhétel cherche à voir la comtesse ?
(s'approchant de Raoul, qui est détourné.
Est-ce vous...?

COUCY, l'apercevant.

Toi, Monlac ! Encor dans ce séjour !
Aurois-tu donc appris que je revois le jour ?

MONLAC, immobile d'étonnement.

Ses traits... sa voix... Mon maître ! ô céleste clémence,
Il vit ! tu veux encor le bonheur de la France.
(il se jette dans les bras de Raoul, qui les lui tendoit.)
Par quel miracle enfin nous êtes-vous rendu ?
Le ciel, le juste ciel en doit à la vertu.

COUCY.

O mon ami, connois quel destin nous rassemble :
Mais dis-moi le premier les raisons...

MONLAC.

Ah! je tremble.
Songez que pour vos jours tout est à craindre ici.
Le soupçonneux Fayel...

COUCY.

Est aux murs de Vergy;
Je ne crains rien pour moi. C'est pour sa digne épouse
Que j'ai dû redouter sa cruauté jalouse.
Si, dépouillant la pourpre et l'or des chevaliers,
J'emprunte les couleurs des simples écuyers,
C'est pour elle un moment qu'à la honte de feindre
Mon austere candeur a daigné se contraindre:
Et j'ai choisi l'instant qu'appelé près du roi
Fayel porte à ses pieds les gages de sa foi,
Pour venir m'acquitter d'un soin cruel et tendre!
Le seul qu'à mon amour l'honneur ne put défendre.
Mais toi, qui te retient dans ces tristes climats?
Chez mon pere d'abord as-tu porté tes pas?
Que son ame sensible alarme ici la mienne!
Le récit de ma mort aura causé la sienne.

MONLAC.

Seigneur, il n'a point su sa perte et mon erreur.

COUCY, avec transport.

Nature, il est encore un plaisir pour mon cœur!

MONLAC.

L'inconstance des mers a retardé mon zele :
Depuis une heure à peine aux mains de Gabrielle
J'ai remis ce billet où vos tristes adieux...

COUCY.

Des pleurs en le lisant ont-ils rempli ses yeux?

MONLAC.

Ah! j'ai cru cet instant le dernier de sa vie.

COUCY, vivement.

J'aurois dû le prévoir ! Quelle étoit ma furie !
Quels coups ce vain hommage eût portés à l'amour !
Va la tirer d'erreur, apprends-lui mon retour.
Mais non, c'est lui donner une mort plus certaine ;
Et d'un secours trop prompt l'imprudence inhumaine,
Arrachant le poignard, va déchirer son cœur.
Ménage habilement ce dangereux bonheur.
Sur-tout, si sa vertu redoute ma présence,
De mes feux toujours purs peins-lui bien l'innocence:
Dis que d'un chevalier je remplis le devoir ;
Dis que j'aime sans crime, et même sans espoir ;
Que je suis, en un mot, quelque ardeur qui m'inspire,
Trop digne de son cœur pour vouloir le séduire.

(Monlac sort.)

SCENE III.

COUCY.

Moment tant souhaité, que tu me fais frémir !

(il voit de loin Gabrielle arriver par un côté opposé à celui par où Monlac est sorti.)

Dieu ! la voici ! Monlac n'a pu la prévenir.
Elle marche à pas lents vers cette voûte obscure ;
Je vois ses traits divins, l'honneur de la nature :
Non, jamais sa beauté, dans sa brillante fleur,
N'eut cet appât touchant de la tendre langueur
Qu'un chagrin que je cause imprime à tous ses charmes :
Mon cœur est plein de feux, mes yeux trempés de larmes.
Elle parle, écoutons.

(il se retire sous un portique sombre.)

SCENE IV.

GABRIELLE, COUCY.

GABRIELLE, se promenant sans voir Coucy.

Raoul, du sein des morts,
Ton cœur me suit par-tout et brave mes remords.
Mais Fayel est parti sans rien daigner me dire!
Cet ami de Rhetel va peut-être m'instruire;
Je l'ai cru dans ces lieux. Un désordre enchanteur,
Un doux saisissement vient charmer ma douleur.
(Coucy paroît un peu sans qu'elle le voie.)
Toi qui ne m'entends plus, hélas! dès notre enfance
C'est ainsi que l'amour m'annonçoit ta présence.

COUCY, paroissant tout à fait.

C'en est trop, approchons; je le puis sans effroi,
Son cœur l'a prévenue, il lui parle de moi.

GABRIELLE.

O ciel! quel son de voix sorti de ce lieu sombre...?
(elle regarde.)
Quel objet?

COUCY, approchant un peu.

Elle tremble; et moi-même...

GABRIELLE, se détournant avec frayeur.

Chere ombre
Que je crois voir sans cesse errante à mes côtés,
Ne persécute plus mes sens trop agités.

COUCY.

Daignez voir...

GABRIELLE.

Où fuirai-je?

COUCY.

Eh quoi! votre épouvante...

GABRIELLE, s'appuyant sur une colonne.
C'est un songe; et ce cœur dont l'image présente...
COUCY, se jetant à ses pieds et lui prenant la main.
Ce cœur respire, il vit, il brûle encor pour toi.
GABRIELLE, avec un grand cri.
Ah...! se peut il...? Raoul! tu vis! je te revoi!
(tendrement.)
Je ne m'étonne plus si, formé pour te suivre,
Au bruit de ton trépas mon cœur a pu survivre.

SCENE V.

GABRIELLE, COUCY, ISAURE MONLAC.

GABRIELLE, avec transport.
Chere Isaure... Ah! Monlac, sais-tu notre bonheur?
MONLAC.
Oui, madame, et déja...
GABRIELLE, à Isaure.
Le voilà mon vainqueur,
L'honneur des chevaliers, l'idole de la France.
COUCY.
J'ai tout fait pour l'amour; est-il ma récompense?
L'amante qu'enchaînoit le plus tendre lien...
GABRIELLE, très vivement.
N'a d'ame que ton ame et d'être que le tien.
Je renais avec toi dans ce jour plein de charmes;
Et mes yeux épuisés trouvent encor des larmes;
Mais des larmes de joie, et de ces pleurs heureux
Que depuis si long-temps nous ignorions tous deux.
Mon cœur, séché d'ennuis, flétri par la tristesse,
S'épanouit enfin dans sa pure alégresse.
Apprends que de ce cœur rien ne peut t'arracher,

Le temps serra nos nœuds loin de les relâcher;
Mes chagrins conservoient cette empreinte si tendre
Que sur le désespoir l'amour seul sait répandre.
Ta perte, ton retour, ce prodige nouveau
D'un cœur qui se donnoit au-delà du tombeau,
Tout à mes yeux charmés te rend plus cher encore;
Plus que je ne t'aimois je sens que je t'adore.
(se reprenant avec la plus grande indignation contre elle-même.)
Que dis-je? Ah! malheureuse! Et vous, cruel! et vous,
Qui savez que je suis sous les lois d'un époux,
S'il ne vous reste plus, comme j'aime à le croire,
De projets ni de vœux indignes de ma gloire,
Pourquoi devant mes yeux venez-vous vous offrir?
Ingrat! de mes douleurs cherchiez-vous à jouir?
Trop sûr qu'en vous voyant mille atteintes nouvelles
Rouvriroient de mon cœur les blessures mortelles.

COUCY.

Moi, jouir de vos pleurs ou trahir vos vertus?
Gabrielle, grand dieu! ne me connoît donc plus!
Elle apprend de Fayel à devenir injuste.
Va, mon cœur est encor le sanctuaire auguste
Où brûla pour toi seule un feu toujours sacré,
Aussi pur que l'objet qui l'avoit inspiré:
Née avec ma vertu, non moins durable qu'elle,
Comme mon ame, enfin, ma flamme est immortelle.
Mais sachez que je viens pour vous sacrifier
Tous les vœux... votre aspect me fait tout oublier.
Je sens plus que jamais dans mes veines brûlantes,
S'irriter de l'amour les fureurs dévorantes.
Je suis pres de l'objet dont je fus adoré,
O rage! et sans espoir je m'en vois séparé!
A d'infideles nœuds votre devoir vous livre;
Au jour de votre hymen j'ai dû cesser de vivre.
(avec la plus grande fureur.)
Que ne m'écrasiez-vous, murs de Ptolémaïs,

Avec tant de chrétiens mourants sous vos débris !
Hélas ! ces malheureux chérissoient tous la vie ;
Je la hais, c'est à moi qu'elle n'est point ravie !

GABRIELLE.

Modérez donc, cruel, ces ardentes fureurs,
Et par pitié pour moi commandez à vos pleurs.
Mais dites-moi du moins quel sujet vous amene,
Et qui vous a sauvé d'une mort si prochaine.

COUCY.

Vous, madame, oui, vous-même ; et je ne dois le jour
Qu'à ces tendres vertus que m'enseigna l'amour.
Lorsque l'altier Richard, plein de ce fanatisme
Dont la férocité dégrade l'héroïsme,
Egorgeoit ses captifs au nom de notre foi,
Je suivis vos leçons, je sauvai ceux du roi ;
Je réclamai pour eux la loi constante et pure
Que la religion reçoit de la nature.
Ma clémence eut bientôt son prix inespéré.
Sans défense à mon tour aux Sarrasins livré,
Mon aspect attendrit leur cruauté sauvage ;
Mon nom fut mon rempart au milieu du carnage.
Porté près du sultan, qui prit soin de mes jours,
Je me vis prodiguer l'utile et prompt secours
De cet art qui commande à l'ame fugitive,
Art négligé par nous, que l'Arabe cultive.
(vivement.)
Ranimé par ses soins, je me dis en secret
Que l'adieu si touchant de ce fatal billet,
Le bruit de mon trépas, honoré par vos larmes,
Au bonheur de vous voir prêteroit mille charmes :
Cet espoir, ce desir, qui réchauffoit mes sens,
Rendit des végétaux les efforts plus puissants ;
Enfin ce fier sultan, que l'ignorance abhorre,
Me renvoie à mon roi qui me pleuroit encore :
Tant la reconnoissance a d'invincibles droits,
Par qui l'humanité nous rappelle à ses lois !

Sans distinguer le culte et l'empire où nous sommes,
L'homme chérit toujours le bienfaiteur des hommes.

GABRIELLE, réfléchissant avec douleur.

Quoi ! l'Asie en Raoul vante son bienfaiteur !
En lui mon souverain voit son libérateur !
Par-tout où le destin nous donna la victoire,
Son nom est le premier qu'ait prononcé la gloire !
Et quand tout l'univers adore tes vertus,
Seule on m'a condamnée à ne t'adorer plus;
Moi qui chéris ton cœur, qui t'aimai la premiere...

COUCY.

Ton ame m'appartient malgré la terre entiere;
Eh! dépend-il de nous d'éteindre un si beau feu ?
A-t-il pour s'allumer attendu notre aveu ?
Ame de notre vie, il ne peut cesser d'être
Qu'avec les doux rapports qui dans nous l'ont fait naître.

GABRIELLE.

Dieu ! quel oubli honteux égare nos esprits !
Tous les deux à l'instant nous en serons punis.
Je triomphe en fuyant, je sors de ta présence.
Ne me voyez jamais : respectez ma défense.

COUCY.

Arrêtez un moment; promettez-moi du moins
Que vos jours conservés...

GABRIELLE, vivement.

Ah ! quels funestes soins
De prolonger mon crime et l'horreur qui m'accable!
Je sens que chaque instant me rendra plus coupable.

COUCY.

Envers qui? vous !

GABRIELLE, plus vivement.

Envers un époux vertueux
Qui donneroit son sang pour voir mes jours heureux;
Que j'aimerois sans toi; mais dont mon injustice
Regarde les bontés comme un affreux supplice.

Sais-tu qu'à cet époux, ici même, en ce jour,
Mon devoir a promis d'oublier ton amour ?

COUCY.

Quoi ! Fayel a connu notre ardeur mutuelle?

GABRIELLE.

Ta lettre est dans ses mains.

COUCY.

Vous avez pu, cruelle...

GABRIELLE.

Eh ! n'en sois point jaloux. Va, cet écrit vainqueur
Sans cesse en traits de feu se retrace en mon cœur.
Mais où m'emporte encore un souvenir trop tendre?
Pars, sauve à ma vertu l'affront de se défendre.
Tu mourrois pour l'amour, va vivre pour l'honneur.

COUCY, avec accablement.

Eh ! qu'importe la gloire a qui perd le bonheur !

GABRIELLE.

Ton roi que tu chéris...

COUCY.

C'est lui qui nous sépare.

GABRIELLE, avec vivacité.

Sans savoir nos malheurs, ingrat, il les répare :
Tu regnes dans sa cour ; ses bienfaits...

COUCY.

Ah ! sans toi,
La cour, le monde entier, n'est qu'un désert pour moi.

GABRIELLE.

Tu devrois me donner l'exemple du courage.

COUCY, toujours abattu.

Je dois, perdant le plus, me plaindre davantage.

GABRIELLE, toujours vivement.

Ton ame peut du moins exhaler sa douleur ;
Mes chagrins renfermés vont dévorer mon cœur :
Va gémir loin de moi, rien ne peut te contraindre,
Laisse-moi la douceur d'être la plus à plaindre.
Allez enfin, songez que des murs de Vergy

Fayel en peu d'instants peut revoler ici.
Du bruit de votre mort sa haine détrompée
A découvrir vos pas est sans doute occupée :
Peut-être il sait déja qu'arrivé dans ces lieux...

COUCY.

D'Armance étoit le seul dont je craignois les yeux :
Mais il ne m'a point vu.

GABRIELLE.

Quel bruit se fait entendre !
(à Moulac et Isaure.)
Voyez tous deux.
(ils sortent.)
Hélas ! s'il venoit vous surprendre !
Eh ! comment pourriez-vous échapper à ses traits ?

ISAURE, rentrant.

Seigneur, c'est Fayel même.

GABRIELLE.

Ah ! fuyez pour jamais.

COUCY.

Moi, fuir !

GABRIELLE.

Veux-tu risquer mon honneur et ma vie ?

COUCY.

Je sors : à votre honneur le mien se sacrifie.
(il fait un pas et revient.)
Mais Moulac...

ISAURE.

Il arrête et va tromper Fayel.
(Coucy sort par une des coulisses du devant du théâtre.)

GABRIELLE.

Allons cacher ma honte et mon trouble mortel.
(elle sort par l'autre côté avec Isaure.)

SCENE VI.

FAYEL, ALBERIC, GARDES.

FAYEL, entrant par le fond du théâtre l'épée à la main, et regardant sortir Gabrielle.

Elle fuit! elle est seule! Ah! c'est Monlac, ce traître...
En osant me combattre il a sauvé son maître.
Du moins le téméraire est tombé sous mes coups.

ALBÉRIC.

Le voici tout sanglant qui se traîne vers vous.

MONLAC, blessé, et parlant avec peine.

Seigneur, que de ma mort votre haine contente...
Raoul... est vertueux... votre épouse... innocente...
J'expire.
(il meurt.)

FAYEL.

L'imposteur! Qu'on l'ôte de mes yeux.
(on l'emporte.)
Qu'on ferme ce portique. Environnez ces lieux,
Poursuivez, découvrez, amenez son complice.
(La plus grande partie des gardes sortent.)
Que devant la parjure ici même il périsse.
(à Albéric.)
Fais-la venir.

ALBÉRIC.

Seigneur, ce courroux violent...

FAYEL.

Je vais me commander. Cachons ce fer sanglant.
(il remet son épée.)
Tes crimes à mes yeux ont flétri tous tes charmes;
Mon cœur s'est endurci par tes perfides larmes.
Non, ni pitié, ni grace. Ah! mes justes fureurs

Sauront de tes forfaits surpasser les horreurs.
(il se promene à pas précipités.)
Je veux, accumulant mes affreux sacrifices,
Voir les maux de Raoul accrus par tes supplices;
Ralentir son trépas pour prolonger le tien;
L'arracher de ton cœur; t'immoler dans le sien;
Et, sous des flots de sang répandus par ma rage,
Eteindre mon amour et laver mon outrage!
(il s'appuie sur une colonne.)

ALBÉRIC.

Mais de tout ce complot êtes-vous éclairci?
Pourquoi publioient-ils le trépas de Coucy?

FAYEL, se relevant avec fureur.

Que sais-je? aux pieds du roi dès que j'ai pu parroîte,
Parmi les courtisans ne voyant point le traître,
J'ai su qu'avec mystere on l'avoit vu partir:
J'ai jugé qu'en ces lieux il venoit me trahir,
Et sans plus m'informer, sans vouloir rien entendre,
J'ai revolé soudain pour le pouvoir surprendre.
Le mensonge, fertile en détours si divers,
Les a tous épuisés dans ces deux cœurs pervers!
Tantôt, lorsque l'ingrate employoit la priere
Pour rester loin de moi dans ce lieu solitaire,
Son refus obstiné de me suivre à la cour
De son amant ici ménageoit le retour.
Ce lâche confident, ce précurseur du crime,
(Qui dut être en effet ma premiere victime)
De son maître avec art vient devancer les pas;
Il couvre son retour du bruit de son trépas:
On me laisse ravir cette lettre odieuse,
De l'imposture encor recherche industrieuse!
Et la parjure affecte un aveu plein d'honneur,
Pour pouvoir sans danger recevoir son vainqueur!
Mais on ne revient point, il échappe à ma haine.

ALBÉRIC.

Je conçois trop, seigneur, que toute excuse est vaine;

Leur entrevue ici prouve assez leurs amours.
Mais pourquoi cette lettre et tous ces noirs détours?
Il faut qu'avec tant d'art cette trame tissue
Ait voilé des projets...

FAYEL.

N'en vois tu pas l'issue?
Monlac, dans son transport, m'alloit percer le sein;
Son maître, en se cachant, a le même dessein;
(se promenant encore.)
Et l'ingrate... Ah! souvent une épouse infidelle
Dans le sang d'un époux plonge sa main cruelle:
Elle se lasse enfin d'attendre son bonheur
D'une mort, qu'en secret peut hâter sa fureur;
Et, suivant des forfaits la pente trop rapide,
Quelquefois l'adultere entraîne au parricide.
Oui, ma mort est l'objet de tes lâches amours.
Je ne puis plus t'aimer, que m'importent mes jours?
Allons, il faut du sang à ma vengeance avide.
(a Albéric.)
A mes yeux, dans l'instant, amene la perfide;
Je le veux.

(Albéric sort.)

Mais plutôt, pour se faire un effort,
Je sens en ce moment mon courroux assez fort.
Que ma rage tranquille en soit plus implacable,
Imitons Gabrielle en son art détestable:
Prêtons un front serein aux plus noires fureurs;
Et, pour que son supplice ait encor plus d'horreurs,
Laissons-lui quelque temps sa crédule alégresse,
Paroissons ignorer les pieges qu'on nous dresse.

ALBÉRIC, rentrant.

La voici.

FAYEL, mettant la main à son poignard, et s'arrêtant.

Dieu! commande à mon bras égaré.
(à Albéric.)
Cours, vois si son amant va m'être enfin livré,

Je t'attends.

(à tous les gardes.)

Vous, restez sous la voûte prochaine.

SCENE VII.

GABRIELLE, FAYEL.

FAYEL.

Madame, auprès de vous mon amour me ramene:
Prêts à nous séparer... sans doute pour long-temps,
Je viens vous confier quelques soins importants.
Vous voulez fuir la cour, et j'y souscris sans peine;
Seul, je suivrai Philippe aux rives de la Seine;
Puisqu'Autrey désormais a pour vous tant d'appas,
De ces lieux si chéris... vous ne sortirez pas.
J'ai su, près du monarque, excuser votre absence.
De vos justes raisons j'ai senti la puissance;
Votre vertu craignoit de revoir un amant,
Et doit plus que jamais le craindre en ce moment;
Car, je n'en doute pas, vous êtes informée
Que Raoul, démentant la vaine renommée,
Vit et revient vainqueur. Jugez si, dans ce jour,
Où j'ai connu par vous sa flamme et votre amour,
J'approuve et je chéris la noble retenue
(avec ironie.)
Qui fuit si prudemment les dangers de sa vue.
Mon cœur à des soupçons ne peut plus s'arrêter;
Je sais sur vos serments combien je dois compter.
Vous n'abuserez point du temps de mon absence
Pour souffrir de Raoul la coupable présence:
Et si dans ce palais il osoit pénétrer,
(avec menace.)
Vous-même à mes vengeurs il faudroit le livrer.

GABRIELLE.

Seigneur, sans mon aveu si sa flamme indiscrette
Osoit chercher ma vue et troubler ma retraite,
Je croirois que l'honneur, l'exilant sans retour,
Et vous révélant tout, fléchiroit votre amour.

FAYEL, impétueusement.

Rien ne le sauveroit de ma fureur extrême.
(à part.)
Je m'emporte.

GABRIELLE, à part.

Gardons de me trahir moi-même.

FAYEL, plus tranquille.

Ce nouvel écuyer, dans ma cour inconnu,
Au nom de votre amant est peut-être venu?

GABRIELLE, tremblante.

De Raoul..! vous croiriez..?

FAYEL.

Que j'aime à voir ce trouble!
(Ironiquement.)
Il me rassure. Eh quoi! votre frayeur redouble!
Quel en est donc l'objet?

GABRIELLE, se remettant.

Rien ne doit m'effrayer;
Sans mystere en ces lieux j'ai vu cet écuyer;
Monlac a su par lui le retour de son maître.

FAYEL.

Monlac l'attend ailleurs. pour peu d'instants peut-être.
Mais l'ami de Rhétel devroit-il se cacher?

GABRIELLE.

Il est parti.

FAYEL.

J'en doute, et je le fais chercher.
(Amèrement.)
Comme il connoît Raoul, je lui voudrois apprendre,

S'il songe à me tromper, le sort qu'il doit attendre.
(à part, avec joie, en voyant entrer ses gardes.)
Il vient, j'entends du bruit...
(à Albéric.)
Eh bien ?

SCENE VIII.

GABRIELLE, FAYEL, ALBERIC, GARDES.

ALBÉRIC, bas à Fayel.
C'est vainement
Qu'on le cherche au palais; on croit qu'en ce moment,
Dans la ville...

FAYEL.
(bas.) (haut à sa femme.)
J'y cours. Il faut qu'en mon absence
D'Autrey contre le duc j'assure la défense ;
Aux soins de mon départ mes ordres vont pourvoir :
Mais dans quelques instants je pourrai vous revoir.
(il fait un pas et s'arrête.)
Ma flamme, à son aspect, malgré moi se ranime :
Tout prêt à la frapper, j'adore ma victime.
(il sort avec les gardes et Albéric.)

GABRIELLE, anéantie.
De mon accablement j'ai peine à revenir.
Quels sont ces noirs transports qu'il sembloit retenir?
Sauroit-il que Raoul..?

SCENE IX.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.
Ah ! viens, ma chere Isaure :

Apprends quel est l'effroi, l'horreur qui me dévore :
Si j'en crois de Fayel le courroux inquiet,
Il a su de Raoul le voyage secret.
Monlac, en le quittant, a-t il frappé ta vue ?
Et de leur entretien sait-on quelle est l'issue ?

ISAURE, avec saisissement.

Madame, la terreur est dans tous les esprits.
Sur les fronts consternés vos malheurs sont écrits.
Tout semble en ce palais se troubler, se confondre ;
Quand j'interroge, à peine on ose me répondre :
Quand je nomme Monlac, on me fuit en tremblant:
J'ai cru voir un soldat cacher son bras sanglant.

GABRIELLE, avec éclat.

Ah ! c'en est fait. Voilà le signal du carnage.
Monlac est le premier qu'ait immolé leur rage.
O malheureux Coucy ! qu'allez-vous devenir ?
Viens ; que j'aie avant lui le bonheur de mourir,
Et que Fayel enfin, dans sa haine barbare,
Rejoigne, en les perçant, ces deux cœurs qu'il sépare !

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

Isaure, vainement tu me veux rassurer,
Daus mes sens éperdus l'espoir ne peut rentrer.
Autour de nos remparts cette garde assemblée,
Que Fayel en partant a même redoublée,
M'annonce que Raoul n'aura pu les franchir :
Et tant qu'il est ici, puis-je ne point frémir?

ISAURE.

Dans les remparts d'Autrey quand il seroit encore,
Que craignez-vous pour lui, puisque Fayel l'ignore?
Pensez-vous, si Fayel l'eût jamais soupçonné,
Que sans rien éclaircir il se fût éloigné?
Votre époux vers Paris vient de suivre Philippe;
Qu'au moins par son départ votre effroi se dissipe.
Et n'avez-vous pas vu, dans ses tendres adieux,
Que le soupçon jaloux ne troubloit plus ses yeux.

GABRIELLE.

Ce honteux sentiment, soigneux de se contraindre,
Donne aux cœurs qu'il remplit l'habitude de feindre.

ISAURE.

Mais toujours de Fayel les transports enflammés
Décelent malgré lui ses chagrins renfermés.

Je n'ai plus retrouvé sur son visage empreinte
D'un jaloux inquiet la pénible contrainte.

GABRIELLE.

Hélas ! en un moment peut-il ainsi changer?
C'est ce calme suspect, dans son ame étranger,
Qui redouble l'effroi dont je me sens frappée.
A m'observer moi-même en secret occupée,
Peut-être que mon trouble a mal jugé du sien.
D'ailleurs avec Monlac son paisible entretien,
Le récit qu'en ont fait Albéric et d'Armance,
Sont autant de raisons contre ma défiance ;
Mais je ne pourrai voir mon tourment adouci
Qu'on ne m'ait répondu des destins de Coucy.
Vois du moins...

ISAURE.

Je voudrois qu'il pût encor paroître :
Qu'un dernier entretien lui fît enfin connoître
Que vos jours exposés par un nouveau retour
Révolteroient ensemble et l'honneur et l'amour :
Qu'un héros, un amant généreux et fidele,
Doit à votre repos une absence éternelle.
Vous seule à ces raisons donneriez tout leur poids ;
L'amant désespéré n'entend plus qu'une voix :
L'arrêt qui le résout à s'immoler lui-même
Doit être prononcé par la bouche qu'il aime.

GABRIELLE.

Non, ce n'est pas de moi qu'il le doit recevoir.
Epargne-moi plutôt le danger de le voir.
Que depuis ce matin son aspect m'épouvante !
O terrible réveil d'une ardeur si puissante !
Isaure, ce n'est plus cette douce langueur
Qui nourrissoit ensemble et consumoit mon cœur ;
C'est un feu dévorant que rien ne peut contraindre,
Irrité des efforts que j'ai faits pour l'éteindre :
C'est lui qui me soutient, et son fatal poison
A ranimé mes sens en troublant ma raison.

Si je pouvois bannir Raoul de ma mémoire,
Je sens que j'en mourrois en pleurant ma victoire;
Je maudis les vertus que je veux embrasser,
Je déteste mon crime, et n'y puis renoncer.,

ISAURE.

Ah ! revenez à vous ; ces honteuses alarmes...

GABRIELLE.

Que ne puis-je effacer par de plus dignes larmes
La honte de ces pleurs que je verse en ton sein !
Ah ! remplis, par pitié, ton devoir inhumain :
Ose avec dureté me reprocher mon crime :
Dis-moi que ton amie a perdu ton estime :
Redouble, aigris ma honte afin de me guérir :
On revient d'une erreur à force d'en rougir.
Va, s'il est dans ces lieux, porte à ce cœur fidele
D'un éternel exil la sentence mortelle :
Mais adoucis les traits dont il faut l'accabler ;
Hélas ! en le frappant, cherche à le consoler :
Dis-lui que ses malheurs font toute ma souffrance ;
Dis-lui que j'ordonnois... et pleurois son absence.
Quel emploi je te donne ! Ah ! la seule amitié
Sait joindre le courage à la tendre pitié.
Va. Le voici ! fuyons.

SCENE II.

COUCY, GABRIELLE, ISAURE.

COUCY, entrant par où il est sorti l'acte précédent, et arrêtant Gabrielle.

Ah ! souffrez ma présence,
Cruelle ! je rougis de mon obéissance,
D'avoir fui par votre ordre un horrible danger,
Qu'avec vous et Monlac je reviens partager.

GABRIELLE.

Ce danger cesse enfin. Mais l'honneur vous exile ;
Fayel ignore tout, il est parti tranquille :
Monlac, l'éblouissant de discours captieux,
Pour le mieux abuser est sorti de ces lieux :
Au récit qu'on m'a fait j'ai dû même comprendre...
(Si l'on ne cherche pas du moins à me surprendre)
Que Monlac vous attend assez pres de nos murs :
Allez, vous connoissez tous les sentiers obscurs...

COUCY.

Mais, puisque nul péril ici ne vous menace,
D'un dernier entretien je demande la grace.

GABRIELLE.

Non...

COUCY.

Le plus saint devoir veut que vous m'écoutiez.

GABRIELLE.

Il veut que je vous fuie.

COUCY, l'arrêtant.

Ah ! je meurs à vos pieds.

GABRIELLE.

Vous m'osez retenir !

COUCY.

Oui, je l'ose, inhumaine.

GABRIELLE, avec impétuosité.

Téméraire ! c'est là le vrai soin qui t'amene ;
De mon fatal amour tu veux m'entretenir,
De mes regrets honteux m'accabler à loisir,
M'enivrer de mon crime ! Ah ! ce transport coupable
Enfin à ma vertu te rend moins redoutable ;
Raoul veut devenir indigne de mon cœur ;
Il faudra le haïr, c'est mon plus grand malheur.

COUCY, la retenant encore.

Ingrate ! rougissez d'un soupcon qui m'outrage :
A vous parler encor c'est l'honneur qui m'engage.

(elle commence à l'écouter.)

Tantôt du foible amour les plaintives douleurs,
En nous attendrissant, ont relâché nos cœurs;
La mort fut votre espoir et votre unique envie :
Je veux qu'un beau triomphe assure votre vie.
C'est moi qui la troublai, seul j'en fais le tourment;
Renoncez pour jamais à ce funeste amant.
Ciel ! Et Raoul prononce un arrêt si terrible!
Oui, j'exige de vous ce qui m'est impossible.
Mais nos cœurs ont besoin, dans ce moment cruel
De se prêter encore un secours mutuel :
Pour régler mon destin, c'est vous que je contemple:
Et ma vie ou ma mort dépend de votre exemple :
Fixez, encouragez mes esprits éperdus;
L'un à l'autre, en tout temps, nous dûmes nos vertus.

GABRIELLE, avec douceur.

Eh bien! mon cher Raoul, que des chaînes si belles,
Que formoient ces vertus, soient toujours dignes d'elles.

(avec une véhémence qui s'échauffe par degrés.)

Les grandes passions naissent dans un grand cœur,
Qui les sent fortement sait en être vainqueur;
Le courage n'est point dans la froideur stoïque,
C'est une ame de feu qui seule est héroique.
Je sens que notre amour ne se peut étouffer,
Mais c'est en l'épurant qu'il en faut triompher.
Songe, en nos premiers ans, quelles rapides flammes
Au seul nom de vertu, venoient saisir nos ames;
Comme, leur union redoublant leur vigueur,
Toutes deux s'excitoient, se portoient vers l'honneur:
Comme l'amour lui-même, à la gloire fidele,
Fut un flambeau de plus qui nous guida vers elle:
Tu viens de rallumer le même zele en moi;
Je vois qu'à mes discours il se réveille en toi.
Prévenons à l'instant, dans l'ardeur qui nous presse,
Quelque lâche retour, quelque indigne foiblesse;

Profitant du transport qui vient nous émouvoir,
Promettons-nous de vivre, et de ne plus nous voir.
Tandis que, loin des rois, je vais dans ces asiles
Consacrer tous mes jours à des vertus tranquilles;
Sur un plus grand théâtre en triomphe porté,
Oracle de la France et de l'humanité,
Présentez aux mortels le flambeau du génie;
En éclairant le monde, honorez la patrie.
Ami de votre maître, allez devant ses pas
Etre encor son égide au milieu des combats:
Et, de vos grands succès m'offrant toujours l'hommage,
Quand l'amour vous viendra retracer mon image,
Alors de vos vertus me croyant le témoin,
Pour les accroître encor prenez un nouveau soin:
C'est ainsi qu'éloignant l'ombre même du crime,
Notre amour deviendroit un sentiment sublime,
Et que, malgré l'hymen, le devoir et le sort,
Nous pourrions à jamais nous aimer sans remord.

COUCY.

Où suis-je! Quelle ivresse en mes sens excitée..!
Par un torrent de feu mon ame est emportée.
Que je sens de plaisirs et de tourments divers!
Quel cœur m'avoit choisi! Quelle amante je perds!
Son excès de vertu me désole et m'enchante.
Vergy, par votre voix que la gloire est puissante!
Quel est de la beauté le charme séducteur!
Qui peut contre elle-même armer un foible cœur!
C'en est fait. Je dois compte au monde, à ma patrie,
Des trésors dont par vous mon ame est enrichie.
Combien je serois vil de les ensevelir!
C'est votre ouvrage en moi qu'il me faut embellir.
Sûr d'être encore aimé, je renais pour vous plaire;
Je vivrai pour la France à nos deux cœurs si chere,
Pour tant d'infortunés, qui le sont moins que nous;
Je veux entendre dire à cent héros jaloux:

« Raoul, sans nul espoir, privé de Gabrielle,
« Eut la force de vivre et d'être aussi grand qu'elle ».

GABRIELLE.

Je reconnois Raoul; ce glorieux vainqueur,
S'il l'eût moins mérité, n'auroit pas eu mon cœur.
Il est temps d'exercer ma constance et son zele;
(d'un ton ému.)
Allons. Séparons-nous.

COUCY, en frémissant et après un peu de silence.

Mon courage chancele.

GABRIELLE, le regardant avec fermeté.

Non, seigneur.

COUCY.

Pardonnez. Prêts à se séparer,
Nos cœurs par plus de nœuds semblent se resserrer.
Triomphe douloureux, plein d'horreurs et de charmes !

GABRIELLE.

Eh ! me coûte-t-il moins? Dérobons-lui mes larmes.
(elle s'éloigne.)

COUCY, la suivant.

Ah ! je les sens tomber jusqu'au fond de mon cœur.

GABRIELLE, qui s'est arrêtée.

Cher Raoul... pour jamais... Hélas..!
(avec effort et vivement, en s'éloignant davantage.)
Adieu, seigneur.

COUCY, s'éloignant de son côté.

Adieu.

GABRIELLE, à Isaure.

Toi, va l'aider à cacher sa retraite.
(il sort par la coulisse par laquelle il est entré; Isaure le suit.)

SCENE III.

GABRIELLE.

Ta loi sévere, ô ciel! doit être satisfaite.
Nous venons d'épuiser, dans ces combats cruels,
La constance permise à de foibles mortels.
A tes puissants secours mon ame s'abandonne;
Ta bonté met un prix aux vertus qu'elle donne.
Prends soin de ce héros, de ses jours précieux:
L'aurois-tu ramené pour le perdre à mes yeux?
Mais... j'entends retentir le signal des alarmes.
Le bruit croît, il approche; et le fracas des armes...
(à Isaure qui rentre.)
Ah! que devient Raoul?

ISAURE.

Madame, il est perdu.

GABRIELLE.

Que vois-je!

SCENE IV.

FAYEL, COUCY, GABRIELLE, ISAURE, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, poursuivant Coucy qui se débat contre lui et ses gardes.

Rends ce fer.

COUCY.

Tu ne m'as point vaincu;
Je brave encore le nombre.
(son épée tombe, Albéric s'en saisit.)

FAYEL.

Albéric, qu'on l'enchaîne.

(à Coucy.)

Va, tout étoit prévu : la résistance est vaine.

(à des gardes.) (à Coucy et à Gabrielle.)

Vous, ouvrez ce portique. Et vous, vils scélérats,
Voyez votre complice immolé par mon bras.

(on leur montre dans la coulisse Monlac mort.)

GABRIELLE.

Ciel!

COUCY.

Monlac égorgé!

GABRIELLE, à Isaure.

Que n'as-tu pu me croire!

COUCY, allant vers le corps de Monlac.

(à Fayel.)

O mon ami..! jouis de ta lâche victoire,
Monstre.

FAYEL, tranquillement.

Voilà l'essai des châtiments affreux
Que mon juste courroux vous réserve à tous deux.

(avec fureur.)

Traître, tu prétendois voiler ta perfidie,
Comme en ce jour de crime où, partant pour l'Asie,
Ton amour insolent vint ici m'outrager:
Mais toi-même a pressé l'instant de me venger.
Tantôt, à mon retour, ma recherche inutile
M'a fait voir qu'en secret retiré dans la ville,
Tu paroîtrois bientôt au bruit de mon départ :
Et moi, qui dédaignois les souplesses de l'art,
Jusqu'à feindre à mon tour il m'a fallu descendre
Te voilà dans le piége où tu m'as cru surprendre;
Et que vos noirs complots, vos infames détours,
Tendoient à mon honneur, et peut-être à mes jours.

(il le prend et le traîne vers sa femme.)

Viens, que ton sang sur elle à l'instant rejaillisse :

Malheureuse, sa mort commence ton supplice.

(il veut le percer.)

GABRIELLE, se jetant sur lui.

Arrêtez.

ALBERIC, l'arrêtant.

Ah ! seigneur !

COUCY.

Ah ! tigre furieux,
Frappe ; je meurs content, si je meurs à ses yeux.
Mais ne fais point outrage à ses vertus sublimes.
Faut-il, pour m'immoler, lui supposer des crimes ?
Qui? nous ! contre tes jours tramer quelque dessein !
Sans doute, quand tes feux m'alloient ravir sa main,
Si de ce coup fatal j'avois eu connoissance,
Tu m'aurois vu bientôt, armé par la vengeance,
Même aux yeux de son pere, osant te défier,
L'obtenir ou la perdre en digne chevalier.
Mais toi, pour m'égorger sans armes, sans défense,
De forfaits inventés tu noircis ma vaillance !
Eh bien ! vil imposteur, j'ose te démentir,
Devant la France entiere, avant que de mourir,
Je déclare innocents Monlac, moi, Gabrielle :
Tu n'es plus son époux, tu t'es armé contre elle.
La loi des chevaliers, que trahit ta fureur,
A sa gloire, à ma mort, promet plus d'un vengeur.

FAYEL.

La loi des chevaliers ! c'est moi qui la réclame :
Je respecte ton titre en méprisant ton ame.

(à ses gardes.) (à Coucy.)

Qu'on lui donne une armure. Allons, au champ d'honneur :
Ma justice y remet son glaive à ma valeur.
Je pourrois te punir, j'en ai le droit sans doute ;
Tu croirois en mourant que Fayel te redoute ?
Non. François comme toi, l'honneur de me venger

M'offre un plaisir de plus à l'aspect du danger.

COUCY.

Ah ! ton cœur une fois s'est montré digne d'elle !
Marchons.

GABRIELLE, se mettant entre eux.

Qu'allez-vous faire ? Et quelle horreur nouvelle !
(à Coucy.)
Téméraire, arrêtez. Qui ? vous ? barbare ? vous !
Plonger vos bras sanglants au sein de mon époux !
Vous ! charger ma vertu d'un affreux parricide !
Je maudis et l'amour et l'espoir qui vous guide.
Votre abord en ces lieux m'apportoit le trépas,
Vous deviez le prévoir ; et je ne m'en plains pas ;
Vous hasardiez vos jours en exposant ma vie.
Mais que votre imprudence et la mienne s'expie ;
Et, si nous ne pouvons détromper son courroux,
C'est à vous de mourir, puisque je meurs pour vous.
(à Fayel.)
Vous, seigneur, écoutez...

FAYEL, avec la derniere violence.

Que pourrois-tu me dire
Qui de ton lâche amour ne servît à m'instruire ?
A mes yeux, malgré toi, perçant de toutes parts,
Tu m'en rends le témoin, il parle en tes regards :
Dans tes moindres discours mon déshonneur s'imprime.
Il t'aime, il est aimé, voilà ton double crime.
Ah ! tu portes la mort et l'enfer dans mon cœur :
(montrant Coucy.)
Tu mourras avec moi, quand il seroit vainqueur.
Soldats, loin de mes yeux entraînez l'infidelle :
Sur l'ordre d'Albéric vous disposerez d'elle.
(on l'entraîne.)

COUCY, aux soldats.

Barbares, de ses jours vous répondrez au roi.

FAYEL.

Seul, je réponds pour vous ; n'obéissez qu'à moi.
(à Coucy, en le prenant par la main.)
Viens assouvir la soif qui tous deux nous dévore,
L'ardente soif du sang d'un rival qu'on abhorre.
Ingrate ! puissions-nous l'un par l'autre périr !
Que tout ce qui t'aima se puisse anéantir !

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente un cachot où l'on voit une table de pierre et deux siéges. La table est en partie cachée par un pilier.

SCENE PREMIERE.

GABRIELLE, assise près de la table, sur laquelle il y a une lampe.

Ah ! que ma derniere heure est douloureuse et lente !
Voici donc mon sépulcre ; on m'y plonge vivante !
O suprême justice ! après tant de rigueur,
Daignez juger vous-même entre vous et mon cœur.
Hélas ! un cœur sensible est un présent céleste ;
Pourquoi de tous vos dons est-il le plus funeste ?
Tant de traits, dont le mien s'est senti déchirer,
Quel crime volontaire a pu les attirer ?
Est-il dans l'univers une ame infortunée
Qui, voyant mes malheurs, plaignît sa destinée ?
Mais on ne m'apprend rien de ce combat cruel.
Ou vainqueur, ou vaincu, je crains tout de Fayel :
Sans doute il me réserve à quelque horreur secrette.
(avec vivacité.)
Raoul est en danger, et mon sort m'inquiette !
Raoul, les Sarrasins ont épuisé ton flanc ;
Comment défendrois-tu les restes de ton sang ?
De tes bras affoiblis à peine as-tu l'usage,

Tes languissantes mains vont trahir ton courage.
Que fais-je? O mon époux! pleine d'un lâche effroi,
Mon ame formeroit quelques vœux contre toi!
(elle se leve.)
Non, fais-moi périr seule; et, par mes justes peines,
Taris avec mon sang la source de vos haines:
Gardez tous deux vos coups aux rivaux des Français;
Laissez ce faux honneur, le pere des forfaits.
Eh! pour qui bravez-vous l'humanité trahie?
Est-ce à moi de coûter un fils à la patrie?
On m'apporte la mort, mes destins sont trop doux.

SCENE II.

GABRIELLE, ALBÉRIC, suivi de deux gardes.

GABRIELLE.
Eh bien! Fayel, Raoul...?

ALBÉRIC.
Vous n'avez plus d'époux.

GABRIELLE.
Grand Dieu!

ALBÉRIC.
Près de la tour que sa crainte cruelle
Pour mieux veiller sur vous confioit à mon zele,
J'ai vu ce long combat où la seule fureur,
Madame, a remplacé l'adresse et la valeur.
Deux guerriers n'ont jamais, dans un champ de carnage,
Laissé tant de débris témoins de leur courage;
Leurs lances dans les airs ont volé par éclats;
Les glaives fracassés sont semés sous leurs pas:
De cent coups redoublés les casques retentissent;
De boucliers rompus mille éclairs rejaillissent:
Mais, par un coup plus sûr mortellement percé,

J'ai vu de son coursier votre époux renversé;
Et Raoul, triomphant sur la sanglante arene,
S'élancer vers ces lieux pour briser votre chaîne.

GABRIELLE, avec véhémence.

Courez ; contre Raoul défendez ce palais ;
Je m'immole à ses yeux, s'il y rentre jamais.

SCENE III.

GABRIELLE, DEUX GARDES.

GABRIELLE.

Cruel ! dans ces climats conduit par la vengeance,
Voilà de ton retour l'objet et l'espérance !
Et pendant ce combat peut-être la terreur
A parlé pour toi seul dans le fond de mon cœur :
Peut-être d'un époux trahissant la mémoire,
Je ne vois que tes jours sauvés par ta victoire.
(avec un sombre accablement.)
O malheureux Fayel ! ô crime ! affreux remord !
Pour prix de ton amour j'ai pu causer ta mort !
Je suis donc parricide. Ah ! son ombre plaintive
Poursuivra, l'œil en feu, son épouse craintive ;
Jusque dans les enfers il sera mon bourreau.
(avec éclat.)
Anéantis, grand Dieu, dans la nuit du tombeau
Cette coupable, hélas! que ta haine a formée
Pour percer en tous temps les cœurs qui l'ont aimée.
Mais quel spectacle horrible effraye encor mes yeux?
Mon époux expirant qu'on apporte en ces lieux!

SCENE IV.

FAYEL, GABRIELLE, ALBERIC; GARDES, avec des flambeaux.

GABRIELLE.

Punissez-moi, seigneur, votre mort est mon crime.

FAYEL, blessé, soutenu par des soldats, et le corps entouré d'une écharpe.

Tu seras satisfaite. Eloignez ma victime;
Que mes ordres vengeurs soient promptement suivis.
Vous la ramenerez quand ils seront remplis.

GABRIELLE, qu'on emmene.

Ah! je vois vos malheurs, voilà mes vrais supplices.

SCENE V.

FAYEL, ALBÉRIC; GARDES.

FAYEL, s'asseyant près de la table.

Je t'en réserve encor dont je fais mes délices:
C'est le soin qui m'amene en ces murs ténébreux.

ALBÉRIC.

Eh quoi! blessé d'un coup peut-être dangereux...

FAYEL.

Raoul ne m'a porté qu'une atteinte peu sûre;
Il se croyoit vainqueur en voyant ma blessure.
Relevé par d'Armance, et prompt à me venger,
Au sein de mon rival mon bras s'est pu plonger;
Nous mourons satisfaits, teints du sang l'un de l'autre.
Perfide! ton trépas suivra de près le nôtre.

ALBÉRIC.

Calmez ce noir courroux: je vous ai dit, seigneur,

Qu'au bruit de votre mort Gabrielle en fureur,
Et maudissant Raoul...

FAYEL.

Est-elle moins coupable ?
Leurs secrets entretiens et leur fourbe exécrable...
Par le sang de Raoul leur forfait est écrit ;
Le ciel fut notre juge, et le ciel le punit.
Soldats, cachez sa mort : je veux que la cruelle,
En croyant qu'il triomphe, ait son cœur devant elle.
(un soldat sort pour porter cet ordre.)

ALBÉRIC.

Mais votre sang versé...

FAYEL.

Les restes de ce sang,
Par la rage allumés, bouillonnent dans mon flanc
Il semble que soudain, de mon cœur élancées,
Des flammes ont rempli mes veines épuisées :
Va, je ne mourrai pas de ce coup incertain ;
Quand je serai vengé, je mourrai de ma main.

ALBÉRIC.

Quel projet ! Ah ! vivez...

FAYEL.

Je déteste la vie.
Il n'est plus au pouvoir de ce cœur en furie,
Qui cherche le trépas, mais qui veut le donner,
De survivre à l'ingrate, ou de lui pardonner.
Si le trône du monde eût été mon partage,
Je ne l'aurois aimé que pour t'en faire hommage :
Je te donne, en pleurant, la mort que je te doi ;
Que puis-je pour l'amour ? m'immoler après toi.
Albéric, quand l'amour s'empara de mon ame,
Je prévis cette fin de ma funeste flamme ;
Je ne sais quel effroi, quelle sombre douleur
Vint troubler les transports de ma naissante ardeur :
Un noir pressentiment, une horreur inouie,
M'annonca dans l'amour le malheur de ma vie.

(on apporte un vase couvert et une lettre ; on les pose sur la table.)

Tout est prêt ! Repaissons mes yeux de ses tourments.
J'en contemple à loisir les premiers instruments.

(il prend la lettre, et la montre à Albéric.)

Reconnois le billet où leur lâche imposture
M'enseigna l'art cruel de venger mon injure.

(mettant la main sur le vase.)

Tu recevras ce don par Raoul inventé ;
Ce don devient affreux par mes mains présenté.

(découvrant le vase.)

Sur ce cœur tout sanglant qu'ici ton cœur gémisse :

(le recouvrant.)

L'objet de ton amour en sera le supplice.

ALBÉRIC.

Quoi !

FAYEL, se levant.

Quel plaisir pour moi, quand son œil égaré,
S'arrêtant sur le cœur qui me fut préféré,
Verra pour châtiment ce gage de ses crimes !
Je mourrai triomphant près de mes deux victimes.
Elle vient.

(il frémit.)

SCENE VI.

FAYEL, GABRIELLE, ALBERIC ; GARDES.

GABRIELLE, à Fayel.

Terminez l'horreur où je me vois ;
L'attente de la mort fait mourir mille fois.

FAYEL.

T'a-t-on dit que Raoul, pour fruit de sa victoire,
De t'enlever ici recherche encor la gloire ;
Qu'après m'avoir pour toi percé du coup mortel,

Pour forcer ta prison il n'attend que Rhétel ?

GABRIELLE.

Frappez, et prévenez sa coupable espérance.

FAYEL.

(lui donnant le billet. (lui montrant le vase.)
Tiens, voilà ton arrêt, et voici ma vengeance ;
Prends, juge si Raoul doit encor m'alarmer.
(en allant prendre le vase, elle jette un regard sur Fayel ; il la retient.)
Arrête. Son regard vient de me désarmer ;
Il faut craindre ses pleurs, son désespoir extrême,
Et détourner les yeux en frappant ce qu'on aime.
Ma fureur est au comble, et mon amour plus fort.
Oui, je veux qu'elle meure, et ne puis voir sa mort ;
Sortons.
(les gardes s'en vont avec lui, et remportent les flambeaux ; il ne reste que la lampe.)

SCENE VII.

GABRIELLE, tenant encore la lettre.

Que je le plains ! Mais l'écrit qu'il me laisse...
Hélas ! traçant ces mots si chers à ma tendresse,
Raoul ne croyoit pas vivre encore après moi.
(elle lit.)
« Mon cœur est plus heureux, il reste auprès de toi.
Allons : voici la fin de mon affreux supplice ;
(elle regarde le vase couvert.)
Et des dons de Fayel le seul que je chérisse :
Mon cœur vers ce poison s'élance avec transport.
(elle s'approche de la table, y met la lettre, pose la main sur le vase.)
Raoul, tu me survis, je dois bénir mon sort.
(elle découvre le vase, et jette un cri terrible.)

Ciel ! un cœur tout sanglant ! ô noirceur effroyable !
(d'une voix sourde et brisée.)
Ah ! Raoul ! c'en est fait.
(elle tombe sur le siége. Il est nécessaire d'observer encore que le vase est fait de maniere que le spectateur ne voit rien.)

SCENE VIII.

GABRIELLE, ISAURE.

ISAURE, entrant, et parlant aux gardes qui sont à la porte en dehors.

Vous la croyez coupable.
Je suis donc sa complice, et le suis sans remord ;
Laissez-moi partager ses tourments et sa mort.
(elle avance vers Gabrielle, qui lui fait un geste sans pouvoir parler.)
Quoi ! que me montrez-vous avec tant d'épouvante ?
(ayant regardé le vase.)
O crime... ! Gabrielle ! Ah ! je la vois mourante,
Immobile, l'œil fixe, attaché sur ce cœur,
Qui semble sur lui seul concentrer sa douleur ;
Pâle, froide, insensible, et comme anéantie ;
Tâchons de soulever sa tête appesantie.
(elle lui souleve la tête.)
Elle veut parler. Ses efforts impuissants
Ne trouvent dans son sein que des gémissements.
C'est la mort ! oui, ce sont ses muettes alarmes,
Meurtrieres douleurs qui n'ont ni cris, ni larmes.
(Gabrielle se leve avec une espece de convulsion.)
Mais quels profonds sanglots, et quels transports soudains !

GABRIELLE, égarée.

Raoul ! mon cher Raoul... !
(elle retombe.)

ISAURE.

Permettez que mes mains
Eloignent...

(elle veut ôter le vase.)

GABRIELLE, l'arrêtant.

Sur ton cœur, ah ! que le mien expire !

ISAURE, recouvrant le vase, le met derriere le pilier.

De ses sens égarés déplorable délire !

GABRIELLE, regardant à l'endroit où étoit le vase, et croyant toujours le voir.

Cher amant ! le voilà sous mes yeux éperdus
Ce cœur où je régnai, mais... ou je ne suis plus !
Errante autour de lui, ton ame fugitive
Se plaint, m'appelle, attend que la mienne la suive.
(elle se releve.)
Ce cœur aupres du mien semble se ranimer !
Dans ce vase odieux je vois ton sang fumer... !

(elle retombe.)

ISAURE.

Non, vous ne voyez plus ce triste objet d'alarmes.

GABRIELLE.

Je veux l'ensevelir dans un torrent de larmes !
Hélas ! mes yeux glacés cherchent en vain des pleurs,
Mes cris sont étouffés sous le poids des douleurs.

ISAURE.

Madame, votre pere, entré dans cette ville...

GABRIELLE, montrant toujours la place où étoit le vase.

De tous les opprimés ce cœur étoit l'asile.

ISAURE.

Reprenez vos esprits. Votre pere et Rhétel
Arrivoient à l'instant, et demandoient Fayel :
Ils vont trop tard, hélas ! détromper sa furie :
Mais pour l'amour d'un pere il faut souffrir la vie.

GABRIELLE, dans son égarement, et croyant voir son pere.

C'est vous, mon pere? eh bien! contemplez mes malheurs,
Ce sang, ce cœur, ces morts, cet appareil d'horreurs:
Qui plongea votre fille en cet abîme immense?
Qui? l'abus de vos droits, et mon obéissance.

(elle retombe appuyée sur la table, et affaissée par la douleur.)

ISAURE.

Quel bruit ai-je entendu? c'est son barbare époux!
Eploré, chancelant, il se traîne vers nous.
Tigre, viens voir encor, dans ton infame joie,
Sous tes coups se débattre et palpiter ta proie.

SCENE IX.

FAYEL, GABRIELLE, ISAURE, ALBÉRIC; GARDES, avec des flambeaux.

FAYEL, les cheveux épars, et dans le plus grand désordre.

Qu'ai je appris? ah! cruels, laissez-moi mon erreur:
Rhétel, en m'éclairant, tu combles mon malheur.
Elle étoit innocente! ô crime irréparable!

(à ses soldats.)

Vengez-vous, vengez-la d'un monstre impitoyable;
Je viens d'offrir au monde, au ciel épouvanté,
Un prodige d'horreurs par moi seul inventé.

(à Albéric, en tombant dans ses bras.)

Mais parle. Je ne puis lever les yeux sur elle;
Respire-t-elle encore?

ALBÉRIC.

Oui, seigneur.

FAYEL, d'une voix foible, et s'approchant d'elle.

Gabrielle!

GABRIELLE, toujours égarée, et lui jetant un coup-d'œil sans voir.

Mon pere! approchez-vous; ouvrez-moi donc vos
bras.

(Fayel lui tend les siens; elle s'y jette.)

J'y meurs digne de vous, et vous n'en doutez pas;
J'immolois mon amant à l'époux qui me tue.
Mais empêchez Fayel de venir à ma vue
Compter tous les degrés de mes affreux tourments,
Insulter et sourire à mes derniers moments.

FAYEL, désespéré.

Non; je viens implorer le plus cruel supplice.

GABRIELLE, le reconnoissant à la voix, et se rejetant sur la table avec un cri d'horreur.

Ah...! je meurs.

FAYEL, lui présentant son épée.

Prends ce fer; que ta main me punisse;
Qu'il déchire mon cœur par la douleur brisé,
Dévoré de remords, par la honte écrasé:
Mes yeux avec terreur ont vu ton innocence.
C'est à mon désespoir à remplir ta vengeance.

(il veut se tuer.)

ALBÉRIC, le désarmant.

Seigneur, que faites-vous?

FAYEL.

Rendez-moi par pitié
Ce fer, le seul secours que me doit l'amitié:
Donne, ou frappe toi-même. Ah! ma femme outragée
Mourra moins malheureuse en se voyant vengée.
Que ses derniers regards, tournés vers son époux,
Sur un monstre puni s'arrêtent sans courroux.

GABRIELLE, revenant de son évanouissement, et regardant le vase.

Raoul...!

FAYEL, ôtant le vase, et le donnant à un garde qui l'emporte.)

Délivrez-la de ce spectacle horrible.

GABRIELLE, tendant les mains machinalement.

Il t'arrache à mes mains, objet cher et terrible !
Eh ! quel nouveau forfait a-t-il donc apprêté ?
(regardant Fayel.)
Isaure, le vois-tu ? Ce tigre ensanglanté
S'acharne à déchirer les restes du carnage.
Vois ce cœur palpitant que frappe encor sa rage :
Sous les couteaux tranchants j'entends ce cœur gémir:
(Fayel désolé tombe sur un siége.)
Vois ses lambeaux épars que Fayel vient m'offrir.
Arrête, monstre, arrête. Eh quoi ! tes mains fumantes
Osent porter ce cœur sur mes levres sanglantes !

FAYEL.

Dieu ! suis-je assez puni ?

GABRIELLE, respirant à peine, et d'une voix éteinte.

Ce coup finit mon sort,
Tout mon sein se remplit des glaces de la mort !
(elle prend la lettre.)
O moitié de mon cœur, à qui l'autre ravie
Dans un trépas si long vécut anéantie,
Avec toi je la sens enfin se réunir !
Je renais un moment à mon dernier soupir.
(elle expire.)

FAYEL, se levant avec transport.

Elle meurt ! je la suis ; j'en vois la route sûre.
(à part.)
O parricides mains ! déchirez ma blessure ;
Que mon ame et mon sang, qui brûlent de sortir,
Par ce triste chemin se puissent affranchir !
(il veut arracher l'appareil.)

ALBÉRIC.

Secondez-moi, d'Armance ; arrêtons sa furie.

FAYEL repousse Albéric, se jette sur d'Armance, lui prend son poignard, et se frappe.

Mon bras seul m'est fidele, il termine ma vie.

(il tombe aux pieds de sa femme.)

Ah! j'expire à tes pieds. Ami, qu'un seul tombeau
Avec elle... et ce cœur enferme leur bourreau.

(il prend la main de Gabrielle.)

Ton ame fuit en vain mon ame qui l'adore;
Qu'à ta main, malgré toi, ma main s'unisse encore!
Impitoyable amour, où nous as-tu conduits?

(en se montrant.) (montrant Gabrielle.)

Les crimes... les malheurs.. voilà tes dignes fruits.

FIN DE GABRIELLE DE VERGY.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS CE SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE ET DU DERNIER VOLUME.

